57e ANNÉE - N° 1
JANVIER-MARS 1957

Revue d'Histoire Littéraire de la France

SOMMAIRE

G. FLAUBERT : LETTRES ET DOCUMENTS INÉDITS

C. B. WEST

Gustave Flaubert et Harriet Collier. Première rencontre à Trouville 1

L. LETELLIER

Lettres de Flaubert et de Bouilhet à Jean Clogenson 10

A. F. J. JACOBS

Flaubert et George Sand 19

G. FLAUBERT : LE ROMANCIER

G. M. MASON

L'exploitation artistique d'une source lyrique 31

ANDRÉ VIAL

De « Volupté » à « L'Éducation sentimentale » : vie et avatars de thèmes romanesques 45

Suite du Sommaire, p. 2

Publiée avec le concours du Centre National de la Recherche Scientifique et de la Direction Générale des Arts et des Lettres

LIBRAIRIE ARMAND COLIN

Suite du Sommaire

COMPTES RENDUS

Raymond de FOURQUEVAUX : **The Instructions sur le faict de la guerre,** éd. G. DICKINSON (R. LEBÈGUE), 66 — Pierre GASSENDI. **Sa vie et son œuvre** (H. BUSSON), 67 — P. JANSEN : **De Blaise Pascal à Henry Hammond. Les « Provinciales » en Angleterre** (J. ORCIBAL), 69 — L. KAUFFMANN : **Die Briefe der Mme de Sévigné** (P. M. SCHON), 70 — R. SCHMITTLEIN : **L'aspect politique du différend Bossuet-Fénelon** (J. ORCIBAL), 71 — L. DESGRAVES : **Catalogue de la Bibliothèque de Montesquieu** (H. RODDIER), 72 — DIDEROT : **Mystification ou histoire des portraits** (J. PROUST), 76 — R. MORTIER : **Diderot en Allemagne [1750-1850]** (J. PROUST), 77 — Y. de ATHAYDE GRUBENMANN : **Un cosmopolite suisse, Jacques-Henri Meister** (J. PROUST), 80 — J. C. ALCIATORE, **Stendhal et Maine de Biran** (M. LE YAOUANC), 82 — A. FRANÇOIS : **Stendhal à Genève** (A. CARACCIO), 85 — LAMARTINE : **La chute d'un Ange,** éd. M.-F. GUYARD (L. CELLIER), 85 — P. SALOMON : **George Sand** (TH. MARIX-SPIRE), 87 — P. FLOTTES : **Leconte de Lisle, L'Homme et l'Œuvre** (L. CELLIER), 89 — L. de SUGAR : **Baudelaire et R. M. Rilke. Etude d'influences et d'affinités spirituelles** (CL. PICHOIS), 92 — AMIEL : **Délibérations sur les femmes,** éd L. BOPP. (A. GIRARD), 93 — CH. VAN LERBERGHE : **Lettres à une jeune fille ,** éd. G. CHARLIER (M. RAYMOND), 95 — G. BRÉE : **André Gide, l'insaisissable Protée** (PH. VAN TIEGHEM), 95 — ENID STARKIE : **André Gide** (G. BRÉE), 96 — J. McLAREN : **The Theatre of André Gide** (PH. VAN TIEGHEM), 97 — **Correspondance de** Marcel PROUST **avec sa mère,** éd. PH. KOLB (A. FERRÉ), 97 — J. NATHAN : **Citations, références et allusions de Proust dans « A la Recherche du temps perdu »** (A. FERRÉ), 98 — FR. SCARFE : **The Art of Paul Valéry. A Study in dramatic Monologue** (M. BÉMOL), 100 — A. PIZZORUSSO : **Tre studi su Giraudoux** (R. de CESARE), 103 — M. SAUVAGE : **Le Cas Don Juan** (PH. VAN TIEGHEM), 104 — J.-P. RICHARD : **Littérature et Sensation** (CL. DIGEON), 105 — J. TIELROOY : **Verkenningen in het land der literatuur** (P. BELLAUNAY), 108

●

Nouvelles diverses **109**

●

ROGER PIERROT

Répertoire des manuscrits littéraires français vendus de 1945 à 1954 *(suite et fin).* **112**

●

BIBLIOGRAPHIE, par René RANCŒUR, 129

R. RANCŒUR

BIBLIOGRAPHIE LITTÉRAIRE 1955

1 vol. in-8° **800 F**

Bibliographie littéraire 1953 **200 F**
Bibliographie littéraire 1954 **250 F**

Revue d'Histoire Littéraire de la France

JANVIER-MARS 1957
57e ANNÉE - No 1

GUSTAVE FLAUBERT ET HARRIET COLLIER
PREMIÈRE RENCONTRE A TROUVILLE
(Documents inédits)

A mademoiselle Gabrielle Leleu.

En publiant les huit lettres adressées par Gustave Flaubert à Henriette Collier, les éditeurs du *Supplément* à la *Correspondance* nous ont mis en présence d'une correspondante de Flaubert, déjà connue de nom et dont il avait évoqué le souvenir, parfois même sans la nommer. Elle a sa place parmi les « fantômes de Trouville » ; c'est la plus jeune des deux sœurs, les « pauvres Anglaises » des *Mémoires d'un Fou*. Son aînée, Gertrude, qui devint Mrs. Tennant, resta pendant plus de trente ans pour Flaubert une amie et il lui écrivait encore en janvier 1880. Dans une lettre datée de Noël 1876, il lui rappelait cette époque lointaine des vacances de Trouville où « la meilleure partie de [sa] jeunesse » s'était écoulée, époque que le souvenir embellissait encore peut-être :

Était-ce vraiment aussi beau, aussi bon ? Quel joli coin de la terre et de l'espèce humaine ça faisait, vous, vos sœurs, la mienne ! [1]

De quelle année précise faut-il dater ces souvenirs ? A s'en tenir aux données des *Mémoires d'un Fou* les deux familles Flaubert et Collier auraient noué connaissance, à Rouen, en 1834-1835. Gustave était alors « en cinquième », et l'auteur raconterait, après un intervalle de deux ans, sa rencontre, suivie d'une intimité croissante, avec ces « deux jeunes filles, des sœurs, des camarades de la mienne ». C'est à l'aînée, dit l'auteur, qu'allaient ses préférences :

La plus âgée avait quinze ans, la seconde douze à peine ; celle-ci était petite et mince, ses yeux étaient plus vifs, plus grands et plus beaux que ceux de sa sœur aînée, mais celle-ci avait une tête si ronde et si gracieuse,

1. *Corr.*, VII, p. 379.

SHL
WITHDRAWN

sa peau était si fraîche, si rosée, ses dents courtes si blanches sous ses lèvres rosées, et tout cela était si bien encadré par des bandeaux de jolis cheveux châtains, qu'on ne pouvait s'empêcher de lui donner la préférence.... [1]

Une intimité, favorisée par ce « négligé naturel » propre aux mœurs anglaises, exista bientôt entre eux, et au bout de quelques mois on se tutoyait tous, en faisant des promenades en famille.

Mais les *Mémoires d'un Fou* sont-ils vraiment l'œuvre d'un garçon de dix-sept ans ? Flaubert ne se serait-il pas, de propos délibéré, quelque peu rajeuni ? Malgré la dédicace du 4 janvier 1839 nous serions encline à le croire à la lecture d'une lettre de Caroline Flaubert à son frère, lettre dont nous trouvons un écho dans la *Correspondance* et que confirment certains détails fournis par le *Memoir* écrit plus tard par Gertrude Tennant.

L'accord s'est fait pour dater de 1838 la composition des *Mémoires d'un Fou* et, d'après Descharmes,

> il est certain que le manuscrit remis à Le Poittevin n'a pas été repris par Flaubert depuis cette date de janvier 1839, qu'ainsi l'auteur n'a pu y apporter aucune modification [2].

Et Descharmes de conclure, qu'en dépit de l'extraordinaire maturité dont témoigne cette composition [3] « rien ne permet de croire que les *Mémoires*, tels que nous les avons, ne sont pas une œuvre écrite à dix-sept ans [4] ». Pour le chapitre XV, ce « fragment » où paraissent les deux « pauvres Anglaises », et qui avait été composé, dit l'auteur, en partie en décembre dernier, avant que j'eusse l'idée de faire les *Mémoires d'un Fou* » [5], Descharmes le croit antérieur au reste de l'ouvrage. L'année scolaire passée en cinquième serait celle de 1834-1835, au cours de laquelle Flaubert entra dans sa quinzième année ; il parle d'un intervalle de deux ans, et aurait, par conséquent, écrit en 1837. Dans *Flaubert's Literary Development*, Coleman se base sur « the unformed style and fragmentary nature » des *Mémoires d'un Fou* pour les situer en 1838 au plus tard [6]. En général, cependant, on semble s'appuyer sur les précisions qu'apporteraient les *Mémoires* s'il s'agissait, en effet, d'une œuvre autobiographique. Mais ne peut-on pas distinguer entre « la vérité de l'art » et « le vrai du fait » ? Et, si révélateurs que soient les *Mémoires*, n'y a-t-il pas lieu d'en reconnaître la vérité psychologique, sans vouloir astreindre l'auteur à une exactitude minutieuse en ce qui concerne les dates ?

Comment et à quel moment ont débuté les relations entre les Flaubert et les Collier ? Les deux familles, nous le savons, ont passé ensemble des vacances d'été à Trouville, et c'est là, qu'elles ont probable-

1. *Premières Œuvres* (Charpentier), II, 1925, *Mémoires d'un Fou*, p. 117-118
2. *Flaubert avant* 1857, 1909, p. 66.
3. *Ibid.*, p. 64.
4. *Ibid.*, p. 67.
5. *Premières Œuvres*, II ; *Mémoires d'un Fou*, p. 116.
6. A. Coleman, *Flaubert's Literary Development*, 1914, p. 4.

ment fait connaissance. En quelle année ? « On a prétendu 1837 », dit Gérard-Gailly, qui, pour situer leur rencontre avant la venue des Schlésinger à Trouville et tenir compte du fait que Flaubert « se donne comme un collégien de cinquième », la reporterait de deux ans en arrière, « ce qui nous mène à l'année 1835 » [1].

Cependant, à en croire Caroline Flaubert, et sur la foi de documents concernant la famille Collier, les relations des deux familles se nouèrent quelques années plus tard. Certaines pièces, ou inédites ou sur lesquelles on ne semble guère s'être penché, pourraient, croyons-nous, contribuer à l'élucidation d'une question encore obscure. Reportons-nous d'abord à la correspondance entre Gustave et sa sœur publiée par Madame Lucie Chevalley-Sabatier [2] et où il est fait mention à plusieurs reprises de la famille Collier. D'autres précisions chronologiques nous seront fournies par deux feuilles se trouvant parmi les papiers des Barcaldine, famille dans laquelle Harriet Collier est entrée par le mariage. Ce sont :

1° Une feuille autographe (en double exemplaire) où Mrs. Collier, la mère de Harriet, résume l'histoire médicale de sa fille ;

2° Des recommandations signées par trois docteurs appelés, semble-t-il, en consultation auprès de Harriet. Mentionnons également certains textes autographes de Gertrude Collier, découverts par Philip Spencer parmi d'autres papiers de famille, ceux des Coombe Tennant, descendants de Gertrude et dont Philip Spencer a donné des extraits en 1954 dans un article des *French Studies* [3] sur la jeunesse de Flaubert. Parmi ces textes de Gertrude seront, en particulier, à retenir le *Memoir* sur Gustave Flaubert, écrit à la demande de Madame Commanville, et *Written by Request*, récit plus ou moins romancé, mais très révélateur aussi, où Gertrude raconte ses jeunes années.

Entre toutes les lettres de Caroline à son frère, lettres partiellement publiées en 1936 par Madame Chevalley-Sabatier, il en est une qui nous intéresse tout spécialement. De Trouville où elle est en vacances, alors que la tâche ingrate de préparer son examen le retient, lui, à Paris, elle l'entretient de la famille anglaise dont on vient de faire la connaissance [4] :

> ... Nous avons fait la connaissance d'une famille anglaise qui demeure à cette maison à contrevents verts au bout de la Corderie [5]. Elles sont quatre filles dont une est malade, je crois, d'une affection de l'épine ; elle vient

1. Gérard-Gailly, *Les Fantômes de Trouville*, 1930, p. 42.

2. « Gustave Flaubert et sa sœur Caroline d'après leur correspondance inédite (1839-1846) », *Revue hebdomadaire*, tome XII, déc. 1936, p. 166-201.

3. « New Light on Flaubert's Youth », *French Studies*, April 1954, p. 97-108. La traduction de cet article a paru dans le *Bulletin*, n° 7, *des Amis de Flaubert* : « Du nouveau sur la jeunesse de Flaubert » (p. 33-42).

4. *Revue hebdomadaire*, déc. 1936, p. 173-174.

5. Voir la lettre de Flaubert à Henriette Collier, 26 juin 1852 (*Corr., Supp.*, I, p. 158-159) : « Cet été, dans six semaines... nous irons à Trouville. Je verrai près de la corderie la place où je vous ai vue pour la première fois, couchée sur votre lit, un manteau de fourrure blanche à vos pieds. »

s'asseoir tous les jours dans notre parc et y reste des heures entières. Nous lui avons proposé un fauteuil et des oreillers et c'est ainsi que la connaissance s'est faite. La seconde fille est très jolie, parle parfaitement français, adore Mlle Rachel, et sait tout Shakespeare par cœur. Tu l'aimerais beaucoup. Les deux autres sont assez gentilles, parlent fort peu et se promènent au bord de la mer de cinq heures du matin jusqu'à dix heures du soir. Leur père est un vieux capitaine de la marine royale anglaise [1], peut-être amusant à entendre s'il ne bégayait pas, même en anglais...

La première des quatre jeunes filles présentées ici n'est autre que Harriet Collier, que la *Correspondance* nous montre malade, jolie et gracieuse pourtant [2].

« Pas plus que son frère, Caroline ne datait ses lettres » [3], déclare Madame Chevalley-Sabater qui, après examen, croit pouvoir dater du 14 juillet 1842 la lettre que nous examinons. Ainsi que l'a fait remarquer P. Spencer [4], la rencontre des deux familles ne peut remonter à 1837 (moins encore à 1835). Caroline entretient son frère d'une jeune fille malade. Or, née le 7 juillet 1823 [5], Harriet, peu robuste et d'une sensibilité extrême, n'avait, au dire de sa mère, connu jusqu'à l'âge de seize ans que les maladies de l'enfance. Mais « à seize ans, dit Mrs. Collier, s'étant mouillé les pieds à la suite d'un bal, elle prit froid et fut ensuite atteinte d'une fièvre (a low Nervous Fever) [6] ». Elle parut se remettre, puis souffrit de cette « affection de l'épine » que signale Caroline. Pendant des années, elle fut plus ou moins immobilisée. En 1855, cependant, elle épousa Sir Alexander Campbell of Barcaldine, vécut jusqu'à 86 ans, et mourut le 11 septembre 1909.

En juillet 1842, la semaine qui précédait la lettre de Caroline, Harriet Collier fêtait son dix-neuvième anniversaire. Plus de deux ans se seraient écoulés entre le refroidissement — cause de son mal et qui se situe au plus tard à l'été de 1840 — et l'aggravation de l'état de la jeune fille. Mrs. Collier, sa mère, nous permet de croire à une assez lente évolution de la maladie, qu'avait été en premier appelé à soigner le Dr Richard Verity, attaché à l'Ambassade d'Angleterre à Paris. Comme Harriet, quitte de la fièvre, se plaignait d'une douleur aiguë près de la colonne vertébrale, le médecin ordonna sangsues et cataplasmes, et, à son départ de Paris, confia Harriet à son neveu et successeur à l'Ambassade, le Dr Robert Verity. Résistant aux soins de celui-ci, la douleur se déplaça ; un confrère, le Dr Rue, fut consulté ;

1. Henry Theodosius Browne Collier, 1791-1872 (voir P. Spencer, art. cit.).
2. *Corr.*, I, p. 120, 132. Caroline Flaubert semble avoir oublié que Harriet, dont elle parle en premier lieu, est, en fait, par l'âge, la seconde des filles du Capitaine Collier.
3. *Revue hebdomadaire*, déc. 1936, p. 171, n. 1.
4. *French Studies*, April 1954, p. 102.
5. Date que donne la plaque commémorative dans l'église de Bowers Gifford, Essex. On nous y apprend, en outre, qu'elle naquit à l'Ile Maurice ; Mrs. Collier ne serait donc guère venue en France avant la fin de l'été de cette année puisque sa fille, dit-elle, quitta l'île à l'âge d'un mois.
6. « At 15 she began to grow very fast — at 16 got her feet wet after dancing — had a cold and then a low Nervous Fever ensued. »

il conseilla des cautères et un séjour à la campagne. Ce serait donc l'été suivant, que Mrs. Collier, installée à Trouville avec sa famille, aurait sollicité l'avis du Dr Flaubert [1].

Nous sommes alors en 1842. Caroline Flaubert, installée dès le mois de juillet de cette année à Trouville avec ses parents, « écrit presque chaque jour à son frère, nous dit Madame Chevalley-Sabatier ; elle lui donne d'abondants détails sur l'installation, ses leçons de peinture avec le peintre Mozin, ses promenades, ses bains ; elle lui parle (nous l'avons déjà vu) des nouveaux arrivés [2] ». Au début d'août, Gustave écrit et se réjouit à la pensée d'accourir à Trouville son examen passé. Mais, « au milieu du mois d'août, désespérant de réussir à son examen, [il] abandonne un beau soir son logis parisien et prend la diligence pour Pont-l'Évêque. Trois lieues à peine séparent Pont-l'Évêque de Trouville, il les franchit d'un bon pas au clair de lune, son baluchon sur l'épaule [3] ». Ce serait donc un mois environ après la lettre de Caroline (14 juillet 1842) que Gustave Flaubert et Henriette Collier se seraient pour la première fois rencontrés.

Le témoignage de Caroline se trouve confirmé par les souvenirs de Gertrude, la sœur aînée de Harriet. Dans le *Mémoir* [4] qu'elle écrivit pour Madame Commanville, nous suivons les progrès de rapports plus intimes entre les deux familles. Gertrude rappelle sa première rencontre avec Caroline — aperçue alors qu'elle dessinait chez le peintre Mozin — puis avec Gustave et le reste de la famille. A la faveur d'un incendie, les relations entre les deux familles se resserrèrent : un soir que Harriet était seule dans sa chambre — où son « affection de l'épine » la retenait presque toujours couchée — une brise d'été, arrivant par les fenêtres restées ouvertes à cause de la chaleur, fit entrer le mince rideau dans la flamme de la bougie ; en un instant tout flambait, et comme la maison était entièrement construite en bois, le danger était grand [5]. De leur maison, qui se trouvait à proximité, les Flaubert virent les flammes et le père et le fils se précipitèrent pour porter secours. Redoutant pour Henriette l'effet d'une émotion, les Flaubert insistèrent pour qu'elle fût transportée chez eux. Dès lors, on se vit à chaque instant ; Henriette fut confiée aux soins professionnels du Dr Flaubert. Les courtes vacances de celui-ci terminées, il fut décidé que, au déclin de l'automne, les

1. « ... the pain being severe and augmenting, écrit Mrs. Collier, at Trouville where she passed the summer Dr. Flaubart [*sic*], Head of the Hotel Dieu at Rouen, put seatons, which were kept open untill their inutility became too evident. »
2. *Revue hebdomadaire*, déc. 1936, p. 173.
3. *Ibid.*, p. 176.
4. Voir P. Spencer, art. cit.
5. « During our stay at Trouville, one hot summer evening the windows were left open in my sister's bedroom. The summer sea-breeze blew the muslin curtains into the lighted candle and all was soon in a blaze. My sister was supposed to have something wrong with her spine, and was kept continually in a recumbent position. She found herself alone and helpless, the danger was great for the house was built of wood entirely. »

Collier rejoindraient le médecin à Rouen et s'établiraient au Grand Hôtel.

Mrs. Collier vint avec ses deux filles à Rouen où, selon le *Memoir*, elles demeurèrent quelques mois [1]. Débordant de vie et d'activité, Gertrude se fût ennuyée à mourir sans la société des Flaubert, fort hospitaliers. Comme ils l'accueillaient à n'importe quelle heure, elle passait ses journées à l'Hôtel-Dieu, en compagnie de Caroline, dont le talent musical — elle jouait admirablement du Beethoven — excitait son admiration [2].

Elle aimait surtout les conversations du déjeuner. Toujours assise près du « cher vieux docteur », elle s'amusait à l'étonner, voire à le choquer un peu par ce qu'elle lui racontait sur les usages anglais, provoquant ainsi entre le père et le fils — ce dernier « approuvant toujours toute sorte d'excentricité » — des discussions bruyantes [3]. Elle était chez les Flaubert traitée comme membre de la famille. Comme on s'adonnait à la graphologie, Gustave soumit un échantillon d'une écriture anonyme, que Gertrude soupçonna être celle de Gustave lui-même. Elle profita de la circonstance pour se livrer à une étude psychologique où se trouvaient savamment dosées louanges et critiques, sans que fussent oubliées les curieuses lacunes présentées par le caractère de son ami et qui se reflétaient, disait-elle, dans cette écriture [4].

Souvent il était parlé du Dr Cloquet, l'un des meilleurs amis du Dr Flaubert, dont la visite était attendue. Cette visite eut-elle lieu ? On n'oserait l'affirmer, mais on peut présumer qu'à une date incertaine, et probablement en 1842, Mrs. Collier eut recours à lui : les sétons prescrits par le Dr Flaubert étant demeurés sans effet, la mère d'Henriette s'adressa successivement, dit-elle, aux « Drs Brachy, Olivier d'Angers, Clocky [*sic*], et Amusot ». Il est presque certain qu'une consultation eut lieu à Rouen ou à Paris, et réunit les Docteurs Achille-Cléophas Flaubert, Olivier d'Angers et probablement Jules Cloquet, car nous avons vu une feuille de recommandations à suivre portant la signature des deux premiers et les initiales J. C. Cette feuille est datée du 4 décembre 1842 ; il semble donc que la consultation ait eu lieu à Paris après la rentrée des Collier, qui durent quitter

1. Voir P. Spencer, art. cit., p. 103.

2. « I found it very dreary being shut up all day with my mother and sister at the hotel, and as I was always welcome at the Flauberts, spent my days with Caroline in their rooms at the Hospital. She was a fine musician, delighted in Beethoven and played [his ?] music admirably. »

3. « My particular pleasure was staying for the déjeuner. I always sat near the dear old doctor and startled him with my accounts of the English, which possibly I should not have ventured upon had any English people, able to contradict me, been there... Gustave always approved of every kind of eccentricity, and I delighted in startling father and son into loud discussions. »

4. « Suddenly it struck me it might be his own writing. And it was. Acting on the thought, I described him as I knew him to be,... delicately balancing praise and blame and pretending to show by the writing the curious deficiencies in his character. »

Rouen au plus tard en novembre. A partir de cette date, Gustave leur rend visite à leur domicile parisien du Rond-Point des Champs-Élysées et, reprenant les habitudes de Trouville, il fait la lecture à Henriette pour la distraire de ses souffrances. Il s'en souviendra plus tard dans sa lettre du 23 novembre 1851 [1], où se retrouvent presque textuellement, tant l'image était restée vivace en son esprit, certaines lignes de la lettre adressée à Louise Colet, le 22 septembre 1846 [2].

Un voyage des Flaubert à Paris les remit en présence des Collier. Gustave Flaubert et Gertrude Collier en parleront l'un et l'autre. Le premier dans une lettre du 27 juillet 1843, annonce à sa sœur la date de l'examen qu'il doit bientôt subir : « C'est le lundi 21 août à 1 heure d'après-midi, c'est-à-dire de lundi prochain en trois semaines. Je crois qu'à cette époque vous serez à Paris ». Il s'offre à retenir pour les siens des logements et leur conseille « de loger comme par le passé à l'hôtel Bristol » [3]. N'est-ce pas à cette visite que Gertrude fait allusion lorsque dans le *Memoir* elle dit que bien des mois plus tard (« months afterwards »), alors que les Collier étaient rentrés à Paris, et que la famille Flaubert résidait à l'Hôtel Bristol, elle y fut invitée à déjeuner, en même temps que les d'Arcet [4] ?

L'autre récit de Gertrude, *Written by Request*, qui finalement, nous l'avons dit, tourne au roman, est néanmoins d'un grand intérêt et, en général, confirme le *Memoir*. L'auteur y retrace les débuts de son amitié avec Marguerite Hébert et son frère César (entendons Caroline Flaubert et son frère Gustave). Après sa rencontre avec Marguerite dans l'atelier d'un peintre, elle fait la connaissance du frère, qu'elle présente en se servant parfois de termes presque identiques à ceux du *Memoir*. Plus que celui-ci cependant, *Written by Request* donne l'impression de vie, l'expression des goûts et idées de César y gagne en relief et, chose curieuse, des opinions s'affirment qui sont non seulement du jeune Flaubert mais du Flaubert de la maturité : par exemple, César donnera pour la lecture des conseils, que nous retrouverons dans une lettre de juin 1857, adressée à Mademoiselle Leroyer de Chantepie [5].

1. *Corr., Supp.*, I, p. 143 : « Que n'êtes-vous encore au Rond-Point ! Comme j'irais vous voir ! et quel bon après-midi nous passerions ensemble, vous couchée sur votre petit lit de fer, près de la fenêtre, la tête posée sur votre oreiller rose, et moi sur une chaise à vos côtés. » Voir aussi la lettre du 3 avril 1852 (*Corr., Supp.*, I, p. 153) : « Hein, pauvre Henriette, que de choses perdues depuis ce temps que je vous faisais des lectures, au chevet de votre lit où vous aviez la tête appuyée sur un oreiller rose. »

2. *Corr.*, I, p. 332.

3. *Corr., Supp.*, I, p. 33.

4. « I remember that when we had returned to Paris months afterwards, the Flauberts were all at the Hôtel Bristol and invited me to come and déjeuner with them and their friends the d'Arceys from the Mint. » (Cité par P. Spencer, *French Studies*, April 1954, p. 103.)

5. " And you ", he said, turning, to me, as we were slowly walking up and down along the shore, " what do you read ? " " Oh, I read just to amuse myself ". " Do you really ? What a pity ! Do not read, as children read, to amuse yourself, nor as ambitious people read, to get instruction. No, read to live. " (Cité

Le *Memoir*, il est vrai, fournit une indication chronologique qui infirmerait l'hypothèse de 1842, Gertrude parlant de Gustave comme d'un jeune homme « still in his teens ». La date de la première rencontre devrait donc être avancée et fixée à l'été de 1841, année où les Flaubert allèrent à Trouville. On peut admettre que Harriet, libérée de l'état fiévreux consécutif au refroidissement, dont elle avait souffert pendant l'été de 1840 (c'est ce que ferait croire le récit de sa mère), était dès 1841 atteinte de son « affection de l'épine ». Cependant, si la rencontre eut lieu cette année-là, il faudrait admettre qu'un long intervalle s'écoula entre le moment où le Dr Flaubert lui apporta ses premiers soins et la consultation de décembre 1842.

De toute façon, le *Memoir* lui-même empêcherait de reporter cette première rencontre au delà de 1841, car Gertrude y fait mention d'un déjeuner auquel assistait le fils aîné du Dr Flaubert « avec sa femme et ses jeunes enfants ». Or, marié le premier juin 1839 et devenu père de famille l'été suivant [1], Achille Flaubert n'a guère pu se présenter accompagné de deux enfants (Gertrude parle de « children » au pluriel) avant l'été de 1841.

Written by Request fournit aussi une indication chronologique qui, confirmée, ne s'accorderait pas avec la date de 1842. Gertrude avait alors, dit-elle, presque dix-sept ans. Comme elle naquit en novembre 1819, son témoignage — s'il était retenu — obligerait à reporter à 1836 la première rencontre des Collier avec les Flaubert. « César » aurait alors les quinze ans que s'attribue à l'époque de cette mémorable rencontre l'auteur des *Mémoires d'un Fou*. Mais Harriet, qui n'avait que treize ans en juillet 1836, n'était pas encore malade. D'ailleurs, *Written by Request* est présentée comme une fiction et l'héroïne pour finir s'y découvre héritière d'un titre de noblesse et d'une grosse fortune (ce qui contraste, comme le fait remarquer Philip Spencer, avec la gêne qui assombrissait, en réalité, l'existence des jeunes Collier). Même dans la première partie, Gertrude ne se fait pas faute de changer le cours des événements et de supprimer l'un au moins des personnages : chose remarquable — effet, pense Philip Spencer, de la jalousie qu'elle aurait éprouvée à l'égard de Harriet — dans le récit de l'incendie qui, d'après le *Memoir*, amenait le Dr Flaubert et Gustave au secours de Harriet, ce n'est plus la sœur mais la mère de l'héroïne qui est en danger [2].

Gertrude Collier, semble-t-il, se rajeunit dans *Written by Request* tout comme le fait Gustave Flaubert dans les *Mémoires d'un Fou*. Car il existe, nous l'avons vu, des raisons sérieuses qui imposent la date de 1842 pour la première rencontre de Flaubert avec les sœurs

par P. Spencer, *French Studies*, April 1954, p. 103.) Voir *Corr.*, IV, p. 197 : « Mais ne lisez pas, comme les enfants lisent, pour vous amuser, ni comme les ambitieux lisent, pour vous instruire. Non, lisez *pour vivre*. »

1. Juliette, la fille aînée d'Achille Flaubert, est née le 6 juin 1840.
2. Voir P. Spencer, art. cit., p. 106 et p. 108, n. 43.

Collier et autorisent à voir dans l'auteur des *Mémoires d'un Fou* — du chapitre XV, tout au moins — un jeune homme de plus de vingt ans. Il semble d'ailleurs fort probable, comme le dit Philip Spencer, que cette œuvre est d'une structure autrement ingénieuse et calculée que celle qu'on lui a généralement reconnue [1]. Transposant les dates, plaçant ainsi sa rencontre avec Madame Schlésinger après et non avant « ces premiers battements de cœur... ce salmigondis de sentiments et de rêveries » [2] dont se compose, au dire de l'auteur, le chapitre XV, Gustave Flaubert faisait resplendir davantage son « grand amour ». L'autre, ce « petit feu qui n'est plus que de la cendre froide [3] », n'en laissait pas moins des souvenirs qu' « aucune tempête » n'avait effacés [4].

C. B. West.

1. P. Spencer, art. cité, p. 102.
2. *Mémoires d'un Fou*, p. 116. Un rapprochement est-il à tenter entre « ce salmigondis de sentiments et de rêveries » et « cette ratatouille sentimentale et amoureuse » (*Corr.*, I, p. 95) dont Flaubert entretient Gourgaud-Dugazon, en 1842, dans une lettre datée, il est vrai, du 22 janvier ? Coleman pense d'ailleurs (p. 22 n.) qu'il s'agit de *Novembre*.
3. *Ibid.*, p. 124.
4. *Corr.*, VII, p. 379.

LETTRES INÉDITES de FLAUBERT et de BOUILHET à JEAN CLOGENSON [1]

Jean Clogenson naquit le 29 novembre 1785 près d'Alençon, à Coulonges-sur-Sarthe. Avocat, conservateur de la Bibliothèque d'Alençon, il devint, sous le gouvernement de 1830, préfet de l'Orne, démissionna pour entrer dans la magistrature et fut nommé conseiller à la Cour d'Appel de Rouen, où il mourut le 5 février 1876.

Poète, amateur de musique, il était passionné pour quelques-unes des idées de son époque. On se disait « voltairien » ou « anti-voltairien ». Clogenson se veut fidèle servant du culte « voltairien ». Sa vie durant, il recueille des livres, des brochures, des portraits, des gravures, des estampes, des statuettes de Voltaire, des documents sur ses amis. Il découvre et publie plusieurs lettres inédites, collabore à l'édition des Œuvres publiées par Beuchot. Il écrit une brochure documentée, spirituelle : *Voltaire Jardinier* [2].

L'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Rouen l'élit membre titulaire le 2 juillet 1847. Il ne prend séance, à cause des événements politiques sans doute, que le 27 juillet 1849. Le thème de son discours ne surprend pas : *Des relations de Voltaire avec les Académies et en particulier avec l'Académie de Rouen.* Clogenson étudie ces relations avec les familles normandes, les Cideville, les Saint-Pierre. Pourquoi, demande-t-il, Voltaire, lié d'amitié avec les premiers académiciens de Rouen, ne fut-il pas des leurs ? On devine la réponse : l'impression clandestine des *Lettres philosophiques* à Rouen, chez Jore, les poursuites de la police, la condamnation par le Parlement de Paris, imposaient qu'on se méfiât : « Voilà pourquoi, en 1744 et en 1745, quand le Premier Président Geoffroi Macé Camus de

1. Le Colonel Georges Clogenson, de Londres, a bien voulu me communiquer la documentation inédite de cette étude. Je le prie de trouver ici l'expression de ma respectueuse gratitude. — A consulter : Lacraine et Laurent, *Biographie des hommes marquants du XIX^e siècle* (7^e volume). Notice reproduite in-8°, 16 pages, Delacour, Paris, 1851. — Édouard Frère, *Manuel du Bibliographe Normand*, 1858. — René Dumesnil, *Gustave Flaubert*, p. 263, n., Paris, 1932. — Flaubert, *Correspondance*, IV, p. 209 et 402 ; VI, p. 318 et 340, Conard (nouvelle édition), Paris. — Aimé Dupuy, *En marge de Salammbô*, Nizet, Paris, 1954. — Bibliothèque municipale de Rouen, Dossier Clogenson.

2. Péron, Rouen, 1860.

Pontcarré exerçait une trop grande influence sur le Parlement comme sur l'Académie de Rouen, Cideville et Voltaire jugèrent prudent de ne pas se lier par le titre de confrères. » Le *Précis* des travaux de l'Académie de Rouen garde l'un des meilleurs poèmes de Clogenson, *Amour et Musique*, imité d'une œuvre espagnole, *Musica*, d'Iriarte [1].

Comment n'aurait-il pas cherché à connaître Louis Bouilhet dont le talent se révèle ? Bouilhet a dépassé de peu la trentaine : il donne à Rouen, pour vivre, des leçons de Latin et de Grec. La *Revue de Paris*, dans la livraison du 1er novembre 1851, a publié sa première œuvre, Melaenis, conte romain, où revit avec une érudition exacte et colorée la Rome de l'Empereur Commode. Clogenson a lu le poème : il a vécu par l'imagination dans les tavernes de Suburre, aux jeux du Cirque ; il s'est fait empereur fastueux avec Commode, rhéteur et gladiateur avec Paulus, légionnaire et aventurier avec Pentabolus. Il admire et il écrit au poète son admiration. Bouilhet répond au conseiller de la Cour d'Appel par ces quatrains inédits :

D'un gros poème ouvertement coupable,
Plein de mon crime et le regard soumis
J'ai comparu devant ce juge aimable
Qui pend sa lyre au temple de Thémis.

Bien que, parfois, ma rime forcenée
Au coin d'un vers égorge la raison,
Et que brisant la césure ordonnée
J'entre au Parnasse... avec effraction

Il fut pour moi d'une douceur extrême !
J'ai la sentence, écrite en bon français.
Ah ! si la Cour reste toujours la même,
Puissent les Cieux m'envoyer des procès !

Pourtant, mon juge, il faut qu'on vous le dise,
Je n'admets point tous vos Considérants ;
Que parlez-vous d'âge et de tête grise ?
— L'esprit est jeune et vos vers ont vingt ans

Sur les gazons de l'Arcadie antique
N'avez-vous pas, poète harmonieux,
Bercé *l'Amour*, aux sons de la *Musique*,
Et dans les bois, ressuscité les Dieux.

Donc, sans remords, buvez à pleines tasses,
Le flot qui court par le docte verger !
Fils de Voltaire !.... Ami de Béranger !
Juge au Permesse, et Conseiller des Grâces !

Clogenson note avec une évidente fierté que ces vers ont été « composés sous les yeux de M. Gustave Flaubert, à Croisset, le Samedi 9 juillet » et « reçus à Rouen le 10 juillet 1853 ».

1. *Précis*, 1852.

L'amitié, une amitié déférente chez Bouilhet, un peu protectrice chez Clogenson, va lier les deux poètes. Bouilhet sait le Conseiller personnage influent : il n'hésite pas à lui demander quelques services. En 1854, il lui recommande un de ses amis, Ferrat, jeune sculpteur à qui l'on a commandé une statue pour Bernay. « Je crois, lui écrit-il, que vous connaissez là beaucoup de monde et comme cette statue est commandée à l'artiste par une Commission du pays, une recommandation de vous sera toujours très précieuse. Les vers bien faits sont cousins germains du marbre et du bronze. Vous voyez bien que c'est entre vous et mon ami une affaire de famille et des intérêts de parenté. Monsieur Ferrat, le premier élève de Pradier, sera bien honoré, Monsieur, de vous connaître et quand vous ne pourriez rien en cette circonstance, je sais par mon propre exemple qu'il aura toujours gagné à la visite ».

Des bouts-rimés, des stances alertes, des vers spirituels traduisent cette amitié. La fin de l'année 1855 marque la mise à la retraite du magistrat septuagénaire. Bouilhet envoie « A M. Clogenson, conseiller honoraire », le poème de dix-huit quatrains, recueilli dans *Dernières chansons*, qui se termine par ces vers :

Salut à vos soixante et dix !
Car, si la logique est certaine,
En vérité je vous le dis,
Vous dépasserez la centaine.

Et vous pourrez, selon le mot
Du bon poète que j'adore,
Sur le tombeau de plus d'un sot
Plus d'une fois compter l'aurore ! [1]

Pour finir en prose, Cher Monsieur, — ajoute-t-il, — je vous préviens que j'aurai l'honneur, et, ce qui vaut beaucoup mieux, le plaisir, de vous serrer la main, mercredi ou jeudi, si vous êtes dans cette bonne ville de Rouen. Vous aurez eu le temps de me pardonner mes mauvais vers et moi, j'aurai la chance d'entendre cette série de quatrains dont vous ne me donnez qu'un échantillon avare. A bientôt donc cher Maître en Apollon, il faut toute votre bonté pour excuser les témérités de ma Muse.

L'année suivante apporte à Bouilhet un nouveau succès : *Madame de Montarcy* qui reprend au théâtre la tradition du drame romantique en vers, abandonnée depuis l'échec des *Burgraves*, va être jouée à l'Odéon. Il multiplie les démarches, visite les critiques littéraires. Flaubert, radieux, arrive à Paris pour les dernières répétitions. Il ne quitte pas l'Odéon : « Il arpentait la scène, écrit Maxime Du Camp, faisant reprendre les tirades, indiquant les gestes, donnant le ton, plaçant et déplaçant les personnages, tutoyant tout le monde... Avec son bon cœur et sa forte intelligence, il avait compris que c'était là une partie suprême et que, si la pièce tombait, Bouilhet tombait avec elle, ou plutôt retombait dans la vie de province, dans les leçons de latin, dans la misère et le découragement... »

1. *Dernières chansons*, éd. Lemerre, p. 97.

Il faut que les amis de Rouen soient là pour la première représentation. On n'oublie pas Clogenson. Et c'est Flaubert qui l'appelle.

[31 octobre 1856]

Monsieur,

Je suis chargé par Bouilhet, accablé de fatigue, de vous prévenir que la 1re représentation n'est que pour le jeudi 6. Il serait bien heureux de vous voir dès le 5, si cela vous est possible.

Je suis heureux, Monsieur, d'avoir cette occasion de vous serrer la main et de faire votre connaissance, depuis si longtemps désirée.

J'ai bien l'honneur de vous saluer.

Gve Flaubert.

Après le succès de *Madame de Montarcy*, deuxième lettre de Flaubert :

Dimanche [9 novembre 1856]

Monsieur et Cher ami,

Je ne veux pas me coucher avant de vous remercier bien cordialement pour votre visite, pour votre lettre et pour les vers. Ils sont arrivés à leur adresse, c'est-à-dire au cœur. Tous m'ont charmé, et les quatre derniers m'ont fait pleurer. Voilà ma critique.

Le banquet aura lieu, je crois, dimanche prochain. Je vous avertirai.

Nous aurons demain des feuilletons superbes. J'ai déjà vu la Patrie et la Presse, où Saint-Victor et Prémaray se sont montrés solides.

Le succès se confirme, s'accroît. La pièce sera imprimée dans deux jours, etc.... etc !

Pardonnez-moi mon laconisme et permettez que je vous serre les mains bien affectueusement dans l'épanchement de notre joie commune.

Votre tout dévoué

G. Flaubert.

Le ton des lettres de Flaubert traduit les progrès de son amitié pour le Conseiller honoraire. Il lui écrit, le 14 novembre :

Monsieur et Cher ami,

J'ai à peine le temps de vous prévenir que le banquet des Montarcystes aura lieu dimanche après-demain à 5 h 1/2 aux *Frères Provençaux*. S'il ne peut avoir lieu aux *Trois Frères*, vous serez averti du lieu de réunion par Mr Lecoupeur, qui attend, je crois, par votre intermédiaire de l'argent de sa famille.

Je vous serre les mains bien affectueusement

Tout à vous.

G. Flaubert

Le *Figaro* s'amusa de la présence des Rouennais à Paris, du « banquet des Montarcystes » :

La ville de Rouen a envoyé une députation de quarante de ses habitants pour assister à la première représentation de *Madame de Montarcy*, drame en cinq actes et en vers, de M. Louis Bouilhet, qui est né dans la capitale de la Normandie.

Les quarante Rouennais de M. Louis Bouilhet lui ont donné un banquet.

Le soir même de la première représentation, ils se sont rendus à son logis pour lui offrir une couronne d'or, avec ces mots incrustés sur émail : « Cornelio redivivo ». Tous les matins, ils l'attendent sous la porte cochère pour le saluer de leurs acclamations [1].

1. *Figaro*, 20 novembre 1856.

Flaubert, en 1857, prépare *Salammbô*, prend des notes, dépouille des dossiers, interroge les voyageurs jugés capables de lui communiquer quelque document précis. Clogenson est de ceux-là. Invité par son cousin Lautour-Mézeray, préfet d'Alger, il a fait, vers 1853, un voyage en Algérie et en Tunisie ; il a observé et il garde le souvenir précis des paysages. Flaubert lui écrit :

Paris, 25 mars.

Vous êtes le plus aimable et le plus excellent des hommes. Je vous demande des renseignements sur Tunis et vous y allez vous-même ! Vous me les rapporterez ! Voici donc sans préambule et avec mille remerciements sous-entendus ce que je réclame de votre bienveillance.

1° Je désirerais me faire une idée nette du paysage de Tunis. C'est à vous qui êtes à la fois un poète et un observateur à bien regarder tout pour ensuite me l'étaler de vive voix : couleurs des terrains et du ciel, galbe des montagnes, limite de l'horizon quand on est à tel ou tel point, etc.

2° Le plus de détails topographiques possibles sur la route de Tunis à Constantine : Cirta.

3° On a découvert, il y a quelques mois, une mosaïque à Carthage. Si c'est une mosaïque romaine, je n'ai pas besoin d'en entendre parler. Car c'est la Carthage *punique* qu'il me faudrait.

4° D'après un plan (publié dans l'ouvrage de Falbe que j'ai lu et relu) on peut conjecturer que les maisons puniques étaient voûtées, couvertes de coupoles. Cela est-il vrai ? Trouve-t-on d'autres ruines de maisons d'après lesquelles on peut avancer cette opinion ?

Mr Rousseau du Consulat de Tunis est sans doute le même qui a envoyé à la Revue Archéologique le dessin d'une mosaïque. Mais elle est romaine. On a réuni dans la Chapelle Saint-Louis des fragments de ruines. Voilà surtout, mon cher ami, ce que je vous recommande.

Je cherche à retrouver l'*architecture punique* qui devait être un mélange de la Phénicienne et de la Grecque. Mais quels étaient les ornements ? Quel était le *goût* punique ?

5° Y a-t-il une bonne carte de la région de Tunis ?

6° Je vous recommande le cours de la Medgerda (qui, du reste a dû changer ?) et le défilé de la Hache.

Maintenant que les photographies sont répandues partout, si vous m'en trouvez sur Carthage ou Tunis, vous mettriez « le comble à vos bienfaits ».

Comme je vous envie d'être où vous êtes et de vous en revenir par l'Italie. Mais, au nom de tous les dieux, descendez à Naples et restez-y quinze jours au moins. Songez que Pompéia vaut à elle seule, en fait d'antiquités, tout ce qu'il y a à Rome. Rien au monde d'ailleurs n'est gai ni beau comme Naples !

Comme j'aurai de plaisir cet été à vous entendre parler de votre voyage ! Si rien ne vous force à revenir vite faites-le le plus long possible. C'est un conseil désintéressé. Car il me tarde de vous serrer les mains, cher Monsieur.

En attendant, croyez à la sincérité de mon affection.

Tout à vous,
Gustave Flaubert.

Bouilhet est dans tous les embarras de la paternité et me charge de vous envoyer mille et mille tendresses.

Je fais en ce moment *gémir* les presses et vous trouverez mon volume chez vous à votre retour.

Bonne traversée, bon soleil, bonne brise, bonne santé et pas trop de puces ! Je les connais ces Orientales!

Clogenson joint à la lettre de Flaubert ces lignes : « Je laisse ce 15 avril 1857, à Tunis même, une note à MM. Tissot, Rousseau [1], Du Bois et Davis [2] des questions que m'a adressées M. Flaubert ».

Les réponses des amis tunisiens donnèrent satisfaction à Flaubert. Une lettre envoyée à Clogenson, sans doute revenu à Rouen, sollicite d'autres renseignements :

Dimanche [28 juin 1857]

Monsieur et cher ami,

Voici une petite liste de questions sur Carthage.

Pouvez-vous les envoyer à vos amis de Tunis ? Croyez-vous que je puisse avoir des réponses précises ?

J'attends notre ami Bouilhet dans une dizaine de jours. Aussitôt qu'il sera survenu, je vous prierai de venir partager avec lui un maigre déjeuner afin que nous puissions philosopher tranquillement.

L'ordre du jour de l'Académie de Rouen prévoit pour la séance du 7 août 1858 l'élection du président et du vice-président. Le Docteur Jules Hélot est élu président, Clogenson, vice-président. Et naturellement, c'est par un discours en vers que Clogenson remercie ses collègues. Il l'envoie à Louis Bouilhet. Bouilhet le félicite :

Quant au petit discours académique, je n'ai pas besoin de vous dire qu'il est charmant. Et j'aime à croire pour l'honneur du corps qu'il a fait un grand plaisir à tous ceux qui l'ont entendu.

J'aime beaucoup l'exorde. Il y a plus loin une tournure délicieuse :

Encor bien qu'un sous-président
Ne soit pas tenu strictement
D'avoir de l'esprit comme quatre !....

tout le reste est semé de ces traits fins et précis auxquels vous nous avez accoutumés et la péroraison ne pèche que par trop de modestie.

Voici des vers d'une *concision française* et d'une *solidité* qu'on ne trouve plus guère :

Merci pourtant, merci toujours,
De l'erreur de votre indulgence
Ici doit finir mon discours,
Mais non pas ma reconnaissance !

Clogenson espère que son ami, le poète de *Melaenis* et de *Madame de Montarcy*, bientôt sera lui aussi membre de l'Académie de Rouen ; Bouilhet n'accepte pas :

Ne croyez pas, cher vice-président, écrit-il, que ce soit par modestie ou par orgueil (ce qui est souvent la même chose !) que je décline l'honneur d'une Académie quelconque ; c'est par peur, voilà tout ; à tort ou à raison, je me suis juré de ne jamais faire partie d'aucun corps. J'avoue, néanmoins, que l'occasion de votre vice-présidence me fait regretter vivement que ma résolution soit inébranlable. Mais il y a déjà longtemps que vous êtes mon « Président tout-à-fait », dans cette Académie occulte où se rencontrent tous les cœurs francs, et toutes les âmes sincèrement éprises du beau !

1. Voir Aimé Dupuy, *op. cit.*, p. 27, 34, 40.
2. Aimé Dupuy, p. 26, 40.

En trois quatrains, recueillis dans les *Dernières chansons*, il proclame sa volonté de rester,

Soldat libre, au léger bagage... [1].

Un quatrième quatrain, resté inédit, précise ce besoin d'indépendance :

Car, plein de sauvage ambroisie,
J'eus ce soin d'épargner toujours
La contrainte à ma poésie
Et l'eau bénite à mes amours !

Voilà un acte de foi qui sent le fagot ; n'en parlez à personne : j'ai peur de l'Inquisition !

Adieu, cher maître et ami, quand vous aurez un moment à perdre, écrivez-moi quelques lignes. Elles me consoleront de toutes les Académies !...

Sérieusement, et malgré ces vers qui m'arrivent à propos de bottes, je désire rester en dehors de tout cénacle littéraire, par paresse et amour de la liberté.

Orgueil ou modestie ? Modestie, répond Flaubert, dans la *Préface* des *Dernières Chansons* : « Son portrait n'ornait point les vitrines du boulevard. On n'a jamais vu une réclamation, une lettre, une seule ligne de lui dans les journaux. Il n'était pas même de l'Académie de sa province [2] ».

Bouilhet s'installe, en 1857, à Mantes, « dans une petite maison, à l'angle du pont ». Sa correspondance adressée à Clogenson ne contient plus guère l'écho de confidences, de discussions qui enrichissent l'histoire littéraire. Ce ne sont que recommandations pour des artistes rendez-vous demandés ou donnés, nouvelles du travail, des répétitions au théâtre, des représentations : çà et là quelques lignes spirituelles, badines, d'un tour voltairien. Après avoir reçu la photographie et un quatrain du Conseiller honoraire : « J'ai reçu en double votre bonne et spirituelle figure, si bien expliquée et commentée par les vers charmants qui l'accompagnent.... Mais comme le dit quatrain sent fortement « le fagot », j'ai cru devoir vous pendre immédiatement, en effigie, à un des coins de ma cheminée. » Ailleurs il flatte le poète : « Merci encore une fois, cher Président en poésie. Vos vers gagnent encore à la lecture. Ils sont parfaits, n'y changez rien. Il ne faut pas s'aviser de peindre à neuf les ailes d'un papillon ». Souvent il le félicite de sa robuste vieillesse : « Vous ne pouvez croire combien votre visite (trop courte) m'a fait plaisir, l'autre semaine, et quel charme c'est pour moi que votre esprit toujours jeune, dans un corps toujours solide. Je vous vois encore courir au coin de la rue ».

En avril 1867, la place de conservateur de la Bibliothèque de Rouen devient vacante. Bouilhet, conseillé par ses amis, pose sa candidature.

1. P. 313.
2. Éd. Lemerre, p. 280.

Le 2 mai, la nomination est officielle. « L'Administration », lit-on dans l'acte de nomination signé par Verdrel, se dit heureuse d'attacher « à la principale collection scientifique de la ville », le poète normand qui s'est acquis « dans la carrière des Lettres des titres propres à justifier ce choix ». « Mon cher poète et ami, — écrit Bouilhet à Clogenson le 6 mai, — Vive Dieu ! Nous voilà de nouveau réunis par cette brave Municipalité de Rouen. »

La réunion des amis sera brève. Bouilhet meurt le 18 juillet 1869, âgé de 48 ans.

Il laisse des œuvres inédites : des poèmes, quelques comédies en prose, un drame en vers, *Mademoiselle Aïssé*. Flaubert réunit les poèmes en un volume pour qu'il soit publié chez Michel Lévy ; il y joint une Préface pleine d'émotion. Il s'occupe de faire représenter à l'Odéon *Mademoiselle Aïssé*.

Cher et vénérable ami. Je vous demande pardon de n'avoir pas répondu plus vite à votre spirituel et tendre cadeau. J'ai eu « le temps de vous lire » et de vous admirer, mais j'ai à peine celui de vous écrire, car je suis surchargé d'affaires. Je soigne la gloire de notre pauvre ami qui vous aimait tant. Vous reveniez très souvent dans ses conversations que je n'aurai plus...

J'espère qu'Aïssé sera un grand succès. Cet hiver paraîtra aussi un volume de vers.

Je vous embrasse cordialement et suis vôtre.

Gve Flaubert.

mercredi [18 août 1869]

Clogenson connaît l'héroïne du drame de Bouilhet, sa naissance chez les Turcs, son rachat, son éducation par les soins de de Ferriol, sa passion pour le Chevalier d'Aydie, sa conversion au christianisme. Et il possède dans sa collection une bonne peinture, la représentant. Il propose le document à Flaubert, qui lui répond, au milieu des occupations de son déménagement.

Cher et vénérable ami,

Je vous suppose revenu à Rothomage. Moi, hélas ! je ne suis pas encore installé au Parc Monceau ! J'espère cependant y pouvoir coucher dans une huitaine de jours. C'est là que j'attendrai votre Aïssé. Mais rien ne presse encore. La pièce de notre pauvre Bouilhet ne sera pas mise en répétition avant le jour de l'an, à moins que celle de Mme Sand ne tombe à plat.

J'ai reçu vos vers et je vous en remercie derechef, en vous embrassant comme je vous aime, c'est-à-dire très fort.

Gve Flaubert

Vendredi [24 septembre 1869].

Les événements de 1870 arrêtent les projets. Les répétitions ne sont reprises qu'à la fin de l'année 1871. Flaubert écrit à Clogenson :

Paris, rue Murillo 4, Parc Monceau.

[10 décembre 1871]

Cher et vénérable ami,

Avez-vous vu Raoul Duval et lui avez-vous remis le portrait d'Aïssé, que vous m'aviez promis de me prêter pour les représentations de la pièce

de notre pauvre Bouilhet ? Si la chose n'est pas faite, seriez-vous assez bon pour confier cette peinture à Philippe qui me l'expédiera ?

Elle nous serait fort utile pour le costume ! Si vous m'envoyez en même temps une petite note indiquant la provenance du tableau, on pourrait exposer ce portrait au foyer pendant quelques représentations. Ce serait une bonne réclame. De cela, du reste, il en sera comme vous voudrez.

Vers le 11 décembre la peinture est arrivée :

Je viens de recevoir intacte Mlle Aïssé, écrit Fluabert et je vous la rendrai dans le même état, soyez-en bien convaincu. Encore une fois mille remerciements, cher et vérénable ami, et croyez moi bien, tout à vous.

Mademoiselle Aïssé est jouée le 6 janvier 1872. Le drame ne put longtemps tenir l'affiche de l'Odéon : dès le 15 février, non sans de nombreux jours de relâche, il laissait la place à *Ruy-Blas*.

Aucune lettre de Flaubert, à partir de cet échec, n'a été conservée dans la collection Clogenson.

L. Letellier.

FLAUBERT ET GEORGE SAND

(Documents inédits)

C'est, dans le domaine de la littérature, une amitié célèbre que celle qui liait le grand écrivain normand à « la bonne dame de Nohant ». Deux natures absolument différentes, deux conceptions littéraires diamétralement opposées, deux attitudes philosophiques inconciliables : — Flaubert et George Sand, se vouant une amitié affectueuse, solide, durable, voilà bien de quoi faire rêver les curieux des problèmes psychologiques.

Nous sommes heureux de pouvoir verser au dossier de cette amitié quelques documents qui, sans modifier en aucun point l'idée fondamentale qu'on s'en était formée, fourniront peut-être quelques éclaircissements utiles à la petite histoire littéraire.

Ces documents sont de deux sortes :

1° Il s'agit d'abord de quelques lettres de G. Sand, inédites selon nous, dont la première et la troisième s'adressent à Flaubert lui-même, la seconde à la mère du romancier. Nous insérons également à sa date un petit billet de Flaubert à Sand qui, lui non plus, n'a pas été publié jusqu'ici.

2° En outre, nous avons, comme on le verra plus en détail ci-dessous, extrait des *Agendas inédits* de George Sand quelques fragments se rapportant à ses rencontres avec Flaubert à Paris.

Les Agendas sont conservés à la Bibliothèque Nationale [1], où Mme M. Cordroc'h, bibliothécaire au Cabinet des Manuscrits, nous a aimablement facilité la consultation de ces documents. Les lettres et billets proviennent de la Collection Spoelberch de Lovenjoul, dont M. Jean Pommier nous a permis l'accès. Qu'ils en soient tous les deux remerciés.

Lettres de G. Sand.

Le 24 novembre 1862, *Salammbô* est mise en vente, et Flaubert s'empresse d'expédier à ses amis des exemplaires d'auteur. La critique, plus ébahie que malveillante, exaspère l'auteur qui proteste par deux lettres ouvertes, à l'adresse de Sainte-Beuve et de Froehner. Le 27 jan-

1. *Agendas*, 1859-1876. Bibliothèque Nationale, Cabinet des Manuscrits, N. a. fr. 24821-24838.

vier 1863, G. Sand publie à son tour, dans *La Presse*, un article, élogieux celui-ci et qui plaît fort à Flaubert. Très flatté, il en remercie tout de suite l'auteur par une lettre qui doit être perdue. A cette occasion, il reçoit la réponse suivante qui paraît bien être la toute première lettre de Sand à Flaubert.

Sand à Flaubert.

Nohant, 28 janvier 63.

Mon cher frère, il ne faut pas me savoir gré d'avoir rempli un devoir. Toutes les fois que la critique fera le sien, je me tairai parce que j'aime mieux produire que juger. Mais tout ce que j'avais lu sur *Salammbô* avant de lire *Salammbô* était injuste ou insuffisant. J'aurais regardé le silence comme une lâcheté, ou comme une paresse, ce qui se ressemble beaucoup. Il m'est indifférent d'avoir à ajouter vos adversaires aux miens — un peu plus, un peu moins.

J'ai à vous demander pardon d'une critique assez puérile à propos du *Défilé de la Hache*. Si je l'ai laissée, c'est qu'une *réserve* ajoutait à la sincérité de mon admiration.

Mais nous nous connaissons bien peu. Venez donc me voir quand vous aurez le temps. Ce n'est pas loin, j'y suis toujours, mais je suis âgée, n'attendez pas que je sois en enfance.

Tirez-moi d'intrigue. J'ai reçu en septembre une plante sèche intéressante dans une enveloppe anonyme. C'est votre écriture à ce qu'il me semble aujourd'hui. Mais c'est invraisemblable. D'où sauriez-vous que je m'occupe assez minutieusement de botanique ?

Ce que je garde, moi, de vos remerciements, c'est le ton de l'amitié, et cela, je sais que je le mérite.

Tout à vous.
G. Sand [1].

Flaubert n'ira point à Nohant en 1863, ni les années suivantes, d'ailleurs. — La correspondance s'arrête après quelques billets, pour ne reprendre qu'en mai 1866. C'est là le véritable départ de leur amitié, confirmée par deux visites de Sand à Croisset, en août et en novembre [2]. Elle y rencontre la mère de Flaubert, « vieille charmante » comme elle note dans son Agenda, et noue avec elle des relations fort amicales.

Pendant le dernier de ces séjours, elle s'est chargée de plusieurs commissions ; elle y fait allusion dans sa lettre du mardi 13 novembre 1866 où elle dit entre autres : « ... Demain, je sors et j'achète les souliers de votre chère maman... [3] »

Voici la lettre curieuse et amusante qu'elle écrit le lendemain à la mère de son ami :

1. La réponse de Flaubert à cette lettre a été publiée dans *Œuvres complètes de Gustave Flaubert, Correspondance, nouvelle édition augmentée*, t. V (Conard, 1929), n° 750.

2. Voir pour le récit de ces deux séjours à Croisset le livre de M. André Maurois : *Lélia ou la vie de George Sand*, Hachette, 1952, p. 481, 482. Nous complétons ces données dans un article paru au *Bulletin des Amis de Flaubert*, n° 8.

3. *Correspondance entre George Sand et Gustave Flaubert*, Calmann-Lévy, Paris, [1916], p. 27, n° 24.

Sand à M^me^ Flaubert.

Paris, mercredi [14 novembre 1866].

Chère Madame, je vous envoie les chaussures, avec une petite paire de semelles à mettre, à volonté. Je n'ai pu trouver de ces chaussures sans talons. Si vous craignez les talons, le premier cordonnier venu les coupera. C'est une opération que je fais faire à toutes mes bottines. Mais si ces talons ne vous gênent pas, ils isolent mieux le pied de l'humidité. Vous pouvez sortir par tous les temps avec lesdites chaussures. Elles sont doublées de liège et imperméables. Permettez-moi de vous les offrir et de *les déposer à vos pieds* bien littéralement. Quand vous aurez les pieds chauds, envoyez une bonne pensée à qui vous aime tendrement.

G. Sand.

Voici maintenant un petit billet de Flaubert. — Le vendredi 28 mai 1869, il est présent à un dîner chez Magny, où assistent aussi, comme on va le voir dans la seconde partie de cet article, le prince Jérôme, G. Sand, Taine et Plauchut. Quelques jours auparavant, il adresse à son amie le billet suivant :

Flaubert à Sand.

[Paris,] nuit de mercredi [26-27 mai 1869].

Chère Maître,

Il est donc convenu que nous dînons vendredi prochain chez Magny, au lieu de dîner chez moi ?

Je viens de répondre au Prince que je serais [*sic*] au rendez-vous.

Mille tendresses. G^ve^ Flaubert.

Le 18 juillet 1869, Flaubert a le malheur de perdre son ami le plus intime, Louis Bouilhet. — Un mois avant sa mort, celui-ci avait lu au théâtre de l'Odéon sa dernière œuvre, *Mademoiselle Aïssé* ; la pièce avait été reçue par les directeurs, Chilly et Duquesnel, et devait être jouée en janvier 1870, après l'*Autre* de G. Sand. — C'est maintenant Flaubert qui va faire toutes les démarches que nécessitera cette représentation.

Mais voilà que bientôt surgissent des difficultés : les directeurs de l'Odéon, voulant profiter de la mort de Bouilhet, proposent de faire jouer la pièce aussitôt que possible, même avant celle de G. Sand. Flaubert, nature droite et peu faite pour les intrigues théâtrales, se révolte et décharge sa bile dans une lettre à son amie, le 15 août[1]. Voici la réponse de G. Sand, écrite quelques jours après :

Sand à Flaubert.

Nohant, 17 août [1869].

Puisque tu veux que je décide sans rien sacrifier, je désire, cher vieux troubadour chéri, m'en tenir à ma lettre de traité avec l'Odéon. Je dois lire le 10 octobre, pour être jouée vers le 15 ou 20 novembre. C'est eux qui l'ont voulu alors que je les engageais à jouer *Aïssé* à cette époque. Ils ont juré que cette pièce n'était pas terminée et qu'ils voulaient la mienne. Ils ont signé, j'ai signé. Et maintenant j'ai arrangé mes occupations et mes affaires

5. *Corr.*, éd. Conard, t. VI, n° 1051. L'autographe de cette lettre, conservé dans la Collection Spoelberch de Lovenjoul, porte la mention : « Dimanche matin 15 août ».

de l'année en conséquence. Il me serait désagréable au possible de changer tous mes plans. En outre, quand on cède sur un manque de parole au théâtre, on ne retrouve plus de certitude avec eux et aucun traité ne les engage plus envers vous. Dis-leur donc que je ne veux pas changer d'époque. Plus on attendra *Aïssé* cette année, plus il y aura curiosité et succès. La mort n'est pas une heureuse exploitation, et si ma pièce n'a pas de succès, celle de notre ami en aura ensuite d'autant plus.

Tu dis que tu ne seras pas si commode que ce pauvre Louis. Tu verras qu'il faut être commode ou nuire à l'étude, par conséquent au succès de la pièce. Les acteurs sont des instruments fragiles ; si on les touche fort, ils se rompent. Il faut toujours leur dire que c'est bien ; ils ne vibrent que sous la louange, la critique les brise. Au reste, si tu veux me consulter sur le choix des acteurs propres à chaque rôle, je crois les bien connaître et savoir à fond de quoi sont capables presque tous ceux de l'Odéon et aussi, chose bien utile à savoir, le degré d'influence de chacun sur le public de l'endroit. Je les ai tant vus, des deux côtés de la rampe ! Je regrette que tu ne puisses venir me lire la pièce. Je tâcherai d'aller à Paris pour cela, si tu as besoin de moi avant le moment où je dois y être.

Je ne puis t'écrire plus long. J'ai mal à la patte. Je me suis coupée et écorchée. Je fais de la botanique, ne pouvant griffonner. Il me reste les bras pour te serrer le cou et t'embrasser.

[Sans signature.]

Rencontres Flaubert-Sand a Paris

Les *Agendas* de George Sand renferment une mine inépuisable de petits renseignements très utiles à la mise au point de la chronologie, non seulement de Sand elle-même, mais des écrivains qui la fréquentaient. De nombreux fragments, se rapportant surtout à la vie de Sand et à son entourage direct, ont déjà été utilisés, notamment par M. André Maurois, mais il en reste assez pour remplir plusieurs volumes.

Dans cet amas de détails, les allusions aux rencontres de G. Sand et de Flaubert à Paris ne prennent que peu de place : parfois l'auteur ne fait que citer Flaubert parmi les visiteurs de la journée ; plus souvent cependant, elle donne quelques renseignements supplémentaires précisant les circonstances qui accompagnaient ces entrevues, soit chez elle, soit chez son ami, soit à d'autres occasions, comme au dîner Magny.

Quelques-unes de ces rencontres étaient déjà connues par la correspondance de Flaubert, de quelques autres on savait seulement qu'elles avaient été prévues ; la plupart des rendez-vous, cependant, sont mentionnés pour la première fois dans ces *Agendas*, qui permettent ainsi de compléter l'idée qu'on s'était formée jusqu'ici des relations parisiennes des deux écrivains.

Remarquons encore qu'à la lecture, on a fortement l'impression d'être en présence d'un rapport très fidèle de *tous les événements* de la journée, surtout après la mort de Manceau en 1865 [1]. Aussi n'est-il

1. Le graveur Alexandre Manceau était, à partir de 1850, le secrétaire et l'ami intime de G. Sand. Jusqu'à sa mort, c'était lui, le plus souvent, qui tint le journal.

pas téméraire, croyons-nous, d'affirmer qu'à partir de cette date, G. Sand nous présente un tableau *complet* des entrevues qu'elle a eues avec Flaubert, et que, lorsqu'elle ne parle pas de lui, c'est qu'*elle ne l'a pas vu.*

Pour réduire à des proportions raisonnables l'appareil critique nécessaire, nous avons réuni les noms et la présentation de quelques personnages figurant dans le texte de G. Sand, dans un petit *Index* alphabétique qu'on trouvera à la fin du tableau des rencontres.

1859-1865.

Pour ces années, les mentions sont rares et certainement incomplètes. Nous n'avons trouvé aucune allusion à la première rencontre Flaubert-Sand, qui doit avoir eu lieu vers la fin d'avril 1859 :

A la date du *26 avril 1859*, Manceau note dans l'Agenda :

Sont venus pendant notre absence.... Flaubert...

Pourtant il est certain, que vers la même époque, Flaubert est allé encore une fois frapper à la porte de G. Sand, car lui-même fait savoir à Mlle Leroyer de Chantepie, dans une lettre du [15 juin 1859] : « J'ai vu dans les derniers temps de mon séjour à Paris [1] Mme Sand. J'allais lui parler de vous quand quelqu'un est entré, et je n'y suis pas retourné, car elle n'est restée à Paris que huit jours environ » [2].

Aucune indication non plus pour les années suivantes. Seulement, Flaubert dit dans une lettre à la même Mlle Leroyer de Chantepie, le 24 avril 1862 : « Mme Sand... est à Paris pour les répétitions d'un drame qu'elle a fait en collaboration avec Maurice [3]. Je n'ai pas encore eu le temps d'aller la voir ; ce sera pour la semaine prochaine » [4]. Or, l'Agenda 1862 nous apprend que G. Sand est rentrée à Nohant le 12 avril déjà. Il faut donc croire que Flaubert, ignorant le départ de son amie, s'est rendu en vain à son domicile.

Au cours de l'année 1864, les deux écrivains se sont vus plusieurs fois : Flaubert est cité parmi les visiteurs aux dates du *jeudi 14 janvier* et du *lundi 1er février* [5]. Puis le *29 février*, à la représentation de la pièce de G. Sand, *Le Marquis de Villemer*, Flaubert se trouvait avec l'auteur dans la loge du Prince Jérôme [6].

1. Il était à Paris du 19 février jusqu'au 13 mai environ.

2. *Correspondance de Gustave Flaubert*, éd. Conard, t. IV, 1928, n° 609. Les citations des lettres de Flaubert ont toutes été empruntées à cette « édition Conard » ou à celle du *Supplément* (Conard, 1954), et sont désignées dans la suite de cet article par le numéro du volume suivi du numéro de la lettre.

3. Il s'agit des *Beaux Messieurs de Bois-Doré.*

4. V, 715.

5. Dans une lettre à sa nièce Caroline (V, 778), datée vaguement « lundi 1 heure [janvier 1864] », Flaubert dit qu'il va se rendre « chez la mère Sand qui est malade ». Ce doit être une allusion à la visite du 1er février, de sorte que le n° 778 a été écrit le lundi [1er février 1864].

6. Cf. aussi V, 780 et la lettre de G. Sand à son fils Maurice, *Correspondance de George Sand* (Calmann-Lévy, Paris, 1884), t. V, p. 17.

Dans l'Agenda 1865, enfin, nous ne trouvons mention que d'une seule rencontre. Le *8 mai*, Manceau a noté :

Dînons chez Magny [1] où nous voyons Sainte-Beuve et Flobert [*sic*] [2].

Ouvrons ici une parenthèse : On a généralement admis jusqu'ici, sur la parole de Karénine [3], que Flaubert et G. Sand, en 1865 et 1866, se seraient souvent vus à Palaiseau. N'est-il pas remarquable que G. Sand, si fidèle à noter dans ses *Agendas* tout ce qui pouvait la distraire, ne parle point de ses visites, pas plus que la Correspondance de Flaubert d'ailleurs ? Remarquons aussi que, si G. Sand, le 16 mai 1866, invite Flaubert à venir dans sa maison de Palaiseau, c'est dans les termes suivants : « Venez donc voir mon hermitage et celui de *Sylvestre* » [4]. Il nous semble que la conclusion s'impose nettement : Karénine s'est trompée, et Flaubert n'est jamais allé à Palaiseau.

1866

Contrairement aux années précédentes, 1866 est particulièrement fertile. Non seulement G. Sand va voir, par deux fois, son ami à Croisset, du 28 au 30 août et du 3 au 10 novembre, mais à Paris aussi les rencontres sont nombreuses :

Lundi, 12 février [5] : ... Dîner chez Magny, avec mes petits camarades. Ils m'ont accueillie on ne peut mieux. Ils ont été très brillants, sauf le grand savant Berthelot. Gautier, toujours éblouissant et paradoxal ; Saint-Victor charmant et distingué ; Flaubert, passionné, est plus sympathique à moi que les autres. Pourquoi ? Je ne sais pas encore. Les Goncourt, trop d'aplomb, surtout le jeune. Le plus fort en paroles, avec autant d'esprit que qui que ce soit, est encore l'*oncle Beuve* comme on l'appelle. On paye dix francs par tête ; le dîner est médiocre. On fume beaucoup ; on parle en criant à tue-tête et chacun s'en va quand il veut. J'oublie Louis Bouilhet, qui ressemble à Flaubert ; il a été modeste... [6].

1. Quand G. Sand est de passage à Paris, elle dîne ordinairement chez Magny. Aussi trouve-t-on, dans les *Agendas*, très fréquemment ce renseignement qui n'implique donc nullement que Sand aurait pris part, à ce moment déjà, au célèbre dîner littéraire du lundi fondé par Sainte-Beuve et Gavarni. (Voir aussi la note pour le texte du 12 février 1866.)

2. Dans sa lettre à Mlle Leroyer de Chantepie du 11 mai 1865 (V, 815), Flaubert fait allusion à cette rencontre : « J'ai vu avant-hier Mme Sand. Elle avait fini un roman le matin même et m'a paru en excellente santé.... » Une note de l'édition Conard nous fait croire qu'il s'agirait de la *Confession d'une jeune fille* ; c'est impossible, puisque ce roman fut publié en 1864 déjà ; d'ailleurs, dans l'*Agenda*, Manceau nous apprend que, le 7 mai, Sand a fini *Le Bonheur*, roman qui, plus tard, fut divisé en deux livres distincts : *Monsieur Sylvestre* et *Le Dernier Amour*.

3. Wladimir Karénine : *George Sand, sa vie et son œuvre*, Plon, 1926, t. IV, p. 504.

4. *Correspondance entre George Sand et Gustave Flaubert* (Calmann-Lévy, édition de 1916), nº 7, p. 7. *Monsieur Sylvestre* avait paru en janvier 1866.

5. Ce passage a été publié par M. André Maurois (*op. cit.*, p. 460).

6. Les termes mêmes de ce récit prouvent que c'est bien *pour la première fois* que Sand assiste au dîner littéraire de Magny. Nulle part, jusqu'ici, elle n'a fait mention dans ses *Agendas* de ces réunions amicales et bruyantes. Voici, à titre comparatif, le rapport bien connu qu'ont fait de cette soirée les Goncourt. Remarquons qu'eux aussi parlent maintenant pour la première fois de la présence de Sand dans ce cénacle : « Mme Sand vient aujourd'hui dîner à Magny. Elle est là, à côté de moi, avec sa belle et charmante tête, dans laquelle, avec l'âge, s'accuse,

Lundi, 19 février : ... Flobert [*sic*] vient me chercher. Je dîne chez Sainte-Beuve avec Berthelot, Alexandre [Dumas], Flaubert et un jeune homme qui doit être le secrétaire de Sainte-Beuve [1]. Le dîner est excellent, et la conversation très vive et très gaie. On dîne au salon et on y reste jusqu'à minuit. Flaubert et Berthelot me ramènent chez moi [2].

Mercredi, 28 février : ... Je vas... [chez] Sylva que je trouve avec Flaubert....

Samedi, 10 mars : ... Flaubert me conduit chez Magny. Je dîne seule....

Lundi, 12 mars : ... Je vais au dîner du lundi chez Magny. Saint-Victor, Flaubert, les Goncourt, M. Chennevières, Olivier de Genève, un petit inconnu, Eudore Soulié, le médecin du Midi (de Sainte-Beuve) [3], Renan ; on parle des hallucinations, des superstitions, des religions. Je pars à dix heures....

G. Sand assiste aussi aux dîners du 26 mars et du 9 avril. Bien que toujours à Paris, Flaubert n'y vient pas : nous savons par quelques lettres à sa nièce [4] que des clous l'empêchent de sortir.

Lundi, 23 avril : ... Je vas dîner avec les confrères : Renan, Sainte-Beuve, Saint-Victor, Nefftzer, Flobert [*sic*], Olivier, les Goncourt, Beaudry [*sic*], Chennevières, le petit Gavarni, l'homme-grenouille dont je ne sais pas le nom, le docteur, Taine, — 14 — [5]. On ne se dispute pas, on cause, on est érudit ; on reste jusqu'à onze heures et demie.

Mercredi, 2 mai : ... Je dîne chez Sainte-Beuve avec la Princesse [Mathilde], M^me^ de Fly, Flaubert et Taine. On cause jusqu'à minuit avec plaisir et profit. Excellent dîner, malgré des événements domestiques. Je reviens en voiture avec Taine et Flaubert....

Lundi, 7 mai : ... Dîner chez Magny avec Sainte-Beuve, Flobert, Saint-Victor, Renan, Chennevières, les Goncourt, Schérer, Nefftzer, Taine, le petit Gavarni, Soulié, Baudry, Olivier. On reste jusqu'à onze heures et demie.

Lundi, 21 mai : ... *Au Magny*, Sainte-Beuve bien beau, allant aux Thuileries [*sic*] après. Les Goncourt, Taine, Théo, Saint-Victor, Chennevières (qui est marquis à ce qu'il paraît), Flaubert, Berthelot, Charles-Edmond. — On se quitte à onze heures et demie. Adieux de Flaubert et de moi... [6].

Flaubert part de Paris le lendemain, 22 mai, mais y revient au début du mois d'août pour assister à la première des *Don Juan de village*, pièce de G. Sand et de son fils Maurice, jouée au Vaudeville le 9 *août*. De son côté, Sand est présente à la première de la *Conjuration d'Am-*

de jour en jour, un peu plus le type de la mulâtresse. Elle regarde le monde d'un air intimidé, jetant dans l'oreille de Flaubert : « Il n'y a que vous ici qui ne me gêniez pas ! » Elle écoute, ne parle pas, a une larme pour une pièce de vers de Hugo, à l'endroit de la sentimentalité fausse de la pièce.... » (*Journal*, t. III, p. 21.)

1. Jules Troubat.

2. C'est évidemment de ce dîner-là que parle Jules Troubat dans son livre *La Salle à manger de Sainte-Beuve*, Mercure de France, 3^e^ éd. 1910, p. 152 sq. Flaubert fait allusion à cette soirée dans une lettre du 15 février 1866 à sa nièce : « Lundi... je dîne chez Sainte-Beuve et je dois prendre en route M^me^ Sand » (V, 839).

3. Le docteur Veyne.

4. V, 843, 844.

5. Souvent on trouve dans les *Agendas*, après une longue série de noms, un chiffre marquant le nombre des convives ou des assistants.

6. Rapprochons de ce fragment la tirade des Goncourt, écrite à la même date : « M^me^ Sand fait son entrée chez Magny, en une robe fleur de pêcher : une toilette, je crois bien, tout en l'honneur de Flaubert ». (*Journal*, t. III, p. 51.)

boise de Louis Bouilhet, le *29 octobre* à l'Odéon. Puis, après le séjour de Sand à Croisset, ils se séparent jusqu'en mars 1867.

1867-1868.

Arrivée à Paris avec son fils Maurice, le 21 mars, Sand est présente le 25 au dîner Magny. Flaubert ne peut pas y venir, à cause d'une « grippe dégoûtante » [1] qui le retient à la maison. Elle ne l'empêche pas pourtant de recevoir les gens à sa table, puisque nous lisons dans l'Agenda :

Mercredi, 27 mars 1867 : ... Nous allons dîner chez Flaubert qui est gentil comme tout... [2].

La récolte de 1868 est maigre aussi. Les préparatifs de son voyage dans le Midi ramènent G. Sand à Paris le *lundi 10 février 1868* ; elle en profite pour se présenter, dès le même soir, *au dîner Magny* où elle rencontre Flaubert et dix-huit autres convives. Puis, on trouve encore les mentions suivantes :

Mardi, 5 mai 1868 : [Sand est arrivée à Paris le jour même]... Nous allons dîner chez Magny avec Harrisse ; de là chez Flaubert. Nous rentrons à dix heures et demie.
Vendredi, 15 mai : ... Flaubert vient à sept heures...

Quelques jours après, elle suit son ami à Croisset où elle reste du 24 au 26 mai. Puis Flaubert se remet à *L'Éducation sentimentale* et, à part quelques semaines en juillet-août, ne bouge plus de son hermitage jusqu'en mars 1869.

1869

Encore une année assez riche en rencontres. Flaubert séjourne à Paris à partir du 27 mars 1869, tout occupé à l'achèvement de *L'Éducation sentimentale*. G. Sand, après avoir terminé son roman *Pierre qui roule*, se rend à la capitale le 25 avril, pour lire à l'Odéon sa nouvelle pièce, *L'Autre*, et assiste quelques jours après à une représentation au Vaudeville :

Mardi, 27 avril 1869 : ... Flaubert vient nous y rejoindre. Nous causons dans le fumoir, et il reste jusqu'à la fin...
Lundi, 10 mai : ... Je suis à trois heures chez Flaubert qui me lit son roman jusqu'à six heures et demie. Je dîne chez lui. Nous reprenons la lecture de sept heures et demie à onze heures. C'est de la belle peinture nº 1. — Martine vient me chercher. Nous rentrons à une heure [3].
Mercredi, 12 mai : ... Je dîne rue de Courcelles [4], avec Flaubert, Taine,

1. *Suppl.*, II, 339.
2. La lettre nº 340 du *Suppl.*, t. II, de Flaubert à Bouilhet, annonce ce dîner : « J'ai *demain* à dîner chez moi G. Sand et son fils ». Cette lettre est datée : [Paris,] mercredi soir, 7 heures [27 mars 1867]. Or, l'Agenda nous apprend que c'est bien le mercredi 27 mars que le dîner a eu lieu. La date indiquée est donc une erreur de Flaubert, et il faut corriger : [Paris,] mercredi soir, 7 heures [= mardi, 26 mars 1867].
3. Les lettres de Flaubert et de Sand du 4 mai 1869 annoncent ce dîner (*Suppl.* II, 430 et *Corr. Sand-Flaubert*, nº CXVI, p. 167).
4. Chez la Princesse Mathilde.

Théo, les Goncourt, Amédée Achard, M. Marcelin et ... [1] journalistes pas forts, M. de Nieuwerkerke [2]. On abîme tout ce qui n'est pas Hugo et *nous*. La princesse défend Feuillet. J'assiste au combat. J'entends abîmer Alexandre, autant que Sardou. Soyez donc rivaux ! Les défendre ne servirait de rien. On ne serait même pas entendu. Je me retire à onze heures [3].

Lundi, 17 mai : [Flaubert est cité parmi les visiteurs de l'après-midi.]

Lundi, 24 mai : [Sand rend visite à Sainte-Beuve] ... Je rencontre à sa porte Flaubert en voiture qui va de là chez Michelet..., puis re-Flaubert qui dîne chez Magny avec moi. Nous allons à pied. Il m'a lu auparavant sa fin [4] qui est excellente. Ce soir je lui lis ma pièce [5] qui l'empoigne et le fait pleurer... Je reconduis Flaubert en voiture avec Martine pour voir les boulevards qui sont remplis, mais d'un calme admirable : pas un chant, pas un cri, un beau clair de lune [6].

Vendredi, 28 mai : ... Dîner chez Magny avec Plauchut, le Prince [Jérôme], Flaubert, Taine. Le soir chez moi. On boit du soyer [7]. Le prince est très aimable, les autres très charmants. Agréable soirée.

Dimanche, 6 juin : ... J'ai vu ce matin.... Flaubert... [8].

Tous deux rentrent maintenant dans leur province, Flaubert le 7 juin, Sand le 9. Pas pour longtemps cependant : Louis Bouilhet meurt le 18 juillet, et Flaubert doit s'occuper non seulement de la publication de son roman, mais aussi de la pièce de son ami, *Mademoiselle Aïssé*. Quant à G. Sand, elle est rappelée dans la capitale, le 6 septembre, pour la première de *La Petite Fadette* à l'Opéra-Comique, et les répétitions de *L'Autre*. Dès le lendemain, elle note dans son Agenda :

Mardi, 7 septembre 1869 : ... Flaubert vient à la fin. Je vas avec lui voir son logement au Jardin Monceaux [*sic*] [9]. Vue admirable....

Jeudi, 9 septembre : ... Je vas à pied par le Luxembourg chez Magny où je trouve Marchal, cuit comme un homard et très engraissé. Flaubert vient dîner avec nous. Il est maigri. Nous revenons bavarder chez moi. Arrive mon Plauchemar : c'est mes trois meilleurs camarades.

Lundi, 11 septembre : [Première de *la Petite Fadette* à l'Opéra-Comique] ... Je suis dans la loge de Leuven avec Plauchut, Flaubert, Marchal, Rodrigues, les Berton qui vont et viennent, Solange, Mme Villot, les Adam, Doucet, Mme de la Ferrière, qui sais-je ?... Je touche de l'argent, je ne sais

1. Points de G. Sand elle-même ; probablement elle a voulu citer un nom qu'elle a oublié.

2. G. Sand orthographie « Newkerke ».

3. Voici ce qu'elle écrit le lendemain à son fils : « Hier j'ai dîné chez la Princesse Mathilde avec Théo, Flaubert, les Goncourt, Taine, etc. On n'a parlé que de littérature, et, comme de coutume, on n'a été d'accord sur rien » (*Corr.*, éd. Calmann-Lévy, t. V, p. 314).

4. *L'Éducation sentimentale* avait été terminée le 16 mai 1869.

5. *L'Autre*.

6. C'est le jour des élections pour le renouvellement du Corps législatif. Une lettre de Sand à Flaubert, du 20 mai, annonce cette rencontre (*Corr. Sand-Flaubert*, n° CXIX, p. 169).

7. Champagne glacé qu'on hume avec une paille.

8. Dans une lettre du 4 juin, Flaubert annonce sa visite : « Je compte aller vous voir dimanche matin, de 11 heures à midi. Est-ce trop tôt ? » (*Suppl.*, II, 437).

9. Ce n'est qu'en octobre que Flaubert peut s'installer dans son nouvel appartement au n° 4, rue Murillo, près du Parc Monceau. Au moment de la visite dont parle G. Sand, on est en train d'y effectuer divers travaux qui, en tout, prendront plusieurs mois.

pas pourquoi. Après le théâtre, je vas chez Plauchut avec les deux Berton, Flaubert et Marchal. Je reviens à une heure et demie. — C'est une soirée qui va sur des roulettes que je n'ai point graissées [1].

Jeudi, 7 octobre : ... Flaubert vient me prendre pour dîner chez Magny avec Plauchut. Solange vient. Je la garde à dîner... Flaubert ne se porte pas bien.

Mercredi, 13 octobre : Flaubert le matin..., Solange qui nous dit que Sainte-Beuve est au plus mal. Flaubert y court. Il venait d'expirer [2]. Flaubert revient, va à l'Odéon, et revient encore.... Je vais à l'Odéon avec Flaubert. Il m'y laisse....

Samedi, 16 octobre : [A l'enterrement de Sainte-Beuve] ... Je vois Berton et Flaubert que je n'ai pas pu joindre dans la foule [3].

Mais il est temps que Sand quitte la capitale pour rentrer à Nohant. Elle invite ses amis à un dernier dîner chez Magny [4], mais Flaubert ne peut pas s'y rendre. Selon l'*Agenda*, il va voir G. Sand à son domicile, *dans l'après-midi du 22 octobre*, pour une visite d'adieux.

Elle part le lendemain, avec sa belle-fille Lina qui est venue la prendre. Flaubert reste à Paris, toujours retenu par la publication de son livre, qui paraîtra le 17 novembre. Puis, il ira passer la Noël chez sa *chère Maître* à Nohant.

1870-1873.

Le 18 janvier 1870, Sand revient à Paris pour assister à la première de *L'Affranchi*, pièce de Latour-Saint-Ybars. Le même soir, elle note dans l'*Agenda* :

Mardi, 18 janvier 1870 : [Vers dix heures du soir] ... Flaubert arrive et nous causons jusqu'à onze heures.

Jeudi, 20 janvier : [Flaubert est cité parmi les visiteurs de l'après-midi].

Samedi, 22 janvier : ... Je vais à pied chez Magny. Théo envoie un télégramme : il est malade. Du Camp est chez le Prince avec Plauchut. Je dîne avec Flaubert. Nous revenons à pied. Le temps s'est adouci. Nous causons chez moi une heure, et nous allons à pied à l'Odéon voir deux actes de l'*Affranchi*... [5].

Mardi, 1er février : [Flaubert est cité parmi les visiteurs de l'après-midi].

Jeudi, 10 février : ... Je vois Flaubert au théâtre [6]. Il a une fichue mine.

Il est malade, en effet. « Je suis accablé de fatigue », écrit-il à un ami. « J'ai la grippe et un clou sous l'œil gauche » [7]. En outre, Jules

1. Flaubert annonce l'intention d'assister à cette première dans une lettre à sa nièce du 8 septembre (VI, 1060).

2. Cf. ce que Flaubert dit dans une lettre à M. du Camp : « Sainte-Beuve est mort tantôt à une heure et demie sonnant. Je suis arrivé chez lui par hasard à 1 h. 35... » (VI, 1070). Par hasard ?

3. Le même jour, Sand écrit à son fils que « Flaubert, à l'enterrement de Sainte-Beuve, était très affecté » (t. V, p. 323).

4. Cf. *Corr. Sand-Flaubert*, n° CXXXII, p. 182.

5. Une lettre de Sand à Flaubert du 19 janvier nous a déjà annoncé cette soirée : « J'ai vu ce soir Théo ; je lui ai dit de venir dîner avec nous deux samedi chez Magny. Dis-moi donc oui, c'est moi qui te donne à dîner, et nous aurons un cabinet sans bruit. Après, nous fumerons chez moi » (*Corr. Sand-Flaubert*, n° CXLVII, p. 199).

6. A l'Odéon, où Sand surveille les répétitions de *l'Autre*.

7. *Suppl.*, II, 482 : lettre du 17 février.

Duplan, son ami le plus intime après Bouilhet, est mourant, et pour comble de misère, son domestique doit garder le lit à cause d'un rhumatisme articulaire. Aussi Flaubert est-il trop triste pour assister à la première de *L'Autre*. En revanche, il se présente chez G. Sand quelques jours après :

Lundi, 28 février : Flaubert m'éveille ; il va mieux ; il reste une heure... [1].

Elle repart pour Nohant le 5 mars, laissant Flaubert à Paris, tout accablé de la mort de Duplan survenue le 1er mars.

Quelques mois après, la guerre est déclarée. Les circonstances empêchent la vieille dame — car elle a bien vieilli maintenant — de se rendre à Paris. Elle ne s'y plaît plus d'ailleurs, et c'est à peine si elle y fait une apparition rapide, une fois par an, au printemps. C'est le 28 mai 1872, seulement, que, pour la première fois après le désastre, elle revoit la capitale. Flaubert y arrive à son tour vers le 11 juin :

Mercredi, 12 juin 1872 : ... Flaubert vient dîner et passer la soirée jusqu'à onze heures... [2].

Vendredi, 14 juin : [Après le dîner] ... Je vas chez Pauline [Viardot] qui chante, *sublimement*. Ses enfants chantent et Paul joue du violon. Musique et chant de Mme de Grandval : c'est médiocre. — J'y trouve Flaubert...

Le 17 juin déjà, Sand quitte Paris pour rentrer à son cher Nohant. Flaubert va l'y voir l'année suivante, avec leur ami commun Tourgueneff, du 12 au 19 avril 1873. Quelques jours après, Sand reparaît à la capitale et nous trouvons dans l'*Agenda* les précisions suivantes :

Lundi, 28 avril 1873 : ... Je vois... Lévy qui me conduit chez Flaubert. J'y dîne avec Renan et Baudry. Je les ramène chez eux... [3].

Jeudi, 1er mai : ... Nous allons chez Pauline où je trouve Flaubert, Deschanel et sa femme. Sarasate et Saint-Saëns violon et piano. Les petites chantent ; puis on danse, et je me sauve....

C'est à cette soirée musicale que les deux amis se parlent pour la dernière fois. Sand rentre à Nohant le 8 mai. Elle reverra la capitale deux fois encore, du 30 mai au 11 juin 1874 et du 30 mai au 12 ou 13 juin 1875, mais les *Agendas* ne fournissent pas de détails sur ces séjours. Nous savons d'ailleurs qu'alors Flaubert n'était pas là pour l'accueillir.

1. A la date du *28 février*, on trouve dans l'Agenda le nom seul de Flaubert, cité parmi les visiteurs du matin. Le texte que nous reproduisons se trouve dans la rubrique du 1er mars, mais a été rayé par Sand elle-même, évidemment parce qu'elle s'était trompée de date.

2. Chez Magny, sans doute, puisque, dans son Agenda, Sand a noté pour mémoire, en haut de la page : « Flaubert à dîner à sept heures chez Magny ». Flaubert fait allusion à cette rencontre dans une lettre à sa nièce du 13 juin (VI, 1308).

3. Flaubert avait invité son amie dans une lettre qu'on peut dater du 27 avril 1873 (*Suppl.*, III, 678).

Petit index des noms cités.

Achard (Amédée), romancier et auteur de quelques pièces de théâtre.

Adam (Edmond), homme politique, époux de Juliette Lambert et ami de G. Sand.

Baudry (Frédéric), philologue, plus tard bibliothécaire de la Mazarine et membre de l'Académie des Inscriptions.

Berton (les), père et fils, acteurs de l'Odéon et grands amis de G. Sand.

Chennevières (Philippe de), directeur des Beaux-Arts jusqu'en 1878.

Deschanel (Émile), littérateur et homme politique ; il avait été banni après le Deux-Décembre par suite de ses activités républicaines.

Doucet (Camille), auteur dramatique et directeur de l'administration des théâtres.

Fly (M^me^ de), lectrice de la princesse Mathilde.

Gavarni (Pierre), fils du dessinateur et ami des Goncourt.

Grandval (M^me^ de), musicienne et cantatrice, compositeur de quelques oratoires et drames musicaux.

Harrisse (Henry), avocat à la Cour suprême de New York, qui était venu résider à Paris où il publia de nombreux ouvrages de critique et d'histoire.

Leuven (pseudonyme d'Adolphe Ribbing), auteur dramatique et l'un des directeurs de l'Opéra-Comique.

Marcelin (Émile Planat, dit), dessinateur et littérateur, fondateur de *La Vie Parisienne.*

Marchal (Charles), peintre et dessinateur, grand ami de Dumas fils et, par lui, de G. Sand.

Martine, concierge du logement parisien de G. Sand.

Nefftzer (Auguste), fondateur et rédacteur en chef du *Temps.*

Nieuwerkerke (le comte de), surintendant des Beaux-Arts, ami intime de la princesse Mathilde.

Olivier (Juste), poète suisse habitant Paris ; ami de Sainte-Beuve.

Plauchut (Edmond), écrivain, collaborateur au *Temps* et à la *Revue des Deux Mondes* ; ami intime de G. Sand qui l'appelait souvent « Plauchemar ».

Rodrigues (Édouard), agent de change très riche qui aida souvent G. Sand dans ses œuvres de charité.

Sarasate (Pablo de), célèbre violoniste, né à Pampelune.

Scherer (Edmond), critique littéraire, directeur du *Temps.*

Soulié (Eudore), conservateur du palais de Versailles.

Sylva : il doit s'agir de Sylvanie Arnould-Plessy, pensionnaire à la Comédie-Française et grande amie de G. Sand.

Veyne (le D^r^), né à Gigondas en Provence ; grand ami de Sainte-Beuve.

Viardot (Paul), violoniste, fils de Louis et Pauline Viardot.

Villot (Pauline), cousine et amie de G. Sand.

Alph. F. J. Jacobs.

L'EXPLOITATION ARTISTIQUE D'UNE SOURCE LYRIQUE CHEZ FLAUBERT [1]

Depuis la publication de ses *Œuvres de Jeunesse*, on a considéré Flaubert de plus en plus comme un tempérament romantique et l'on s'est complu à reconnaître dans ses ouvrages des éléments lyriques [2]. Cette tendance a été renforcée par les découvertes de M. Gérard-Gailly sur la passion de Trouville et l'identité de Maria [3]. Flaubert devenait, par sa touchante fidélité au pur amour de son adolescence, un des meilleurs représentants de la sentimentalité romantique.

Des découvertes plus récentes [4] ont apporté des rectifications sur ce point : la nature même de cet amour s'en trouve modifiée, ainsi que son influence sur la vie et l'œuvre de Flaubert. Les scénarios de *L'Éducation sentimentale* relevés par M^me^ Durry [5], d'après lesquels Flaubert n'aurait pensé qu'après coup, pour « faire plus fort » [6], à conserver chaste la passion de Frédéric Moreau pour M^me^ Arnoux, le mettent sous un jour bien différent. La désillusion qu'ils impliquent a été traduite en un cri navré exprimant le sentiment de tous les Flaubertistes :

> Quoi ! cet amour platonique où nous voyons le trait le plus émouvant de l'autobiographie, l'écrivain n'y a pensé qu'après réflexion et même par un calcul de rouerie artistique [7].

1. Les *Mémoires d'un Fou*, *Novembre*, *L'Éducation sentimentale* de 1845, ont été consultés dans l'édition du Centenaire, Paris, Librairie de France, 1924.
Les autres textes et la *Correspondance* dans l'édition Conard, Paris, 1930, et la *Correspondance* (*Supplément*) recueillie, classée et annotée par MM. René Dumesnil, Jean Pommier et Claude Digeon, Paris, Conard, 1954.

2. Le riche ouvrage de R. Descharmes, en particulier, a analysé l'adolescence romantique de Flaubert. René Descharmes, *Flaubert, sa vie, son caractère, ses idées, avant 1857*, Paris, Ferroud, 1909. Ainsi que l'ouvrage de E. Maynial, *La Jeunesse de Flaubert*, Paris, Mercure de France, 1913.

3. Gérard-Gailly, *L'unique passion de Flaubert*, Paris, Le Divan, 1932.

4. *Madame Bovary* devenait moins romantique depuis la découverte du « document Pradier », G. Leleu, « Du nouveau sur M^me^ Bovary », II, *Revue d'Histoire littéraire de la France*, octobre 1947.

5. Marie-Jeanne Durry, *Flaubert et ses projets inédits*, Paris, Nizet, 1950, p. 137-138.

6. *Ibid.*, p. 151, f° 35 du manuscrit de *L'Éducation sentimentale* : « Il serait plus fort de ne pas faire baiser M^e^ Moreau qui, chaste d'action se rongerait d'amour. »

7. Jean Pommier et Claude Digeon, « Du nouveau sur Flaubert et son œuvre », *Mercure de France*, mai 1952, p. 37-56.

Désillusion inévitable de quelque façon qu'on interprète le manuscrit : ou bien Flaubert restait fidèle à la réalité en faisant de Mme Arnoux la maîtresse de Frédéric (« deux ou trois fois ») [1] donc l'amour de Trouville ne serait pas resté chaste ; ou bien, si l'auteur n'avait pas l'intention première de le ressusciter sous sa véritable forme, cet amour n'eut pas dans sa vie, ni dans son œuvre, l'influence qu'on lui avait supposée, il ne fut pas une inspiration toute puissante et vénérée. La première hypothèse est la plus vraisemblable puisque Flaubert précise, dans son scénario (f° 35), qu'il s'agit de Mme et M. Schlesinger et de lui-même [2]. Il semble bien qu'on doive, à regret, renoncer à la légende de ce pur amour et reconnaître que Flaubert, artiste avant tout, s'en servit délibérément en vue d'un effet artistique.

Sa peinture de l'amour confirme cette opinion. En l'analysant, on constate que Flaubert s'est servi presque uniquement des caractéristiques de l'amour de Trouville, tels qu'il les avait décrites dans les *Mémoires d'un Fou*, et qu'il s'est contenté de les adapter, en les déguisant habilement, à la couleur particulière de chaque œuvre. La filiation sentimentale entre les *Mémoires d'un Fou*, *Novembre*, et les deux *Éducations sentimentales* est facilement reconnaissable et a été maintes fois signalée ainsi que les emprunts (portraits, scènes, images) faits par Flaubert à ses écrits de jeunesse. Mais l'exploitation systématique de la source, pourtant restreinte, de ses premières émotions amoureuses, dans des ouvrages de tonalités aussi différentes que *Madame Bovary*, *Salammbô*, *La Légende de Saint Julien l'Hospitalier*, *Bouvard et Pécuchet*, *Le Candidat*, *Le Château des Cœurs*, est moins évidente, tant Flaubert fut habile à déguiser des éléments identiques. Le lecteur ne remarque point cette uniformité de la passion ; elle ne devient apparente que par un rapprochement minutieux des différents passages où il est question d'amour. On s'aperçoit alors que la nature du sentiment, sa progression, ses manifestations, ses moyens d'expression, restent invariablement les mêmes.

On s'étonne tout d'abord de constater que Flaubert ait peint presque uniquement l'amour de l'adolescent. Ses héros, il est vrai, ne sont pas tous des adolescents, mais Flaubert a tourné cette difficulté : tous, en effet, aiment vraiment pour la première fois, dans l'étonnement d'un cœur neuf. Pécuchet, à cinquante ans, est aussi vierge que l'adolescent Justin :

1. Durry, *op. cit.*, p. 137-138 : « Elle ne vient au rendez-vous que deux ou trois fois — mauvais coup. » Cette dernière remarque suggérerait une déception dans la consommation de cet amour, survenue après « le moment psychologique ».

2. *Ibid.*, p. 137 : « Traversée sur le bateau de Montereau. Me Sch. Mr Sch. moi. » MM. Pommier et Digeon évoquent aussi le témoignage de *L'Éducation sentimentale* de 1845, où Mme Renaud devient la maîtresse d'Henry et également celui de *Madame Bovary* où Léon devient l'amant d'Emma. Il faudrait donc supposer qu'Elisa Schlesinger fut la maîtresse de Flaubert entre 1838, date où il écrivait les *Mémoires d'un Fou*, et 1845, date de la première *Éducation sentimentale*, ou même, avant qu'il écrivît *Novembre* (1842), ce qui expliquerait les ressemblances entre Maria et Marie

... surpris lui-même de ses émotions, comme dans l'adolescence, il en avait les fièvres, les langueurs [1].

Si Mathô a « connu d'autres femmes », il n'a jamais rien éprouvé de semblable aux émotions qu'éveille en lui Salammbô. Julien est resté chaste avant de rencontrer la princesse. Frédéric n'a qu'un seul véritable amour dans sa vie et, à quarante ans, ses sentiments pour Mme Arnoux sont ceux-là mêmes qu'il éprouvait à vingt ans. Ceci posé, l'auteur peut faire resservir indéfiniment l'analyse si précise du sentiment amoureux des *Mémoires d'un Fou*, qu'il reprend trait pour trait.

Cet amour, dès l'origine, avait eu la soudaineté des passions romantiques. Agent de la fatalité, un incident trivial, un châle oublié sur la plage, avait rapproché Maria et l'adolescent. Flaubert s'en est tenu à ce moyen. Il a varié seulement l'instrument de la rencontre : fracture du père Rouault, saignée du valet de ferme de Rodolphe ou la coupe de vin offerte par Salammbô à un soldat entre mille.

Le premier regard de Maria avait suffi pour emplir d'une émotion inconnue le cœur de l'adolescent. Sa première sensation avait été un éblouissement, sous ce regard ardent comme le soleil.

Elle me regarda.
Je baissai les yeux et rougis...
Quel regard en effet !... Je vois encore cette prunelle ardente sous un sourcil noir se fixer sur moi comme un soleil [2].

Le même effet, la même description, se retrouvent dans chaque œuvre. Tel est le regard de Marie dans *Novembre* :

Je me sentis d'abord frappé du regard brûlant de ces deux grands yeux [3].

Les yeux de Mme Renaud sont « ardents comme des flambeaux » [4] et Henry se sent « affaissé sous le poids de son regard » [5]. Quand Mme Arnoux regarda Frédéric, celui-ci « ne distingua personne dans l'éblouissement que lui envoyèrent ses yeux » [6] qu'il compare à « ces grands rayons de soleil qui descendent jusqu'au fond de l'eau » [7]. Quand Salammbô paraît, il semble à Mathô que « tous les flambeaux ont pâli ».

As-tu vu ses grands yeux sous ses grands sourcils comme des soleils sous des arcs de triomphe [8] ?

demande-t-il à Spendius. Julien est « ébloui d'amour » dès qu'il voit la princesse. Il remarque surtout ses yeux et leur éclat lumineux :

1. *Bouvard et Pécuchet*, p. 232.
2. *Mémoires d'un Fou*, p. 295.
3. *Novembre*, p. 409.
4. *Éducation sentimentale* de 1845, p. 22.
5. *Ibid.*, p. 409.
6. *L'Éducation sentimentale*, p. 6.
7. *Ibid.*, p. 120.
8. *Salammbô*, p. 41.

« Ses grands yeux noirs brillaient comme des lampes très douces » [1]. Dans le *Château des Cœurs*, Paul s'écrie, en voyant pour la première fois Mme Klocker : « Qu'elle est belle ! Quel regard [2] ! »

Cette sensation d'éblouissement s'accompagne, chez l'adolescent des *Mémoires d'un Fou*, d'un « état de surprise et d'admiration, une sensation toute mystique en somme » [3]. Étonnement, admiration, respect presque religieux, comme en présence d'une révélation surnaturelle, ces sentiments se retrouvent également chez Justin, Mathô, Frédéric, Pécuchet.

Pour Justin,

ce fut comme l'entrée subite dans quelque chose d'extraordinaire et de nouveau dont la splendeur l'effraya [4].

Pour Pécuchet,

ce fut comme la découverte d'un monde qui avait des lueurs éblouissantes, des floraisons désordonnées... et des abîmes d'une profondeur infinie ; un effroi s'en dégageait, qu'importe [5] !

L'étrangeté et la force de ces émotions saisissent Mathô d'une « inquiétude immense ». Très adroitement, Flaubert a forcé, pour ce personnage, la nuance d'effroi impliquée. Mathô se croit la victime des Dieux :

La malédiction de Moloch pèse sur moi. Je l'ai senti à ses yeux [6] (les yeux de Salammbô).

Frédéric est si surpris qu'il croit avoir eu une vision, en apercevant Mme Arnoux : « Ce fut comme une apparition ». « Il fléchit involontairement les épaules » [7] dans un geste de respect religieux. Le fait que la première de ces phrases (ce fut comme une apparition) est tirée d'un passage de Maxime Du Camp relatif à Ruchiouk-Hanem [8], indique assez à quel point le souci artistique l'emporte ici sur l'élan lyrique. Mais cette expression d'emprunt traduit parfaitement « l'état de surprise et d'admiration » qu'éprouvait l'adolescent des *Mémoires d'un Fou*.

« Près de moi cette femme... » s'extasiait le jeune garçon à Trouville, en donnant au démonstratif toute la valeur subjective et suggestive que Flaubert lui prête si souvent : femme unique, à nulle autre pareille, seule capable d'inspirer de tels sentiments. Justin s'indigne qu'on puisse comparer Mme Homais à Emma : « Est-ce une dame

1. *La Légende de Saint Julien l'Hospitalier*, p. 100.
2. *Le Château des Cœurs*, troisième tableau, scène XI, p. 212.
3. *Mémoires d'un Fou*, p. 300.
4. *Madame Bovary*, p. 261.
5. *Bouvard et Pécuchet*, p. 231.
6. *Salammbô*, p. 24.
7. *L'Éducation sentimentale*, p. 6.
8. Cette indication est donnée en note dans l'article du *Mercure de France* de Pommier et Cl. Digeon, *op. cit.*, p. 54.

comme Madame [1] ? » Mathô, à qui Spendius reproche de se rendre malade à cause d'une femme, s'exclame : « Mais celle-là, celle-là ! Elle n'a rien d'une autre fille des hommes [2]. » Maria ne pouvait être comparée à la jeune Anglaise (pauvre fille, elle était si bonne...) pas plus que Mme Arnoux à Rosanette ou Mme Dambreuse.

Au début de sa passion pour Maria, le jeune homme avait observé en lui un étrange changement : « Il s'était trouvé soudain plus grand et plus fier » et même « beau ». Chacun des amoureux de Flaubert s'étonne d'une transformation semblable : Henry, s'apercevant dans une glace, « se trouva beau, plus beau qu'un homme » ; il se sentait également « devenu fort et brave ».

> Un duel ne lui eut pas déplu... Une force toute nouvelle lui coulait dans les membres... il se sentit fort assez pour renverser le monde à lui tout seul [3].

Frédéric, au retour d'une visite chez Mme Arnoux, « se trouva beau », en voyant son image dans un miroir. Il se sent aussi devenu un autre homme :

> Une faculté extraordinaire dont il ne savait pas l'objet lui était venue. Il se demanda sérieusement s'il serait un grand peintre ou un grand poète [4].

Velléité d'action seulement chez ce civilisé, mais transformation radicale chez Mathô, imputable à l'influence des Dieux :

> Autrefois, je n'étais qu'un soldat confondu dans la plèbe des Mercenaires et même si doux que je portais pour les autres du bois sur mon dos... à présent, j'écrase les hommes comme des coquilles... j'arrête les étalons par les naseaux, une catapulte ne me tuerait pas [5].

Mais à la scène, dans le langage ordinaire de la conversation, aucune magie poétique ne sauve du ridicule les naïves déclarations de Julien Duprat assurant à Mme Rousselin :

> J'exécuterai, Madame, tout ce qui vous plaira ! et chaleureusement n'en doutez pas me voilà devenu fort [6] !

Paul explique gauchement qu'un sourire de Mme Klocker l'a rendu

> distingué entre les plus illustres, les plus riches, les plus beaux. Je suis donc plus fort qu'eux tous. Je les domine [7].

Même Charles Bovary, si peu porté aux vanités physiques, ne manque pas d'observer en lui un changement avantageux quand il s'en revient de ses visites à la ferme Rouault : « Il se trouvait la figure plus agréable en brossant ses favoris devant son miroir [8]. » Le quinquagénaire Bouvard, après une entrevue propice avec Mme Bordin, se sent « léger

1. *Madame Bovary*, p. 261.
2. *Salammbô*, p. 41.
3. *Éducation sentimentale* de 1845, p. 45 et 52.
4. *Éducation sentimentale*, p. 71.
5. *Salammbô*, p. 262.
6. *Le Candidat*, acte II, scène XIII, p. 94.
7. *Le Château des Cœurs*, troisième tableau, scène II, p. 212.
8. *Madame Bovary*, p. 29.

comme un chevreuil »[1]. Mais c'est chez un personnage féminin, que Flaubert, avec raison, a le plus longuement décrit l'embellissement qu'apporte l'amour, dans son fameux portrait d'Emma : « Jamais Mme Bovary ne fut plus belle qu'à cette époque là[2].... »

Flaubert avait noté le phénomène de l'obsession amoureuse par lequel l'image de la femme aimée poursuit incessamment l'amoureux. Hanté par les souvenirs de Trouville, déjà vieux de deux ans, l'adolescent évoquait la vision très précise de Maria :

Pour moi tout semble vivre encore. Je vois jusqu'au moindre pli de sa robe ; j'entends le timbre de sa voix comme si un ange chantait près de moi[3].

Henry s'étonnait que son esprit fut tout occupé de Mme Renaud :

... partout où je vais elle me suit, il me semble que je suis pris dans son vêtement[4].

En termes très semblables, Mathô se plaignait d'une expérience analogue qui l'épouvantait :

La fille d'Hamilcar me poursuit. J'en ai peur. Elle me tient attaché par une chaîne que l'on n'aperçoit pas. Si je marche, c'est qu'elle s'avance, quand je m'arrête, elle se repose[5] !

Ce thème se prêtait à des évocations poétiques dans l'atmosphère pittoresque de *Salammbô* ou le climat sentimental de l'*Éducation*, et convenait moins au milieu restreint et médiocre d'Yonville. Flaubert ne s'y est pas trompé. Mathô voit l'image de Salammbô jusqu'au milieu de ses batailles homériques :

Oh ! si tu savais, au milieu de la guerre comme je pense à toi ! Quelquefois le souvenir d'un geste, d'un pli de ton vêtement, tout à coup me saisit et m'enlace comme un filet ! J'aperçois tes yeux dans les flammes des phalariques et sur la dorure des boucliers ! J'entends ta voix dans le retentissement des cymbales[6] !

Ce motif se multiplie aisément à travers les promenades de Frédéric dans Paris ou ses distractions mondaines :

toutes les femmes lui rappelaient celle-là... toutes les rues conduisaient vers sa maison... Paris se rapportait à sa personne, et la grande ville, avec toutes ses voix, bruissait comme un orchestre, autour d'elle[7].

En visitant le Jardin des Plantes, il rêvait de voyager avec elle « au dos des dromadaires, sous le tendelet des éléphants » ; en contemplant les tableaux du Louvre, « il la substituait aux personnages des peintures »[8] ; après le bal chez Rosanette, il voit, en s'endormant,

1. *Bouvard et Pécuchet*, p. 236.
2. *Madame Bovary*, p. 269.
3. *Mémoires d'un Fou*, p. 296.
4. *Éducation sentimentale* de 1845, p. 44.
5. *Salammbô*, p. 40.
6. *Ibid.*, p. 262.
7. *Éducation sentimentale*, p. 97.
8. *Ibid.*, p. 98.

« deux grands yeux noirs qui n'étaient pas dans le bal » [1]. Charles est sujet à une obsession semblable : « La figure d'Emma revenait toujours se placer devant ses yeux [2]. » Rodolphe « pensait si fort à Emma qu'il n'entendait rien..., sa figure comme en un miroir magique brillait sur la plaque des shakos ; les plis de sa robe descendaient le long des murs » [3].

Une à une, toutes les étapes de la passion des *Mémoires d'un Fou* reparaissent dans les œuvres subséquentes. L'impossibilité de la possession physique avait surexcité les sens de l'adolescent, troublés par les attraits du corps de Maria :

Oh ! la singulière extase où me plongea la vue de ce sein... comme je le dévorai des yeux, comme j'aurai voulu seulement toucher cette poitrine [4].

La jalousie avait exaspéré son désir. En songeant aux prérogatives du mari, « cet homme vulgaire », il s'était senti couler « du feu dans les veines ». Il avait souffert « toutes les tortures d'un damné ».

J'étais comme ces gens qu'on fait mourir de faim dans des cages et entourés des mets les plus exquis.

Ne pouvant trouver le sommeil, il passait la nuit à regarder « la chandelle brûler et son disque trembler au plafond » [5]. Frédéric souffre de tourments semblables :

Une angoisse permanente l'étouffait. Il restait pendant des heures immobile ou bien il éclatait en larmes [6].

Flaubert prête à Mathô surtout la rage jalouse de l'adolescent, cette passion primitive convenant au caractère fruste et brutal du Barbare :

Son impuissance l'exaspérait. Il était jaloux de cette Carthage enfermant Salammbô comme de quelqu'un qui l'aurait possédée [7].

Par deux fois il veut tuer Narr Havas, son rival. Ses souffrances mentales rappellent celles de Frédéric : il ne dort plus ; la nuit, Spendius l'entend « gémir et parler tout seul ». Angoissé, « mélancolique comme un augure », il s'isole, incapable d'action :

il s'étendait sur le sable et jusqu'au soir y restait immobile [8].

La douleur de l'adolescent s'était tournée contre la femme aimée. Il avait flétri la douce image de Maria :

La jalousie m'inspira des pensées obscènes et grotesques. Alors je les souillai tous deux (Maria et son mari), j'amassai sur eux les ridicules les plus amers [9].

1. *Ibid.*, p. 183.
2. *Madame Bovary*, p. 31.
3. *Ibid.*, p. 210-211.
4. *Mémoires d'un Fou*, p. 298.
5. *Ibid.*, p. 301, 302.
6. *Éducation sentimentale*, p. 99.
7. *Salammbô*, p. 70.
8. *Ibid.*, p. 38.
9. *Mémoires d'un Fou*, p. 301.

Cette révolte se retrouve chez tous : Henry, furieux contre Émilie qui manque au rendez-vous, « jure tout ce qu'il savait de blasphèmes »[1], Frédéric, dans une situation analogue, est « si désespéré qu'il n'a même pas la force de maudire »[2] Mme Arnoux — ce qui, sans doute, devait être sa réaction naturelle, — mais il cherche à la diminuer à ses propres yeux par l'insulte typiquement flaubertienne : « Quelle bourgeoise ! » Chez Mathô, plus primitif, ce sentiment va jusqu'à la haine : « Je la hais !... je voudrais la battre[3]. »

Chacun à son tour essayera de se libérer de cette passion inassouvissable, par le même moyen, en refaisant l'expérience décevante de l'adolescent :

> La vanité me poussa à l'amour, non à la volupté ; pas même à la chair... Une femme se présenta à moi, je la pris ; et je sortis de ses bras plein de dégoût et d'amertume[4].

Mathô a « tout essayé » pour se guérir du souvenir de Salammbô. Il a consulté « tous les devins de l'armée », il a « voulu s'étourdir avec du vin... se distraire aux osselets » ; enfin,

> il se laissa conduire chez les servantes de la Déesse ; mais il redescendit la colline en sanglotant, comme ceux qui s'en reviennent des funérailles[5].

Frédéric « sanglotait » aussi auprès de Rosanette qu'il avait conduite, par dépit, « par un raffinement de haine » contre Mme Arnoux, dans la chambre si amoureusement préparée pour celle-ci[6].

Cette déception détourne l'amoureux des revendications de la chair pour le rejeter vers les satisfactions délicates de l'amour platonique, « cet amour exalté... comme celui d'une cathédrale », selon les termes des *Mémoires d'un Fou*[7]. L'adolescent se reportait par la pensée « vers ces temps où la chair pour lui n'avait rien d'ignoble » ; il chantait les « mystères de l'âme vierge » :

> comme ses rêves sont délicieux ! comme ses pensées sont vaporeuses et tendres... un amour si doux, si plein de parfums, de tendres rêveries...[8].

Tel est l'amour de Justin pour Emma, « immense et doux comme la lune »[9] ; l'amour d'Henry pour Émilie : « Il y avait tant de douceur à exister près d'elle »[10] ; ou celui de Pécuchet pour la servante Mélie : « Il ne pouvait se rassasier du bonheur de la regarder[11]. » La nuance mystique de l'amour inspiré par Maria (une sensation toute mystique

1. *Éducation sentimentale* de 1845, p. 50.
2. *Éducation sentimentale*, p. 536.
3. *Salammbô*, p. 50.
4. *Mémoires d'un Fou*, p. 311.
5. *Salammbô*, p. 38 et 42.
6. *Éducation sentimentale*, p. 408.
7. *Mémoires d'un Fou*, p. 297.
8. *Ibid.*, p. 300.
9. *Madame Bovary*, p. 469.
10. *Éducation sentimentale* de 1845, p. 44.
11. *Bouvard et Pécuchet*, p. 232.

en somme) caractérise la passion de Frédéric qui, se sachant aimé, éprouve

une béatitude infinie, un tel enivrement qu'il en oubliait jusqu'à la possibilité d'un bonheur absolu [1].

Léon, à Yonville, est le plus parfait exemple de cet amour platonique :

Il cultivait pour elle un de ces sentiments purs... dont la perte affligerait plus que la possession n'est réjouissante... par ce renoncement il la plaçait en des conditions extraordinaires. Elle se dégageait pour lui des qualités charnelles dont il n'avait rien à obtenir ; et elle alla, dans son cœur, montant toujours et s'en détachant à la manière d'un apothéose qui s'envole [2].

Dégagée des convoitises charnelles, la femme s'idéalise. L'adolescent voyait en Maria, une « Madone », « la Vénus descendue de son piédestal ». A sa suite, les autres amoureux font de la femme aimée une incarnation de leur propre idéal de beauté, variant légèrement selon leurs goûts ou leurs conceptions artistiques. Pour Léon, amateur de romans et de poésie, Emma était « l'amoureuse de tous les romans, l'héroïne de tous les drames, le vague « elle » de tous les volumes de vers [3] ». Frédéric, plus artiste, retrouve Mme Arnoux « dans tout ce qui était beau »....

le scintillement des étoiles, certains airs de musique, l'allure d'une phrase, un contour, l'amenaient à sa pensée d'une façon brusque et insensible [4].

Mathô voit en Salammbô la Déesse elle-même :

N'es-tu pas toute puissante, immaculée, innocente, radieuse et belle comme Tanit. A moins que tu ne sois Tanit [5].

Et Julien dit à Mme Rousselin :

Vous êtes le portrait de mon idéal... Je ne vous sépare pas dans ma pensée de ce qu'il y a de plus beau [6].

Tous sont pris du désir de servir, de se sacrifier. Mathô veut « se vendre pour devenir l'esclave » [7] de Salammbô. Frédéric éprouve « une envie de se sacrifier, un besoin de dévouement immédiat » [8]. Justin s'empresse autour d'Emma, « plus ingénieux à la servir qu'une excellente camériste » [9] et Pécuchet, renversant leurs rôles respectifs, fait le travail de la servante Mélie pour lui épargner de la besogne.

Pour lui éviter du mal, il se levait tôt, il cassait le bois, allumait le feu, poussait l'attention jusqu'à nettoyer les chaussures de Bouvard [10].

1. *Éducation sentimentale*, p. 392.
2. *Madame Bovary*, p. 148.
3. *Ibid.*, p. 367.
4. *Éducation sentimentale*, p. 93.
5. *Salammbô*, p. 262.
6. *Le Candidat*, p. 92.
7. *Salammbô*, p. 41.
8. *Éducation sentimentale*, p. 129.
9. *Madame Bovary*, p. 371.
10. *Bouvard et Pécuchet*, p. 232.

Les objets appartenant à la femme aimée font partie du culte que lui voue l'amoureux. L'adolescent contemplait avec émotion les empreintes du pied de Maria sur le sable et « se sentait palpiter d'aise au frôlement de ses vêtements » [1]. Henry aime « les gants » d'Émilie et jusqu'à « la chaise où elle s'asseyait » [2].

Charles a une tendresse naïve pour les objets servant à la toilette d'Emma :

Il ne pouvait se retenir de toucher continuellement à son peigne, à ses bagues, à son fichu [3].

Mathô, à brûle-pourpoint, demande à Salammbô, sous sa tente :

As-tu toujours ces petites cornes de gazelle où sont suspendus tes colliers ? Tu me les donneras ; je les aime [4].

Il est pourtant peu vraisemblable qu'il les ait remarquées lors de sa brève irruption dans la chambre du palais d'Hamilcar. Cette délicatesse de sentiment sied mieux à Frédéric que le moindre objet, dans l'entourage de Mme Arnoux, enchante :

Il humait en cachette la senteur de son mouchoir ; son peigne, ses gants, ses bagues étaient pour lui des choses particulières, importantes comme des personnes ; toutes lui prenaient le cœur et augmentaient sa passion.

Lui aussi « se délectait à écouter le sifflement de sa robe de soie » [5].

Les transpositions d'une œuvre à l'autre sont si fidèles qu'on y retrouve les mêmes expressions. Flaubert ne se fit pas scrupule de les répéter. On hésiterait à attribuer à un de ses amoureux plutôt qu'à un autre telle ou telle de ses phrases :

Elle partit comme la poussière de la route qui s'envola derrière ses pas [6]. Mon cœur comme de la poussière se soulevait derrière vos pas [7]. — Elle est lointaine et toute inaccessible... et je crains par moments ne l'avoir jamais vue... qu'elle n'existe pas et que tout cela est un songe [8].

La première se trouve dans les *Mémoires d'un Fou*, la seconde dans *L'Éducation sentimentale*, la troisième dans *Salammbô*. Flaubert commit une erreur en prêtant uniformément à ses amoureux le langage des *Mémoires d'un Fou*. Les caractéristiques psychologiques de cet amour, relevées avec une lucidité d'observation remarquable par l'adolescent, pouvaient convenir presque universellement à n'importe quel personnage, parce qu'elles possédaient la qualité fondamentale, immuable, classique, du vrai. Mais le langage portait la marque d'une

1. *Mémoires d'un Fou*, p. 296.
2. *Éducation sentimentale* de 1845, p. 44.
3. *Madame Bovary*, p. 47.
4. *Salammbô*, p. 266.
5. *Éducation sentimentale*, p. 79. Cf. *Correspondance*, I, p. 212, lettre à Louise Colet du 4 août 1846 et p. 228, lettre du 8 août 1846 : « Je tire le tiroir où sont mes trésors. Je contemple tes pantoufles, ton mouchoir. »
6. *Mémoires d'un Fou*, p. 307.
7. *Éducation sentimentale*, p. 604.
8. *Salammbô*, p. 40.

époque. Il datait de 1830, comme Julien Duprat qui s'exclamait lourdement : « Je suis de 1830, moi ! » De plus, ce style d'une poésie romantique puérile, excusable chez un adolescent, détone chez tout autre. Mathô amoureux fait un peu l'effet d'un ours galant parlant une langue mi-précieuse, mi-romantique. Les extravagances oratoires de Julien Duprat prêtent à rire. Flaubert n'a point compris cela. Il se plaignait amèrement à George Sand de la réaction du public : « On a pris en blague des choses poétiques [1]. » Que penser cependant de cette déclaration de Julien Duprat à Mme Rousselin :

Je voudrais épandre sur vos jours, avec les ivresses de la terre, tous les enchantements de l'art, et toutes les bénédictions du ciel [2].

Certaines phrases de Frédéric surprennent un peu dans la bouche d'un homme de quarante ans :

Vous me faisiez l'effet d'un clair de lune par une nuit d'été quand tout est parfums, ombres douces, blancheurs, infini [3].

Elles décrivent encore et toujours la nuance de l'amour des *Mémoires d'un Fou* : « Un amour si doux, si plein de parfums. » Flaubert se trouve à court d'inspiration comme Frédéric courtisant Mme Dambreuse. Tous deux doivent se servir du « vieil amour » [4]. Les mêmes images, les mêmes sonorités, les mêmes évocations, se répètent d'œuvre en œuvre. Parfois, la sensation seule est indiquée dans les *Mémoires d'un Fou* et Flaubert la développe plus tard, sous forme d'image poétique, qu'il reprend encore par la suite. Ainsi l'adolescent s'extasiait sur « les mélodies de la voix » de Maria et « toutes les beautés de son regard » [5]. Henry brode sur ce thème :

Le rayon de la lune brillant sur un fond d'une mer d'azur n'a jamais été plus doux que son regard et sa voix était suave comme le soupir du vent sur les jasmins [6].

Frédéric évoque plus adroitement la douceur du regard et traduit plus poétiquement la seconde image :

une suavité infinie s'échappait de ses beaux yeux noirs... sa voix... avait des intonations caressantes et comme des légèretés de brise [7].

Parfois une phrase est reproduite presque mot pour mot, d'une œuvre à l'autre :

Un rien, un pli de sa robe, un sourire, son pied, le moindre mot insigni-

1. *Correspondance*, VII, p. 125, 126 ; 12 mars 1874.
2. *Le Candidat*, acte II, scène XIII, p. 92.
3. *Education sentimentale*, p. 604.
4. *Ibid.*, p. 524 : « Il se servit du vieil amour. Il lui conta, comme inspiré par elle, tout ce que Mme Arnoux autrefois lui avait fait ressentir.... » Flaubert avait agi de même envers Louise Colet en lui envoyant, comme si elle en avait été l'inspiratrice, des passages des *Mémoires d'un Fou*, ce qu'elle lui reprocha amèrement. *Correspondance*, II, 21-22 août 1853.
5. *Mémoires d'un Fou*, p. 300.
6. *Éducation sentimentale* de 1845, p. 50.
7. *Éducation sentimentale*, p. 206.

fiant m'impressionnaient comme des choses surnaturelles. (*Mémoires d'un Fou*, p. 296.)

Votre personne, vos moindres mouvements me semblaient avoir dans le monde une importance extra-humaine. (*Éducation sentimentale*, p. 604.)

Pour tourner un compliment à Mme Rousselin, Julien Duprat emprunte le vocabulaire de Mathô :

Ces arbres sont faits pour se balancer sur votre tête, la nuit pour vous recouvrir, les étoiles qui rayonnent comme vos yeux, pour vous regarder. (*Le Candidat*, acte II, sc. XIII.)

... les pierres doivent frémir sous ses sandales et les étoiles se pencher pour la voir. (*Salammbô*, p. 40.)

M. Gérard-Gailly a rapproché les deux phrases suivantes, prises, la première dans *L'Éducation sentimentale* de 1845, la seconde dans *Salammbô* [1] :

Je voudrais tout déposer à tes pieds pour que tu marches sur tout cela. — Ecrase-moi pourvu que je sente tes pieds.

Il est légitime, il est inévitable, qu'un romancier trouve en lui-même la pâture sentimentale de ses personnages. Le principe de Flaubert, « partir du particulier pour arriver au général », « avec les larmes d'un seul faire pleurer tous ses lecteurs », n'est point à critiquer. Mais cette méthode peut nuire au sentiment. L'aveu qu'il s'étudiait dans des « moments peu drôles », les consolations qu'il offrait à Ernest Feydeau quand celui-ci devint veuf [2], semblent attribuer aux questions de métier une importance primant sur toute autre considération d'ordre sentimental et personnel. L'usage systématique que Flaubert fit des émotions de son premier amour, aurait pu avoir une origine sentimentale si ces émotions avaient conservé pour lui un charme durable, une valeur intime. Mais, dans ce cas, comment envisager leur interprétation burlesque, comment admettre qu'il les ait, pour ainsi dire, accommodées à toutes les sauces ? Il fit un pastiche ironique de la promenade en barque avec Maria, dans la troisième partie de *Madame Bovary* [3]. Il mit dans la bouche du cynique Rodolphe le langage du « vieil amour ». Celui-ci ment effrontément quand il prétend être venu contempler, pendant la nuit, les fenêtres d'Emma, comme l'adolescent était venu contempler le toit de la maison de Maria, et Frédéric l'ombre de Mme Arnoux sur les rideaux de sa chambre.

Mais si je ne suis pas venu, si je n'ai pu vous voir, ah ! du moins j'ai bien contemplé ce qui vous entoure. La nuit, toutes les nuits, je me relevais, j'arrivais jusqu'ici, je regardais votre maison, le toit qui brillait à travers les carreaux [4].

1. Gérard-Gailly, *op. cit.*, p. 12.
2. *Correspondance*, IV, octobre 1869, p. 340 : « C'est affreux ! Tu as et tu vas avoir de *bons* tableaux et tu pourras faire de *bonnes* études. C'est chèrement les payer.... »
3. *Madame Bovary*, p. 354-355. Germaine Marie Mason : « Les deux clairs de lune de Madame Bovary. » *French Studies*, juillet 1954.
4. *Madame Bovary*, p. 217.

Rodolphe fait à Emma, dans les termes des *Mémoires d'un Fou,* une déclaration d'amour chaste et mystique, alors qu'il projette de la séduire :

> Vous êtes dans mon âme comme une madone sur un piédestal, à une place haute, solide et immaculée. Mais j'ai besoin de vous pour vivre... Soyez mon amie, ma sœur, mon ange [1].

Comment croire à la sincérité des évocations poétiques de Frédéric quand on y retrouve l'écho des paroles de Rodolphe :

> Oui, je pense à vous continuellement... Votre souvenir me désespère... je ne sais quelle force encore m'a poussé vers vous ! Car on ne lutte pas contre le ciel, on ne résiste point au sourire des anges ! on se laisse entraîner par ce qui est beau, charmant, adorable [2].

Il semblerait paradoxal de supposer qu'en les utilisant de cette façon, Flaubert ait conservé une vénération profonde pour les souvenirs de son premier amour. Romantique d'abord, rendu cynique par l'expérience de la vie, selon la règle, il fut Rodolphe aussi bien que Frédéric, et les deux Léon [3]. On comprend ce que Louise Colet voulait dire en lui reprochant son « manque de cœur ». Il fut surtout artiste..., il eut la modestie et la sincérité de ne revendiquer aucune autre qualité. On ne dépare pas son œuvre en précisant le rôle qu'y joua l'amour de Trouville. Si la beauté de l'inspiration et la sincérité du lyrisme s'en trouvent diminuées, les moyens artistiques de l'écrivain n'en paraissent que plus remarquables.

Pourtant, l'uniformité de sa peinture de l'amour révèle une faiblesse de la puissance créatrice, une limitation de l'expérience objective, une incapacité de renouvellement déconcertantes. Fut-ce par manque d'imagination ? Flaubert se plaignait fréquemment de la déficience, chez lui, de cette faculté : « A quinze ans, j'avais certes plus d'imagination qu'aujourd'hui » — « C'est atroce... avec l'âge, l'imagination diminue... » [4]. Fut-ce l'impossibilité de peindre autre que lui-même, comme le lui reprochait Maxime Du Camp ? Cette « stérilité du Narcisse » [5], comme on l'a qualifiée récemment. Fut-ce par parti-pris artistique ? Flaubert déclarait en 1846 à Louise Colet qu'il avait l'intention de décrire

> le jeune homme moderne, l'âme qui s'ouvre à seize ans par un amour immense qui lui fait convoiter le luxe, la gloire, toutes les splendeurs de la vie, cette poésie ruisselante et triste du cœur de l'adolescent, voilà une corde neuve que personne n'a touchée... A quelque jour, j'écrirai tout cela [6].

1. *Ibid.*, p. 222.
2. *Ibid.*, p. 223.
3. « Si l'on tient à un Flaubert romantique, c'est dans ses *Œuvres de Jeunesse* qu'il faut aller le chercher, là et pas ailleurs. » R. Dumesnil, *Gustave Flaubert,* Paris, Desclée de Brouwer, 1932.
4. *Correspondance,* IV, 1859, p. 335, 336 ; I, p. 316, 16 septembre 1846. « Déjà mon imagination s'éteint », I, p. 233, 9 août 1846.
5. J. Pommier et C. Digeon, article cité, p. 42.
6. *Correspondance,* I, p. 250, 12 août 1846.

On peut y voir également une manifestation de la philosophie désenchantée de Flaubert, englobant, avec ses autres expériences sentimentales, la passion de Trouville, et qu'exprime une phrase de Mme Bovary constatant avec mélancolie, « ... l'éternelle monotonie de la passion, qui a toujours les mêmes formes et le même langage »[1].

GERMAINE MARIE MASON.

1. *Madame Bovary*, p. 265.

De « VOLUPTÉ » à « L'ÉDUCATION SENTIMENTALE »
Vie et avatars de thèmes romanesques

> « Plus les choses écrites retracent avec fidélité un fait réel, un cas individuel de la vie, et plus elles ont chance par là-même de ressembler à mille autres faits presque pareils que recèlent les humaines existences. »
>
> Sainte-Beuve, *Volupté.*

Le 14 octobre 1869, Flaubert, de Paris, mandait à sa nièce :

> Je ne suis pas gai ! Sainte-Beuve est mort hier à une heure et demie de l'après-midi [...]. J'avais fait *L'Éducation sentimentale* en partie pour Sainte-Beuve. Il est mort sans en connaître une ligne.

Il fallait bien élucider ce regret, et l'intention de cette tacite dédicace. La *Revue d'Histoire littéraire* de juillet-septembre 1948 avait publié, sous le titre : *Flaubert, émule et disciple émancipé de Balzac, « L'Éducation Sentimentale »*, le bilan d'une première dette et d'un premier défi. Pierre d'attente. L'ensemble s'achève et se constitue aujourd'hui. Ceci ne vaut pas tant comme complément, ou second élément d'un groupe de diptyques. L'ordre s'établirait plutôt dans une autre dimension qu'indiquent les dates. *Le Lys* se voulait réplique — et nasarde à *Volupté*. Si tel thème, fondamental, avait pu, dans le *Lys*, s'offrir à l'évaluation de Flaubert, c'était à la faveur du dessein d'émulation que l'exemple inaugural de Sainte-Beuve avait naguère inspiré à Balzac. Et encore, inaugural, l'était-il absolument ? Il ne l'était, comme il se verra, que d'une façon relative aux connaissances livresques présumées de Flaubert, et, moins sûrement encore, de Balzac. L'épigraphe de ces pages signifie assez clairement que Sainte-Beuve lui-même ne se donnait que pour second. Il reste que Balzac ne s'en prenait qu'à Sainte-Beuve, — Flaubert, à Balzac *et à Sainte-Beuve.*

Ce thème, il faut le nommer. Non sans quelque insuffisance trop lâchement allusive, pour prix d'une commodité et d'une brièveté

nécessaires : l'amour impossible. On n'entendra point le terme comme fit Barbey dans le titre d'une œuvre de jeunesse, qui recueillait pour sa part *la situation* et le dénouement d'*On ne badine pas avec l'amour*, — mais aussi le type, le caractère et l'allure des grandes coquettes balzaciennes ; et, de la sorte, inaugurait une autre lignée, mineure, fort prolifique en fin de siècle. Ce sens historique n'intéresse pas Flaubert [1], mais le disciple, et *Notre Cœur*, dont Maupassant tailla l'héroïne sur le patron aurevilien. On songe aussi — hélas ! — à *Amitié Amoureuse*, et à Bourget. L'amour, ici, n'est impossible que par la volonté d'une femme, épouse et mère, fidèle à son devoir jusqu'au sacrifice de soi et de son amour, et de l'amour adorant d'un très jeune homme [2].

Sainte-Beuve, avant Balzac, et avant Flaubert, avait voulu que cette femme, Mme de Couaën, apparût à son Amaury sous les traits d'une beauté, déjà mûre, mais nimbée d'une lumière de vitrail. C'est

1. Il ne faut point toutefois quitter Barbey et son *Amour Impossible*, sans consigner, au moins dans le soubassement de l'étude, une observation qui n'est rien moins qu'étrangère à l'esprit sinon à l'objet de cette recherche. Ce n'est pas Flaubert qui inventa *le coup du fiacre* ; non celui de *Madame Bovary*, mais de *L'Éducation* : le coup de Rosanette enlevant dans son fiacre Frédéric, de qui elle a surpris, au domicile des Arnoux, rue Paradis, le tendre dialogue avec la maîtresse de céans. Mais Barbey : ici déjà, la moins aimée, comtesse d'Anglure, intervenait inopinément dans un tête-à-tête de son amant, M. de Maulévrier (on peut, littérairement, préférer à ce personnage un plus illustre homonyme !) et de la seule vraiment aimée, marquise de Gesvres, et l'emmenait dans sa voiture. Mais, certes, sur quel autre ton, et le rajustement, *caractéristique de la manière de Flaubert*, comme de son disciple, importe au plus haut point à ce propos. Barbey : « Ni l'une ni l'autre de ces deux femmes ne songeait à faire ce qu'on appelle du drame ; elles étaient de trop bonne compagnie et de leur époque pour copier en miniature cette grande scène de Schiller entre Marie Stuart et Elisabeth d'Angleterre, à propos du comte de Leicester [...]. Quels que fussent donc les sentiments de Mme d'Anglure, elle était trop comtesse pour les montrer à sa rivale, et cela en présence de l'amant qu'elle venait presque réclamer [...]. — Monsieur de Maulévrier, voulez-vous me donner le bras jusqu'à ma voiture ? et si vous n'avez pas la vôtre, je vous jetterai chez vous en passant » (Paris, Lemerre, 1926, p. 104-105, puis 110). — Flaubert : « Te voilà ici, toi ? [...]. Rentrons-nous ? j'ai un fiacre, en bas » (Paris, Belles-Lettres, 1942, t. II, p. 2200-201). En somme, Flaubert serait revenu, *mutatis mutandis*, au style de Schiller ! En dépit de l'obstacle que Barbey avait dressé sur le chemin de ses émules, lorsque le même épisode et le ton de ses héros lui suggéraient l'éloge de « ces lois du monde, contre lesquelles se révoltent *des moralistes de roman*, et dont la gloire est de ressembler à ce qu'il y a de plus beau dans la nature humaine, — à la pudeur et à la fierté » (*ibid.*, p. 105)... Est-il concevable qu'un « moraliste de roman », et de cette terre normande encore, pieuse dépositaire du respect des races, se soit mis en tête d'abaisser le grand art jusqu'à une femme de faïencier et à une lorette de boulevard !

2. Les citations de *L'Éducation sentimentale* seront empruntées à l'édition magistrale, citée dans la note précédente, que nous devons à la science et au goût de M. René Dumesnil. La référence en sera incorporée dans le texte, et se présentera sous la forme (*E. S.*, I ou II, p.). Les citations de *Volupté* seront empruntées à la précieuse édition qu'en procura M. Pierre Poux, en 1927, aux « Belles Lettres ». La référence, incorporée elle aussi dans le texte, se présentera sous la forme (*V.*, I ou II, p.). Enfin, chaque fois que Balzac sera intéressé, les renvois au texte de l'article *Flaubert, émule et disciple émancipé de Balzac*, publié par la *Revue d'Histoire littéraire* dans sa livraison du troisième trimestre de 1948, se liront au même endroit (*R. H. L.*, p.).

l'éblouissement de la Femme magnifié dans l'auréole de la Mère (*V.* I, p. 53, 74 ; *E. S.*, I, p. 7-8, 120, 255 ; *R. H. L.*, p. 250). Mère, depuis Sainte-Beuve encore, de deux enfants, un garçon, — et une fillette que nous rencontrerons encore (*R. H. L.*, p. 250). Il est, depuis *Volupté*, une occupation, une attitude, une image, où se composent d'invincibles magies, et l'année 1834 livre à la postérité la première interprétation d'un tableau que ne dédaignera pas Flaubert : la Femme à la Broderie (*V.*, I, p. 74 ; *E. S.*, I, p. 8, 171 et 184) ; une aiguille (*V.*, I, p. 74), ou des ciseaux (*E. S.*, I, p. 184) tombent et sont ramassés, pieusement. Toutefois, pour des raisons profondes que nous saurons bientôt (et qui intéressent aussi Flaubert), Sainte-Beuve avait préféré au saisissement immédiat, en *coup de foudre* (*R. H. L.*, p. 250), un progrès insidieux, dont la lenteur secrète n'est peut-être que l'effet de la prudence inavouée, inavouable, qu'une trouble sagesse préfère et oppose à la claire conscience de l'aveu (*V.*, I, p. 53).

Mais l'investissement s'achève, et la place se rend. Commencent alors pour Amaury, comme pour Frédéric, dans les structures intimes de l'être, sensibilité, jugement, vouloir, un nouveau *régime* et une nouvelle histoire, leur histoire. Une lettre à Renduel signifie la prédilection de Sainte-Beuve pour un titre qui, en fin de compte, ne fut pas retenu : « *Une Vie morale*, tout simplement (...) rendrait mon idée ». Flaubert, fermement, dira « éducation sentimentale », avec un audacieux dogmatisme et une provocante gaucherie. Il faut bien que cette passion se paie de quelque chose, — d'illusions : un bras offert à la promenade (*V.*, I, p. 75 ; *E. S.*, I, p. 87 ; *E. S.*, I, p. 63 et 173, une main tendue), suffit au besoin d'une délectation pénétrante et naïve (cf. *R. H. L.*, p. 251). Toutefois, Amaury, plus lucide observateur et analyste de soi, garde sur Frédéric cet avantage, que le mécontentement le rend assez vite à la juste estimation de cette sorte de faveur (*V.*, I, p. 201). Mais, et d'emblée, l'image de l'aimée, les modes selon lesquels la pensée s'entretient d'elle, les émotions qu'elle inspire, s'établissent dans un ordre d'exception. Il y faut les mots de la psychologie religieuse, voire mystique : vénération, volontiers craintive, contemplation, recueillement, élévation, culte. L'éloignement où les circonstances et la morale retranchent cette femme, le refus qu'elles opposent aux consécrations banales du désir, tendent la distance propice à l'adoration. Insensiblement, dans la vision d'Amaury, puis de Frédéric, la figure inaccessible de M^me^ de Couaën, puis de M^me^ Arnoux, s'idéalise, tandis que, dans leur cœur, se spiritualise une faim qui ne peut recevoir l'apaisement d'aucune nourriture trop terrestre. Sainte-Beuve parle de « chaste image interdite sur laquelle (la) vue répand un nuage » (*V.*, I, p. 53), de « culte », de « situation réservée, inaccessible », de « jeune femme *sacrée* » (I, p. 216-217), d' « Etre de pureté (...) hors de toute portée », d'être « chaste, défendu, inespérable », de « servir à genoux dans l'ombre » (II, p. 14-15), d' « abstinence » et de « sacrifice » (II, p. 40), de « mort des désirs », de « sa-

crifice des sens », de « vigilante chasteté (II, p. 49). Dès les premiers moments de la rencontre, Flaubert, pour sa part, note :

> Le désir de la possession physique même disparaissait sous une envie plus profonde, dans une curiosité douloureuse qui n'avait pas de limites. (*E. S.*, I, p. 8.)

A la distance d'une génération, le même raffinement de respect, la même pudeur religieuse ne répugnent plus, pour se dire dans leur surprenante singularité, aux expressions de la plus brutale impudeur :

> Il ne pouvait se la figurer autrement que vêtue, — tant sa pudeur semblait naturelle, et reculait son sexe dans une ombre mystérieuse (*E. S.*, I,.p. 89).

Et Flaubert évoque cette « sorte de crainte religieuse », « cette robe (qui) se confond avec les ténèbres (et) paraît démesurée, insoulevable ». (I, p. 253-254).

« Inespér*able* » là, « insoulev*able* » ici : l'effet linguistique qui apparaît dans ce mode de suffixation et dans la mode de ces néologismes, n'est pas la conséquence la moins curieuse de la faveur durable du thème.

Une interprétation sommaire de ce trait, toutefois, méconnaîtrait la résurgence d'un désir, qui, fût-il inavoué ou dominé, provoqua l'étrange passion et, secrètement vivace, demeure l'agent de la transfiguration mystique. Cependant qu'en retour, l'idéalisation de l'aimée confère une valeur sans cesse plus précieuse à la consécration obscurément recherchée du désir. Amaury *fait la théorie* de ce vœu insidieux d'une conquête progressive, du stratagème que la convoitise charnelle suggère à l'esprit, pour le voluptueux effroi de la Vénération — et de la Vénérée (*V.*, II, p. 14 à 16). Sainte-Beuve ratiocine, Flaubert dessine, et, de la convoitise abjurée et sublimée en désintéressement jusqu'au propos d'obtenir cette femme de son consentement et non de la violence, il *figure* les épisodes de la sournoise entreprise (*E. S.*, I, p. 108, 214 ; II, p. 86-87, 89, 91, 93, 95, 104). Il est une circonstance où le désir qu'il voudrait ignorer s'impose d'une irrépressible et éloquente façon à la conscience du personnage : une menue familiarité conjugale surprise ou une représentation plus précise de l'imagination (*V.*, I, p. 81-82 ; II, p. 102 ; *E. S.*, I, p. 98, 235). Il faut bien ici désigner l'initiateur, ou plutôt l'initiatrice, M^me^ de Krüdener. Sainte-Beuve devait lui consacrer dans la *Revue des Deux Mondes* du 1^er^ juillet 1837, un article qui servit de notice liminaire à l'édition qu'Ollivier fit la même année de *Valérie*, puis, à partir de 1840, aux éditions successives de Charpentier. On le peut lire, avec quelques retouches, dans *Portraits de Femmes*. Amaury fait à « l'histoire de Gustave de Linar et de Valérie » une allusion insistante (*V.*, II, p. 122-123), dont une phrase fournit le fronton de cette étude. Or, Gustave de Linar, au spectacle de la tendresse confiante de Valérie, réfugiée dans les bras de son mari, et qui lui donne à respirer son souffle, s'abandonne *in petto* à une crise de rage jalouse (Charpentier, 1855, p. 145-146).

. Flaubert avait-il lu *Valérie* ? Il est impossible d'en décider. Et il n'importe guère. Ici pourtant, une constatation qui ne prétend nullement suggérer une conjecture : le mari, devant Gustave, comme Arnoux, devant Frédéric, apprécie les mérites de sa femme. Il le fait en grand seigneur et exprime quelques réserves : Valérie manque d'aisance dans le monde. Gustave s'indigne de ce sentiment « tiède, languissant » (éd. citée, p. 92). Arnoux, avec une extrême vulgarité, ne cèle aucune des « qualités corporelles » de sa femme (*E. S.*, I, p. 220 et 235), et Frédéric fuit ! Or, ce type de rectification, *par le bas*, est, comme nous en jugerons, l'un des traits les plus constants du rajustement flaubertien....

Mais le subtil discours d'Amaury (*V.*, II, p. 14 à 16) nous intéresse d'autres façons encore. Il contient *aussi* la théorie de ces menues complicités qui charment le cœur de l'adorateur. Flaubert, d'abord, disjoint le thème, lui fait un sort, et, naturellement, le transpose en images (*E. S.*, I, p. 214 ; II, p. 86). Balzac, il est vrai, avait indiqué le chemin (*R. H. L.*, p. 251). En outre, le long propos d'Amaury, en lui-même, constitue ce piège qu'une femme de bien, au XIX^e^ siècle, évente et dont elle se détourne. M^me^ de Couaën n'y manque pas, et pas davantage aux pages et dans les journées suivantes (*V.*, II, p. 16 à 20) ; elle ne le fait pas sans une gaucherie ingénue et affolée, qui désarme l'ennemi. Balzac préféra une suite dispersée d'escarmouches, et pour son héroïne, M^me^ de Mortsauf, l'habileté, et, dans les moments du plus pressant danger, une noble fermeté (*R. H. L.*, p. 251-252). Flaubert l'imita (*E. S.*, I, p. 87, 172, 248) [1]. Singulièrement dans le dialogue fameux qui donnait de l'enthousiasme à Thibaudet (*E. S.*, I, p. 253-254) ; et, puisqu'y joue son rôle un « volume de Musset » (p. 253), qui tombe opportunément sous la main de Frédéric, gageons que c'était la *Confession*, tant la démarche de M^me^ Arnoux ressemble, aussi, à celle de Brigitte Pierson, qui, dans une suite de répliques rapides où elle paraît dans toute la majesté de la droiture et de l'expérience, détourne les compliments, l'aveu, l'offre qui brûlent les lèvres d'Octave. « Frédéric »... Comme le personnage de *Frédéric et Bernerette*, lui aussi étudiant de province à Paris, et étudiant en droit, et quel étudiant ! Musset ? « plus poète qu'artiste, plus homme que poète, et un pauvre homme ». C'est à voir. Et nous verrons, encore. Et si c'était un mauvais « artiste », tant mieux en somme, puisqu'on pouvait essayer de faire mieux sur les thèmes qu'il avait accrédités !

La lutte est inégale, entre la Vertu et la Jeunesse. Et toute l'énergie qui ne se peut consommer en acte, la Jeunesse la convertit en rêverie. « Malheur à celui qui, au milieu de la jeunesse, s'abandonne

1. Toutefois, et sur un ton qui impose le rapprochement avec l'épisode cité de *Volupté*, la supplication épouvantée de M^me^ Arnoux : « Laissez-moi ! au nom du ciel ! de grâce ! » Et Frédéric l'aimait tellement qu'il sortit » (*E. S.*, II, p. 88).

à un amour sans espoir !... Malheur à celui qui se livre à une douce rêverie, avant de savoir où sa chimère le mène, et s'il peut être payé de retour ! — Mollement couché dans une barque, il s'éloigne peu à peu de la rive ; il aperçoit au loin des plaines enchantées, de vertes prairies, et le mirage léger de son Eldorado. Les flots l'entraînent en silence, et quand la Réalité le réveille, il est aussi loin du but où il aspire, que du rivage qu'il a quitté. Il ne peut plus ni poursuivre sa route, ni revenir sur ses pas ». Ce n'est pas *du* Flaubert. Certes. Du moins, le commentaire d'un romantique un peu attardé sur l'aventure de Frédéric Moreau ? Non, un commentaire anticipé, et d'un romantique de la première heure, — l'année qui précéda *Volupté* : Célio, dans les *Caprices de Marianne* (I-III). Amaury et Frédéric rêvent, de prestiges puérils : « besoin de périls et de renom », le renom de l' « orateur politique », de l' « homme d'État », du « guerrier » (*V.*, I, p. 72), défiler « déjà décoré et glorieux » à la tête de ses hommes, « la saluer du clair de l'épée » pour que, d'un geste, elle dise à tous « Il est à moi ! » (*V.*, II, p. 85). — « Il imaginait (...) des périls extraordinaires dont il la sauverait » (*E. S.*, I, p. 33). « Il enviait le talent des pianistes, les balafres des soldats » (*E. S.*, I, p. 89). « Il se voyait dans une cour d'assises (...) parlant depuis quatre heures déjà (...) ; puis à la tribune de la Chambre, orateur qui porte sur ses lèvres le salut de tout un peuple... » (*E. S.*, I, p. 111).

A la vérité la pensée constante de cette femme « inespérable », l'obsession secrète de l'acte ... inconsommable, opèrent comme des agents d'intoxication et de coagulation morales. La psychologie traditionnelle dirait « idée fixe ». Et Valéry, pour des raisons aussi valables, celles qu'il a publiées, rejetterait le terme. C'est une idée mouvante, un génie Protée de l'esprit en transition incessante, qui réapparaît à tous les détours du voyage intérieur, assimile en sa substance les nourritures les plus imprévues. Unique et multiforme objet dans le champ d'un vision systématisée et close. C'est, bien sûr, le vieux courant gœthéen : « Je ne prie plus d'autre divinité qu'elle, écrit Werther ; à mon imagination n'apparaît plus d'autre figure que la sienne, et *tout, dans le monde qui m'entoure, n'existe à mes yeux que dans ses rapports avec elle* » (trad. Buriot Darsiles, éd. Montaigne, p. 62). Amaury : « Quand on est jeune et qu'on aime, tout va d'abord à l'amour. Toute souffrance l'enrichit, toute passion même étrangère s'y verse et l'augmente [...]. La curiosité, qui jouit des sites nouveaux, ne fait que lui quêter de frais asiles et lui choisir en idée des ombrages. Enviez, désirez, imaginez, cœurs de vingt ans ; élargissez-vous ! déplacez vos horizons [...] distrayez-vous le regard ! la fin du désir, le terme et la palme de l'effort est toujours l'amour [...] Le dépaysement surtout et la variété des lieux [...] tournent au profit de l'amour ; comme tout ce qu'il rencontre lui est tributaire, il ressemble à ces eaux qui grossissent plus vite en se déplaçant » (*V.*, I, p. 120-121). Et, à un moment déjà fort avancé de ce développement

qui aboutit à une sorte de schizophrénie sans démence : « Aimer, être aimé, unir le plaisir à l'amour, me sentir libre en restant fidèle, garder ma secrète chaîne jusqu'en de passagères infidélités ; ne polir mon esprit, ne l'orner de lumières ou de grâces que pour me rendre amant plus cher, pour donner davantage à l'objet possédé et lui expliquer le monde : tel était le plan de vie molle auquel en définitive je rattachais tout bonheur ; telle était la guérison malade qui m'aurait suffi » (*V.*, I, p. 221). Et, en 1869 : « L'univers venait tout à coup de s'élargir. Elle était le point lumineux où l'ensemble des choses convergeait » (*E. S.*, I, p. 13). « Frédéric, en écoutant ces choses » (des inepties) « regardait Mme Arnoux. Elles tombaient dans son esprit comme des métaux dans une fournaise, s'ajoutaient à sa passion et faisaient de l'amour » (I, p. 61). « Il retrouvait au fond de chaque idée le souvenir de Mme Arnoux » (I, p. 71). « Cela descendit dans les profondeurs de son tempérament, et devenait presque *une manière générale de sentir*, *un nouveau mode d'existence* » (I, p. 88 ; cf. I, p. 72, 89, 117-118). Aussi bien Werther figure-t-il avec René, Frank (que Flaubert écrit Franck) et Lara, parmi les alibis imaginaires de Frédéric (*E. S.*, I, p. 21 ; cf. II, p. 280). Pour des raisons qui tiennent en partie à la chronologie (*Volupté* se passe au moment de la conspiration de Cadoudal), René est la seule référence d'Amaury (*V.*, I, p. 191).

Ce n'est pas, certes, qu'aucun mouvement ne contrarie jamais ce développement. Nous sommes ici dans l'ordre du vivant, qui est le lieu de contradictions, dominées ou subies, chacun des deux éléments antagonistes exaltant l'autre, comme il se voyait dans le jeu du désir et de l'idéalisation mystique. Ces mouvements peuvent être de deux natures très distinctes, que Sainte-Beuve a observées. Tantôt spontanés, semblables à un repos et à un sommeil, ils relèvent de ce que Proust appelle « intermittences du cœur » : « Lorsque [...] nous reprîmes une vie régulière, et que je rentrai en moi pour me sonder et m'examiner, il se trouva que ma disposition intérieure s'était défaite toute seule ; je n'en étais déjà plus à [...] cette sainte promesse, au milieu des larmes, de rester à jamais donné et voué ; mon éternelle pensée d'esclave qui veut fuir m'était revenue : elle m'était revenue insensiblement... » (*V.*, I, p. 163). Tantôt volontaires, sursauts de santé qui suggèrent des projets d'indépendance : « Je prononçais donc bien bas [...] le vœu d'échapper à des liens trop étouffants, d'aborder le monde pour mon compte, et d'y essayer sous le ciel ma jeunesse ; de faire en ce Paris comme le mousse indocile qui, arrivé dans quelque port attrayant, s'y cache, et que le vaisseau, en repartant, ne remmène pas » (*V.*, I, p. 169). Autoscopie mentale, — Flaubert, ici encore, préfère ce que Maupassant, en disciple fidèle, appellera « mise en scène ». Intermittences, l'oubli d'où la plaque « Jacques Arnoux », un jour, réveille Frédéric (*E. S.*, I, p. 27), puis, à quelque temps de là, une exténuation de sa « grande passion » (I,

p. 34), puis les dispositions inattendues où se surprend le jeune homme à sa première visite au nouveau domicile de l'aimée : « Le calme de son cœur le stupéfiait » (I, p. 139). Projets d'indépendance, le retour au grand homme de province, Deslauriers (I, p. 55), le retour à Louise Roque (I, p. 68), les retours au puissant Dambreuse (I, p. 140 et 198), la tentation du monde et de la vie gaie (I, p. 149), la tentation de la politique (II, p. 123). Ces velléités se prononcent volontiers quand Frédéric a le plus à se plaindre de la sévère vertu de Mme Arnoux, comme il apparaît le jour du rendez-vous manqué, qui est le premier de sa liaison avec une lorette (II, p. 105). Ce rapport entre les deux familles de contradictions, très heureusement saisi par Flaubert, restitue la complexité et la solidarité de la vie morale. Intermittences et sursauts volontaires, pour Frédéric comme pour Amaury, se résolvent en surcroît d'obsession et de servitude.

Il faut se rendre utile, indispensable même, au mari, dont on devient le confident, dont on épouse sans conviction la marotte, conspiratrice du marquis de Couaën, spéculatrice d'Arnoux. L'une comme l'autre manie ne laisse pas d'imposer mille tourments à l'aimée, dont on est du même coup le soutien et le consolateur. Toutefois, Sainte-Beuve s'en était tenu là, et laissait à la figure de l'époux la noblesse et la grandeur. Balzac ajoute au visage de M. de Mortsauf, et Flaubert conserve à celui de J. Arnoux, en les ravalant aux exigences de sa bourgeoise qualité, les traits d'un odieux caractère (*R. H. L.*, p. 251).

En tout cas, le rôle que l'on avoue ne se concilie guère avec la raison vraie de tant d'assiduité. Il en résulte une nouvelle contradiction dans la conscience du jeune adorateur, qu'inquiète parfois un scrupule : Amaury, subtil jusqu'à la perversité, écrit au marquis, mais vaguement, sur « l'état de [son] pauvre cœur », afin « d'être plus libre désormais selon l'occasion et plus dégagé de procédés à son égard » (*V.*, II, p. 21). Frédéric souffre tout bonnement « de prendre [les] dîners du mari en ambitionnant sa femme », et se tire de ce pas à sa manière (*E. S.*, I, p. 221). Rassurés, ils restent en tiers dans le ménage, selon un mode de présence que Flaubert définit en propres termes : « Il fut le parasite de la maison » (*E. S.*, I, p. 216).

Et des « maisons » successives du ménage. Il n'est pas superflu d'observer qu'ici et là, cette demeure se dresse une fois sur les terrasses champêtres d'Auteuil (*V.*, I, p. 191 ; *E. S.*, II, p. 89), comme le manoir de Mme de Mortsauf sur celles de Clochegourde.

Mais Elle ? Depuis Sainte-Beuve, et par ses soins, elle est figée dans certaine attitude morale. Elle sait, elle aime, elle ne cède pas. Elle travestit sa passion en tendresse maternelle : « Elle m'accordait de m'aimer à l'égal et comme l'aîné de ses enfants » (*V.*, II, p. 18). La comtesse de Mortsauf jette à Félix « le regard qu'elle réservait à ses enfants », et Mme Arnoux baise Frédéric au front comme une mère (*E. S.*, II, p. 282 ; cf. *R. H. L.*, p. 250). — Elle paie son adora-

teur, et elle trompe son propre cœur, de confidences, de souvenirs évoqués (*V.*, I, p. 76-77, 96-97 ; *E. S.*, I, p. 216-217, II, p. 89 ; cf. *R. H. L.*, p. 252). — Elle fait don d'un colifichet dont l'inappréciable carat se pèse aux seules balances de l'âme, « garniture nuptiale » (*V.*, I, p. 235), gants, mouchoir (*E. S.*, II, p. 91). — Un jour, pour quelque affaire grave que lui vaut l'imprudence politique ou commerciale de son mari, elle vient, escortée de son fils et de sa bonne, au domicile du jeune sigisbée. La sèche donnée d'un court paragraphe s'anime et s'enrichit sous le pinceau de Flaubert. « Elle entra un moment, fit le tour de cette simple chambre, en loua la propreté, l'air d'étude, la discrète lumière ; elle s'assit une seconde dans mon unique fauteuil » (*V.*, I, p. 167). « Elle resta debout, examinant le trophée de flèches mongoles suspendu au plafond, la bibliothèque, les reliures, tous les ustensiles pour écrire ; elle souleva la cuvette de bronze qui contenait les plumes ; ses talons se posèrent à des places différentes sur le tapis » (*E. S.*, I, p. 238). Il est vrai qu'elle aussi s'était d'abord assise ! « Il contempla le fauteuil où elle s'était assise » (*E. S.*, I, p. 239). Elle s'en va : « ... et ces lieux furent pour moi consacrés » (*V.*, I, p. 167). « Il contempla [...] tous les objets qu'elle avait touchés. Quelque chose d'elle circulait autour de lui. La caresse de sa présence durait encore. — « Elle est donc venue là ! » se disait-il » (*E. S.*, I, p. 239). — Elle est jalouse. « Dites (...) vous ne vous marierez jamais ! » (*V.*, I, p. 101-102). Elle prend ombrage d'une visite de son adorateur à une autre jeune femme (*V.*, I, p. 198-199). Une obsession ravage l'esprit de M^me^ Arnoux, au point de ruiner parfois la calme et rayonnante seigneurie qu'elle exerce sur elle-même : le mariage de Frédéric, qui, comme son aîné Amaury, prend l'engagement sollicité du célibat (*E. S.*, II, p. 59, 85 et 86, 187, 281). Autre tourment : le commerce de Frédéric avec une courtisane (*E. S.*, I, p. 224 ; II, p. 7, 190, 199 ; cf. *R. H. L.*, p. 253 et 254). L'évidence de l'infidélité lui arrache « un rire aigu, déchirant » (*E. S.*, II, p. 201), que Sainte-Beuve avait prêté à une autre jalouse (*V.*, II, p. 92). — La mort de son fils est interprétée par M^me^ de Couaën comme un « châtiment mérité pour avoir désiré quelque chose hors du cercle tracé, hors de la famille » (*V.*, II, p. 102) [1] ; la maladie de son fils est aux yeux de M^me^ Arnoux un rappel providentiel, qui la retient à un pas de la chute (*E. S.*, II, p. 100 à 103 ; cf. *R. H. L.*, p. 252) [2]. — La fille aussi

1. Valérie, de M^me^ de Krüdener, perdait un fils nouveau-né, sans que l'événement eût la moindre incidence sur sa conscience innocente de toute tentation blâmable, donc sur la marche du roman.

2. Une fois déjà, la résistance de l'aimée a cédé, une fois encore elle cèdera, et l'honneur de M^me^ Arnoux n'est préservé que par l'arrivée de fâcheux. Ce sont les deux très beaux épisodes des baisers. La première fois, M^me^ Arnoux succombe à la pitié, l'autre, à l'émotion que lui donne la fidélité — de cœur au moins — de son adorateur, ici et là dans un moment d'absolu désarroi. Le consentement intervient comme la résolution d'une tension extrême de l'héroïne, déchirée par deux mouvements contradictoires de sa conscience. L'impression est d'un sommet, après une ascension abrupte, puis souveraine, d'une libération et d'un épanouis-

joue son rôle, celui de la lucidité et de la réprobation : « Pourquoi donc, demande celle de Mme de Couaën à Amaury, regardez-vous toujours maman ainsi ? » (*V.*, I, p. 87 ; cf. II, p. 110). Et, bien plus tard, Amaury s'interroge : « Savons-nous ce que pensent en leur cœur les filles de celles que nous avons aimées ? » (*V.*, II, p. 267). Mme Arnoux se plaint de l'humeur et du comportement de la sienne, Marthe (*E. S.*, I, p. 238, II, p. 89), qui se ligue avec son père contre sa mère (*E. S.*, II, p. 196 et 200). — Mme de Couaën, puis Mme de Mortsauf meurent, épuisées par leur combat et leurs souffrances. Mme Arnoux, non. Simplement, elle revient après bien des années : « Elle ôta son chapeau. La lampe posée sur une console, éclaira ses cheveux blancs. Ce fut comme un heurt en pleine poitrine » (*E. S.*, II, p. 280) [1]. Admirable mise en scène, pour un effet de *punch*, et rectification d'une méditation d'Amaury : « Il y a [...] dans le lent déclin d'une beauté qu'on aime, dans les mille souvenirs qui s'attachent à cet éclat à-demi flétri, il y a là une douceur triste que je pressentais assez pour vouloir la goûter jusqu'au bout » (*V.*, I, p. 222). Avec Flaubert, on ne meurt plus. Jusqu'à lui, les romancières de l'amour sans espoir, Mme de Krüdener par exemple, tuaient volontiers le héros, les romanciers l'héroïne, Rousseau, Chateaubriand, Sainte-Beuve, Balzac. Gœthe il est vrai, tuait Werther. Flaubert ne tue plus personne. Du moins pas les corps. Le cœur de Frédéric seulement, qui, à l'insu de la visiteuse aux cheveux blancs, compte les moments. « Quel embarras ce serait ! » (*E. S.*, II, p. 282).

Ainsi la belle et grave idole n'est-elle pas le seul personnage féminin de rigueur dans les romans de cette famille. La « soif des femmes »

sement après la crispation de l'effort, dans un monde aboli. « ... Et lui prenant la tête à deux mains, il se mit à la baiser sur les paupières [...]. Elle acceptait ces caresses, figée par la surprise et le ravissement » (*E. S.*, II, p. 86). « ... Un sanglot de tendresse l'avait soulevée. Ses bras s'écartèrent ; et ils s'étreignirent debout, dans un long baiser » (*E. S.*, II, p. 200). C'est le mouvement, c'est l'effet, ce sont parfois les mots de la scène que Gœthe a consacrée à l'unique étreinte de Charlotte et de Werther : « Ses sens s'égarèrent, elle lui serra les mains, les pressa contre son sein, se pencha sur lui en un mouvement de douloureuse compassion, et leurs joues en feu se touchèrent. Le monde n'exista plus pour eux. Il l'entoura de ses bras, l'étreignit sur sa poitrine et couvrit de baisers furieux ses lèvres tremblantes, balbutiantes... » (trad. Buriot Darsiles, éd. Montaigne, p. 139). La *cruauté* de Flaubert se manifeste assez clairement dans la péripétie, dans la *catastrophe* qu'il invente pour chacune de ces deux scènes, et singulièrement pour la seconde, interrompue par la sommation de Rosanette citée au début de cette étude.

1. Dans *Volupté*, la confession de la mourante à l'abbé Amaury (« Anges du ciel [...] redoublez la garde autour de mon cœur, pour que ce qu'il a entendu en ces moments [...] demeure scellé sept fois [...] *pour que ce qu'il a reçu de mystère y repose inviolablement à part, sans confusion possible avec le reste de mes souvenirs et de mes conjectures terrestres...* » — *V.*, II, p. 248 —. Et, si ce chef d'œuvre du sous-entendu ne se suffit pas, on peut confronter cette page à la « pensée incommunicable » et tacite dont le prêtre, après la confession, accompagne l'onction purificatrice des paupières, des oreilles, des lèvres, de la poitrine, des mains et des pieds — p. 250-251), dans *Le Lys*, une lettre posthume, dans *L'Éducation*, la visiteuse vieillie révèlent à leur adorateur combien, parfois, il fut à son insu près de sa victoire (cf., dans son registre propre, Maupassant : *Regret* — dans le recueil *Miss Harriett*).

(*E. S.*, I, p. 162), exaspérée par la présence de la seule vraiment aimée, à la fois si proche et si lointaine, introduit dans *Volupté* une foule de tentations faciles et *anonymes* (I, p. 61, 127), et, dans la réplique de Flaubert, Rosanette, « la Maréchale » pour ses nombreux amis. Et, puisque décidément il traîne des notes de Flaubert chez toutes sortes de fournisseurs illustres, il n'est pas superflu d'observer que le personnage de Rose-Annette Bron consomme une synthèse des grisettes de Musset. Le nom ? Il fut une Berner*ette*, et, parmi les pseudonymes de Javotte, qu'un de ses amants appelait « ma beauté *rose* », il y eut celui de M^me^ de *Rose*nval. L'enfance ? Rosanette en fait le récit à Frédéric : « Ses parents étaient des canuts de la Croix-Rousse [...]. Le pauvre bonhomme avait beau s'exténuer, sa femme l'invectivait [*sic*] et vendait tout pour aller boire [....] Enfin un monsieur était venu [...]. Sa mère et lui eurent ensemble une conversation, si bien que, trois jours après... » (*E. S.*, II, p. 162). Les parents de Bernerette, dans une autre province, avaient donné ce triste exemple, que la victime raconte à un premier Frédéric : « Ses parents étaient menuisiers, fort pauvres, et, après l'avoir horriblement maltraitée dans son enfance, ils l'avaient vendue, dès l'âge de seize ans, à un homme qui n'était plus jeune » (Musset, *Œuvres en prose*, Pléiade, p. 492). Nous avons constaté, dans l'épisode de la visite de la Madone, que Flaubert, lorsqu'il recueillait une donnée un peu sèche, la ... meublait ; ici : « Rosanette voyait leur chambre, avec les métiers rangés [...], le pot-bouille sur le poêle, le lit peint en acajou, etc. » — Javotte est devenue une entretenue de troisième ordre, vulgaire, de qui le style sent toujours les « choux », capable d'un bon mouvement, à condition que la jalousie n'en vienne pas contrarier l'élan. Telle Rosanette, de bout en bout. — Elle donne un raout chez elle, qui évoque le précédent balzacien de *La Peau de Chagrin*. Mais la note, griserie de fausse gaîté qui masque mal la misère des destins et des cœurs, mirage de pacotille au-dessus de l'abîme, c'est bien Musset qui, le premier, l'avait rendue, dans ce souper de viveurs et de filles où Desgenais (qui joue un peu auprès de son ami le rôle de Deslauriers — ô ressources de la botanique ! — auprès de Frédéric malade d'amour) entraîne Octave pour lui livrer la belle Marco. Une fille a un malaise (*Conf. d'un enf. du siècle*, *op. cit.*, p. 158 à 161). Une amie de Rosanette, la Sphinx, a un crachement de sang (*E. S.*, I, p. 158). Et, si Frédéric croit apercevoir « des mondes entiers de misère et de désespoir, un réchaud de charbon près d'un lit de sangle », c'est peut-être parce qu'il a lu l'histoire de Frédéric, premier du nom, qui découvre Bernerette mourante, accroupie dans une chambre misérable, près d'un feu à demi-éteint (*op. cit.*, p. 504 ; cf. *R. H. L.*, p. 246). Quant au portrait de Rosanette, les hésitations, la pantomime de Pellerin, à qui Frédéric en a confié l'exécution, ses recherches de couleurs, de drapé, d'accessoires, de lointains, constituent une savoureuse et dure parodie du comportement de Pippo, fils du Titien, au travail

devant sa Béatrix (*Le Fils du Titien*, *op. cit.*, p. 453 et 467-468). Aussi bien l' « artiste » s'était-il décidé finalement « pour un Titien, lequel serait haussé d'ornements à la Véronèse »! (*E. S.*, I, p. 191). — Mais il est un trait que Flaubert a retenu de Sainte-Beuve pour les amours de son Frédéric et de sa Rosanette. On admirera encore une fois le passage de la notation abstraite à la figuration vigoureusement animée : « Qui de vous [...] n'a imaginé quelque diversion capricieuse, inconstante, et, aux pieds de son idole, sur les terrasses embaumées, n'a souhaité quelque grossier échange, quelque vulgaire créature qui passe ! » (*V.*, I, p. 170). Frédéric ne s'en tient pas à l'imagination ni au souhait, et, « par un raffinement de haine, pour mieux outrager en son âme Mme Arnoux », inaugure la Maréchale dans la chambre « préparée pour l'autre » (*E. S.*, II, p. 106). En quoi cette Rosanette joue bien encore *le rôle* d'une *Rosette* illustre, victime, elle, d'un badinage mortel, et des baisers qu'elle ne devait qu'au dépit d'un Lovelace, rebuté par l'orgueil de sa belle et coquette cousine. Mme Arnoux ne s'accuse-t-elle pas ? « Je fais mal ! J'ai l'air d'une coquette ! » (*E. S.*, II, p. 92).

Il y a aussi la jeune fille à épouser, et qui voudrait épouser. Elle s'appelle pour Amaury, Amélie de Liniers, pour Frédéric, Louise Roque. La première, aristocrate de province, est toute noblesse, dignité et pudeur, la seconde, roturière, de province aussi, exaltée et romanesque jusqu'à la provocation et au scandale. La politique des deux jeunes gens est celle du pis-aller. C'est une diplomatie qui hésite entre deux alliances, l'une convoitée, l'autre dédaignée, et, pour ne pas compromettre la première, diffère indéfiniment la conclusion de la seconde — et qui perd sur les deux tableaux. L'invention de prétextes dilatoires est, ici et là, l'objet d'une mise en œuvre insistante (*V.*, I, p. 35-36, 40, 150 ; II, p. 89 ; *E. S.*, II, p. 67, 189-190).

Il y a enfin la belle mondaine, femme du puissant personnage qui peut beaucoup pour ou contre l'imprudent mari de l'idole, Mme R..., épouse d'un « secrétaire intime », espèce nombreuse dans le roman des années 1830, Mme Dambreuse, épouse d'un banquier, espèce de plus en plus nombreuse dans le roman de la génération suivante... Jalouse elle aussi, même si, comme Mme R..., elle s'en tient aux fleurettes ; c'est d'elle que Flaubert emprunte pour Mme Arnoux certain rire aigu. Il lui faut l'aveu de son triomphe sur l'autre (*V.*, II, p. 67 ; *E. S.*, II, p. 234 et 239) [1]. Comme à Lady Dudley, du *Lys* (*R. H.*

1. Mme R. obtient cet aveu dans un moment typiquement romantique ; il fait nuit ; elle a chanté en s'accompagnant sur la harpe une romance ossianique ; elle montre à Amaury une étoile brillante (II, p. 67). C'est dans des circonstances analogues que Frédéric exécute pour Mme Dambreuse la première figure du rite de la séduction : « Elle se plaignit des poètes qui dénaturent la vérité, puis elle leva les yeux vers le ciel, en lui demandant le nom d'une étoile. On avait mis dans les arbres deux ou trois lanternes chinoises »... (*E. S.*, II, p. 186). L'intention parodique est évidente. C'est le thème de l'amour à l'étoile. Pour Balzac et *Le Lys*, cf. *R. H. L.*, p. 244. Il faut songer aussi au *Roman par lettres*, de Musset, à l'entretien nocturne de la princesse et de l'amoureux musicien.

L., p. 256). Frédéric, il est vrai, n'est pas chiche de cette sorte d'assurance ; il l'avait accordée déjà aux supplications de Louise (*E. S.*, II, p. 189). D'ailleurs cette victoire ne suffit pas à Mme Dambreuse. Il faut qu'elle humilie Frédéric dans le seul amour qu'elle lui sache au cœur. Elle en trouve l'occasion et l'instrument dans un menu objet qui appartint à Mme Arnoux. Frédéric ne transige pas et s'en va (*E. S.*, II, p. 271 à 273). Cette situation, Flaubert ne l'avait pas inventée. Mais bien Musset, qui avait partagé ainsi un jeune homme, Valentin, entre *deux maîtresses*, l'une, humble bourgeoise, Mme Delaunay, l'autre, grande dame, « plus qu'orgueilleuse, hautaine », la marquise de Parnes. Mme de Parnes offense l'autre amour qu'elle a senti très profond en Valentin, et déjà exerce sa vengeance sur un innocent substitut, un objet qui a passé par les mains de sa rivale. Valentin s'éloigne (*Les Deux Maîtresses*, *op. cit.*, p. 282 et *fin*). Cet objet, un coussin de tapisserie, destiné au fauteuil de Valentin, Mme de Parnes avait d'abord prétendu, en l'offrant à son amant, qu'il était l'œuvre de ses mains. Mme Dambreuse, pour le sien, fait « une chaise en tapisserie » (*E. S.*, II, p. 219). Il est piquant qu'un autre épisode de la même nouvelle, le chassé-croisé des mouchoirs d'initiales ou de qualité trop éloquentes, ait pu inspirer à Maupassant, qui avait hérité de son maître certain mépris de Musset, le thème et le mouvement d'un conte, *Les Épingles*, recueilli dans *La Main gauche*.

Ainsi sont-elles quatre pour un, quatre tentations, quatre directions offertes au choix hésitant d'un trop jeune voyageur, « quatre sombres routes en croix » « au plus épais de la forêt humaine », écrit Amaury (*V.*, II, p. 121). Il convient toutefois de préciser que Sainte-Beuve, qui n'a pas donné de nom ni de visage à la tentation joyeuse et facile, ne songe ici qu'aux trois autres. La quatrième, « la plus escarpée et la plus sauvage », conduira Amaury à la prêtrise). Or l'image de la forêt, tableau ou métaphore, et celle de la croix surgissent, symboliquement aussi, des pages de Flaubert. « Tel qu'un voyageur perdu au milieu d'un bois et que tous les chemins ramènent à la même place, continuellement, il retrouvait au fond de chaque idée le souvenir de Mme Arnoux » (*E. S.*, p. 71). Frédéric roule avec Rosanette en forêt de Fontainebleau : « Au centre des carrefours, une croix étendait ses quatre bras. » La suite, vision de poteaux penchés comme des arbres morts, de sentiers courbes et perdus sous les feuilles, accuse et développe l'intention (*E. S.*, II, p. 156). On incline à penser que la parabole de *Volupté* avait frappé Flaubert ; *L'Éducation* retient en effet l'épisode, nouveau tableau de genre, imaginé par Sainte-Beuve dans les pages précédentes, auxquelles la méditation sur les chemins en croix sert précisément de conclusion : la rencontre, dans la maison de l'une, des trois femmes que les convenances peuvent réunir. Amélie, Mme R..., dans la chambre de Mme de Couaën (*V.*, p. 119) — Mme Arnoux, Louise, dans le salon de Mme Dambreuse (*E. S.*, II, p. 176 à 190). Amaury et Frédéric sont là. « Conjonction

d'étoiles » sur une tête, dit Sainte-Beuve. Frédéric, la sienne lui tourne (p. 178, de surprise à l'aspect de Mme Arnoux, p. 187-188, de gloire, désiré et religieusement écouté qu'il est de toutes les trois, et de quelques autres).

C'est bien à Sainte-Beuve aussi que revient le mérite d'avoir observé les interférences qui s'établissent dans la conscience de son héros entre ces appels de natures si diverses. Balzac les ignora (*R. H. L.*, p. 256). Flaubert s'y appliqua avec un raffinement magistral de justesse et de subtilité, et sut ne point méconnaître celle que son prédécesseur avait oubliée, la confusion provoquée. Sainte-Beuve se borne à la constatation humiliante d'une coexistence, ou du moins d'une succession instantanée, du vœu de la « convulsion grossière » et de l' « aspiration platonique » (*V.*, I, p. 178), du goût de « quelque forme épaisse de beauté » et du « désir sans espérance » (*V.*, I, p. 230-231), — et à l'association, déjà sacrilège, de l' « image » de Mme R..., comme d'une proie malgré tout plus facile, avec la pensée de l'Inaccessible (*V.*, I, p. 216 ; II, p. 2, 11, 60). Flaubert maintient le chevauchement de la tentation joyeuse et de l'adoration : « Si Mme Arnoux venait à l'effleurer du doigt seulement, l'image de l'autre, tout de suite, se présentait à son désir, parce qu'il avait, de ce côté-là, une chance moins lointaine ; — et, dans la compagnie de Rosanette, quand il lui arrivait d'avoir le cœur ému, il se rappelait immédiatement son grand amour » (*E. S.*, I, p. 184-185). Mais, dans cette action réciproque des deux attraits contradictoires, dans cette double et inverse capture, s'opère une *contamination* qui avait échappé à Sainte-Beuve. « [Il] ne dout[ait] pas que la Maréchale ne devînt bientôt sa maîtresse. Ce désir en éveilla un autre ; et [...] il eut envie de voir Mme Arnoux » (*E. S.*, I, p. 171). Si le souvenir de la pauvre Louise n'a d'autre pouvoir que d'appeler celui de Mme Arnoux pour s'y abolir (*E. S.*, I, p. 205-206), il appartient, une fois au moins, à Mme Dambreuse, à l'instant où elle cède à Frédéric, de brouiller dans l'esprit de son amant l'identification de la réminiscence qu'elle a suggérée : « ... et il y eut comme une suspension universelle des choses. Alors, des soirs semblables, avec des silences pareils, revinrent dans son esprit, confusément. Où était-ce ?... » (*E. S.*, II, p. 211). Et lorsque Frédéric doit s'avouer sa désillusion [1] : « Il n'en feignait pas moins

1. Sans doute parce que cet amour n'est pas le vrai, « qui aim[e] l'oubli, le silence, les bois [...] dans la présence, ou dans la pensée de l'être aimé », mais qu'il « usurpe le nom du premier », qu'il est « vain, agréable, mêlé de grâce et de malice, s'accommode et aspire à tous les raffinements de la société, et n'est qu'un prétexte plus ingénieux pour en parcourir les jouissances », se satisfait de « faire illusion ou envie aux autres », plutôt que « de se posséder en effet », si bien que les âmes qui « veulent aimer » de la sorte, et « veulent se faire croire l'une à l'autre qu'elles s'aiment », « ne le peuvent » (*V.*, II, p. 78 à 91). C'était l'amour d'Amaury pour Mme R. Or, Frédéric obtient le suprême consentement de Mme Dambreuse au prix de clowneries, de propositions bouffonnes et d'affirmations d'insouciance. Et, lorsqu'il est arrivé à ses fins, il lui semble « qu'il entr[e] définitivement dans le monde des adultères patriciens et des hautes intrigues. Pour y tenir la première

de grandes ardeurs ; mais pour les ressentir, il lui fallait évoquer l'image *de Rosanette ou de M^me^ Arnoux* » (*E. S.*, II, p. 220).

Mes yeux le retrouvaient dans les traits de son père....

... Cette confusion, Phèdre la subissait, seulement. Frédéric la concerte et la redouble, pour les besoins de son action virile, deux fois impie. Il en joue même avec une sorte d'humour sombre. Il se partage entre Rosanette et M^me^ Dambreuse, à l'insu de l'une comme de l'autre :

Bientôt, [s]es mensonges le divertirent. Il répétait à l'une le serment qu'il venait de faire à l'autre, leur envoyait deux bouquets semblables, leur écrivait en même temps, puis établissait entre elles des comparaisons ; — il y en avait une troisième toujours présente à sa pensée. L'impossibilité de l'avoir le justifiait de ses perfidies, qui avivaient le plaisir en y mettant de l'alternance. (*E. S.*, II, o. 238).

Sur le thème, en est ici greffé quelque autre.... C'est à nouveau l'amant entre deux maîtresses, et qui, cette fois, le sont vraiment, du moins au sens contemporain du terme ! Faut-il rappeler Valentin, qui donne à M^me^ Delaunay et à M^me^ de Parnes deux bagues pareilles ? et ce *commentaire* de Musset, qui semblait attendre la figuration flaubertienne :

C'est une chose presque infaillible que ceux qui se familiarisent avec un péril quelconque finissent par l'aimer. Toujours exposé à voir sa double intrigue découverte par un hasard [ce qui advient à Frédéric le jour où elles sonnent à sa porte presque à la fois ; *E. S.*, II, p. 238], obligé au rôle difficile d'un homme qui doit mentir sans cesse, sans jamais se trahir, notre étourdi se sentit fier de cette position étrange ; après y avoir accoutumé son cœur, il y habitua sa vanité. (*Op. cit.*, p. 373.)

Ainsi la victoire demeure-t-elle à l'Inaccessible, mais une victoire impure. « ... Il eut d'autres amours encore. Mais le souvenir continuel du premier les lui rendait insipides ; et puis la véhémence du désir, la fleur même de la sensation était perdue [...]. Et il supportait [...] l'inertie de son cœur » (*E. S.*, II, p. 277).

Cela chante une note que Flaubert recueillait d'un violon plus ancien encore. C'était en 1804, l'année de *Valérie*. Et une réédition de cet ouvrage aussi devait être préfacée par Sainte-Beuve, en 1833. Obermann, qui renonce à l'amour d'une femme mariée, se retire dans une solitude pour oublier ; mais cet oubli n'est qu'une « impuissance d'aimer désormais, ainsi que ces hommes en qui une passion profonde a détruit le pouvoir de sentir une affection nouvelle » (Sénancour, *Obermann*, Arthaud, Grenoble, 1947, t. II, p. 248).

Mais lorsque Flaubert écrivait, ne songeant qu'à lui-même, et plusieurs années avant de transposer sa propre expérience en l' « histoire » de Frédéric : « Chacun de nous a dans le cœur une *chambre*

place, il suffisait d'une femme comme celle-là. Avide sans doute de pouvoir et d'action [...] elle désirait quelqu'un de fort pour la conduire ? Rien d'impossible maintenant [...]. Son cœur débordait d'orgueil » (*E. S.*, II, p. 210 à 212).

royale. Je l'ai murée, mais elle n'est pas détruite » (lettre à Amélie Bosquet, nov. ou déc. 1859), n'est-ce point parce qu'Amaury, prêtre, gardait au fond de soi cette sorte de « *sanctuaire*, [de] *tombeau*, auquel, en chaque route, nous ramènent de prompts sentiers à nous seuls connus », et dont nous « rev(enons) sans cesse avec une émotion indéfinissable » ? (*V.*, II, p. 270-271). Et ne faut-il point retenir comme un échec à l'opinion sommaire que l'on se forme parfois de la création littéraire dans le roman réputé « personnel » ou « autobiographique », et aussi comme une indication bien nette du rapport que l'émule, intentionnellement, établissait de son œuvre à celle de son prédécesseur, le choix que fit, pour son personnage, le *romancier* Flaubert, contre son propre cœur d'homme, si fidèle jusqu'après la guerre à « [sa] toujours aimée », à « [sa] vieille tendresse », le choix, l'attitude condamnés par Amaury ? « L'adoré sépulcre qu'il s'était promis de visiter toujours », le jour où lui revient après tant d'années une visiteuse à la tête blanchie, Frédéric, indifférent, impatient même, s'aperçoit qu'il s'en est, en fin de compte, « lassé » et « l'a laissé choir et se recouvrir de terre » (*V.*, II, p. 270).

Il faut, et l'on peut désormais, aborder à des rivages plus reculés des deux romans, et de deux pensées. Ce que l'un et l'autre des romanciers ont voulu signifier par la substance et l'organisation anecdotique de la fable, c'est une certaine qualité d'âme, un certain style de vie, une certaine conception de l'homme et des choses. Et, ici encore, des analogies évidentes — concertées lorsqu'on les envisage du côté de Flaubert — recouvrent et manifestent à la fois une opposition essentielle, qui rend compte de beaucoup d'autres.

Certaine qualité d'âme ? Pour des raisons profondes, auxquelles la rencontre de l'Inaccessible offre une occasion de s'exercer, et dont elle corrobore l'effet, Amaury et Frédéric souffrent d'une maladie morale, qui réside dans la dissociation du vouloir et du pouvoir, de la pensée et de l'action. Sainte-Beuve recueillait et Flaubert dérivait de la sorte un des courants fondamentaux du romantisme, et d'abord du romantisme allemand. Voici de quelle manière Gœthe définissait la forme d'esprit de son Werther :

> Tous les désagréments qui avaient pu lui arriver dans sa vie active (...), tous ses échecs, tout ce qui l'avait pu blesser, emplissait son âme comme d'une houle. Il se jugeait, par tout cela, comme autorisé à l'inaction, il ne voyait plus aucune perspective s'ouvrir devant lui, il se trouvait incapable de prendre en main un quelconque des leviers avec quoi l'on s'attaque aux affaires de la vie courante, et c'est ainsi que finalement, s'abandonnant tout entier à ses étranges sensations et réflexions, à son infinie passion, il s'en alla dans l'éternelle monotonie de ses tristes relations avec l'aimable et bien-aimée jeune femme dont il troublait la paix, s'attaquant à ses propres forces, les consumant sans but, sans espoir, il s'en alla, dis-je, de plus en plus vers une triste fin. (*Trad.* et *op. cit.*, p. 119.)

Sainte-Beuve, selon sa très didactique façon, formule, et dès le

début de l'œuvre, le principe de cette contradiction qu'il trouve dans l'histoire ; plus précisément, cette contradiction interne n'est à ses yeux que l'effet d'une autre, qui s'établit entre une fidélité dont le personnage trouve l'obligation dans une tradition héréditaire, et le mouvement où la réalité contemporaine de l'histoire emporte toute chose :

> La terre tremble, les nations se choquent sans relâche, et nous n'y sommes pas, et nous ne pouvons en être, ni contre ni avec la France [...]. Les rois sont tombés, et, du fond de l'exil, la voix des leurs ne nous arrive plus. Nos pères, qui devaient nous conseiller, nous ont tous manqué en un même jour et n'ont pas de tombe. L'oubli à notre égard a remplacé la haine, et ce n'est plus la hache, mais le dédain qui nous retranche. Au tonnerre roulant des batailles nous opposons ici des trames d'araignée et des chuchoteries de complots. (*V.*, I, p. 36-37 ; cf. I, p. 216 : « Entendre crier *la bataille* et ne pouvoir sur aucun point la livrer ».)

L'un des plus incontestables mérites de Sainte-Beuve est d'avoir situé, magistralement, le drame et l'évolution d'une conscience individuelle dans un contexte historique défini. Il le fit avant l' « enfant du siècle ». Flaubert le fit après eux, et quoi qu'il ait pu dire de l'un, à l'exemple de tous les deux.

Il résulte de cette donnée initiale d'étranges suites morales. Amaury ne sait point disposer les circonstances où exercer le besoin d'agir, de créer quelque chose et soi-même, qui le tourmente. Ou bien il s'en lasse et détourne vite, comme il advient de ses velléités poétiques (*V.*, I, p. 38). Plus généralement, il attend. Ce n'est point que l'occasion, et la grande, la politique, se refuse toujours. Elle vient une première fois des côtes bretonnes, sous les espèces de la conjuration monarchique où trempe le marquis de Couaën : « Le monde *intérieur* se peuplait enfin pour moi, le monde *du dehors* et de l'action allait s'ouvrir » (*V.*, I, p. 103 ; les italiques ne sont pas de Sainte-Beuve). Elle reviendra, *du point opposé de l'horizon*, géographique et politique, d'Austerlitz prochain, et sous les traits du capitaine Remi : « ... Votre espoir me rend la vie. Dites, puis-je arriver, assister avec vous à cette bataille d'Empereurs où vous allez courir ? » (II, p. 203). Deux fois, Amaury arrive trop tard. Dans l'intervalle de l'espoir et de l'échec, les objections d'une conscience trop lucide, qui pèse les chances, les risques, et s'inhibe au reste dans la supputation anticipée d'un obstacle : « ... je retombai peu à peu, selon le penchant de ma nature, à considérer les difficultés de l'entreprise, ses lenteurs, et la déconvenue probable avant un commencement même d'exécution » (I, p. 232 ; cela, dès la p. 104). Aussi bien, Amaury ne désire-t-il point d'agir par choix convaincu, appelé par la représentation d'une fin positive et souhaitable de son action. Mais pour agir, simplement. Pour la forme pure et le bienfait de l'action. Par dessein de santé morale. Comme cet autre personnage illustre qui, en cette même année 1834, sur un théâtre imaginaire, accomplit un meurtre sans la moindre

ambition ou illusion d'efficacité, sans haine même de sa victime, mais plutôt des hommes et de l'avenir, et surtout par hygiène personnelle, par un besoin frénétique d'unité et de continuité intimes, attiré seulement par l'acte qu'il avait conçu naguère dans l'enthousiasme d'un idéal politique : Lorenzo de Médicis. Lui, du moins, aboutit. Amaury n'est déterminé que par son « ennui », par sa vide « impatience d'agir » ; il ne se propose que « l'emploi chevaleresque de ses forces », et non la « satisfaction d'une haine politique » (*V.*, I, p. 219). Un acte gratuit, déjà, encore qu'il le faille entendre dans un sens différent de celui que devait accréditer l'histoire de nos idées et de nos lettres. L'Aventure, et manquée. Dans la voiture qui l'emporte vers le Rhin, Amaury sommeille... « et quand je me réveillais ensuite par degrés, il me semblait, en me trouvant en cette place et dans ce voyage, que je continuais un songe absurde, le cauchemar d'un malade » (II, p. 205). A Kehl, l'attend la nouvelle de la « grande victoire ». Les jeux sont faits, — sans lui. « J'étais peu surpris. Je reconnaissais là ce que j'appelais mon destin » (II, p. 207).

« Je voudrais vouloir, et je ne veux pas ! » (I, p. 150). « Une volonté vacillante et bégayante, plus inarticulable que jamais » (II, p. 89). Il s'agit, ici et là, de l'exécution de la demi-promesse qui le lie à M^lle^ de Liniers. Dans tous les ordres, c'est la même paralysie. S'agit-il de consentir enfin le pas décisif de la débauche : « C'était toujours la même façon ruineuse de pousser à bout au-dedans, de mûrir, de *pourrir* presque en moi la pensée du mal avant l'acte, d'amonceler mille ferments mortels avant de rien produire » (I, p. 173).

Mis par le hasard dans la difficulté de choisir, Amaury trouve dans son indécision l'avantage de ne sacrifier aucun des possibles, et même la volupté d'une fictive possession de tous : « Tous mes anciens tableaux d'avenir, toutes mes puissances d'illusion se remuèrent. Je voyais en ce moment passer à la fois tout ce que j'avais combiné et caressé dès l'enfance, et le reste qui parlait de se réaliser encore » (I, p. 215). Il s'opère une inversion des démarches et des pouvoirs ordinaires : la conscience préfère aux représentations que lui renverrait un monde réel modifié à son gré, la docilité d'une société imaginaire : « Et je n'avais pas besoin, pour que ce fût là mon roman de bonheur, de le croire aucunement réalisable ; car il continuait de flotter à mes yeux en ces moments mêmes où j'espérais une tout autre issue » (I, p. 223). La jeunesse d'Amaury « se passe ainsi à rêver dans des sentiers déserts » (I, p. 115).

Rejeté de la sorte à la contemplation de soi, refoulé en lui-même, Amaury se complaît dans cette sorte de solipsisme, se donne les joies stériles et trompeuses de Narcisse. Il croit pouvoir se reconnaître une « nature née pour le bien » (II, p. 93) ; son inertie, ses faiblesses, il les exalte, il y découvre le sceau de l'excellence et de l'exception : « Devant les autres faiblesses humaines qui feraient les fières, je les relève, ou du moins je soutiens [...] que dans les nôtres, si elles sont

plus inactives et paralysées, c'est qu'il entre plus d'âme aussi, un reste de scrupule spirituel, un élément infirme qui n'a plus la force d'être bon, mais qui en a la conscience, qui empêche de passer outre, qui suspend et neutralise... » (II, p. 95-96).

Dans ce développement moral, on a reconnu celui de Frédéric, à deux nuances près, qui sont d'ailleurs de grande importance. Ce serait méconnaître l'exigence première de l'esthétique flaubertienne que de rechercher dans l'œuvre l'expression dogmatique de la contradiction fondamentale. Mais, en vrai romancier, Flaubert l'a incessamment figurée. L'antagonisme historique, à la fin du règne de Louis-Philippe, n'est plus entre la monarchie légitimiste et l'Empire, mais entre le régime de Juillet qui garantit les avantages économiques de la bourgeoisie censitaire et une République, qui serait, dans l'esprit des uns, la promotion politique de la petite bourgeoisie, dans l'esprit des autres, la promotion politique et *sociale* de la masse ouvrière. L'antagonisme se dédouble, et le latent se développe dès les premiers jours de la deuxième République, au point de briser assez promptement bien des alliances, et de réconcilier bien des adversaires de la veille. Frédéric est de petite et pauvre bourgeoisie provinciale, avec du côté de sa mère, une ascendance aristocratique (*E. S.*, p. 14). Sous Louis-Philippe et Guizot, il est républicain, comme son ami d'enfance Deslauriers. « Leur haine du gouvernement avait la hauteur d'un dogme indiscutable » (I, p. 73). « Tous [avaient] contre le Pouvoir la même exaspération. Elle était violente, sans autre cause que la haine de l'injustice » (II, p. 79). Toutefois Frédéric fait un substantiel héritage, vingt-sept mille francs de rentes (I, p. 125). Ce qui lui vaut les avances du puissant banquier et homme politique Dambreuse, ci-devant comte d'Ambreuse, qui ne porte pas la République dans son cœur (I, p. 241), — et des parts d'actionnaires, des offres de responsabilité dans un conseil d'administration (I, p. 241). Il gagne à la bourse, et, le jour même, devant le banquier qui a orienté son placement, se livre à une diatribe révolutionnaire (II, p. 49). Il hésite et flotte. Pendant les journées de février 1848, il « se réforme » à sa manière, avec... Rosanette, erre dans la foule, comme absent, entend la fusillade du boulevard des Capucines : « Ah ! on casse quelques bourgeois, dit Frédéric tranquillement » (II, p. 105). Il posera sa candidature à l'Assemblée Nationale, — sur le conseil de Dambreuse : « Il obtiendrait les suffrages des ultras, vu ses opinions personnelles, celui des conservateurs, à cause de sa famille. « Et peut-être aussi, ajouta le banquier en souriant, grâce un peu à mon influence »... « Une sorte de vertige l'éblouit. Les grandes figures de la Convention passèrent devant ses yeux »... (II, p. 122-123). Il ne fait rien, que s'écœurer à loisir dans les clubs populaires. Dambreuse est élu (II, p. 148). Lorsque gronde la grande colère de juin, il part pour une promenade en forêt de Fontainebleau. Le tambour roule au loin. « Ah ! tiens ! l'émeute ! disait Frédéric avec une pitié dédaigneuse » (II, p. 161). Il apprend la

blessure de son bon ami, l'ouvrier Dussardier. Revient (II, p. 165 sq.)... Lorsque, le 2 décembre 1851, l'état de siège est décrété, et l'Assemblée dissoute, il prend le train de Nogent. Il épousera Louise. Il arrive devant l'église Saint-Laurent, lorsque, sous le portail, elle apparaît, couverte d'un voile blanc, au bras d'un autre (II, p 275). Il revient à Paris. Pour voir tomber Dussardier, au cri de « Vive la République ! » (II, p 276).

Trop tard, toujours trop tard.

Frédéric, divisé, comme son aîné, a attendu les occasions qu'il ne savait ni ne pouvait créer. Elles sont venues. « Le hasard l'avait servi » (I, p. 25). « Le hasard lui offrait un auxiliaire, c'était de bon augure, il fallait le saisir » (I, p. 187). « Cette caresse de la fortune lui redonna confiance. Il se dit qu'il n'avait besoin de personne » (II, p. 43). Dambreuse joue un peu auprès de lui le rôle du marquis de Couaën, Deslauriers, celui du capitaine Remi. En fait, il passe comme un somnambule au milieu de toutes ses chances, avec un art consommé de ne jamais voir et de lasser la perche qui se tend. L'originalité de Flaubert est sensible, la retouche, admirable, à force de difficulté vaincue : Sainte-Beuve avait voulu la *succession* de la tentation monarchiste, puis de la tentation impériale. Flaubert a préféré la *simultanéité* ; cette simultanéité même, il l'a conjuguée avec une autre, celle des chances amoureuses. Et l'on sait assez quelles contaminations s'opèrent à la faveur de la coexistence des convoitises féminines. Il en résulte la plus inextricable confusion du jugement, de l'émotion et de la volonté. Dans l'immobilité en quoi s'équilibrent et se détruisent les attraits antagonistes, où s'exaspèrent tous les mauvais démons, l'analyse paralysante, la prudence, l'esprit de défaite. « Il ne fit rien, ne tenta rien — immobilisé par la peur de l'insuccès » (I, p. 30). « Bah ! tout ce que j'aurais pu faire eût été complètement inutile ! » (I, p. 97) ; c'est ce qu'Amaury appelait son « destin ».

Il a pourtant formé des ambitions dont il est le seul arbitre, la poésie, la musique, le roman, la peinture, l'histoire (I, p. 21, 32, 66, 236). Il en advient ce qu'il était advenu de celles d'Amaury et de celles qu'une illustre romancière, morte naguère, prêtait à son père : des titres sur des cahiers. Quelques ébauches peut-être.

Mais au vrai, Frédéric arrive-t-il trop tard ? Fut-il jamais en course ? La voiture qui emporte Amaury, même si elle doit s'arrêter sur le Rhin, roulait du moins vers Austerlitz. Frédéric part aussi, et deux fois, mais le dos à l'événement. Et là réside l'autre rectification et l'autre originalité de Flaubert : il reste à Amaury, même si l'effet en doit être compromis par les objections corrosives de la conscience, le sens primordial qui, dans l'action, reconnaît la suite naturelle d'un désir et un effort tendu vers un résultat défini, et, s'il faut que le résultat, par l'impossibilité du choix, se dépouille de tout prestige, une condition de santé. Si l'exténuation du vouloir, la nonchalance même de tout résultat l'inclinent à préférer le commerce commode

de l'imaginaire, le caractère illusoire de cette compensation ne lui échappe pas. Il se juge. Le résultat, même le plus convoité, Frédéric en a peur. Devant l'acte, il fuit, et d'un jarret d'autant plus rapide que l'objet est plus proche, que, d'aventure, il vient à lui. Louise, un jour qu'il la serre d'un peu près, s'offre littéralement. « Les scrupules de sa probité furent inutiles » (Flaubert, de toute évidence, pense « superflus ») ; « devant cette vierge qui s'offrait, une peur l'avait saisi » (II, p. 66) [1]. « L'action, pour certains hommes, est d'autant plus impraticable que le désir est plus fort » (I, p. 217). C'est qu'au fond, ils aiment mieux le désir. D'abord, sans doute, parce que l'accomplissement de tel désir les contraindrait au sacrifice de quelques autres, puis, bientôt, parce que l'accomplissement même du désir, ils l'anticipent comme une déception, comme l'abolition d'un état, la fin d'une attente merveilleuse. Frédéric, étudiant pauvre, a considéré avec envie le défilé des voitures de l'Étoile à la Concorde (I, p. 31). Puis, un jour, la fortune venue, il descend à son tour en berline la prestigieuse avenue, assis à côté d'une jolie femme : « Il le possédait, ce bonheur-là, et n'en était pas plus joyeux » (II, p. 10). Conçoit-on plus fidèle figuration de la leçon de *Werther* :

> Il en est des lointains comme de l'avenir ! Tout un monde crépusculaire s'étend devant notre âme, notre sensibilité s'y plonge, s'y perd de même que notre regard, nous aspirons, ah ! du fond du cœur, à donner tout notre être, pour que la volupté d'un unique, d'un grand, d'un magnifique sentiment le remplisse entièrement. Et, hélas ! lorsque nous y courons, lorsque là-bas est devenu ici, tout est après comme avant, nous restons là dans notre pauvreté, dans nos étroites limites, et notre âme assoiffée se tend vers le rafraîchissant breuvage qui lui a échappé. (*Op. cit.*, p. 29.)

Quant à l'appréciation complaisante de soi, elle ne manque pas plus à Frédéric qu'elle ne faisait à son aîné : « Il trouvait que le bonheur mérité par l'excellence de son âme tardait à venir » (I, p. 5).

(A suivre)

André Vial.

1. On lit, certes, dans *Volupté*, et précisément à propos de la dérobade par quoi Amaury répond à l'attente de l'homologue de Louise, Amélie : « Bonheur accordé qui s'offrait alors, et dont je ne voulus pas : quel cœur un peu réfléchi ne s'est pas troublé, n'a pas reculé presque d'effroi au moment de vous presser et de vous saisir ! » (I, p. 39). Et la phrase devait être rappelée ici. Mais il ne s'agit, pour Amaury, que du refus d'un choix, et d'un mariage, qui compromettrait prématurément toutes les autres chances, — sous la plume de Flaubert, qui devait se souvenir, du refus d'une jeune fille, et d'une volupté, qu'il suffisait de cueillir.

COMPTES RENDUS

Raymond ... de Fourquevaux, The Instructions sur le faict de la guerre, éd. G. Dickinson. Un vol. in-8° de cxlviii pages et 4 ff + 111 ff. University of London, The Athlone Press, 1954.

Il y a quarante ans, dans la *Revue du XVI^e siècle*, Abel Lefranc avait fait un chaleureux éloge de ces *Instructions* qui furent trouvées en manuscrit dans les papiers de feu Guillaume du Bellay, seigneur de Langey, et qui lui furent attribuées (c'est le fils de Fourquevaux qui les restitua à son père, en 1643). Leur succès fut européen. Lefranc en souhaitait une réédition prochaine. Elle nous arrive de Londres, sous la forme d'une reproduction anastatique de la première édition (Paris, 1548). Miss Dickinson, qui a pris cette louable initiative, fait précéder le texte d'une copieuse et fort utile introduction. Elle y décrit les divers éléments de l'armée française au xvi^e siècle et son organisation, énumère les autres traités français d'art militaire depuis Honoré Bonet jusqu'à Gontaut-Biron, résume la vie de Fourquevaux, met en lumière ses projets de réforme, et fait un tableau de ses emprunts aux anciens et aux modernes [1].

Dans cette introduction, on voit combien les armées du temps étaient redoutables aux civils ; des peines terribles étaient édictées contre les soldats coupables de fautes militaires et de forfaits, mais elles ne semblent pas avoir été efficaces. Miss Dickinson fait ressortir le caractère composite de ces traités. La cavalerie était encore l'élite de l'armée ; mais les armes à feu — l'artillerie, cette « damnable invention » (p. xliv), — jouaient dans les combats un rôle de plus en plus important. Les gens de guerre révéraient le génie militaire de Jules César et cherchaient des règles chez Végèce et Frontin ; mais il fallait s'adapter à des formes de combat et à des engins que les Anciens n'avaient pas connus. Je cite cette heureuse formule : « Ils venaient au combat, la tête pleine des maximes de Frontin et Végèce, et une arquebuse entre les mains ».

Fourquevaux est à la fois humaniste et technicien. Il se réfère souvent à l'histoire militaire des Anciens ; mais il n'invite à suivre leur exemple que là où il peut être encore profitable. Et il cite beaucoup d'épisodes des récentes guerres d'Italie ; en outre, il porte un vif intérêt aux usages militaires des Turcs. Intelligent et non-conformiste, il a vu de près l'insubordination des mercenaires, l'indiscipline des troupes. Il propose des lois militaires très sévères ; entre autres cas relevant de la peine capitale, il énumère le blasphème, les mauvais traitements infligés aux gens du pays, le viol, etc... Il a un esprit pratique : dût-on se moquer de lui, il défend de tuer et d'enterrer des animaux à l'intérieur du camp et de satisfaire ses besoins ailleurs que dans des fosses spéciales.

On lira au folio 53 ses réflexions judicieuses sur les dangers que comporte l'invasion d'un pays étranger ; les lecteurs du temps en trouvaient l'application dans l'invasion de la Provence par les troupes de Charles-Quint.

1. Nombreux emprunts à l'*Arte della guerra* de Machiavel, dont il suit le plan. Fourquevaux reconnaît franchement qu'il utilise de près des textes latins ou italiens (f° 42 v°).

Fourquevaux pose dans son « proème » le problème moral de la guerre. Il se fonde sur la doctrine évangélique pour blâmer, comme l'avaient fait Érasme et Rabelais, les guerres offensives. Contre les Turcs, il faut se défendre et délivrer les communautés de fidèles réduites en captivité ; mais c'est par l'exemple et la parole, et non par la force, qu'on peut convertir les Infidèles. Par souci d'humanité, il demande qu'on interdise dans les villes prises les pillages et les violences.

Un tel sujet ne se prête pas aux recherches de style. Mais les phrases sont claires, bien construites ; Fourquevaux use de mots précis, souvent vigoureux et imagés (*à un doigt de leur nez, avoir un seul poil de bien assuré, écartés comme perdreaux*, etc...). Lire, par exemple, le récit d'une bataille fictive (f° 35).

Cette savante édition ne mériterait que des éloges si l'index contenait tous les noms de personnes qui sont nommés dans les *Instructions* (par ex., Budé, f° 86), et si le glossaire était plus étoffé. Combien un dictionnaire de la langue militaire au XVI^e siècle serait utile ! [1]

RAYMOND LEBÈGUE.

Pierre Gassendi, sa Vie et son Œuvre, Journées Gassendistes d'Avril 1953. Paris, Albin Michel, 1955. In-8° de 200 pages.

La vie, le caractère et la philosophie de Gassendi sont étudiés par M. B. Rochot, qui lui a consacré ses thèses. On lit avec plaisir l'exposé de M. Rochot sur la vie et le caractère de son héros : clair, mesuré, solide. Rien de tel qu'une chronologie exacte pour éclaircir certains problèmes.

Mais M. Rochot esquisse dans son récit le portrait intellectuel de Gassendi. On sait que l'illustre chanoine est encore un « signe de contradiction », comme dit l'Évangile : témoin certain article véhément de *La Pensée* d'octobre dernier, la thèse de M. Pintard et la polémique qui l'a suivie, un autre article tout récent aussi du *Bulletin de l'Éducation Nationale* qui s'appuie sur la thèse de M. Pintard. M. Rochot montre comment chez le prêtre le culte de la raison a pu s'accommoder de la fidélité à la foi religieuse, comment il a pu avoir sa place dans la Tétrade sans se compromettre avec le padouan Naudé, le sceptique Le Vayer ou le trop gallican Guy Patin et sans négliger ses devoirs sacerdotaux ; comment même il a pu être l'ami et le familier de Luillier sans qu'on puisse y soupçonner autre chose qu'une amitié indulgente et moralement bienfaisante.

Nous n'avons pas l'autorité suffisante pour rendre sentence entre les deux camps. Mais des longues promenades que nous avons faites dans ces domaines et de la lecture même de Gassendi, il nous a toujours paru que c'était chose grave et délicate de soupçonner la foi d'un prêtre d'ailleurs sérieux, parce qu'il hésite devant certains problèmes scientifiques ou philosophiques.

On pouvait n'accepter pas l'innéisme de Descartes par regret des « cinq voies » des thomistes ; on pouvait même rejeter le finalisme traditionnel ; on pouvait se réfugier dans le fidéisme — tellement à la mode à cette époque ! — ou même dans un certain agnosticisme qui se reliait très bien encore à la tradition dionysienne sans pour cela que le digne Gassendi, le pieux Pierre Petit pussent être soupçonnés d'esprit libertin ou de penchant à l'athéisme, comme ils l'ont été. On pouvait regretter la sotte condamnation de Galilée, dénier aux cardinaux le droit de juger en cette matière, contester la portée des textes bibliques, réserver son jugement et en appeler de

1. Parmi les ruses de guerre, Fourquevaux mentionne la manière d'enivrer les troupes ennemies ; il l'emprunte à Frontin et à Machiavel. Dans la guerre des Dipsodes, Rabelais s'est souvenu de cette ruse traditionnelle.

cette condamnation, sans pour cela être hérétique. De Launay, gassendiste, Barbay, scolastique, J.-B. du Hamel « le saint prêtre », secrétaire de l'Académie des sciences, Cureau de la Chambre, Bernier, Huet même ont éprouvé le même scrupule que Gassendi. Tous ces gens mentaient-ils à leur conscience ? Il nous semble que c'est surtout notre temps qui a dramatisé cette affaire. Pascal et ses contemporains laissaient à Dieu le soin de faire tourner les cieux et s'occupaient plutôt des mouvements de leur âme. Avant l'affaire Galilée on enseignait le copernicianisme (à Paris dès 1550, quoi qu'ait prétendu Plattard) sans s'embarrasser de la Bible.

M. Rochot fait encore un exposé systématique de la philosophie de Gassendi ; M. Koyré étudie le savant. Tous deux sont d'accord pour regretter que le goût et la pratique de l'expérimentation que Gassendi partage avec ses contemporains ne l'ait mené, faute de l'appui des mathématiques, qu'à une physique morcelée et fragmentaire.

Son influence a été étudiée par M. Mongrédien pour l'influence contemporaine, par M. A. Adam pour l'influence posthume. L'impression est que l'action du gassendisme a été faible, « diffuse et difficile à préciser » dira Henri Berr. M. Mongrédien a fait défiler les noms de ses élèves supposés sans réussir, nous semble-t-il, à ajouter, malgré son érudition, rien d'important aux études de M. Pintard. Il a pourtant essayé, sur le cas de Molière, de défendre Grimarest contre Michaut : contredit par M. Rochot, il a dû reculer.

M. Adam par une méthode contraire a esquissé une vue panoramique de l'influence posthume : ensemble très suggestif, mais un peu cursif. Pour mesurer l'influence de Gassendi sur la morale de la génération classique, peut-être aurait-il été prudent de faire d'abord la part des vulgarisateurs de l'épicurisme qui depuis Laurent Valla, par Erasme, Le Caron, Cholières, Montaigne, ont accoutumé les oreilles chrétiennes à accepter le mot de volupté au point de découvrir un *Épicure chrétien et spirituel*. Celui du chanoine est-il encore chrétien ? *Non nostrum inter vos....*

Nous ferons la même remarque sur l'âme du monde. Cette croyance n'est ni de Gassendi, ni de Bernier. On a consacré un gros livre à l'étudier chez les anciens et il y aurait bien du travail pour qui voudrait en débrouiller les sources et les manifestations à travers la Renaissance.

Sur le plan littéraire qui nous intéresse spécialement, M. Adam, à propos du « vitalisme dynamique » de Gassendi, amène la question de l'âme des bêtes. Nous aurions mauvaise grâce à revenir sur les discussions d'il y a vingt ans ; nous ne répondrons même pas à certaines notes de l'*Histoire de la littérature classique* qu'explique une très honorable fidélité à un ami et à un maître. Tout le monde convient que la théorie de La Fontaine est, directement ou indirectement, gassendiste ; il reste à déterminer quel a été l'intermédiaire réel. Les relations de La Fontaine avec Bernier ne pourront être établies qu'après qu'on aura une chronologie exacte du séjour de Bernier en France après son retour d'Orient (1669). Le récit du voyage de Locke en France, publié, récemment, nous a beaucoup déçu. Bernier est à Versailles en octobre 1677 ; mais trois mois après il est à Lyon, puis à Grenoble, comme nous l'avons montré il y a 20 ans. Et le privilège des *Fables* est de juillet précédent. Attendons des précisions sur cet aspect, minime au reste, de l'élaboration des *Fables*.

Mais nous relevons avec plaisir la page (163) où M. Adam suggère que Locke pourrait bien avoir pris à Gassendi cette idée que Dieu a pu donner à la matière la faculté de penser. Il y a longtemps que nous avons, pour notre compte, adopté cette vue. On sait que c'est là l'un des axiomes du matérialisme du XVIII^e^ siècle, que Voltaire a emprunté à Locke pour le vulgariser, que les apologistes de Ditton à Tournemine, à Prévost, à L. Racine et jusqu'à De Maistre, ont rejeté avec indignation. Gassendi serait

ainsi par sa théorie de l'âme matérielle des animaux un intermédiaire entre Lucrèce et La Mettrie et d'Holbach. Là encore le *Voyage en France* de Locke est bien décevant. Quand il rencontre Bernier, il n'est question que de médecine ou du voyage des Indes, et l'on en a écarté systématiquement les pages philosophiques. Il a lu Guillaume Lami, pourtant. Nous avons bien regretté de n'avoir pu entendre à Digne cet été la conférence de M. G. Coirault sur ce sujet et n'avons pu lire encore non plus le livre de M. G. Bonno sur les *Relations intellectuelles de Locke avec la France* (1955) : deux études que nous espérons favorables à notre commune hypothèse.

Henri Busson.

P. Jansen, De Blaise Pascal à Henry Hammond. Les Provinciales en Angleterre. Préface de Gabriel Le Bras. Un vol. in-8° carré de 138 pages. **Paris, Librairie Philosophique J. Vrin, 1954.**

Présenté à l'École des Hautes-Études en 1951, ce mémoire se recommande par des qualités de clarté, de méthode et de précision minutieuse. Des textes anglais assez rares y sont, en outre, reproduits en appendice. Le sujet en est très nettement limité : il s'agit de la traduction anglaise des *Provinciales*, parue en septembre 1657 et, par conséquent, antérieure de plusieurs mois à l'œuvre de Wendrock. Mademoiselle Jansen n'attache que peu d'importance au fait qu'Anthony a Wood attribue ce travail à John Davies, traducteur professionnel, mais elle en étudie longuement la *Préface* qui, comme celle de la seconde édition (1658, 1679) et celle du *Journal of all Proceedings between the Jansenists and the Jesuits* (1659), est signée des initiales H. H. Mademoiselle Jansen pense qu'elles dissimulent un important théologien anglican, Henry Hammond (1605-1660). Tout en reconnaissant la valeur de ses arguments, on regrettera qu'elle n'ait pas discuté l'attribution au docteur de Sorbonne Henry Holden sur lequel miss Ruth Clark avait attiré l'attention : bien qu'il ait signé la censure d'Arnauld, il était loin d'être un ami des Jésuites.

Les textes apportés par Mademoiselle Jansen montrent combien profonde et soudaine fut l'influence de la polémique morale de Pascal : avant 1659 des docteurs d'Oxford avaient donné aux Jésuites calomniateurs qu'étrillait la *XV^e Provinciale* le surnom de *Quintadecimani* ! (p. 124). On aurait pu rappeler que ce succès s'explique en grande partie par l'horreur que l'opinion anglaise manifestait depuis le Complot des Poudres pour la théorie des restrictions mentales (cf. M. Nédoncelle, *Trois aspects du problème anglo-catholique au XVII^e siècle*, Paris, 1951). Henry Hammond attacha une telle importance à la condamnation du laxisme par le Clergé de France qu'il crut entrevoir la possibilité d'une réunion entre « l'Église gallicane » et l'anglicanisme alors « sous la croix ». Ces espoirs sont à rapprocher des très nombreux témoignages du XVII^e siècle sur la frappante analogie que présentait avec le serment du *test* les propositions anti-ultramontaines dont les Quatre Articles de 1682 ne furent que l'expression la plus célèbre. Il n'est guère douteux que la pensée de Bossuet sur l'Église n'ait été moins proche de celle de Bellarmin que de celle des High Churchmen. Il est vrai que M. de Meaux se distinguait de ceux-ci par son horreur du schisme, mais elle n'était pas également forte chez tous les prélats du temps. Mademoiselle Jansen annonce (p. 52 n.) une étude sur les tentatives d'union entre les deux églises voisines qui se succédèrent au XVII^e siècle. La brillante synthèse de J. Wickham Legg (*English Church Life*, Londres, 1914), les sondages du regretté E. Préclin et les nôtres (cf. *Louis XIV contre Innocent XI*, p. 49 sq.) nous persuadent qu'elle doit parvenir à des résultats très importants, surtout si elle peut avoir accès aux archives de Lambeth Palace

On trouvera dans l'excellent compte rendu de Mrs. Annie Barnes (*French Studies*, July 1955, p. 266-268) de précieuses remarques sur le petit livre de Mademoiselle Jansen. Nous nous contenterons d'ajouter qu'il est fâcheux que la *Bibliographie* manuscrite de l'abbé Nivelle soit citée (p. 18) sans référence.

J. Orcibal.

Lida Kauffmann, **Die Briefe der Madame de Sévigné.** Un vol. in-8° de 165 pages. Cologne, 1954.

Cet ouvrage, le deuxième cahier d'une collection publiée par l'Institut des Langues Romanes de l'Université de Cologne, contient les chapitres essentiels d'une thèse qui a été élaborée sous les auspices de M. Schalk. On se demande, en lisant ce titre bien général, ce qu'on peut attendre de nouveau, après tant de travaux approfondis sur Mme de Sévigné et sa correspondance. Mais c'est d'une manière très originale que l'auteur aborde son sujet. Mlle Kauffmann veut montrer que derrière la manière d'écrire « bride abattue », que sous la négligence charmante se cache une forte volonté de bien écrire, d'écrire dans un style soigné, adapté à la fois au sujet et au destinataire. Il est vrai que ce n'est pas Mlle Kauffmann qui, pour la première fois, a énoncé cette opinion : déjà, en 1829, Sainte-Beuve écrivait dans la *Revue de Paris* « qu'on a beaucoup dit que Madame de Sévigné soignait curieusement ses lettres, et qu'en les écrivant elle songeait, sinon à la postérité, du moins au monde d'alors, dont elle recherchait le suffrage ». L'auteur connaît aussi les ouvrages récents, celui de l'abbé de Hanlet, par exemple, et le t. I de l'éd. de la Pléiade, procurée par M. Gérard-Gailly. Le mérite de ce travail consiste plutôt dans la façon dont l'auteur démontre comment Madame de Sévigné a conçu et réalisé la différence entre « parler » et « écrire », dans son analyse des éléments qui rendent ce style si plastique et si vivant ainsi que dans l'insistance qu'elle met à prouver la préméditation de la composition de beaucoup de passages. Ce sont ses interprétations magistrales — qu'on lise le chapitre qui traite du « style dramatique » — qui font le grand intérêt de ce livre. Ainsi Mlle Kauffmann pénètre plus loin qu'on ne l'avait fait jusqu'alors dans les secrets stylistiques de cette correspondance. Elle réfute fort savamment la phrase souvent citée que Madame de Sévigné ne faisait pas grand cas de ses lettres et que ce n'était jamais pour d'autres qu'elle les écrivait. Elle montre que « la bride sur le cou » n'est souvent rien d'autre qu'un brin de coquetterie ou une sorte de modestie maquillée.

Inutile de dire que cette manière d'aborder le sujet donnait lieu, comme introduction, à des pages d'ailleurs excellentes sur les petites formes littéraires caractéristiques de la société du xvii^e siècle : le portrait, les mémoires et la lettre. Le chapitre sur « la lettre comme genre littéraire » est remarquable et mérite d'être lu et relu aussi bien que les interprétations mentionnées plus haut. Pour si pertinents et décisifs que soient les chapitres lus jusqu'ici (I-IV), ils n'enlèvent aucun intérêt à ceux qui figurent en complément, car l'auteur a cru nécessaire d'étudier encore à d'autres points de vue l'œuvre de Madame de Sévigné, afin que l'ensemble devienne pour ainsi dire une introduction aux idées principales contenues dans cette illustre correspondance. Le chapitre intitulé : « La cour et la ville » est, il faut le dire, un peu décevant, ne relatant que des choses connues. Les pages sur le sentiment de la nature sont une mise au point précise et solide de l'importance de la nature dans la littérature classique ; mais le lien que l'auteur a forgé entre ces pages sur le « Naturgefühl », d'une part, et l'étude de la notion du « naturel », d'autre part, semble quelque peu artificiel (chap. VI). Les remarques sur la religion et sur l'attitude devant la mort

(chap. VII) s'appuient sur une lecture consciencieuse et une explication adroite.

Il ne peut être question de relever ici en détail un assez grand nombre de coquilles (de même qu'il y a aussi trop souvent des méprises sur la division des syllabes dans les citations françaises), car la raison en est souvent le procédé d'impression : il s'agit de pages originairement dactylographiées et réduites pour le tirage, méthode qui n'est pas idéale, mais par laquelle on peut sortir du système fâcheux des thèses déposées en un nombre infime d'exemplaires qui restent pratiquement inaccessibles et ensevelies à jamais — ce qui aurait été regrettable pour ce travail.

P. M. Schon.

Raymond Schmittlein, **L'aspect politique du différend Bossuet-Fénelon.** Un vol. in-8° de xxxii-504 pages. Bade, Éditions Art et Science, 1954.

Si l'on s'étonne de la violence avec laquelle M. Schmittlein prend parti dans un débat aussi ancien, on doit lui reconnaître le mérite d'offrir un récit détaillé de la querelle du « semi-quiétisme » français : depuis le livre de H. Bremond (1910) et la minutieuse recension de la *Revue Bossuet*, personne n'avait eu ce courage. On ne peut d'ailleurs refuser d'examiner un livre qui se présente comme une mosaïque très habile de textes contemporains des événements. Aussi regrettera-t-on l'ambiguïté du titre qui fait à la fois allusion aux procédés chers aux politiciens de tous les temps et au rôle que les deux prélats ennemis ont joué, ou auraient pu jouer, dans le Conseil du Roi. Sur le premier point, le paradoxe est limité par un juste sens de la différence des époques (p. 16, 18, 389, 484). Quant au portrait de M. de Meaux dont le « talent de comédien » confinerait au « dédoublement de la personnalité » et dont les « sincérités sont simultanées en même temps que contradictoires » (p. 489 sq.), il semble en partie justifié par les pénétrantes analyses que M. A. G. Martimort a récemment proposées des « prestiges » de l'auteur de la *Defensio*. Ce n'est pourtant pas pour cela que son conflit avec Fénelon est devenu une « affaire d'État » : c'est que l'un et l'autre ont été « des hommes politiques de tout premier plan » (p. 3, 15). « Ami du pouvoir établi », Bossuet se rattacherait à la tradition de Richelieu et de Mazarin (p. 5-9, 488-490). Héritier du « parti dévot » vaincu en 1631, l'auteur du *Télémaque* ne la distinguait guère du machiavélisme (p. 5, 12-14). A partir de 1689, chacun crut que l'heure du précepteur des jeunes princes n'allait pas tarder à venir (p. 15). Intime de M^me^ de Maintenon, « il a régné en quelque sorte avec elle pendant un certain temps ». Quoi d'étonnant si les gens en place, se sentant à juste titre menacés, ont vu en lui « l'obstacle qu'il fallait ôter » ? (p. 10 sq, 15, 73 sq., 87, 171, 187, 425, 445). Ils y réussirent en opposant la marquise à son directeur. Des indiscrétions ayant fait connaître les imprudences commises à Saint-Cyr, elle put craindre que M. de Paris, l'ennemi de M^me^ Guyon et le sien, n'en profitât pour ruiner son crédit. C'est contre lui, plus encore que contre Fénelon, qu'elle eut recours à trois autres prélats (p. 27-36, 417, 486, 492). Le fait que l'accord auquel on parvint à Issy sur le terrain théologique n'ait rien terminé (p. 31, 57-61) renforce singulièrement la position de M. S. ; ce qu'on demandait au précepteur, c'était une « auto-critique » prenant la forme d'un désaveu de M^me^ Guyon : il aurait ainsi tiré la marquise d'un « faux pas » et se serait interdit à lui-même toute manifestation ultérieure d'indépendance. Fénelon préféra le « martyre » et, dès 1696, la guerre éclata (p. 26, 33 sq., 73-81, 86, 171, 192, 389, 420). L'acharnement que M^me^ de Maintenon montra par la suite (p. 21-24, 436, 455) s'expliquerait encore mieux si cet « affront » s'était au même moment doublé d'un avis défavorable à la déclaration

de son mariage (p. 36, 88 sq., 373, 424). Quant à Bossuet, il aurait d'abord cédé à la crainte de « perdre sa fortune » (p. 31, 33, 59, 63, 65, 196), mais la publication des *Maximes* le rendit implacable (p. 85, 96, 391-393, 420, 427, 487). Des deux ressentiments associés, quel fut le plus terrible ? Fénelon accusait Bossuet (p. 66, 422, 447), M. S. dénonce l'épouse du Roi (p. 77, 389, 486 sq. ; cf. cependant p. 376 sq., 487). Nous croirions pour notre part qu'aucune formule ne peut rendre compte de ces intrigues enchevêtrées : causes et effets, les états psychologiques de chaque acteur variaient constamment. Il en alla de même de ceux de Louis XIV : il manifesta longtemps la volonté de garder les formes d'une stricte justice (p. 72, 107, 125, 419-426) et, en 1698, il opposait encore à la femme qui le « persécutait » une résistance incomplète, mais pourtant méritoire (p. 84 sq., 99, 173 sq., 404, 419, 423, 427, 445). Ce n'est qu'à la fin du procès que le Roi, exaspéré par les lenteurs de la Curie, devint « la grosse machine » des accusateurs de Fénelon à Rome (p. 437-449). Les meilleures pages de M. S. sont peut-être celles qu'il consacre à leurs intrigues et à leurs déconvenues. Il marque bien l'importance doctrinale du partage des examinateurs, la sympathie du Pape pour M. de Cambrai et la portée réelle du bref *Cum alias*, solution de compromis (p. 129, 398, 429, 450-455). Il est dommage que l'attitude de dom Gerberon ait empêché M. S. de saisir la tactique des jansénistes romains : dominée par la distinction du droit et du fait, elle a, en réalité, eu une importance presque décisive (p. 411 sq., 425, 437, 484-486). Quant au complot, beaucoup plus obscur, dont Mme Guyon aurait été la victime, il est rendu ici incompréhensible par la confusion qui fait de l'abbé Boileau le secrétaire de Harlay (p. 18, 27, 40, 53 sq., 197, 486). Il n'est pas moins dommage que M. S. ait emprunté à l'abbé Davin la correspondance, par trop franche, des anti-régalistes de Pamiers (p. 18, n. 2, 212, 268 sqq., 414, 469 sq.). Ce faux, sans doute imputable au marquis de Lavardin, n'enrichit pas plus le travail de M. S. que ne le font les citations de La Beaumelle ou de la soi-disant Ninon de Lenclos (p. 35, 39, n., 256 sqq., 281, 284, 447). On se réjouit en revanche que l'étendue du sujet traité n'ait pas empêché M. S. d'apporter des pièces inédites, tirées pour la plupart des Archives du Quai d'Orsay (p. 100, 119, 429, 438, 442). Il en annonce d'autres (p. 167) : même s'ils discutent ses conclusions, les historiens les accueilleront avec la plus grande reconnaissance, car le présent volume les aura déjà forcés à reconnaître que rarement plus hautes discussions furent davantage liées à la « politique », grande ou mesquine.

J. Orcibal.

Catalogue de la Bibliothèque de Montesquieu publié par Louis Desgraves. Société de publications romanes et françaises, vol. XLIII ; in-8° de XX-277 pages. Genève, Droz, et Lille, Giard, 1954.

Voici enfin publié le catalogue de la bibliothèque de Montesquieu, annoncé au siècle dernier et récemment retrouvé à la Brède par le professeur Shackleton. M. Louis Desgraves, conservateur de la bibliothèque municipale de Bordeaux, a mis tous ses soins à cette difficile édition, précédée d'une substantielle introduction. Si d'assez nombreuses fautes d'impression, malaisément évitables en un travail de ce genre, gênent parfois le lecteur, l'éditeur ne s'en est pas moins efforcé de lui faciliter la tâche en complétant du mieux qu'il pût les indications souvent fragmentaires du catalogue. Signalons cependant l'oubli de quelques noms d'auteurs connus : p. 169 : Vauban (*Dixme Royale*) ; p. 181 : Lenglet Dufresnoy (*De l'usage des romans et bibliothèque des romans*) ; p. 221 : Addison (*Remarks on several parts of Italy*). D'autre part, *The true intellectual system of the universe* (p. 108) est évidemment de Cudwor*th* et non de Cudwor*d*. Rectifions aussi

en passant certaines indications de l'index (Descartes, p. 222, lire 122), ou renvois d'un numéro à l'autre à l'intérieur du livre (Fénelon, p. 106, renvoi au nº 401 et non 1401), comme les dates contradictoires d'éditions parfois essentielles (*L'Espion turc*, de Marana, p. 50, date 1727 ; p. 163 date exacte 1717). Et renvoyons pour autres corrections à la critique du professeur Shackleton (*French Studies*, vol. IX, 1955, p. 71-75).

Comme le souligne Louis Desgraves, le fonds de la bibliothèque de Montesquieu (de nombreux livres de droit, ou de polémique entre catholiques et protestants) est un bien de famille que son possesseur enrichit à sa guise en lui donnant un ordre personnel, soigneusement conservé par les secrétaires successifs qui rédigèrent le catalogue sous sa direction. De temps à autre, on y rencontre de pertinentes citations latines, de la main même du président, qui commente pour nous certaines catégories d'ouvrages où se révèle la vivacité de ses réactions à la lecture de certains auteurs. Si bien qu'on ressent l'étrange impression d'avoir devant soi non un catalogue imprimé, mais les rayons de la bibliothèque de Montesquieu, avec leurs livres soigneusement classés dont on déchiffre un à un les titres sous l'œil amusé du maître de maison. Trois principes sélectifs semblent avoir inspiré ses achats. Il s'efforce de se procurer soit la première édition d'un ouvrage, la plus pure, la moins corrompue (par exemple, les *Institutions* de Calvin, de 1536), soit la plus récente pour les livres revus et augmentés (certains figurent ainsi en plusieurs éditions), soit enfin les textes originaux concurremment avec les traductions pour les œuvres latines et italiennes, ou anglaises à partir de 1729. Il se conforme ainsi aux recommandations de ses amis oratoriens, du père Lamy surtout (*Entretiens sur les sciences*) et du père Desmolets (bibliothécaire de l'Oratoire). Il aime enfin réunir des ouvrages ayant appartenu soit à Montaigne, son illustre devancier bordelais, soit à Malebranche, l'un de ses principaux maîtres à penser.

Mais quels ouvrages rassemble-t-il ainsi et quel usage en a-t-il fait ? Le catalogue de 3236 titres, divisé en 97 sections fort inégales, montre l'universelle curiosité de l'ancien président à mortier, devenu, le premier en date de tous ses confrères du XVIIIe siècle, l'un des hommes les plus cultivés de son temps. On peut se demander pourtant s'il a lu tous ces livres et avec quel profit, ou quels autres il a consultés et pratiqués sans qu'ils figurent à la Brède. Nous savons qu'il puisa dans les bibliothèques de ses amis bordelais ou parisiens. Il put également prêter certains volumes qui ne lui furent jamais rendus. Un inventaire très incomplet de sa bibliothèque parisienne, publié à la fin du catalogue, nous fait entrevoir, d'autre part, qu'il s'y était constitué une collection plus moderne et mondaine, reflétant les modes littéraires de l'époque. C'est là seulement qu'on trouve, avec *Les Mille et une Nuits* ou *Le Sopha*, le *Tractatus theologico-politicus*, comme aussi neuf volumes du *Journal étranger*, qui commence à paraître en 1754, ce qui suffit à infirmer la légende d'un Montesquieu vieilli se désintéressant de toute nouveauté. Mais que sont devenus, par exemple, les cinq volumes des *Fables* de La Fontaine achetés avant 1721, d'après des listes retrouvées à la Brède ? Le catalogue ne mentionne que les *Contes* (nº 2081). Les œuvres du juriste philosophe italien Doria dont le professeur Shackleton a montré l'influence sur *L'Esprit des Lois* (*Revue de littérature comparée*, avril-juin 1955) ne figurent pas plus ; ni surtout la *Description de la Chine* du père Duhalde, dont le recueil des *Geographica* contient de si larges extraits qui nourriront plus tard le dix-neuvième livre de *L'Esprit des Lois*.

Si l'absence d'une œuvre ne prouve donc pas que Montesquieu ne l'a point lue et pratiquée, la présence d'une autre ne suffit pas pour affirmer qu'il fut influencé par elle. Ainsi le catalogue fait précéder les livres des mystiques de la citation latine : « Ego odi homines ignava opera et philosophica sententia ». Et l'on pourrait tirer plus de conclusions de l'absence

de Mme Guyon, par exemple (alors que les livres de Fénelon figurent en bonne place sous différentes rubriques), que de la présence ici des œuvres du Cardinal Bellarmin, de Thérèse d'Avila ou de François de Sales. Mais nous avons enfin la *certitude* que Montesquieu a bien possédé certains livres dont on soupçonnait sur lui l'influence. Il nous est arrivé ainsi d'écrire que les Oratoriens, et le père Lamy en particulier, avaient exercé sur l'esprit de Montesquieu une influence déterminante. Or, nous retrouvons dans le catalogue tous les livres du père Lamy : non seulement les célèbres *Entretiens sur les sciences* (n° 1499), mais l'*Harmonia quatuor evangelistarum* (n° 52) et l'*Apparatus biblicus* (n° 75), puis les *Éléments de mathématiques* (n° 1593), de *géométrie* (n° 1678) et le *Traité de mécanique* (n° 1706), et enfin l'*Art de parler* (n° 1816). Qu'ils aient été mis entre ses mains dès les bancs du collège par ses maîtres de Juilly ou achetés par lui plus tard, le fait n'en subsiste pas moins qu'il les a conservés dans sa bibliothèque pour s'en servir au besoin. Montesquieu possède également d'un autre oratorien, le père Senault, les *Panégyriques des Saints* (n° 598), l'*Homme criminel* (n° 641) et *De l'usage des passions* (nos 698-699), ce dernier en deux éditions différentes. Serait-il également redevable en ces matières à l'enseignement reçu dans sa jeunesse ? D'une façon générale, il aimait recourir à des ouvrages de vulgarisation, plus clairs et plus commodes que les œuvres maîtresses. Il suivait l'exemple de ses contemporains lorsqu'il consultait en français les *Principes de la philosophie* de Descartes (édit. 1659, n° 1438), plus souvent que le *Discours de la méthode* (n° 1440 *bis*). Il voulait écrire pour les gens du monde. Il trouvait ainsi sa besogne à moitié faite.

Il existe pourtant des cas privilégiés où le catalogue apporte de véritables révélations. Les *Lettres persanes* figurent dans les œuvres morales, en français (Cologne, 1721) et en anglais (trad. Ozell, 1722), à côté du *Télémaque*, des *Caractères* de La Bruyère, de l'*Espion Turc* de Marana dans une édition de 1717 (cf. article cité de Shackleton dans les *French Studies*) et du *Spectateur ou Socrate moderne* (Amsterdam, 1717, 3 vol.). Pourquoi cette tarduction du *Spectator* en trois volumes, datée de 1717, alors que la publication en français de l'œuvre entière était en cours depuis plusieurs années et se poursuivit jusqu'en 1722, date du sixième et dernier tome ? La publication simultanée de ces trois volumes, si riches de sagesse et d'ironique philosophie, et du recueil de Marana déjà vieux d'une quarantaine d'années, aurait-elle conduit Montesquieu à fondre les deux types d'ouvrage en une œuvre originale, où il tenterait de moraliser à son tour ? Lumière nouvelle et combien séduisante sur la genèse des *Lettres persanes*, entreprises par lui, semble-t-il, comme un simple jeu de l'esprit, mais dont la portée s'avéra bientôt redoutable. Car loin de se désintéresser du *Spectator* il achètera plus tard la neuvième édition anglaise en huit volumes, datée de 1729 (n° 702).

Ainsi la confrontation de simples dates donne parfois une valeur inattendue à des hypothèses qu'on estimerait sans cela fort hasardées. C'est pourquoi, utilisant les travaux du professeur Shackleton qui sut identifier les écritures des secrétaires successifs de Montesquieu, Louis Desgraves a tenté d'établir, en appendice, un tableau des différents numéros du catalogue enregistrés par chacun d'eux, afin de préciser, à quelques années près, la date d'achat de ces ouvrages. L'introduction présente un raccourci des principaux résultats obtenus, dont on imagine aisément l'intérêt. Mais, hélas, l'expertise en écritures est plus un art qu'une véritable science. 95 titres sur environ 220 figurant à l'appendice sont attribués par Shackleton à d'autres secrétaires (cf. *French Studies*, art. cité). Tel numéro 835, classé par Louis Desgraves dans les années 1746-1747, appartient selon Shackleton à la période 1721-1731 ! Et toute une série de titres, relevant selon Desgraves de la période 1734-1738, aurait au contraire été inscrite

entre 1721 et 1731, ce qui modifie sensiblement l'évolution intellectuelle de Montesquieu. La sagesse commande donc une extrême prudence. Disons pourtant qu'en bien des cas l'expertise de Shackleton nous paraît plus vraisemblable. Lorsqu'on voit Montesquieu préparer son voyage en Angleterre en achetant à la fois le *Dictionnaire français anglais* d'Abel Boyer (édit. Amsterdam, 1727) et la *grammaire anglaise* du même auteur (Rotterdam, 1728), lors de son passage en Hollande, comment croire qu'il se soit procuré les *Délices de l'Italie* (Paris, 1707) dix ans après son voyage en ce pays, comme le suggère la classification de Louis Desgraves, et non avant comme l'indique Shackleton ? Et la traduction de la *Lusiade* par Duperron de Castera (nº 2007), de l'*Essay on criticism* par Du Resnel (nº 2053), ou l'ouvrage de Melon sur le commerce (nº 2410) furent probablement achetés vers l'époque où ils parurent, entre 1734 et 1738, comme le propose Shackleton. Attendons en conséquence que des études plus poussées nous permettent de tirer des conclusions.

La simple lecture du catalogue n'en est pas moins d'un très grand intérêt. Cette bibliothèque si bien fournie en œuvres théologiques (environ 650 titres), et qui semble posséder en particulier les œuvres de tous les pères de l'Église, nous la voyons peu à peu s'élargir, inclure non seulement les ouvrages de Bossuet, Fénelon, Pascal, ou Calvin, mais ceux du grand Arnauld, de Jurieu, de Turrettini, des Anglais G. Burnet (*Reformation*), Rich. Hooker (*Ecclesiastical polity*), Samuel Clarke (*Being and attributes of God*), Locke (*Christianisme raisonnable*), Barclay (*Quakers*), et la *Théodicée* de Leibnitz. Il est révélateur aussi de voir les moralistes succéder immédiatement aux théologiens. Fort éclectique, la section comprend à la fois les *Lettres persanes* et les journaux moraux à la façon du *Spectateur* et vaudrait à elle seule une étude malgré sa brièveté. Curieusement les ouvrages de droit tiennent ensuite une place relativement limitée (environ 300 titres sur plus de 3 000). La part du lion revient aux différentes sciences, encadrant la philosophie (700 titres). Les sciences médicales et chimiques dominent tout le groupe qu'elles introduisent (350 titres). Puis viennent les philosophes. L'*Organum* d'Aristote tient compagnie aux œuvres de François Bacon, de Campanella, de Cardan ; les *Principes de la philosophie* de Descartes à l'*Abrégé de la philosophie de Gassendi* par Bernier et aux *Entretiens sur les Sciences* du père Lamy. Locke (*Entendement humain*), et Lucrèce (texte et trad. *De la Nature des choses*) voisinent, non loin de Malebranche (*Recherche de la Vérité*), de Marcile Ficin et de Montaigne, que suivent Platon, Plotin et Sénèque, ce dernier paraissant tenir une place privilégiée (p. 113-114). Montesquieu lut-il vraiment les livres de Képler et de Tycho Brahé, la *Géométrie* de Descartes, les *Discours* de Galilée, les œuvres de Roger Bacon, et les *Principes mathématiques* de Newton ? Les sciences mathématiques tiennent une place assez importante dans sa bibliothèque à la suite des philosophes. Puis viennent les lettres. Philologues, orateurs, critiques, grammairiens, rassemblent d'abord environ 150 titres, car Montesquieu s'intéresse aux questions de grammaire et de linguistique et nous trouverons plus loin toute une collection de dictionnaires, y compris le fameux Calepin. Chez les poètes, romanciers, épistoliers, représentés par une collection d'environ 250 titres, on est frappé de voir dominer les classiques gréco-latins et la littérature anglaise contemporaine aux dépens des lettres françaises. La *Politique* d'Aristote, les *Six livres de la République* de Bodin, les *Éléments de la politique* traduits de Hobbes, les *Devoirs de l'Homme et du Citoyen* de Pufendorf (trad. Barbeyrac), de nombreuses œuvres de Machiavel, et la *Dissertation upon Parties* de Bolingbroke sont ensuite les œuvres politiques marquantes. Enfin deux brèves, mais importantes sections concernent les catalogues critiques d'ouvrages, indispensables aux recherches, et les périodiques, surtout hollandais, qui tenaient les lettrés

au courant des derniers livres parus. Et pour terminer, les ouvrages de géographie et d'histoire, dans leur extrême diversité, ne comprennent pas moins de 700 titres. Si bien qu'à en juger par le nombre des volumes, on pourrait inclure que Montesquieu fut un philosophe et un historien beaucoup plus qu'un juriste. Ce qui n'est peut être pas éloigné de la vérité.

H. Roddier.

Denis Diderot, **Mystification ou histoire des portraits.** Préface de Pierre Daix, texte et notes établis par Yves Benot. Paris, Les Éditeurs Français Réunis, 1954. Un vol. in-8° de 93 pages.

Il faut savoir gré à M. Benot d'avoir été le premier en France à exploiter les richesses du « fonds Vandeul » [1].

Les Éditeurs Français Réunis ont publié ce petit volume avec soin, et en ont confié l'illustration à l'un des plus grands artistes français contemporains, posant ainsi le problème brûlant d'une réédition maintenant indispensable des *Œuvres complètes* de Diderot.

Mystification est un de ces « petits papiers » de Diderot que Sainte-Beuve prisait tant. Comme *Le Neveu* et comme *La Religieuse*, *Mystification* reflète un moment de l'expérience vécue de Diderot, et M. Daix a fort bien fait de suivre dans la correspondance de Diderot, — il faudrait dire, comme il disait lui-même, son *Journal*, — les fils multiples dont est faite la trame du récit. M. Daix a travaillé vite, mais je ne crois pas qu'il ait fait d'erreurs. Il aurait pu toutefois suivre de plus près l'histoire des amours de Mlle Dornet et du Prince, dans les lettres à Sophie des 8, 17, 19, 24, 28 septembre, et deux lettres du début d'octobre 1767. La jalousie du Prince [2] et le caractère instable de la « belle dame » s'y montrent sous un jour plaisant. La lettre du 22 novembre 1768, donne de précieuses indications sur les troubles organiques qui accompagnent chez la « belle dame » les troubles de l'âme et de la sensibilité. Il y a là, en effet, les éléments d'une nouvelle psychologie, qui complètent ceux de la *Lettre sur les aveugles* et surtout ceux de *La Religieuse* (p. 27). Le rapprochement avec *Le Rêve* s'imposait moins, et il ne faut pas exagérer la portée des propos de Desbrosses au sujet des « simulacres », non plus que leur caractère avancé : *Le Rêve* va tellement plus loin !

M. Daix s'interroge (p. 26) sur le caractère de Desbrosses, et il cite (p. 91-93) le texte du *Salon de 1769*, qui commente son suicide. M. Daix aurait pu signaler l'existence d'une lettre adressée aussi à Grimm, et écrite le même jour : l'événement y est rapporté en termes presque identiques, ce qui pose d'ailleurs un petit problème de critique de textes [3]. Il aurait pu surtout reproduire la fin de la dixième lettre du *Salon de 1769* (A-T, XI, 426) qui fait une évocation étonnamment balzacienne de Desbrosses et de ses acti-

1. M. Benot a publié un inédit bien plus important de Diderot, *Apologie de l'Abbé Galiani*, dans *La Pensée*, n° 55, mai-juin 1955, p. 3-35.

2. Le « petit amoureux bigot » de la lettre du 24 septembre n'est pas Naigeon, comme le pense M. Benot, mais Duclos. C'est le 22 novembre 1768, bien après le départ du Prince, que Naigeon est soupçonné par Diderot d'avoir été « empiégé » par la « belle dame ».

3. La lettre à Sophie écrite huit jours après le suicide à Desbrosses est bien de la fin novembre 1769, et non 1770 comme l'indique l'édition Babelon. La neuvième et la dixième lettres du *Salon de 1770* ont été écrites ensemble, le jour même du suicide de Desbrosses. C'est à tort que l'édition Assézat-Tourneux suggère une rédaction postérieur d'un an au Salon lui-même (XI, 387, n. 2). par contre, il faut noter que les textes du *Salon de 1767* concernant Mme Therbouche (cités p. 81-86) sont postérieurs d'un an au Salon lui-même. C'est donc sans anachronisme que Diderot y évoque les ennuis que lui a causés l'« artiste prussienne ». Toutes ces dates sont faciles à établir, d'après la *Correspondance*.

vités. Cela aurait mieux éclairé le récit que les textes concernant Mme Therbouche (p. 81-87). Desbrosses avait, avec douze « apôtres », monté une mystérieuse société des « treize ». Les « apôtres » se soutenaient les uns les autres dans les affaires, sans autres ressources que celle du crédit qu'ils s'accordaient entre eux. L'affaire des portraits n'était pour Desbrosses qu'un délassement. *Mystification* nous fait regretter que Diderot n'ait pas écrit le roman que ce personnage méritait : il était certainement digne de figurer à côté du Neveu.

J. Proust.

Roland Mortier, **Diderot en Allemagne (1750-1850)**. Un vol. in-8° de 464 pages. Université libre de Bruxelles. Travaux de la Faculté de Philosophie et Lettres, tome XV. Paris, Presses Universitaires de France, 1954.

Diderot est sans doute un des écrivains qui ont fait la plus grande confiance au jugement de la postérité. La foi en l'immortalité de l'écrivain n'était pas pour lui un thème banal, et nous savons que s'il a gardé par devers lui ses meilleures pages, c'était pour réserver leurs chances de voir librement le jour et de jouer pleinement le rôle auquel il les destinait. La carrière d'un écrivain comme Diderot ne s'achève pas avec sa vie, et les développements de la critique diderotienne en France et hors de France, le prouvent aujourd'hui avec éclat.

Le travail de M. Mortier est, — à quelques réserves près, — le modèle même de ce qu'il faudrait faire pour d'autres pays et pour d'autres époques : c'est l'étude de l'œuvre détachée de son auteur, livrée au public, poursuivant sa carrière propre, avec les diverses fortunes que seul un être vivant peut connaître, suscitant l'enthousiasme ou la haine, comprise ici, déformée là, quelque temps oubliée, ressuscitant un jour pour de mystérieuses raisons.

Le livre de M. Mortier témoigne d'abord de la sympathie profonde que son auteur éprouve pour Diderot. Il témoigne aussi d'une étonnante connaissance de la vie intellectuelle de l'Allemagne des dernières années du XVIIIe siècle et du début du XIXe. M. Mortier a dépouillé l'œuvre des grands écrivains allemands aussi bien que les périodiques les plus ignorés. Il cite de très nombreux textes qu'il traduit en français, mettant ainsi à la portée des lecteurs ignorant l'allemand une documentation unique, inaccessible pour eux jusqu'à ce jour.

Osera-t-on regretter que l'enquête s'arrête en 1850 ? C'est, je crois, rendre encore hommage à l'auteur que de souhaiter qu'il la prolonge jusqu'à nos jours. M. Mortier souligne à plusieurs reprises le changement décisif que la critique de Hegel a fait subir à la compréhension de l'œuvre de Diderot en Allemagne (p. 134, p. 281 et suiv.). Même si le commentaire du *Neveu de Rameau* que nous a laissé Hegel doit être aujourd'hui discuté et refait point par point, il n'en représente pas moins un des sommets de la critique. Après Hegel il y a eu Rosenkranz (p. 301, p. 412), il y a eu Marx et Engels (p. 288, n. 230) : on aurait aimé que le terme que s'était fixé M. Mortier ne le condamnât pas à passer pratiquement sous silence des noms aussi importants [1]. Il semble qu'après le troisième quart du XIXe siècle, la critique allemande ait fait volontiers le silence sur Diderot, sauf peut-être sur son esthétique :

1. M. Mortier affirme, p. 288, n. 230, que Marx ne cite pas le *Neveu de Rameau* dans son œuvre. Il le cite au moins une fois dans une lettre à Engels du 15 avril 1869 ; il le traite de « chef-d'œuvre unique » et reproduit tout au long le commentaire de Hegel. Engels parle du *Neveu* comme d'un « chef-d'œuvre de dialectique » dans l'*Anti-Dühring*. (Cf. Karl Marx et Friedrich Engels, *Sur la littérature et l'art*, textes choisis, commentés par M. Jean Fréville, Paris, Éditions Sociales, 1954, p. 226 et p. 225.)

les lecteurs de Diderot qui n'entendent pas l'allemand aimeraient qu'on les éclairât sur ce point.

M. Mortier a certainement hésité longtemps sur la composition à adopter. Une matière aussi ample ne se laisse pas aisément organiser. Il a étudié successivement les divers aspects de l'œuvre de Diderot : le théâtre, l'*Encyclopédie*, les romans, l'esthétique, la philosophie. Un index bien conçu permet de corriger les effets de l'inévitable éparpillement qui s'en est suivi. Le lecteur qui veut, par exemple, une vue d'ensemble des réactions de Gœthe devant l'œuvre de Diderot doit chercher ses renseignements dans trente-sept passages différents. Autre défaut de perspective : les textes des très grands écrivains allemands et ceux des plus obscurs folliculaires sont trop souvent présentés sur le même plan. Quelques sacrifices de détail auraient permis un meilleur équilibre de l'ensemble.

La vigoureuse synthèse historique qui forme la conclusion du livre fait regretter que M. Mortier n'ait pas tout simplement suivi l'ordre chronologique. Vers 1750, l'Allemagne découvre le philosophe et, très vite, le rejette. Entre 1750 et 1760, l'*Encyclopédie* suscite au delà du Rhin autant de réserves, mais beaucoup moins d'enthousiasme qu'en deçà. De 1760 à 1770, triomphe le théoricien du drame bourgeois. Ses contes moraux renouvellent, vers 1772, l'enthousiasme déclinant. Regain d'intérêt encore, vers 1780, pour *Jacques le Fataliste* et *La Religieuse*. Le *Neveu de Rameau* touchera peu : les réactions violentes que la Révolution provoque en Allemagne discréditent Diderot, comme tous les athées, que l'on accuse d'avoir préparé le renversement de l'ordre moral, social et politique. Les *Essais sur la peinture* ramènent pour un temps au critique d'art le tribut d'admiration que l'on refuse au philosophe. A mesure que la nation allemande prend conscience d'elle-même, et d'abord face à l'occupant français pendant les guerres de l'Empire, le nom de Diderot ne survit en Allemagne qu'au bénéfice d'un mythe appelé à une grande fortune, celui du « germanisme » de Diderot, qui s'accréditera même en France. Ce mythe, auquel Sainte-Beuve a cru, ne résiste pas à la démonstration de M. Mortier. Il me semble d'ailleurs qu'avec lui, M. Mortier enterrerait volontiers une illusion qui jusqu'ici a aveuglé bien des historiens de la littérature, celle de l'influence que peut exercer un écrivain sur un autre. Je ne prendrai qu'un exemple, dans le domaine du théâtre.

Que n'a-t-on pas dit, en France et en Allemagne, sur Diderot, Lessing, et le théâtre allemand. M. Mortier, dans un des chapitres les mieux venus de son livre, montre avec un appareil de preuves irréfutables qu'il n'y a pas eu à proprement parler de filiation entre les drames bourgeois de Diderot et le drame allemand, malgré les épithètes de « Diderotisches Drama » et de « Diderotische Scenen » qui se rencontrent si souvent à une certaine époque (p. 116). Les réformateurs du théâtre allemand, et Lessing le premier, ont généralement puisé dans Diderot les arguments qui leur étaient nécessaires pour critiquer le théâtre classique importé de France. Il n'est pas sûr qu'ils aient tous bien compris la différence entre la comédie larmoyante et le drame sérieux. Il est certain en tout cas que la formule qui finit par s'imposer en Allemagne à la fin du siècle est typiquement allemande et ne doit rien à Diderot en dépit des apparences. Significatif est le cas de *Der Deutsche Hausvater*, de Otto von Gemmingen : « L'intention de Gemmingen n'était pas d'adapter le Père de Famille, mais de le transposer dans un cadre allemand, de le repenser dans un esprit national ». Et M. Mortier conclut (p. 124) : « On s'est plus servi de Diderot qu'on ne l'a goûté pour lui-même ». En fait, les réformateurs du théâtre allemand n'ont pas compris le sens véritable du théâtre de Diderot, ils n'ont pas vu le lien qui existait entre sa conception du drame et sa pensée philosophique. Ils ne le pouvaient d'ailleurs pas, dans la mesure justement où cette philosophie

leur était étrangère : l'hiatus est le même dans le domaine du roman et dans celui de l'esthétique ; il suffit à expliquer le succès tout compte fait assez restreint de l'œuvre de Diderot en Allemagne. Cette œuvre ne pouvait être acceptée et assimilée qu'indépendamment de la pensée qui l'avait fait naître et qui lui donnait son sens, c'est-à-dire qu'elle fut le plus souvent incomprise.

M. Mortier indique à maintes reprises, dans le cours de son ouvrage, les causes profondes de ce divorce. Il fallait peut-être les marquer plus nettement et aller plus hardiment au fond des choses. L'adoption d'un plan chronologique eût permis aisément de le faire. Si l'on relie entre elles les pages 48-50, 72-73, 128, 166, 172, 174, 176, 178, 270, 279, 281, 372, 412, etc., on voit se dessiner un arrière-plan politique, social, religieux, par rapport auquel il est facile de situer l'évolution des rapports entre la pensée de Diderot et la pensée allemande. Ces rapports ne se comprennent vraiment que dans le climat passionnel créé en Europe, et particulièrement chez nos voisins allemands, par la préparation, le déroulement, et les suites de la révolution française. M. Mortier souligne le parallèle qui existe en ce sens entre les réactions de l'opinion allemande et celles d'une partie de l'opinion française, notamment sous l'Empire. Il a écrit à ce sujet quelques pages fort suggestives, et le parallèle devrait être poussé plus loin dans le temps, compte tenu des caractères très différents de l'évolution historique des deux pays.

Signalons pour terminer le grand intérêt du livre de M. Mortier en ce qui concerne l'histoire des textes de Diderot. L'Allemagne a été, grâce en partie à la *Correspondance littéraire*, une terre privilégiée pour la diffusion et la traduction de ces textes. Je retiendrai seulement un point de cette histoire, parce qu'il touche à l'irritante question du *Neveu de Rameau*, et parce que M. Mortier y est revenu dans un article de la *Revue belge de philologie et d'histoire* (1954, nos 2-3, p. 525-532). On pensait depuis longtemps que le manuscrit utilisé par Gœthe pour sa célèbre traduction avait été copié clandestinement à l'Ermitage par les soins de Klinger et envoyé en Allemagne (Cf. M. Jean Fabre, introduction au *Neveu de Rameau*, 1950, et M. Mortier, *op. cit.*, p. 254 et suiv.). Le fait a été récemment contesté par M. Ernst Gamillscheg (*Diderots Neveu de Rameau und die Gœthische Uebersetzung der Satire*, Akad. der Wiss. und der Lit., Abh. Geistes u. Soz. wiss. Kl. 1953, n° 1). M. Mortier affirme dans son livre et dans son article que la copie utilisée par Gœthe a bien été faite à l'Ermitage, mais il lui manque la preuve formelle de ce qu'il avance, comme elle a manqué à tous ses prédécesseurs, le texte édité par Tourneux ne pouvant être considéré comme la reproduction fidèle du manuscrit de Saint-Pétersbourg (M. Mortier, *art cit.* p. 527). Je pose alors avec M. Mortier la question : pourquoi n'avons-nous pas encore le microfilm du manuscrit du *Neveu* conservé à Leningrad ? Quinze tomes, sur les trente-deux inventoriés par Tourneux, ont déjà été acquis voici plus de deux ans par la Bibliothèque Nationale. *Le Neveu de Rameau* (t. XXVI) ne se trouve pas dans le lot. Il ne faut pas ralentir les efforts pour obtenir les microfilms des manuscrits qui nous manquent encore.

J. Proust.

Enid Stoye, **Vincent Bernard de Tscharner, 1728-1778. A study of Swiss culture in the eighteenth Century.** Un vol. in-8° de 262 pages avec planches. Imprimerie Saint-Paul, Fribourg (Suisse), 1954.

Ce livre anglais est consacré à un Bernois qui écrivait soit en français, soit en allemand, mais qui, dans la vie quotidienne, devait user presque exclusivement de son dialecte alémanique, comme aujourd'hui encore ses descendants. V. B. Tscharner a traduit en prose française les *Alpes* et autres

« poésies » de son grand combourgeois Haller, traduit de même les premiers chants de la *Messias* de Klopstock ; il a composé en français quelques poèmes de petite valeur et nombre de solides articles pour l'*Encyclopédie d'Yverdon* ; mais il a rédigé en allemand littéraire trois volumes d'une *Histoire des Confédérés*. Ayant fondé à Berne une Société typographique, Tscharner, secondé par un réfugié italien, de Felice, publia un journal littéraire en italien, un périodique analogue en latin. Vraiment, Mme Stoye nous introduit dans une galerie de la tour de Babel.

Aucun des travaux de Tscharner n'est inoubliable. Il a joué, avec une intelligence plus ouverte que profonde, un rôle d'intermédiaire entre la Suisse germanique du Zuricois Bodmer et du Bernois Haller et la France des Encyclopédistes et du Citoyen de Genève. Cet honnête homme n'a pas prétendu figurer au premier plan. Patricien dévoué à la tradition de sa cité, il fut libéral sans hardiesse. Plus occupé du bon fonctionnement du régime oligarchique que de la réforme des institutions, il a été mieux qu'un magistrat consciencieux, il a su donner au « pouvoir paternel » son sens humain et généreux.

Addition non négligeable à un chapitre de littérature comparée, l'ouvrage de Mme Stoye est plus encore une contribution à l'histoire spirituelle et à l'histoire tout court de la République de Berne et de la Confédération des treize Cantons. C'est surtout le portrait d'un homme représentatif. On nous le montre consacré à ses devoirs de citoyen, d'homme de famille, d'ami fidèle. De son abondante correspondance avec les écrivains, les savants, les hommes publics, il reste nombre de lettres, inédites, semble-t-il, pour la plupart. Mme Stoye les a tirées diligemment des dépôts publics, et des archives privées, libéralement ouvertes pour elle. Ces lettres forment l'armature de cette étude approfondie et bien construite, — plus neuve pour l'étranger que pour les Suisses. Mme Stoye découvre l'helvétisme patricien avec une sorte de naïveté ravie qui donne à son livre une sympathique chaleur [1].

P. Kohler.

- Yvonne de Athayde Grubenmann, **Un cosmopolite suisse : Jacques-Henri Meister (1744-1826).** Un vol. in-8° de 177 pages. Genève, Droz, 1954.

La bibliographie qui termine le livre de Mme Grubenmann est assez mince : la personnalité et l'œuvre de Meister n'ont guère tenté les historiens de la littérature. Malheureusement ce livre n'est pas, à beaucoup près, celui qu'on pouvait attendre : il déçoit et il irrite.

Meister a connu les plus grands philosophes du XVIIIe siècle, il a traversé toute la période révolutionnaire, il a vu naître et s'épanouir le Romantisme en Europe occidentale ; si limité qu'ait été son génie, il reste un témoin précieux de son temps et nous sommes loin de connaître tous ses secrets. Que sont devenus les manuscrits que Diderot lui avait confiés, et qui, d'après ses dires, contenaient des textes inconnus à Naigeon lui-même ? Que peut-on encore attendre d'une correspondance qui n'a certainement pas été toute publiée ? Mme Grubenmann insiste sur le fait que Tourneux a beaucoup élagué dans les manuscrits de la *Correspondance littéraire* pour toute la partie de l'ouvrage qui est due à Meister (p. 85-86). Elle reproduit dans le cours de son chapitre V et dans les notes de ce chapitre quelques

1. Citant tous ses documents en traduction anglaise, l'auteur aurait pu, sans alourdir son appareil critique, préciser quand l'original est en allemand, quand en français. Dans ce livre fort bien présenté, quelques fautes seulement dans les noms. Il faut lire: Roguin (l'ami de Rousseau), et non Roquin, — Grüner (le monographe des glaciers) et non Grûner, — Bernoulli, non Bernouilli.

passages omis ou déformés par Tourneux. Il paraît que le nombre des pages demeurées inédites est « considérable » (p. 87) et que le manuscrit de l'Arsenal « contient des jugements très précieux » [1]. Les chapitres VI et VII, qui sont respectivement consacrés à la collaboration de Grimm et à celle de Meister, ne contiennent malheureusement aucun de ces jugements « très précieux » : *toutes* les citations sont empruntées à l'édition Tourneux, et le lecteur curieux, qui ne partage pas forcément l'antipathie de l'auteur pour Grimm et son admiration pour Meister, reste sceptique sur le bien-fondé de la thèse qui exalte le second aux dépens du premier.

Il en va ainsi, du reste, pour la quasi totalité d'un livre qui est tout de parti-pris, et qui cherche à dénigrer la philosophie des lumières. Passe encore pour l'apologie sans mesure d'un certain « cosmopolitisme » et de l' « esprit européen » dont Meister fut, nous dit-on, un des premiers champions. Son œuvre est, paraît-il, marquée « au coin de l'actualité » (p. 24) parce qu'il a réclamé la constitution d'une confédération européenne, seule capable de faire face à la puissance montante de l'Amérique et de la Russie. L'Europe dont il s'agit, c'est, bien entendu, celle de Metternich : Meister a toujours été étranger « aux prétentions égalitaires et aux haines niveleuses des Jacobins » (p. 136) ; il n'est pas, Dieu merci, de la famille d'esprit de ce Grimm qui a osé parler de « l'affreux Saint Dominique » et du « tribunal horrible de l'Inquisition » (p. 128) ; l'Europe de Meister est monarchique et chrétienne, hardiment réactionnaire (cf. *les Idées de Milord Backward* qui terminent en 1791 ses *Conversations patriotiques*), et quand Madame Grubenmann conclut d'un ton patelin (p. 138) : « Qui voudrait préférer l'œuvre de Meister à celle de Grimm pourrait donc invoquer de bonnes raisons », il nous semble que cet indéfini et ce conditionnel sont superflus.

Au reste l'exaltation du champion de l'idée européenne et l'apologie de l'adversaire de la raison et de la « philosophie » sont ici inséparables. Certes, Madame Grubenmann montre que ce fils de pasteur ne fut pas dans sa jeunesse ennemi du libre examen (chapitre II). Eût-il été, autrement, l'ami de Diderot, et Voltaire l'eût-il avoué comme son disciple ? Mais l'on comprend que ce n'est pas ce Meister-là qui est cité en exemple : le diable, heureusement, est devenu ermite, et c'est l'ermite que nous dépeint complaisamment le chapitre VII. Madame Grubenmann sait gré à Meister d'avoir reconnu la grandeur du génie de Pascal « malgré ses sympathies pour les Encyclopédistes (p. 121) [2] ; elle lui sait gré d'avoir attribué à l' « esprit critique » et à l'esprit « rationaliste » la responsabilité de la sécheresse du XVIII[e] siècle dans le domaine poétique et dans le domaine musical ; elle voudrait avec lui que Diderot n'ait point été athée (p. 132), elle le loue d'avoir compris la profondeur du *Messie* de Klopstock. Comme il était malaisé de dresser un réquisitoire en règle contre les philosophes à propos de Meister, — la disproportion eût été trop évidente, — Madame Grubenmann crie haro sur ce pelé, sur ce galeux de Grimm. Quelles qu'aient été la lourdeur et la fatuité de Grimm, il n'a certainement pas mérité le chapitre qui lui est consacré dans ce livre. Ses articles de la *Correspondance littéraire* sont-ils donc si ennuyeux, si déplaisants, si mal écrits ? Il écorchait le français (p. 100), il n'aimait pas la France (p. 101), il médisait, — ô sacrilège, — de la Sorbonne et de l'Académie (p. 102), il osa critiquer Bossuet, et Richelieu, et Louis XIV ; surtout il fut sceptique (p. 108), il fut jacobin

1. Entre autres une quarantaine de pages sur les productions littéraires de Necker (p. 64, et n. 57 du chapitre III).

2. Il n'y a aucun texte qui autorise à accuser les Encyclopédistes d'avoir méconnu la grandeur de Pascal. Qu'on relise par exemple la pensée XIV des *Pensées philosophiques* ou les pages consacrées par l'*Encyclopédie* à Pascal mathématicien.

(p. 110), — qui l'eût cru du Baron, colonel russe et émigré, — en un mot il fut athée et eut même des « tendances matérialistes » (*sic*, p. 111). La fin de ce chapitre serait à citer tout entière, comme exemple des pauvretés que la haine de la raison peut inspirer : le « catéchisme » de Grimm, — nous entendons bien le « catéchisme » des Encyclopédistes et de Diderot, — est tel qu'à sa lecture « on ne sait en vertu de quelle loi il faut s'abstenir de tuer son prochain » (p. 112) ; cette « théologie-là » a, de tout temps, « été prêchée de ceux qui ne remplissent que les devoirs qui leur plaisent et n'évitent que les crimes qui portent en eux le germe d'une vengeance immédiate » ; enfin Grimm anéantit les « traditions les plus sacrées », le « patrimoine le plus authentique de la nation ». Mme Grubenmann retarde ! elle eût fait concurrence à l'avocat général Joly de Fleury [1].

J. Proust.

Jules C. Alciatore, **Stendhal et Maine de Biran,** Genève, Droz ; Lille, Giard, 1954. Un vol. in-8° de 1-47 pages.

Patiemment M. Alciatore poursuit son enquête sur les sources de la philosophie stendhalienne. Dans le petit volume intitulé *Stendhal et Maine de Biran* il recherche quel profit Beyle-Stendhal a tiré de la lecture de *L'Influence de l'habitude sur la faculté de penser*, mémoire couronné en 1802 par les idéologues de l'Institut et imprimé en 1803.

Fidèle à la méthode suivie dans *Stendhal et Helvétius*, le critique divise son étude en deux parties composées de manière fort différente. Dans la première il examine, en suivant l'ordre chronologique, la dette de Beyle envers Biran jusqu'à la fin de 1813. Après avoir constaté que le jeune égotiste déclare lui-même avoir acheté *L'Influence de l'habitude* au cours du mois de Nivôse an XIII (22 décembre 1804-20 janvier 1805), il entreprend de commenter un à un les passages du *Journal*, des *Pensées*, de la *Correspondance* et des essais juvéniles, qui portent la marque de Biran. Ses analyses lui permettent d'arriver à des conclusions solides. Par exemple, la distinction — à laquelle Beyle tient tant — entre la sensation et la perception, vient du philosophe (*Stendhal et Maine de Biran*, p. 4, 9, 12, 14) ; de même, l'idée que « toute impression répétée devient *plus* facile et *moins* sentie » (*ibid.*, p. 18). Il est certain aussi que Beyle a trouvé chez Biran la justification de son goût pour la nouveauté, l'originalité (*ibid.*, p. 20), et qu'il lui doit, ainsi d'ailleurs qu'à Tracy, la conviction que la sensation pure ne laisse aucun souvenir précis (*ibid.*, p. 20). En général, M. Alciatore se soucie des nuances et fait preuve de minutie. Aussi a-t-on lieu de s'étonner qu'il ne trouve pas trace de l'influence de l'idéologue avant la page 324 du *Journal* et la date du 17 janvier 1805. Il note fort justement que les remarques faites ce jour-là par Beyle sur le sublime en amour et en amitié s'expliquent dans une certaine mesure par la lecture de Biran, comme le révèle d'ailleurs explicitement une note du *Journal* (*Stendhal et Maine de Biran*, p. 3). Mais la fin du développement de Beyle : « Pour que le contraire arrivât, il faudrait que la passion prédisposante ou la partie de l'amour et de l'amitié existante avant la vue de l'objet que nous aimons fût bien forte » (*Journal*, tome I, p. 325) n'est que la reprise des réflexions du 15 janvier sur la passion « préparatoire ». Or, lorsqu'à cette date le jeune homme écrit

1. Les fautes de français et d'orthographe sont trop nombreuses pour passer comme de simples coquilles. Citons au hasard, p. 22 : « Cette seconde patrie ne *l'* point fait oublier la première » ; p. 52 : « Ne cesser » construit avec « de », puis avec « *à* » ; p. 166 : « Sa *Correspondance littéraire... l'*a fait perdre beaucoup de temps ». On trouve trois fois « nécrologue » pour « nécrologe » (p. 91 ; p. 140 n. 181, deux fois en quatre lignes) ; p. 112 : « Religion consolente », ; p. 164 : « Échanges cul turel*les* », etc.

(*ibid.*, tome I, p. 313) : « L'amour violent, subsistant sans être alimenté [...] ne peut subsister qu'avec une imagination ardente et vaste. Je me figure tous les plaisirs que pourrait me donner tel caractère, je me figure cela pendant trois ans, je vois la figure qui me promet ce caractère. Avant de la voir déjà, toutes mes espérances de bonheur étaient concentrées dans ce caractère idéal que je me figurais depuis trois ans ; lorsque je la vois, je l'aime donc comme le *bonheur*, je lui applique cette passion que je sens depuis trois ans et qui est devenue *habitude* chez moi », il a déjà certainement lu une partie du traité de Biran. En effet, il ne se contente pas d'employer, en le soulignant, le mot qui domine l'ouvrage couronné par l'Institut ; il recourt, comme il le fera le 17 janvier (cf. *Stendhal et Maine de Biran*, p. 3), à l'idée, éminemment biranienne, que l'habitude ne flétrit pas l'imagination d'un homme passionné et dont les désirs ne sont pas comblés. Il semble donc que l'on puisse, sans témérité, fixer à la page 312 du *Journal* et au 15 janvier 1805 le premier emprunt fait à Biran. M. Alciatore, qui sans doute s'est montré ici un peu trop circonspect, aurait pu par la suite, en une ou deux occasions, mieux délimiter la part de l'influence subie et celle de la réaction personnelle chez Beyle. Quand ce dernier dit à sa sœur Pauline : « Pour le produire [l'état d'extase] il faut un éréthisme (une chanterelle de violon lâche donne le *ré*, on la tend à son ton naturel, elle donne le *mi* ; on la tend encore, elle donne le *fa*, mais bientôt elle se casse, elle est en éréthisme) ; voilà nos nerfs. L'état d'extase les met dans un état qui ne peut durer sans produire d'horribles douleurs », il s'est souvenu, sans doute, des spéculations de Biran sur le « ton naturel » de l'organisme. (*Œuvres de Maine de Biran*, édition Tisserand, Paris, Alcan, tome II, p. 76). Mais il ne convient pas de laisser supposer (cf. *Stendhal et Maine de Biran*, p. 17) que l'explication du philosophe coïncide avec celle de Beyle. Biran, qui n'utilise nullement l'image du violon et qui ne compare même pas nos nerfs à des cordes (il croit, en effet, comme beaucoup de ses contemporains, au fluide nerveux), pense que le plaisir se dégrade du fait même de sa continuité ou de sa répétition, c'est-à-dire du fait de l'habitude. Le frère de Pauline, lui, dit que la prolongation de l'extase crée une tension rapidement douloureuse. En un sens, il est très loin des leçons de *L'Influence de l'habitude*. Peut-être se réfère-t-il, pour une part, à une théorie rencontrée chez un physiologiste et non chez l'idéologue. Peut-être, et ceci paraît plus probable, s'est-il involontairement éloigné de la doctrine de Biran, en cherchant à l'interpréter d'une manière personnelle et concrète.

La seconde partie de la monographie examine l'influence du philosophe sur l'écrivain après 1813. Les idées biraniennes que Stendhal a adoptées et qu'il a introduites dans ses œuvres sont étudiées, suivant un ordre logique. M. Alciatore, qui dans son *Stendhal et Helvétius* n'avait pas poussé son enquête au delà de 1830, a le mérite, cette fois, de ne pas négliger les ouvrages écrits après *Le Rouge et le Noir* : il tient compte de *Lucien Leuwen*, des *Memoires d'un Touriste* et (trop peu me semble-t-il) de *La Chartreuse*. Le plus souvent, ses démonstrations sont convaincantes. Il établit, par exemple, qu'en conseillant à ses lecteurs de « réfléchir l'habitude », l'auteur de *L'Histoire de la Peinture*, de *Racine et Shakspeare* et des *Mémoires* se souvenait d'une pensée de Mirabeau, citée par Biran, au début même de son mémoire (*Stendhal et Maine de Biran*, p. 23 et 24) ; et que les observations, d'allure si originale, sur la puissance évocatrice des images et des souvenirs qui agissent comme des signes naturels, prennent leur source dans *L'Influence de l'habitude* (*ibid.*, p. 31 et 32). L'opinion, chère à Stendhal, que les préférences artistiques et, plus généralement, le goût d'un individu ou d'une collectivité sont façonnés par l'accoutumance, vient, elle aussi, de Biran (*ibid.*, p. 36 et 37) : avec lucidité, M. Alciatore fait l'histoire de ce thème qui apparaît dans *La Vie de Rossini*, dans *Racine et Shakspeare*,

dans *Le Rouge et le Noir* avant d'aboutir dans *La Chartreuse* à la réflexion que Mosca « eût été fort bien encore, si une bizarrerie de son prince ne l'eût obligé à porter de la poudre dans les cheveux comme gages de bons sentiments politiques ». Par contre, certaines analyses gagneraient à être nuancées davantage. Lorsqu'il s'agit de l'idée que la sensation pure ne laisse pas de souvenirs, on aimerait voir rappeler une constatation de la première partie : Tracy, en cette matière, partageait le point de vue de Biran. Mais un développement surtout manque de solidité. Il est vrai, comme le remarque M. Alciatore, que Beyle a trouvé chez l'idéologue la notion que toute passion est à l'abri des altérations de l'habitude. Mais les textes cités (*ibid.*, p. 39 et 40) pour prouver que ce principe de psychologie constitue un thème stendhalien, conviennent mal : en effet, ils affirment que la passion, quand elle survient, fait oublier les habitudes anciennes. La différence est grande. Stendhal très probablement a cru être fidèle à l'enseignement de Biran (cf. la note du registre Chaper, relevée par M. Alciatore, *ibid.*, p. 39) ; mais, de sa part, il y a eu déformation créatrice, expression d'une idée nouvelle qui a été placée, d'une manière quelque peu mythique, sous le patronage du philosophe. Dans une étude intitulée *Stendhal et Maine de Biran*, les déviations, les confusions peut-être de l'écrivain méritaient assurément d'être soulignées avec autant d'énergie que les emprunts proprement dits. L'espèce de nonchalance qui se mêle chez M. Alciatore à l'érudition consciencieuse et à la sagacité se manifeste d'ailleurs moins dans la pensée que dans la façon d'exposer les résultats acquis. De ce dernier point de vue, la seconde partie de *Stendhal et Maine de Biran*, malgré sa brièveté, n'est guère supérieure à la seconde partie de *Stendhal et Helvétius*, du même auteur (cf. *R. H. L. F.*, avril-juin 1954, p. 232 et 233). Les notes cessent parfois d'être subordonnées au texte ; au lieu simplement de le commenter, elles doivent être lues pour qu'il perde son obscurité (p. 31 et 32 notamment). Mais surtout l'exposé pèche par le défaut de mouvement. Le passage d'une idée à l'autre se fait d'ordinaire par juxtaposition (p. 33, 36, 39), sans transition exprimée ou latente. Dans le détail, les annonces de développements, les remarques incidentes sont trop souvent déconcertantes. Bref, on a l'impression de se trouver en présence de fiches classées mais non méditées. Peut-être aurait-il été expédient, pour plus de clarté, de donner, à un moment approprié, un aperçu simple mais net du mémoire couronné par l'Institut. De la sorte, le lecteur aurait été mieux placé pour apercevoir les perspectives d'ensemble, et l'auteur aurait été conduit très naturellement à observer un fait digne de remarque. Stendhal a tiré grand profit de l'introduction de *L'Influence de l'habitude*, qui contient une longue analyse des facultés de l'esprit. De même il a retenu plusieurs des théories exposées dans la première partie, qui examine l'action de l'accoutumance sur la sensation, la perception, l'association des images et les passions. Mais la seconde partie où sont étudiés les effets de la répétition sur la mémoire proprement dite, c'est-à-dire sur le rappel volontaire des signes artificiels, ne lui a guère fourni d'idées destinées à constituer des thèmes dans ses œuvres littéraires. Cette partie pourtant, plus que le reste du livre, avait séduit Tracy et ses amis : elle posait en effet le problème, essentiel aux yeux des idéologues, de l'influence du langage sur les progrès de la pensée humaine. Beyle-Stendhal, analyste des âmes, devait, lui, préférer aux développements les plus philosophiques ceux qui concernaient la psychologie des sensations et des sentiments.

Mais il serait tout à fait injuste de terminer ce compte rendu par une observation critique. Retenons plutôt que M. Alciatore vient de consacrer à Stendhal une nouvelle étude riche en résultats positifs. Avec son *Stendhal et Helvétius* et plusieurs articles de revues, son *Stendhal et Maine de Biran* précise, renouvelle même, notre connaissance des sources idéologiques d'un

écrivain qui s'intéressa tant au mécanisme des idées et des phénomènes moraux.

Moise Le Yaouanc.

Alexis François, **Stendhal à Genève.** Genève, La Baconnière, 1954. Un vol. in-12 de 192 pages.

Dans cet ouvrage admirablement édité et illustré et qui invite à la lecture, l'auteur s'est proposé de rassembler, en les éclairant par des notes pertinentes, les pages qu'à travers son œuvre Stendhal consacre à Genève et au caractère genevois. Malgré l'unité du sujet, on pouvait redouter d'éprouver quelque déception du fait de ce morcellement chronologique qu'imposait la méthode choisie par M. A. François. Or, c'est une impression de synthèse, au contraire, qui se dégage du recueil ; la lecture cursive de Stendhal ne donna jamais, sur la question, une impression à la fois aussi nette et aussi globale ; sachons gré à l'auteur de nous avoir remis sous les yeux de façon aussi rationnelle ces textes qui évoquent les quatorze passages de Stendhal à Genève.

Mais il faut lui savoir gré surtout des notes et des commentaires dont il les accompagne. En présence d'un écrivain à ce point cosmopolite, l'érudition française ne suffit point toujours. Il convient que les étrangers apportent leur pierre à l'édifice. Ils vivent dans une atmosphère qui garde encore quelque chose de celle que connut l'auteur, et surtout ils ont sur les personnages, même secondaires, de leur pays des renseignements que seuls ils peuvent apporter. A cet égard, l'*Introduction* et les *Notes* explicatives de M. A. François sont d'un grand intérêt et d'une grande richesse. Sans jamais s'offusquer de ce que le jugement de Stendhal eut parfois de réticent devant Genève — ne fut-il pas autrement sévère devant Grenoble qui lui a difficilement pardonné ? — le critique a souligné d'une main légère et sûre ce qu'Henri Beyle a aimé sur les bords du Léman, lui qui fut toujours si sensible aux lacs et aux beaux paysages ; et l'impression que l'écrivain ressentit devant certains traits plaisants du caractère genevois ou devant des mœurs dont la rigidité le heurtait parfois s'il en aimait la franchise, permet à M. A. François d'affirmer que Stendhal, à l'encontre de Chateaubriand auquel une fois de plus il s'oppose, « n'a pas craint de se pencher familièrement et curieusement sur Genève, et a fini par en laisser l'un des portraits les plus achevés tracé de main étrangère ». Retenons dans les illustrations, outre quelques paysages évocateurs, un buste du Dr Prévost dont Stendhal s'était fait un ami. Signalons enfin qu'aux témoignages stendhaliens, pour mieux recréer l'atmosphère, M. A. François a ajouté en *Appendice* quelques pages d'extraits des *Souvenirs de Genève* d'Alexandre Audryane, écrits en 1820 et publiés en 1839. On sait en quelle estime Stendhal tenait l'auteur des *Mémoires d'un prisonnier d'Etat* (4 vol. 1837-1838) auxquels la *Chartreuse de Parme* sera redevable de quelques traits non moins qu'à Silvio Pellico.

Armand Caraccio.

Lamartine, **La Chute d'un Ange. Fragment du Livre primitif.** Un vol. in-8° de 250 pages. Édition critique par Marius-François Guyard. Genève-Lille, Droz-Giard, Coll. Textes littéraires français, 1954.

Il est regrettable qu'aucun candidat au doctorat n'ait tenté de consacrer, sur le modèle du *Jocelyn* de M. Guillemin, une étude exhaustive à *La Chute d'un Ange.* M. Masson, mort au combat pendant la Grande Guerre, se proposait de réhabiliter le poème épique si méconnu de Lamartine. M. Guyard a repris partiellement ce projet, et en guise de thèse complé-

mentaire, a procuré une édition critique du *Fragment du Livre primitif*. C'est la substance du poème qu'il nous invite à apprécier. Si le récit épique, qui est assurément la partie la plus originale, reste encore dans l'ombre, souhaitons que nous soit bientôt donnée une étude sur l'imagination de Lamartine : le sujet en vaut la peine.

L'édition de M. Guyard est un modèle d'édition critique, et non pas seulement parce que le texte à commenter n'occupe que vingt-trois pages sur les deux cent cinquante de l'ouvrage. L'établissement du texte posait déjà un problème embarrassant, problème que G. Ascoli abordait en 1907, mais pour le résoudre d'une façon arbitraire. M. Guyard a adopté la seule solution valable: prendre comme texte de base le texte de 1838, et rejeter en note aussi bien les variantes du manuscrit conservé à la Bibliothèque Nationale que les variantes des éditions suivantes.

Une longue introduction résume tout ce qu'il faut savoir sur la genèse de ce poème philosophique : le projet d'épopée cyclique conçu par Lamartine, l'évolution politique et religieuse du poète, ses ambitions, les sources anciennes et contemporaines, françaises et étrangères du *Livre primitif*, l'accueil fait à *La Chute d'un Ange*, les corrections d'ordre divers apportées par Lamartine sous la pression de son entourage, les efforts du penseur pour écarter le soupçon de panthéisme... Le texte est suivi de vingt-sept pages de notes, multipliant, vers par vers, les éclaircissements et les rapprochements. Un appendice est consacré à une suggestive revue de presse en 1838. M. Guyard, qui a eu la bonne fortune de retrouver la correspondance de Lamartine à Aimé Martin, nous offre deux lettres inédites de 1838 relatives à la revision de *La Chute d'un Ange*. La bibliographie copieuse rendra le plus grand service à qui voudra étudier Lamartine et le romantisme épique.

Sous le titre : « Les Sources du *Livre primitif* », M. Guyard trace un panorama aussi vaste que précis de l'idéologie romantique, qui constitue une excellente introduction à une étude d'ensemble du romantisme philosophique et religieux. Mais ce panorama est instructif d'une autre manière, puisqu'il fait apparaître, et le caractère vague de la notion de déisme, et la difficulté d'une étude de genèse en général, et d'une étude de sources en particulier. M. Guyard avec raison se montre prudent. Mais la prudence et la rigueur sont loin d'être équivalentes. Nous disions dans notre « Épopée romantique » : « L'influence de l'illuminisme, dont il reste encore à préciser l'action sur Lamartine... ». Le travail de M. Guyard ne nous apporte pas une satisfaction complète sur ce point, car l'auteur semble avoir suivi trop docilement les traces de M. Guillemin. Est-il certain que celui-ci « a bien montré qu'il est difficile de savoir ce que Lamartine a lu du philosophe lyonnais », Ballanche ? Les rapprochements faits par H. J. Hunt nous paraissent emporter la conviction. De toute façon, la place de Ballanche était dans l'introduction et non dans les notes. Quant à l'influence de Saint-Martin, tout le problème est à reprendre ; et pour prouver que ni M. Guillemin, ni M. Guyard ne l'ont abordé sérieusement, il suffit d'observer que l'un et l'autre, dans les paragraphes consacrés au martinisme de Lamartine, passent sous silence l'article qu'inspiraient à Sainte-Beuve les *Harmonies* et qui commence précisément par un parallèle entre Lamartine et Saint-Martin. On consultera sur ce sujet un article de M. Lombard, paru depuis la publication de cette édition critique dans *Modern Language Notes* (janvier 1955), *The influence of Saint-Martin on Lamartine.*

L'illuminisme est à la mode. Qu'il soit permis à un spécialiste de déplorer que l'on se contente si souvent de simplifications abusives ou de classifications sommaires. Dès qu'il est question d'analogie ou de correspondances, on invoque Swedenborg ; dès qu'il est question du langage, on invoque Bonald, comme si pour tous les illuminés tous ces problèmes n'étaient

pas liés. Remarquons de même que l'emploi du mot « raison » ne trahit pas évidemment une influence voltairienne. Nous lisons, par exemple, dans *Le Ministère de l'Homme-Esprit* de Saint-Martin : « Pourquoi défendent-ils (les partisans fanatiques de la religion) qu'on marche par la raison. C'est qu'ils n'ont pas fait attention que s'il y a une raison humaine qui est contre la vérité, il y a aussi une raison humaine qui est pour elle... Loin que sous ce rapport la raison soit condamnable, ce sera au contraire un crime pour nous de ne l'avoir pas suivie... Si (les hommes) regardaient dans l'homme, ils y verraient la racine de toutes les vertus, de toutes les lumières et de toutes les harmonies ; enfin, ils y verraient le système divin lui-même, et ils se trouveraient dans une uniformité de principes et de certitudes qui les mettrait bientôt tous d'accord. N'éloignons donc pas celle de nos deux raisons humaines qui a le pouvoir d'atteindre à la vérité. »

L. Cellier.

Pierre Salomon, **George Sand**, Coll. « Connaissance des Lettres ». Paris, Hatier-Boivin, 1953. Un vol. in-12 de 172 pages.

L'étude de Pierre Salomon, écrite à la veille du cent cinquantenaire de G. Sand qui nous a valu sa relancée dans le grand public et cinq numéros de revues qui lui sont spécialement consacrés (*La Grive*, *Europe*, *Revue des Sciences humaines*, *Revue de la Faculté des Lettres de Strasbourg*, *Annales littéraires de l'Université de Besançon*), pose admirablement le problème : une des œuvres maîtresses du XIX^e^ siècle (et à un moment, l'œuvre maîtresse par son rayonnement dans l'espace, cf. les jugements de Dostoïevski, Bakounine, Tourguenev), sombre verticalement. Aujourd'hui, c'est l'oubli : en librairie, quatre à cinq titres et toujours les mêmes, aucune édition valable, de très rares éditions critiques et toujours de romans ou de nouvelles de second ordre ; introuvable l'*Histoire de ma Vie*, introuvable les *Lettres d'un Voyageur*, introuvable cette gloire de G. Sand, la *Correspondance*, aucune bibliographie complète à part l'étude de Spoelberch de Lovenjoul, vieille de quarante ans et jamais mise à jour. « On la condamne sans la connaître », dit justement Salomon qui dans quatre pages très fines expose la multiplicité des questions soulevées par la femme et l'œuvre. Puis le livre se déroule abandonnant la division en quatre manières (en fait depuis fort longtemps périmée) pour lui substituer le souple enlacement de l'œuvre à la vie, la seconde commentant presque partout la première. La méthode de P. Salomon est suivie de bout en bout avec beaucoup d'adresse, de lucidité, d'objectivité. Peut-être y aurait-il eu intérêt, dans ce livre concentré et si riche en vues originales, à négliger tout détail biographique sans rejaillissement littéraire, toute citation inutile (p. 7-8, par exemple) pour y substituer d'autres citations (beaucoup trop rares), typiques du génie de G. Sand, de ce charme, de cette fraîcheur, de ce don unique de ressusciter une atmosphère, de saisir l'instant, la plus fugace sensation. Peut-être aussi le moment était-il venu, à la lumière des derniers documents révélés (lettres à Michel de Bourges, lettres à Hetzel), d'essayer une explication physiologique plausible et sans doute assez proche.

La psychologie du personnage est infiniment plus complexe. A travers tout le livre et dans sa conclusion, P. Salomon essaye de capter cette personnalité qui toujours échappe : passionnée et si raisonnable, bonne et si capable de cruauté, loyale et pourtant sans droiture. La page 159 est d'une extrême subtilité même quand la sévérité demanderait à être nuancée. « Il y a tant de manières d'être sincère..., tant de *niveaux* de sincérité [1]. » La

1. Cité dans *RHLF*, janvier-mars 1955, p. 84. Compte rendu du livre de B. Guyon, *La Vocation poétique de Victor Hugo*.

formule de J. Pommier trouve chez Mme Sand son immédiate application. Pour la lâcheté, je ne suis plus P. Salomon. Lâche, une femme qui a si magnifiquement écrit sur la vieillesse et sur la mort et si bien su accorder actes et paroles ? Et pourquoi lâche ? Pour une activité politique (1848-1852, 1870-1871) qui étonne et déçoit, avance et subitement recule ? Mais avant d'être une militante, G. Sand est « surtout artiste » comme l'écrivait si justement Maillard à Eichtal, « elle traite les questions quand elles lui viennent et selon l'impression du moment. Comme le cœur est toujours chaud, le talent immense et les idées toujours larges, tout ce qu'elle touche est traité de main de maître, mais l'inspiration une fois écoulée sur le papier, tout est oublié »[1]. Toute explication profonde de G. Sand doit nécessairement partir de ce point central. Qu'on y ajoute, mais secondairement, la passion des idées, et à cause de ce manque de vigueur intellectuelle souligné par P. Salomon, le besoin de s'accrocher à quelque grand esprit. 1848 la trouve refroidie, décristallisée de ses plus solides entraînements politiques et sociaux, Michel, Lamennais, Leroux surtout. (Qui étudiera la portée des déceptions spirituelles de Mme Sand, bien plus amères que ses déceptions sentimentales ?) Lamartine, Louis Blanc, Ledru-Rollin, Barbès, voilà les hommes de la troisième révolution. Elle les accepte (avec la plus grande réserve pour le premier) et même les précède dans une réelle ivresse républicaine. Mais ces hommes sont vains, petits ou fanatiques. Sentiments qui lui restent également incompréhensibles. Au plus fort de ses emballements (Cf. la *Lettre à Everard*), elle a toujours gardé sa lucidité et les pieds sur la terre. Très rapidement, elle juge les hommes de 48 incapables de faire aboutir l'idée qu'ils servent. A quoi bon alors ! Et surtout il y a Maurice. L'excellent livre de Larnac pas plus que celui de Salomon n'ont donné à cette incidence sa place exacte. Que cette femme intrépide soit dans la bagarre, c'est merveilleusement excitant. Que Maurice y puisse être, l'idée seule en est intolérable. Enfin, il y a son horreur de la violence, affirmée dès 1834 (« Je hais ces hommes forts », *Journal intime*, p. 7), réaffirmée tout au cours de sa vie, malgré le roman avorté d'*Engelwald* où l'apologie du meurtre politique a tenté un instant sa pensée[2].

Mais avant tout, c'est une force de la nature, et sa nature la reprend à tout instant comme elle la reprend dans son art même qui se balance continuellement entre deux esthétiques contradictoires : art pour art, art engagé, utilitaire, comme on disait alors. Instinctivement, elle obéit à la première, mais ses amis, sa raison et des lectures souvent mal digérées la poussent vers la seconde. Comme il eût été intéressant de nous donner une histoire systématique de la pensée de G. Sand, de sa formation intellectuelle, des amitiés rencontrées. Certes il y a quelques influences fort bien esquissées (Michel, par exemple, ou Planche qui nous donne un avant-goût de la magistrale étude de Maurice Regard), mais que de noms tout juste évoqués : Rousseau, Hoffmann, H. de Latouche, Balzac, Sainte-Beuve, ou à peine cités : Liszt, Nourrit, Bocage, les trois grands responsables en fin de compte de ce théâtre que Salomon avec raison trouve manqué. P. Salomon est beaucoup plus heureux dès qu'il s'agit d'explications de textes. Ses pages sur deux livres difficiles, *Lélia*, *Les Sept cordes de la lyre* ou sur *La Petite Fadette* sont de la plus fine intelligence critique. Excellentes aussi les passages sur la véritable

1. Cité Th. Marix-Spire, *Les Romantiques et la Musique, Le Cas George Sand*, Paris, Nouvelles éditions latines, 1955, p. 582, n° 209.

2. Cf. les pages si mesurées de P. Reboul, *Un roman détruit de George Sand : A la recherche d' « Engelwald »*, *RHLF*, janvier-mars 1955, p. 34-35 qui contrastent si heureusement avec l'article passionnel d'H. Guillemin sur « la grosse personne courte et lourde » bien installée dans son confort, *La Commune vue de Nohant*, *Le Figaro littéraire*, 9 avril 1955.

originalité de G. Sand, peintre de mœurs, et sur sa véritable fonction : c'est une conteuse.

Aussi serais-je bien mal venue de chicaner l'auteur sur quelques erreurs d'interprétation ou de détail. Le sentiment de la nature, par exemple, reste fort différent de ce qu'il nous en dit (p. 167, dernier paragraphe). Aurélien de Sèze ne rappelle par aucun trait le lâche et sensuel Raymond de Ramière (p. 29). Et s'il faut à tout prix un modèle, il faut le chercher tout près. Il suffit de le nommer et de l'habiller un peu différemment : c'est évidemment Jules Sandeau. De toute évidence aussi, ce n'est pas une passion « charnelle » qui a rapproché G. Sand et Chopin, et Karol n'est pas une caricature du pianiste, tout au plus un portrait appauvri du génie musical. C'est déjà bien assez. Quant à la Bibliographie, elle laisse rêveur. La présence ou l'absence de certains titres étonne. Pourquoi l'étude si vieillie et si fade de Doumic ? Pourquoi le tome II et surtout le si pauvre tome III du *George Sand* de Mme Pailleron alors que manque du même auteur cet ouvrage bourré de documents de première main : *François Buloz et ses amis* ? Pourquoi faire figurer au paragraphe des éditions la *Correspondance de George Sand et de Musset* de 1904, par exemple, citées dans toutes les bibliographies générales du paragraphe 1 et omettre le *Journal intime* de 1926 ou, plus près de nous, les passionnantes correspondances *Balzac-Sand*, *Sand-Taine*, *Regnault-Sand*, *Les Carnets intimes*, et j'en passe, qui ne figurent dans aucune bibliographie générale ? Plus surprenante encore la bibliographie des manuscrits et pourquoi tant de détails sur la *Collection Spoelberch de Lovenjoul* alors qu'un silence quasi-total s'étend sur les acquisitions récentes de la Bibliothèque de la Ville de Paris et sur les fonds entièrement renouvelés de la Bibliothèque Nationale ?

Thérèse Marix-Spire.

Pierre Flottes, **Leconte de Lisle, L'Homme et l'Œuvre.** Un vol. in-12 de 159 pages. Paris, Hatier-Boivin, Collection « Connaissance des Lettres », 1954.

Sous le numéro 40, Leconte de Lisle a fait son entrée dans la collection « Connaissance des Lettres », et nous nous réjouirons tous de cette consécration. L'étude de l'homme et de l'œuvre a été confiée avec raison à un admirateur de Leconte de Lisle. M. Flottes, qui avait déjà publié en 1926 et 1929 deux ouvrages appréciés sur le sujet, redit son amour pour son poète dans un essai succinct, mais fervent. S'agit-il d'un « état présent des connaissances » selon l'esprit de la collection ? Il semble que, si M. Flottes a voulu appliquer à ce nouveau portrait les méthodes récentes de la critique littéraire : psychanalyse de l'art, étude statistique du vocabulaire, il se soit moins soucié d'utiliser les ouvrages qui avaient été consacrés dans l'intervalle à Leconte de Lisle par d'autres que lui-même (exception faite pour la *Renaissance orientale* de R. Schwab).

Parce qu'il estime que Leconte de Lisle « n'est pas un érudit » (p. 115), M. Flottes se dispense d'apprécier les prétentions scientistes du poète, qui croyait pourtant l'emporter par là sur Hugo et Vigny. L'érudition de l'auteur du *Runoïa* est-elle donc toute de surface ? M. Flottes, qui utilise sans le mentionner le mémoire de Ducros publié dans cette revue, mentionne sans l'utiliser le remarquable ouvrage d'Alison Fairlie, *Leconte de Lisle's Poems on the Barbarians Races*, et s'en tient aux recherches largement dépassées de Vianey. On s'étonne, par exemple, que l'influence du poème de Cailleux *Le Monde Antédiluvien* soit manifestement sous-estimée (p. 88).

Pour M. Flottes, Leconte de Lisle est, selon un titre connu, le poète au masque, et le but essentiel de son essai est de démolir la légende de l'impassibilité. Nous pensions que c'était chose faite, mais sans doute cette

vérité était-elle bonne à redire. « C'est un romantique refoulé, le plus torturé des romantiques parce qu'il est le plus refoulé. L'art de ce refoulement a suffi à constituer une esthétique » (p. 95). Le recours à la psychanalyse paraît cependant timide et incertain à la fois. M. Flottes insiste sur « le traumatisme de la naissance », par quoi il justifie la nostalgie de l'Eden, de l'île natale et de la mère fondues dans une image lumineuse et douce (p. 49). Il accorde une importance essentielle au traumatisme passionnel que fut la mort de l'héroïne du *Manchy*. Nous partageons sur ce point le scepticisme de M. Putter, qui, à la manière d'Etiemble, est un démolisseur de mythes. L'âge du poète n'est pas à négliger, et l'on ne saurait assimiler cette blessure à celle infligée à Mallarmé enfant par la mort de sa sœur. En outre, le soupçon de littérature n'est pas à écarter. M. Jobit a démontré tout ce que Leconte de Lisle devait à Lacaussade, et ce n'est pas attenter à la gloire du premier que de reconnaître ses emprunts : nous savons de reste que « le plagiat est nécessaire ». Or, Lacaussade a traité lui aussi le thème du *Manchy*. On s'étonne en revanche que si peu de place soit faite au complexe d'Œdipe. Cependant, p. 123, M. Flottes semblait apercevoir la signification psychanalytique de l'*Apollonide*. Cette œuvre lumineuse est, si l'on peut dire, l'endroit de *Qaïn*. Au père terrible symbolisé par Iahvèh s'oppose le père idéal, Apollon, le véritable époux de la Mater dolorosa, le véritable père de l'enfant inspiré.

Quoi qu'il en soit, M. Flottes s'est attaché à retracer « l'histoire d'une âme ». Il renonce donc à la distinction classique entre l'homme et l'œuvre, pour étudier parallèlement l'évolution d'une âme et d'une esthétique. Cette « histoire d'une âme » n'est pas présentée en style hugolien sous forme d'antithèse, mais en style hégélien sous forme de triptyque. Une première partie évoque les grandes espérances du jeune créole cédant à l'appel de l'action, mais connaissant l'échec complet sur le plan politique et sentimental. Le poète, tombé de l'enthousiasme le plus pur au pessimisme le plus noir, exilé dans sa patrie, cherche, sinon une raison de vivre, du moins un mythe compensateur. Il trouve enfin l'équilibre dans la religion du beau et le culte de l'art, mais aussi grâce à quelques satisfactions plus concrètes, liaisons, position stable, fauteuil d'académicien, hommages de disciples. Nous simplifions certes à l'excès une étude très nuancée. Mais il importait de souligner le rythme de cette évolution pour définir le Leconte de Lisle de M. Flottes. Le hasard veut, en effet, qu'en même temps que le critique français, M. Putter ait publié aux États-Unis une étude sur le poète, qui conteste précisément cette évolution. Pour le critique américain, Leconte de Lisle, né pessimiste, n'aurait pas connu, en 1848, ce bouleversement total dû à l'échec de son rêve révolutionnaire. C'est sans conviction qu'il avait pris à son compte les « slogans » optimistes. Pour M. Flottes, non seulement le poète avait trouvé dans le fouriérisme la voie, la vérité et la vie, mais, pendant vingt ans, se serait menti à lui-même : « Sa véritable aspiration secrète, refoulée, c'était le retour — si possible — à l'idéal de 48. Le refoulement cess(a) avec la chute de l'Empire, mais il cessait trop tard ».

Faut-il prendre parti entre ces deux thèses antagonistes ? Leconte de Lisle a toujours eu horreur du présent. Il a cessé de militer du jour où il s'est aperçu qu'il perdait son temps, mais il convient de méditer la formule exemplaire qui figure dans une lettre à Ménard : « J'aime à croire... que l'œuvre d'Homère comptera un peu plus dans la somme des efforts moraux de l'humanité que celle de Blanqui ». Il n'avait pas eu à forcer sa nature pour adhérer à un mouvement révolutionnaire, de même qu'en se détournant d'un idéal à venir, il n'eut pas à dépouiller entièrement son fouriérisme. Les deux critiques se font manifestement une idée sommaire de l'idéal de la Phalange ; c'est par Fourier que Leconte de Lisle a été amené à rêver d'Eden et à chercher en Grèce l'archétype de l'Harmonie et de la

Beauté. M. Flottes a eu surtout le mérite de sentir que la désillusion de 1848 n'était elle-même qu'une péripétie d'un drame plus profond, qui fut le véritable drame du poète créole. Dire que Leconte de Lisle était né pessimiste paraît simpliste. Non, déchiré entre les appels contraires du Vent et de la Nuit, de l'Action et du Repos, le poète tragique a été pendant toute son existence torturé par cette dualité.

M. Flottes cependant nous déçoit quand il s'agit de tirer partie de cette intuition essentielle, et ce, parce que, prêchant pour son saint, il a voulu attribuer à ce conflit intime un caractère d'exception. On lit avec stupeur, p. 14, à propos de Leconte de Lisle et Baudelaire : « Ils ne parlent jamais la même langue ». Peut-on se laisser prendre ainsi aux apparences et ne pas voir que les poèmes lyriques de Leconte de Lisle s'ordonnent selon l'architecture des *Fleurs du Mal*, les tableaux exotiques ou historiques tenant la place des *Tableaux parisiens* ? On lit avec plus d'étonnement encore, p. 50, que Hugo était « un lutteur, exempt de la marque traumatique si fortement empreinte sur Leconte de Lisle ». M. Flottes, qui se pique de psychanalyse, ignorerait-il la *Psychanalyse de V. Hugo* ? P. 90, il est dit d'une façon toute contestable : « Cette conciliation universelle que Hugo mettait au terme du devenir, dans *La Bouche d'ombre*, Leconte de Lisle la reporte à l'aube des temps. Là génie actif, ici génie nostalgique. Nostalgie qui s'exprime dans l'image d'un Abel ressuscité ». Mais la prophétie du Vengeur porte indiscutablement sur l'avenir, la mort de Dieu coïncidant avec la résurrection d'Abel. M. Flottes reconnaît toutefois une parenté entre Vigny et Leconte de Lisle. Mais il nous semble apercevoir aussi bien une parenté entre les quatre poètes, et tel était l'avis de Proust : Baudelaire, est-il dit dans *Contre Sainte-Beuve* (p. 193) « a surtout sur ce dernier portrait une ressemblance fantastique avec Hugo, Vigny et Leconte de Lisle, comme si tous les quatre n'étaient que des épreuves un peu différentes d'un même visage, du visage de ce grand poète qui au fond est un, depuis le commencement du monde. » C'est que tous découvrirent en eux-mêmes une dualité fondamentale, combat du jour et de la nuit, opposition du spleen et de l'idéal, opposition de la léthargie et des convulsions, opposition des appels du Vent et de la Nuit. L'angoisse née de cette dualité provoque dans l'âme un état que Baudelaire désigne sous le nom de spleen, et dont nous trouvons l'équivalent chez Leconte de Lisle. Il est étonnant que M. Flottes, qui n'ignore pas l'intérêt des statistiques de vocabulaire, s'attarde à dresser l'inventaire de la faune et de la flore, ou à dénombrer les couleurs dans les poèmes de son auteur, au lieu de s'attacher à la statistique des mots-clés. Non seulement il aurait vu images et métaphores se grouper autour des deux pôles du Vent et de la Nuit, mais il aurait noté le retour obsédant, dans des poèmes aussi différents que *Les Spectres*, *Hélène*, *La Tristesse du Diable* ou *Khiron*, de la triade : désir — ennui — remords, c'est-à-dire des composantes du spleen baudelairien. Il aurait pu enfin suivre l'effort de cette âme inquiète pour dépasser la contradiction entre le mouvement et le repos. Aucune mention n'est faite du *Sommeil de Condor* le poème le plus révélateur, à notre avis, de l'aspiration foncière du poète, puisque le frénétique mouvement d'ascension de l'oiseau symbolique, contre le vent et par delà la nuit, aboutit au sommeil suprême, « les ailes toutes grandes ». Ce point transcendantal auquel il voulait parvenir, le poète l'a-t-il jamais atteint ? Il a su sagement trouver la paix dans la contemplation de l'œuvre accomplie.

L'étude littéraire risque de paraître cursive. La réflexion du poète sur son art a été plus poussée que ne le laisse entendre M. Flottes, et une étude serrée des préfaces, articles et discours révèle une pensée riche et souple, qui rappelle précisément l'esthétique de Flaubert. La notion de sensibilité virile en particulier n'est pas à dédaigner. On appréciera davantage l'effort

fait pour déceler chez le poète parnassien un art plus exigeant que celui de son médiocre entourage, et apparenter l'auteur des *Poèmes barbares* aux symbolistes. Il est montré que Leconte de Lisle est capable de « faire de l'imprécis avec du précis », de « suggérer les images de l'angoisse », de créer même « un frisson, comme Baudelaire : le frisson des grandes inquiétudes cosmiques, des attentes d'apocalypse ». Peut-être sera-t-on moins disposé à suivre le critique, lorsqu'il prétend que son poète *seul* a trouvé de ces vers « où les bruits sont des voix, où les éléments s'animent, où la sensation se prolonge en cauchemar ». On décèle chez M. Flottes un reste de préjugé antihugolien hérité des Faguet et des Brunetière. Quant à la richesse dans la concision que nous devons admirer dans les *Poèmes Barbares*, elle paraîtra singulièrement insuffisante à quiconque a fréquenté Mallarmé. On appréciera en revanche l'intuition si juste : « C'est dans ses poèmes stellaires... que Leconte de Lisle a mis peut-être le plus secret de lui-même »

La conclusion par sa mesure est faite pour rallier les suffrages. M. Flottes voit dans le jugement porté par Leconte de Lisle sur Vigny, « l'image idéale que l'auteur des *Poèmes barbares* se faisait de lui-même : « Un homme riche de facultés exquises, qui a vécu dans une retraite studieuse et volontaire, absorbé dans la contemplation des choses impérissables, et qui s'est endormi fidèle à la religion du Beau ».

A la suite de l'étude figure une « chronologie des poèmes de Leconte de Lisle ». Il n'est pas inutile de préciser qu'il s'agit de la date de publication des poèmes, et qu'une étude psychologique qui se fonderait sur cette chronologie ne doit pas négliger le problème : la date de publication est-elle bien la date de composition [1] ?

Cet essai impressionniste contribuera certes à faire aimer Leconte de Lisle. Peut-être l'amateur converti aurait-il souhaité que sa foi fût affermie par des arguments plus rigoureux.

L. Cellier.

L. de Sugar, **Baudelaire et R. M. Rilke. Étude d'influences et d'affinités spirituelles.** Un vol. in-8° de 190 pages. Paris, Nouvelles Éditions latines [1954].

Il n'y aurait pas lieu de rendre compte ici de l'étude de M^lle^ de Sugar, si le propos en était purement comparatiste comme le titre le laisserait croire. Mais voulant faire rejaillir sur Baudelaire un peu de la lumière qu'elle projette sur Rilke, l'auteur s'adresse donc à la compétence de la *RHL*. Et malheureusement M^lle^ de Sugar semble faire preuve de connaissances plus rilkéennes que baudelairiennes (autant que j'en puisse juger pour Rilke). On se demande, lorsqu'on la voit se référer à l'édition Connard [*sic*] - Crépet (ainsi, p. 22, n. 2) et indiquer dans la bibliographie (p. 187) pour les *Œuvres complètes* : Paris, Crépet, 1925 [*sic*], — si elle a vraiment distingué le *publisher*

1. Les coquilles ne manquent pas. P. 33, lire Chenavard au lieu de Chanavard ; p. 76, le Roi des *Runes* au lieu de le Roi des *Ruines* ; p. 35, *expiation* rituelle au lieu d'*expiration*. P. 11, deux vers de Hugo sont disposés comme s'il s'agissait d'une citation en prose. P. 86, le héros de *la Chute d'un Ange* est appelé César ! P. 124, H. de Régnier perd sa particule. P. 129, un vers de Vigny est déformé : « Sur les sommets glacés de sa vaste *maison* », lire *raison*. P. 144, il faut lire : « *la Sieste* renferme en 1862 » (et non : en 1882), et dans la citation du *Sommeil de Leilah* (même page), le premier vers est doublement déformé : « L'*om*bre de son pied *me* colore doucement ». Le texte porte : « L'*am*bre de son pied *nu* colore doucement. » Dans la note bibliographique, lire Fairlie et non Faislie.

2. Ces coquilles sont légion ; beaucoup se rectifient d'elles-mêmes, mais, p. 43, M^lle^ de Sugar fait dire des choses incompréhensibles à M^lle^ Bianquis et, p. 150 (n. 404), la référence à *La Mystique de Baudelaire* de M. Pommier est fausse.

de l'*editor*. Et que penser d'une phrase comme celle-ci (p. 22) : « La mort brisa le lien qui unissait les parents de Baudelaire et sa mère finit par se remarier » ? Même page, Mlle de Sugar montre la souffrance de Rilke « trop sensible parmi des camarades et des maîtres plus ou moins rudes » ; n'est-on pas en droit d'attendre ici une citation de *Mon Cœur mis à nu*, VII, 12, et une référence à la plus révélatrice des notes autobiographiques (*Œuvres Posthumes*, éd. J. Crépet, t. II, p. 136) ? On les attendra en vain. Il est inexact de déclarer (p. 49) qu'en 1907, les *notes sur la Belgique* n'étaient pas accessibles au public ; elles l'étaient pour partie depuis 1887. P. 150, un inquiétant Charles Fournier est invoqué au sujet des origines du symbolisme baudelairien ; l'indulgence fait pencher pour une coquille [2] ; mais cette indulgence disparaît lorsque la récidive se produit p. 170. Ce ne sont que quelques exemples pris entre bien d'autres. Il n'y faut pas insister, car Mlle de Sugar répondrait qu'elle n'a pas prétendu baudelairianiser, mais seulement prouver qu'elle avait un juste sentiment des œuvres de Baudelaire. Elle l'a, en effet, et le prouve. Pourtant beaucoup possèdent ce juste sentiment, qui ne croient pas devoir nous en faire part. Et ce que veut au fond Mlle de Sugar, c'est nous apprendre qu'elle a eu sa Révélation, sa Nuit (voir son Introduction, p. 9-10). Cependant la manière dont elle nous délivre son message — comme on dit — est d'un dessein assez peu consistant. Passant en revue les différents aspects de la thématique rilkéenne, notre critique remarque telle pensée ou telle formule et la rapproche d'un texte de Baudelaire. Nous voici donc au cœur d'un chapitre intéressant de la fortune de Baudelaire. Mais est-ce influence ? Est-ce simple affinité spirituelle ? C'est ce que Mlle de Sugar ne s'attache pas assez à déterminer : dans sa démarche incertaine, elle efface de l'esprit de son lecteur ce qu'elle venait d'y inscrire.

Ces critiques ne doivent pas faire passer sous silence des pages excellentes (voir p. 89 sqq. et particulièrement p. 98 un passage sur le Paris de Rilke et celui de Baudelaire). De ces justes remarques et de quelques autres, Mlle de Sugar aurait pu tirer une très utile contribution à la destinée posthume de Baudelaire, laissant à de futurs chercheurs l'étude des « affinités spirituelles » qui apporteront sûrement des lumières complémentaires, mais seulement lorsqu'on saura sur quoi elles se fondent et ce qu'elles signifient. Il est trop tôt actuellement pour aller au delà de la simple classification des esprits par famille, que Sainte-Beuve fixait idéalement pour but à l'histoire littéraire.

Claude Pichois.

Henri-Frédéric Amiel, Délibérations sur les femmes, présentées par Léon Bopp. Paris, Stock, 1954. Un vol. in-16 de 147 pages.

Le petit livre que présente M. Léon Bopp est tiré d'un manuscrit conservé à la Bibliothèque de Genève, et sur lequel Bernard Bouvier a écrit de sa main en guise de titre : « Délibérations. Question matrimoniale. » C'est là qu'Amiel a consigné, comme on le savait, de 1852 à 1872, ses délibérations sur ses projets de mariage. Ce célibataire malgré lui n'a cessé que très tard de penser au mariage. Il dresse des listes infinies de candidates possibles, qu'il ne nomme pas, mais désigne par des initiales ou des pseudonymes. Les pages sont souvent divisées en deux colonnes : d'un côté, ce qui milite en faveur de l'une d'elles, de l'autre, les obstacles. Qualités et défauts sont parfois notés comme les copies d'un élève. Le bilan fut toujours négatif. On trouve encore les indications les plus précises sur le budget nécessaire à l'établissement et à l'entretien d'un ménage. Rien dans tout cela de très glorieux, et le titre choisi par M. Bopp déborde quelque peu le sujet. L'éditeur, qui a, d'autre part, entrepris la publication complète, ou « quasi complète », du *Journal* d'Amiel — deux volumes ont paru sur la trentaine pré-

vue — a préféré ne donner ici que des extraits, reliés entre eux par la chronologie et quelques réflexions.

Qu'ajoutent ces textes à la connaissance d'Amiel ? M. Bopp nous invitant à les considérer sous l'angle psychologique et philosophique, essayons de formuler quelques-unes des remarques qu'ils suggèrent.

Comptabilité lamentable, dira-t-on, froide et assez mesquine, non exempte de quelque suffisance inavouée à dénombrer tant de partis possibles, mais destinée à compenser ce qu'Amiel ne cesse de considérer comme un manque ou comme un échec. Le cortège des postulantes, ou seulement des filles à marier, jette un voile flatteur sur le fiasco du célibat, de la même manière que le journal se substitue peu à peu à l'œuvre rêvée. Pas de prise sur le réel, inaptitude à saisir la passion véritable, quand elle s'offre : nous songeons à cette « Philine », qui se donna un jour à lui, et qui espéra pendant dix ans avant de disparaître, sans que nous sachions comment se termina son existence inaccomplie. Naïveté de ce professeur, à ne pas comprendre que l'amour, le côté physique de l'amour, dont l'imagination l'obsède, a besoin comme toute chose d'être appris pour être goûté.

Amiel ou l'adolescent continué. Au sortir de l'enfance, l'individu qui s'éveille à la conscience de lui-même, s'étonne de se sentir unique, et ignore qu'il n'a pas encore conquis son visage propre, en vivant une histoire commune à tous. Amiel a passé sa vie à s'étonner d'être lui-même, et à regretter une sorte de fusion cosmique entrevue à certaines heures d'extase. L'individuation le gêne. La tentative matrimoniale, mais il reste sur le seuil, représenterait, puisqu'il voit bien que tout le monde se marie, un effort pour ressembler aux autres et s'insérer dans la vie.

Amiel rejette sur la société la faute de son insuccès : la bourgeoisie genevoise n'admettrait pas telle candidate. Mais c'est une façon de camoufler son propre refus, sa peur de s'identifier à sa propre personnalité, parce que cette identification lui interdirait les autres possibles. Amiel transpose cette peur sur la personne même de la femme ou des femmes qui lui font face, et pour lesquelles il multiplie les pseudonymes, comme pour mieux les diversifier à loisir : il ne les prend pas pour ce qu'elles sont, mais se plaît à les imaginer plusieurs en une seule, et finalement se heurte à la réalité qui ne correspond à aucune image. Il n'accepte pas plus l'autre qu'il ne s'accepte lui-même, du moins en tant que moi limité, et non pas infini comme Dieu. Il se réfugie dans l'idéal, et préfère, dit-il, « l'abstention totale à la satisfaction médiocre ». Vivre nous impose à chaque instant de choisir, et c'est précisément ce qu'il ne veut pas, ni ne peut, ni ne sait. Le choix équivaut pour lui à une mutilation et à une perte de liberté. Son style offre la transcription parfaite de cette incapacité de choisir : il procède par « triades », en juxtaposant trois expressions approchées, au lieu d'une seule, qui serait irremplaçable. De même, une femme, ou une maîtresse, est précisément celle qui nous éloigne des autres, et nous prive de cette tendresse diffuse et multipliée, dont Amiel a besoin pour se sentir à l'abri. Il faut lire dans le *journal* et non dans les *délibérations*, son explosion de soulagement soudain, quand il est délivré, après une demande en mariage qu'une fois il est allé jusqu'à formuler auprès du père d'une certaine « Perline », ou encore lorsqu'il avait cru le mariage avec Philine presque nécessaire : le sentiment d'un homme qui respire à nouveau l'air de la liberté.

Amiel a perdu sa liberté intérieure, ou du moins n'a-t-il jamais pu l'éprouver, parce qu'il n'a jamais consenti à l'aliéner, faute de comprendre qu'on ne saurait jamais la trouver qu'en acceptant de la perdre. Il est resté toute sa vie dépendant de lui-même, soumis à la tyrannie de se chercher soi-même. Le journal est devenu le lieu de cette recherche et a peu à peu envahi tout le reste, refoulant Amiel dans l'isolement. La tenue d'un journal intime n'est pas compatible avec le mariage, ou tout simplement la vie commune.

Quelle eût été la place du journal dans la vie conjugale, demandait Thibaudet ? A mesure que le temps passait et que le journal se développait, Amiel ne pouvait plus épouser aucune femme. « Le journal, note fort justement Marañon, véritable épouse de l'âme du malheureux écrivain, épouse inexorablement exclusive, les évinçait toutes. » Il ne saurait, en effet, exister de journal intime en dehors de la solitude, et même si celle-ci doit finir un jour, hors du sentiment présent d'une solitude définitive.

N'accablons pas Amiel. Ce qu'il y a de plus étroit en lui, sa misère et sa timidité, se retrouve en beaucoup d'autres, à quelque degré. Mais il n'est pas si commun de se perdre à la recherche du moi le plus profond, dans un effort de communion avec la création.

ALAIN GIRARD.

CHARLES VAN LERBERGHE, Lettres à une jeune fille, publiées avec un avant-propos et des notes de GUSTAVE CHARLIER, de l'Académie Royale de Belgique. Un vol. in-12 de 287 pages. Bruxelles, Renaissance du Livre, 1954.

Gustave Charlier a excellemment présenté et annoté ces lettres écrites d'Allemagne, d'Italie et de Bouillon, sur la Semoy, à une jeune inconnue que Van Lerberghe rencontra par la suite deux fois, lettres qui s'échelonnent de 1899 à 1904 — le temps de la composition de la *Chanson d'Eve*. C'est un jeu que joue le poète, et il s'y montre assez expert en coquetteries. Mais il y détaille aussi ses goûts qui l'attachent à ce qu'on regardait encore vers 1900 comme des formes d'art « primitif », Botticelli, Melozzo da Forli, ou une sculpture grecque du v^e^ siècle.

La personnalité de Van Lerberghe, telle qu'elle apparaît dans cette correspondance, a peu de relief. Idéalisme, esthétisme aux couleurs vagues, sans profondeur. « Toute ma vie et un peu de mon art, même, semblent en vue d'une autre vie et d'un autre monde, auxquels, malheureusement, je ne crois pas trop » (p. 36). En effet, le jour où sa partenaire lui avoue qu'elle lit Saint-Augustin, le poète s'irrite : il n'a plus foi qu'en la science (p. 139) et le dernier mot a été dit par Darwin et Haeckel (p. 226). Qu'est-ce alors que la poésie, sinon un exercice voluptueux de l'imagination, qui se repaît de formes fluides, évanescentes, celles de la *Chanson d'Eve*. Et l'intérêt le plus solide de cette correspondance est de faire pénétrer, dans le monde de rêveries « féminines » où sont nés les poèmes de cette *Psyché*, comme aussi de révéler les circonstances ou les lieux qui ont pu favoriser cette naissance, par exemple, le parc bavarois de Nymphenbourg, « le Versailles de Munich ». D'autres figures d'écrivains passent dans ces lettres : Maeterlinck, Verhaeren, Mockel, Séverin. Ainsi, les lendemains du symbolisme en Belgique se trouvent indirectement éclairés. Il y est question aussi d'un drame satyrique intitulé *Pan*, auquel Van Lerberghe travaillait en Italie, parallèlement à la *Chanson d'Eve*, et dont rien, semble-t-il, n'est resté. Mais je ne sais si l'homme qui cohabitait avec le poète gagne beaucoup à cette publication.

MARCEL RAYMOND.

GERMAINE BRÉE, André Gide, l'insaisissable Protée. Etude critique de l'œuvre d'André Gide. Paris. Les Belles Lettres, 1953. Un vol in-8° de 376 pages.

Voilà sans doute la meilleure des études parues depuis quelques années sur un sujet déjà rebattu. Sa première originalité est d'être consacrée à l'œuvre fictive de Gide, à l'exclusion des ouvrages autobiographiques auxquels on s'est progressivement accoutumé à référer tout le reste ; M^lle^ Brée, en effet, s'est d'abord attachée à démontrer cet apparent paradoxe, que l'auteur du *Journal* était un artiste avant d'être un moraliste, que chez lui pri-

mait toujours le jeu littéraire et qu'aussi on le « saisissait » mieux dans ses créations que dans ses écrits les plus intimes : fût-ce dans *Numquid et Tu ?*.... son souci de sincérité autant que celui de « faire œuvre » faussent notre jugement. Et en disant des *Faux-Monnayeurs* : « Aucun roman plus littéraire... C'est le roman même de la littérature au contact de la vie, le seul roman en somme que vécut pleinement Gide et qui l'exprime tout entier » (p. 312), Mlle Brée rejoint Martin-Chauffier qui en écrivait : « L'auteur ne s'y peint pas, il s'y montre, plutôt il s'y laisse approcher, deviner, et saisir. » Au lieu de partir d'une psychologie de Gide toute faite — qu'il a lui-même contribué à imposer, — elle situe son livre sur un plan strictement esthétique, « qui seul... révèle la portée intellectuelle et le sens éthique » (p. 26) de l'œuvre de Gide, dont elle nous propose une image, non point immobile, mais heureuse et sereine. Peut-être est-ce, en effet, là ce que l'ouvrage, lucide et honnête, de Mlle Brée, apporte de plus nouveau sur l'œuvre de ce Protée : « Malgré certaines fluctuations, elle donne l'impression d'une réussite assez troublante, bien éloignée de cette « détresse à l'état pur » qu'on a voulu y voir » (p. 20), et cela avant même la période « gœthéenne » qu'inaugure *Œdipe*. Les problèmes moraux de Gide n'en sont d'ailleurs pas minimisés ; ils sont au contraire nuancés, et plus prudemment abordés : ainsi Mlle Brée montre-t-elle qu'il faut se garder de conclure sur les questions que soulèvent tous les récits, soties, romans et drames de Gide après la charnière que font les *Nourritures* : « Dieu est mort dans les *Nourritures Terrestres*, quoique doucement, et, avec lui, les essences. L'existence y est tout et elle est liberté... Mais cette liberté pose à Gide tous les problèmes éthiques. Ce sont eux que, sur le plan esthétique, son œuvre élaborera » (p. 93). Satan, Dieu même, peut-être, ne furent bientôt pour lui que « façons de parler ». Et la clef que nous donne dès le début Mlle Brée pour « l'insaisissable Protée » : « Pour Gide la vie est avant tout le livre à faire » (p. 24) nous mène tout naturellement à l'*Ainsi soit-il* de Thésée : « J'ai fait mon œuvre. J'ai vécu... »

PHILIPPE VAN TIEGHEM.

ENID STARKIE, **André Gide, Studies in Modern European Literature and Thought.** Cambridge, England, Bowes et Bowes, 1953. New Haven, Conn., U. S. A., Yale University Press, 1954. Un vol. de 63 pages.

Depuis deux ans environ, les presses universitaires de Yale, Etats-Unis, et de Bowes et Bowes, Cambridge, Angleterre, publient simultanément sous la direction du Professeur Erich Heller de Cambridge, érudit et critique d'une grande distinction, une série d'études sur des auteurs européens contemporains ou « modernes » par leur influence. Ces études très brèves sont destinées au public cultivé moyen de langue anglaise et portent sur des auteurs qui écrivent en des langues autres que l'anglais. Elles se proposent simplement de donner les faits essentiels concernant la vie, la personnalité et l'œuvre d'un auteur. Des trente études déjà publiées ou annoncées, douze présentent des écrivains français : Baudelaire, Léon Bloy et Bergson y voisinent avec Sartre et Simone Weil.

L'*André Gide* de Miss Starkie entre très exactement dans les limites et l'esprit de cette entreprise. Résumer en une cinquantaine de pages l'essentiel de ce qu'il y a à dire sur Gide n'est pas chose facile ; Miss Starkie néanmoins a réussi à écrire un petit livre vivant et précis. Sacrifiant quelque peu l'œuvre à l'homme qu'elle a bien connu, elle a peut-être consacré trop de pages à essayer d'expliquer et de justifier les rapports intimes de Gide avec sa femme, préoccupée sans doute des attaques dont Gide fut victime après sa mort, attaques déjà presque oubliées. Mais son petit livre donne de

façon claire et accessible les faits essentiels de la vie d'André Gide et le présente de façon fort sympathique, quoique peut-être un peu idéalisée, au lecteur anglais moyen.

GERMAINE BRÉE.

JAMES MCLAREN, **The Theatre of André Gide. Evolution of a Moral Philosopher.** Baltimore, The Johns Hopkins Press, 1953. Un vol. in-8° de x-118 pages.

Partie bien négligée de son œuvre, le Théâtre de Gide méritait-il toutefois l'étude que lui a consacrée M. McLaren ? Certes son observation initiale est juste, que l'esthétique et la morale sont chez Gide en dépendance étroite l'une de l'autre, et qu'ainsi la forme théâtrale semble idéalement convenir à celui qui dit : « Je suis un être de dialogue » ; aussi M. McLaren peut-il retrouver, de *Saül* à *Robert*, tous les thèmes essentiels à son auteur (et notamment la continuité de sa double inspiration, chrétienne et hellénique, la part de celle-ci nous paraissant d'ailleurs bien surévaluée), dont chaque pièce, à chaque étape de son itinéraire moral, « fait le point », souvent exigée par la circonstance (ainsi cet *Enfant Prodigue*, qui fut comme une lettre ouverte de Gide à ses amis catholiques préoccupés de sa conversion). On regrettera même que M. McLaren, s'il s'est plu à narrer par le menu l'intrigue du *Treizième Arbre* ou à conjecturer quelle eût été la suite du *Retour*, n'ait cru devoir rien dire de l'adaptation des *Caves*, pourtant souhaitée et spontanément réalisée par Gide. Mais, tout compte fait, ce théâtre abstrait nous paraît aujourd'hui (si l'on excepte *Candaule* et *Œdipe*) aussi peu scénique que possible, pétri de ce symbolisme que Gide prétendait repousser et l'on s'étonne qu'au moment où les drames de Claudel demeuraient imprimés, on jouât ceux de Gide ; aussi l'analyse minutieuse que fait M. McLaren de ces onze pièces nous intéresse-t-elle surtout par l'excellent choix des citations du *Journal* et d'autres écrits non dramatiques, par quoi il nous renvoie à la source profonde et riche de ce théâtre.

PHILIPPE VAN TIEGHEM.

Correspondance de MARCEL PROUST avec sa mère (1887-1905). Lettres inédites publiées et annotées par PHILIP KOLB. Plon, 1953. Un vol. in-8° de x-302 pages.

Si l'on pouvait lire ces lettres sans en connaître les signataires, on serait tenté de les trouver quelque peu monotones, et d'un intérêt limité. Peut-être se demanderait-on même pourquoi publier de si intimes reliques, ces conversations familiales sur les mille riens de la vie quotidienne. Des deux correspondants, celui qui retiendrait le plus l'attention serait d'ailleurs la mère, la « chère petite Maman » de ce fils demeuré à certains égards petit garçon jusqu'au delà de la trentaine. Elle y apparaît spirituelle, enjouée, alerte conteuse de menues anecdotes, fertile en citations qu'une ironie ou un clin d'œil de connivence gardent toujours du pédantisme ; avec cela, riche du bon sens et de la vue claire des réalités qui font cruellement défaut à son « pauvre Marcel ».

L'idée qu'on risquerait de se faire de ce dernier, à travers ces seules lettres, ce serait avant tout celle d'un inadapté, pour qui prendre un train, téléphoner, faire porter une lettre, appeler une voiture, donner un rendez-vous, sont épreuves soumises à d'insurmontables difficultés, sur lesquelles il ne peut qu'épiloguer en vain. Ce serait aussi celle d'un retardé affectif, qui a gardé bien au delà du temps normal le besoin enfantin de tutelle mater-

nelle, besoin traversé de caprices, de sautes d'humeur, de puériles révoltes ; d'un être surtout attentif aux données les plus terre à terre de l'existence, obsédé de soucis matériels, parmi lesquels celui de l'argent compte beaucoup. Par éclairs, il fait pourtant allusion à ses lectures, et même à un roman auquel il travaille par intermittence (et que l'on connaîtra plus d'un demi-siècle plus tard sous le nom de *Jean Santeuil*). Mais, dans l'ensemble, ces documents mettent en évidence son « côté » de malade, et surtout de malade nerveux, à demi-imaginaire, inquiet du dosage de ses remèdes, n'omettant même pas les précisions sur ses urines.

Mais, justement, ce qui change du tout au tout la perspective, c'est que nous savons que l'enfant, l'adolescent, l'homme qui a écrit ces lettres, était destiné, moins de dix ans après la dernière (qui, en juin 1905, précède de peu la mort de Mme Adrien Proust), à devenir l'auteur d'une des plus admirables constructions romanesques que nous connaissions. Juger puériles et peu intéressantes ces lettres, ce serait commettre le même genre d'erreur que Mme de Villeparisis qui, sensible aux petits travers humains, trop humains, de M. de Chateaubriand et de M. de Vigny, qu'elle avait connus personnellement, mettait bien au-dessus d'eux ces parfaits honnêtes gens et ces beaux causeurs qu'étaient M. de Blacas et M. Molé [1]. Regardons plutôt cette correspondance avec l'espoir d'y trouver, en rétrospective, les promesses du génie ; l'espoir ne sera pas déçu, et nous découvrirons, dans telle allusion, tel jugement, à tel détour de phrase, la préfiguration, certes encore obscure et toute mêlée à une gangue impure, d'un thème lumineux d'*A la Recherche du Temps perdu*.

En somme, Proust illustre ici par son propre cas la plus personnelle et la plus significative de ses idées littéraires, cette théorie sur les rapports entre l'œuvre et l'homme, que son essai *Contre Sainte-Beuve* était destiné à démontrer. Cette idée, c'est qu'il ne faut pas juger l'œuvre d'un auteur en se référant à l'homme, parce qu'il y a dans tout créateur génial deux êtres foncièrement différents : celui qui se borne à vivre, et qui peut être parfaitement insignifiant (comme cette vieille bête de Vinteuil, ou l'insupportable neveu des Verdurin dit « dans les choux »), et celui qui, à l'écart plus encore qu'au-dessus de cette personnalité médiocre et faillible, répond à l'appel impérieux de la vocation artistique.

M. Philip Kolb a présenté ces lettres dans une sobre préface, où tout est instructif, où rien n'est superflu. Il a en outre daté chacune d'elles avec son infaillibilité coutumière, fruit de sa patience, de son admirable information et de sa perspicacité.

André Ferré.

Jacques Nathan, **Citations, références et allusions de Proust dans « A la Recherche du Temps perdu »**. Paris, 1953, librairie Nizet, 3 *bis*, place de la Sorbonne. Un vol. in-8° de 114 pages.

Le livre se compose de deux parties. La première est une introduction de dix-huit pages, en forme d'ess i. L'auteur y analyse le goût de Proust pour les citations, en met en évidence l'origine familiale, explique pourquoi les références littéraires, artistiques et musicales venaient si fréquemment sous la plume de cet écrivain qui n'était sans doute pas grand lecteur, mais à qui son intuition et sa prodigieuse mémoire donnaient une érudition « illimitée » ; enfin, il précise le rôle des citations et allusions dans l'économie générale du grand roman. Tout ce que dit M. Jacques Nathan dans cette introduction est, sinon entièrement nouveau, du moins suggestif et ingénieusement éclairé.

1. *Jeunes filles*, Bibl. de la Pléiade, Gallimard, I, p. 272.

La seconde partie consiste en un répertoire complété par un index alphabétique. L'idée même de dresser l'inventaire de tout ce qui dans le *Temps perdu* renvoie à la littérature, aux arts plastiques, à la musique et à l'art dramatique (et pourquoi n'y avoir pas ajouté l'art militaire et les sciences, en particulier la médecine ?), cette idée répondait à un besoin souvent éprouvé par les lecteurs attentifs du roman. Le monde littéraire et artistique, le Tout-Paris intellectuel qu'a connus la jeunesse de Proust et qu'évoquent les conversations de ses personnages ou ses propres souvenirs, sont en effet bien éloignés des générations actuelles. De la plupart des célébrités des années 90 ne subsistent même plus les noms, ou plutôt leurs noms n'échappent au néant que par cette œuvre qui les charrie dans son flot. Qu'étaient ceux qui portaient ces noms ? A quelle pièce à succès, à quel livre alors à la mode font allusion, dans tel passage, le narrateur, les fidèles de Mme Verdurin ou les snobs du côté de Guermantes ?

Une autre raison d'éclairer le lecteur, c'est que Proust cite le plus souvent sans donner sa source, c'est-à-dire sans préciser l'œuvre d'où est extraite la citation, ou le nom de l'auteur. Identifier ces citations est une recherche pleine d'intérêt. Les rectifier — car Proust les fait toujours de mémoire — ne serait d'ailleurs pas un travail moins utile.

L'entreprise conçue par M. J. Nathan méritait donc bien d'être tentée. Ajoutons qu'elle était rendue difficile non seulement par l'universalité des curiosités et des connaissances de Proust, qui couvrent les compétences de plusieurs spécialistes, mais encore par l'incertitude de la graphie proustienne des noms propres. C'est sans doute quelque chose d'un sien travers qu'il prête à Françoise incapable d'appeler Mme Sazerat autrement que Mme Sazerin, et au lift qui ne désigne jamais Mme de Cambremer que sous le nom de Mme de Camembert. Quant à lui, il ne se souvient pas à la fin de son récit que le surnom d'Elstir chez les Verdurin était M. Biche, et non M. Tiche ; il écrit Schliffer pour Schlieffen (chef du grand état-major allemand), Virginie-Dallet pour Virginie-Baltet (variété de poire parmi celles qu'énumère M. de Charlus) ; il appelle Vania le personnage de Dostoïewsky (dans l'*Idiot*) dont le nom est Gania, etc.

J. Nathan a pu rectifier quelques-uns de ces noms propres, entre autres celui de l'orfèvre du XVIIIe siècle Rottière [1], que toutes les éditions, suivant en cela le manuscrit, écrivaient Roelliers. En préparant l'édition de « la Pléiade », M. Pierre Clarac avait été conduit à la même correction, ainsi qu'à plusieurs autres, par exemple, celle de Mme d'Herbouville, donnée par le manuscrit et toutes les éditions, en Mme d'Arbouville (l'amie de Sainte-Beuve).

Ne cherchez cependant ni Arbouville ni Herbouville dans le répertoire ou dans l'index de J. Nathan. L'un et l'autre en sont absents, comme d'ailleurs tant de noms qui devraient s'y trouver. Établir une liste complète des omissions serait trop long. Pour nous en tenir aux deux premières lettres de l'alphabet, on n'y voit ni Adonis, ni Andromède, ni Argonaute, ni Abraham, ni d'une façon générale aucun des personnages mythologiques et des personnages bibliques qui fournissent pourtant à Proust un nombre non négligeable de comparaisons. Quand il écrit : « Ayant jugé tout de suite que le mal était sans remède, comme dit un célèbre sonnet », n'est-ce pas là le type même de l'allusion, et cela n'impose-t-il pas de faire figurer Arvers à l'index ? Il n'y figure pas. Jean-Sébastien Bach non plus, mentionné pourtant huit fois dans le roman ; ni Bergson, dont il est question à propos d'une conversation de lui avec Boutroux, que rapporte le philosophe nor-

1. Pour les références des noms propres cités dans ce compte rendu, nous renvoyons à l'index alphabétique du tome III de la Bibliothèque de la Pléiade (Gallimard) de *A la Recherche du Temps perdu* (2e tirage, le premier étant très fautif).

végien invité à la Raspelière ; oubli d'autant plus inexplicable que Boutroux, lui, a été retenu par M. Nathan. Baudelaire est mentionné ou cité à six reprises dans les *Jeunes filles*, mais l'index ne renvoie qu'à un passage pour cette partie de l'œuvre. Totalement absents, Becque, Bidou, Bizet, comme le sont aussi Anaxagore et d'Annunzio. Pour Barbedienne, dont on rencontre deux fois le nom dans le roman, un seul renvoi. De même, Boileau et Bossuet, mentionnés chacun trois fois dans le roman, n'ont droit qu'à un renvoi.

Mais que dire, si l'on va plus loin dans l'alphabet, de l'omission de Whistler, et surtout de celle de Fortuny, dont Proust a lui-même indiqué, dans une lettre à Maria de Madrazo [1], le rôle exceptionnel de *leit-motiv* que jouent ses robes dans l'imagerie amoureuse créée par le narrateur autour d'Albertine et de Venise ? Ce n'est pas une compensation, de rencontrer à l'index des écrivains auxquels le roman ne fait pas allusion, comme Paul Adam, dont le nom a été retenu parce qu'il appartenait au mouvement Rose-Croix, que Brichot flétrit dans une diatribe.

Auprès de ces critiques, les réserves qu'appelle la présentation du contenu de l'ouvrage sont de moindre importance. Par exemple, pourquoi n'avoir pas joint à Rosita sa sœur siamoise Doodica (non signalée bien que nommée par Proust), puisque aussi bien leur sort fut d'être inséparables ? Et pourquoi avoir groupé au nom de l'auteur, Molière, Racine ou Balzac, les renvois aux passages où sont nommément désignés des œuvres ou des personnages de ces auteurs ? C'est ainsi que Bartholo, objet d'une mention de Proust, doit être sous-entendu à Beaumarchais, qu'il n'a jamais nommé, Amaryllis à Théocrite, Anténor à Homère, etc. Un index comme celui-ci, pour être un véritable auxiliaire du lecteur et à l'occasion un instrument de travail pour les étudiants, doit être aussi analytique que possible.

On peut aussi attendre de lui qu'il projette avec prédilection son éclairement sur ce qui est le plus obscur. Ainsi, quand Andrée, en corrigeant le devoir de Gisèle, énumère les critiques qu'il est bon d'avoir lus, il ne suffit pas de nous dire qui sont Merlet et Deltour, dont les ouvrages sont encore vaguement connus par ouï-dire, il faut surtout nous dire qui est Gascq-Desfossés. Lorsque Proust cite de Baudelaire l'expression « assis sur le môle », il ne suffit pas d'indiquer qu'elle ne se trouve pas dans *Les Fleurs du Mal*, il faut préciser qu'elle est extraite d'un des *Petits poèmes en prose*, *Le Port*. Quant aux sources de Proust pour les étymologies, M. Nathan cite le livre de Quicherat, *De la formation des anciens noms de lieux*, mais ne mentionne pas Longnon, dont M. Vendryès a pourtant établi [2] que l'enseignement a été largement utilisé par l'érudition de Brichot.

Souhaitons pour conclure que M. Jacques Nathan soit bientôt amené à reprendre son travail pour lui apporter les compléments et les corrections indispensables.

André Ferré.

Francis Scarfe, **The Art of Paul Valéry. A Study in dramatic Monologue.** Glasgow University Publications, William Heinemann Ltd, Melbourne-London-Toronto, 1954. Un vol. in-8° de XIII + 338 pages.

Il est fort réjouissant de voir, dans plusieurs pays étrangers, tant de bons esprits rivaliser de zèle pour essayer de déchiffrer le ou les secrets de Paul Valéry. Ce qui est particulièrement intéressant, c'est d'observer, dans ces travaux critiques si sérieux et si solides qui paraissent de tous côtés, une

1. *Bulletin* de la Société des Amis de Marcel Proust, n° 3.
2. « Marcel Proust et les noms de lieux », in *Mélanges Edmond Huguet*, Boivin, 1940.

double forme de l'influence valéryenne : à l'admiration pour le poète, l'écrivain et le penseur s'allie chez la plupart des commentateurs une sorte d'imitation qui est un hommage au critique. Il semble que se vérifie de plus en plus nettement cette idée fort contestée naguère que l'œuvre de Valéry ne saurait être utilement interprétée sans un certain recours à sa méthode critique.

C'est ainsi que M. Francis Scarfe rappelle dans son Introduction ce principe essentiel de la critique valéryenne, selon lequel tout critique doit rechercher quel problème l'auteur s'est posé, et s'il l'a résolu ou non. Mais il sait aussi que, pour cette recherche, il ne dispose que de ses propres forces et de ses propres points de vue, puisqu' « il n'y a pas d'observation sans observateur ». Il a donc parfaitement conscience du fait que la contribution qu'il apporte, pour être utile, doit être à la fois, par un paradoxe apparent qui est seulement l'expression d'une loi de l'esprit, aussi valéryenne et aussi personnelle que possible. L'intérêt de son livre provient de ce qu'il a su réaliser, à un très haut degré, cette double condition.

Comme il l'explique lui-même, M. Scarfe est parti d'une intuition, d'où il tire un certain nombre de postulats personnels, qu'il s'applique ensuite à vérifier de son mieux en examinant les textes et en discutant les commentaires. Sa vue essentielle est que la poésie, l'art de Valéry, offrent à l'analyse une prise plus sûre que la pensée aphoristique, paradoxale ou occasionnelle qui s'exprime dans ses notes et dans ses essais, pensée ondoyante, diverse, insaisissable. « Un jugement définitif sur Valéry, dit-il dans sa conclusion ne peut être qu'un jugement sur son art, et à travers son art ». Il est donc amené à prendre pour objet essentiel de son étude les œuvres proprement artistiques, c'est-à-dire poétiques, de Valéry, c'est-à-dire non seulement ses poèmes lyriques, mais aussi et même surtout ses dialogues, ses livrets de mélodrames ou d'opéras : *Amphion*, *Sémiramis*, *Cantate du Narcisse*, et la pièce de théâtre qui s'appelle *Mon Faust*. Considérant l'ensemble de cette production poétique, M. Scarfe en découvre la tendance fondamentale et l'unité, révélatrices de l'aspect essentiel de la personnalité artistique de Valéry, dans « une évolution dramatique au sens propre du terme ». Il ne manque pas de définir avec autant de précision qu'il le peut la nature de cet élément *dramatique* qui fait l'originalité profonde de la poésie de Valéry : cette poésie repose essentiellement, à ses yeux, sur cette fission ou ce dédoublement de la personnalité consciente qui permet un continuel « dialogue du Moi avec lui-même », sur la transposition des virtualités du Moi pur et des antagonismes qui constituent la personnalité. La poésie de Valéry contient un drame spirituel que le poète s'efforce d'exprimer par les formes dramatiques du langage.

Appliquant cette idée à l'étude des œuvres proprement lyriques, M. Scarfe découvre leur caractère le plus marquant dans l'utilisation de ce qu'il appelle le monologue dramatique, c'est-à-dire le monologue qui exprime, par un recours au langage du drame, un conflit à l'intérieur de l'âme. Ce n'est pas la partie la moins intéressante de l'ouvrage que celle où l'auteur, après un aperçu historique qui replace Valéry au terme d'une évolution jalonnée par Racine, Hugo, Rimbaud, Laforgue, Mallarmé, Dujardin, Joyce et T. S. Eliot, dégage et met en valeur l'élément « dramatique » contenu dans l'*Album de vers anciens*, dans la *Jeune Parque* et dans *Charmes*. En ce qui concerne les recueils, il est amené à mettre au premier plan les poèmes qui peuvent être, en effet, considérés comme des monologues dramatiques, d'une part : *Narcisse parle*, *Air de Sémiramis*, *Profusion du soir*, d'autre part : *Le Cimetière marin*, *Fragments du Narcisse*, *Palme*, *Ébauche d'un Serpent*, *La Pythie*. En ce qui concerne *La Jeune Parque*, après un examen critique des dix interprétations qui ont déjà été données du poème, examen constamment orienté par son point de vue personnel, il donne la préférence

à l'exégèse de M. Marcel Raymond, comme étant la plus rapprochée de ses vues. Dans les deux cas, il s'efforce d'étayer ses thèses sur des remarques précises touchant les effets scéniques, les changements de ton, l'utilisation des différents temps et des différentes personnes de la conjugaison, et notamment de l'impératif, le passage du monologue au dialogue au cours d'un même poème, la présence, réelle ou imaginaire, de personnages différents du héros principal.

A tout cela, on peut sans doute opposer quelques objections, et M. Scarfe est assez valéryste pour y avoir pensé lui-même. On a parfois l'impression, par exemple, que, à suivre notre auteur, la poésie de Valéry se trouve engagée dans une sorte de système un peu rigide, auquel sa vraie nature est peut-être d'échapper tout autant que sa pensée. Ce système a peut-être le tort de reposer trop exclusivement sur la distinction abstraite des genres littéraires, pas assez sur l'impression esthétique produite par les poèmes. Le reclassement des poèmes opéré par M. Scarfe tient peut-être un trop grand compte de considérations logiques, pas assez de la qualité intrinsèque des œuvres, car il faut toujours en revenir au goût en matière de poésie et d'art. D'autre part, — et M. Scarfe l'a bien vu, — ce qu'il met en lumière n'est peut-être qu'un des aspects de l'art de Valéry. Car, puisqu'il s'agit de poésie dramatique, c'est sans doute le lieu de rappeller que, selon Valéry, « les principaux personnages d'un poème seront toujours la douceur et la force des vers ».

Il reste cependant que cet aspect de la poésie de Valéry auquel M. Scarfe, — qui est lui-même poète et traducteur de Valéry, et même du Valéry de *La Jeune Parque*, — a été particulièrement sensible, est d'une réelle importance pour la compréhension de notre poète. Quand M Scarfe cite à propos de *La Jeune Parque* ce mot de Valéry sur la *Phèdre* de Racine : « L'œuvre se réduit dans le souvenir à un monologue : et passe en moi de l'état dramatique initial à l'état lyrique pur, car le lyrisme n'est que la transfiguration du monologue », il nous rappelle avec beaucoup de pertinence que le problème des rapports entre la manière « dramatique » de son Maître Racine et sa propre manière lyrique s'est effectivement et réellement posé à Valéry, ce qui jette une lumière nouvelle sur la question de l'influence de Racine sur Valéry (nous avons vu récemment M. Maurer se poser des questions du même ordre). A l'appui de cette idée que toute la poésie de Valéry n'est que la représentation « d'un drame spirituel, et drame achevé qui se joue entre les puissances mêmes de notre être », on pourrait ajouter certaines des observations faites par Valéry sur l'utilisation poétique possible de ce qu'il appelait la *Comédie Intellectuelle*, utilisation qu'il considérait comme pouvant être l'ambition suprême de tout grand poète : je suis un peu étonné que M. Scarfe n'ait pas fait plus grand usage de ces arguments. Quand M. Scarfe enfin, dans les dernières lignes de son livre, caractérise la poésie de Valéry comme une poésie, non pas de facilité et d'abandon au confort des points de vue commodes, mais d'effort et de recherche perpétuelle, comme une aventure dans l'inconnu, il semble bien atteindre à quelque chose d'essentiel. Je suis d'ailleurs surpris qu'à ce moment-là il continue à séparer, chez Valéry, le destin, qu'il juge incertain, de la pensée, de la grandeur de la poésie. Car ce qu'il y a de plus important dans la pensée de Valéry et ce qui en est la meilleure garantie de durée, ce ne sont pas les résultats partiels et nécessairement quelquefois fragiles qu'elle a pu obtenir, mais la méthode qui l'anime, cette méthode qui instaure une recherche sans fin, un « refus indéfini d'être quoi que ce soit », qui utilise ce pouvoir caractéristique de l'esprit d'aspirer toujours à être quelque autre chose que lui-même, de se vaincre et de se surmonter indéfiniment lui-même en se dédoublant sans cesse, méthode « dramatique » s'il en est.

MAURICE BÉMOL.

ARNALDO PIZZORUSSO, **Tre studi su Giraudoux**. Florence, Sansoni (Biblioteca del Leonardo, vol. LV), 1954. Un vol. de 191 pages.

Ce volume rassemble trois études (*La retorica di G.*, *Tematica : umanità e mito*, *Prospettive e procedimenti narrativi*), précédées d'une *Introduzione a G.* : réunion d'autant plus opportune qu'elle fournit au lecteur les éléments essentiels d'un jugement de valeur de l'œuvre narrative de G.

Dans le premier de ces essais, M. Pizzorusso analyse subtilement la « rhétorique » giralducienne et en recherche la genèse spirituelle et historique. Il passe au crible les divers procédés stylistiques — allant parfois jusqu'à de véritables jongleries — auxquels Giraudoux avait recours pour exprimer son monde intérieur ; en particulier, il met en relief la surprenante nouveauté de rapports, les assemblages déconcertants d'images et d'allégories qui sont le ressort principal d'un tour de force littéraire qui a ébloui de nombreux lecteurs, mais court peut-être le risque de ne plus représenter, aux yeux des générations à venir, qu'un jeu purement formel, brillant et vain.

Particulièrement intéressantes, nous semble-t-il, sont les remarques de notre critique sur l'insensibilité de Giraudoux à l'égard des notions de temps et d'espace, insensibilité qui se reflète jusque dans ses procédés de style. « La descrizione dei procedimenti stilistici, écrit M. Pizzorusso (p. 44-45), si esaurirebbe in un inventario, ove non si tenesse presente che la retorica non è per lui un « ordine sovrapposto », ma un ordine interno, connaturato al linguaggio. Le molteplici corrispondenze... sono possibili perchè nel mondo di Giraudoux non esistono prospettive, nello spazio o nel tempo ; non esiste una scala di dimensioni, di grandezze ». Relevons encore de pertinentes observations sur l'influence qu'un laborieux apprentissage scolaire et la persistance de l'esprit « normalien », ont pu exercer sur ce qu'il y a de plus voulu, de plus artificiel dans les procédés de cette rhétorique. Et signalons enfin, parce que l'intérêt de cette identification dépasse celui qu'il peut y avoir à découvrir une nouvelle « clef » de la *Recherche du temps perdu*, que M. Pizzorusso, à l'aide d'un piquant rapprochement de textes, établit définitivement que l'écrivain nouveau, successeur de Bergotte, dont il est question dans un passage du *Côté de Guermantes*, est précisément Giraudoux. Ainsi apparaît qu'aux yeux de Proust une certaine façon d'établir des rapports nouveaux entre les éléments du réel, familière à l'auteur d'*Adorable Clio*, représentait l'une des tentatives les plus intéressantes de la littérature moderne.

Ayant ainsi étudié, dans son premier essai, le mode d'expression giralducien, M. Pizzorusso passe, dans le second, à l'examen des lois qui régissent le monde de son auteur — de ce que l'on pourrait appeler, en forçant peut-être le terme, sa « Weltanschauung », dont selon lui (et fort justement) il faut chercher le secret dans la préférence accordée au mythe aux dépens de la réalité. A ce propos, notre critique dégage pertinemment les structures de la vision de son auteur : la distance qui sépare le monde giralducien du monde réel, et comment le premier se situe dans un espace fabuleux, de nature purement intellectuelle ; l'absence, dans les personnages, de tout ce qui peut trahir une émotion, une souffrance, un sourire véritablement humains — et cela, malgré un pathétique intermittent, sur lequel le critique fait de précieuses remarques — ; enfin, l'indépendance à l'égard des lois de l'espace et du temps humains dans laquelle vivent ces personnages.

Un troisième essai, consacré à la structure du récit giralducien et dans lequel se trouvent peut-être les pages les plus solides de tout cet ouvrage, l'achève dignement. M. Pizzorusso montre comment les romans de son auteur témoignent de la plus parfaite indifférence à l'égard de tout souci de composition, de toute règle architecturale préétablie, de toute perspective ;

comment on n'y trouve ni « sujets » ni « événements » (au sens habituel de ce mot) ; comment les personnages sont dénués de toute cohérence psychologique, de toute permanence dans le caractère et dans la volonté. Un examen minutieux de la formation d'un roman, *Simon le Pathétique*, permet encore à M. Pizzorusso de déceler, dans l'œuvre de Giraudoux, une nouvelle « absence » : celle du déroulement régulier d'une action ; Giraudoux arrête celle de son récit, la reprend, l'interrompt de nouveau pour l'engager dans une direction absolument imprévisible ; en un mot, il lui fait suivre la plus fluide, la plus sinueuse, la plus arbitraire des courbes. Pour arriver à ce dernier résultat, M. Pizzorusso recourt à une méthode d'étude du texte des plus intéressantes qu'on voudrait voir plus largement appliquée à l'étude d'autres œuvres narratives contemporaines.

Parvenu au terme de ses recherches, le critique évite d'en tirer une conclusion générale dans laquelle il pousserait jusqu'à leurs dernières conséquences les résultats qu'il vient d'établir. Toutefois, à notre avis, de ses jugements pénétrants se dégage clairement une interprétation de l'art de Giraudoux : à savoir que, toutes les règles fondamentales traditionnelles et tous les éléments du récit — ces règles et ces éléments qu'au même moment, un Proust ne se refusait pas d'accepter — ayant été brisés, émiettés, le roman de Giraudoux se trouve comme suspendu dans le vide, et ne se soutient que par le miracle incessamment renouvelé de l'expression. Incessamment renouvelé, disons-nous : mais peut-être insuffisant pour insuffler une vie véritable à une œuvre qui, née d'un sincère amour de l'art littéraire, n'en apparaît pas moins, trop souvent, le fruit mûri en serre chaude d'un fallacieux mythe littéraire.

RAFFAELE DE CESARE.

MICHELINE SAUVAGE, **Le Cas Don Juan**. Paris, Editions du Seuil, 1953. Un vol. de 206 pages.

L'auteur, qui prépare une thèse sur les *Images, Masques et Mythes du Temps*, aborde ici Don Juan en tant que mythe ; pourquoi n'avoir pas choisi le titre de *Mythe de Don Juan* ? Le *Cas Don Juan* laisserait croire à une interprétation psychiatrique du personnage, interprétation que précisément l'auteur refuse ou combat.

L'ouvrage est des plus intéressants. Sans doute, il n'appartient pas précisément à l'histoire littéraire, puisque le mythe n'est pas considéré dans son évolution (et sur ce plan, la thèse célèbre de Gendarme de Bévotte n'est pas à refaire), mais étudié dans son essence, à travers les interprétations littéraires et musicales — de Tirso de Molina à l'*Homme de Cendre* d'Obey, en passant par Molière, Lenau, Pouchkine, Milosz, et bien d'autres. Certes, cette analyse du type avait déjà été tentée souvent, et l'auteur discute les interprétations de Rank ou de Marañon. Mais l'originalité de l'entreprise de Micheline Sauvage est de s'élever au-dessus du *type* humain, jusqu'au *mythe* ; et, du coup, le *cas* Don Juan se trouve éclairé d'une lumière toute nouvelle, qui rejaillit s r les œuvres dont il est le héros et en fait ressortir maint caractère essentiel. Par là, de plus, le passage de l'*individu* historique au *type* et du *type* au *mythe* se trouve élucidé ; les vues ingénieuses et profondes que suscite sous la plume de l'auteur le *cas* Don Juan sont, en effet, valables pour d'autres mythes littéraires. On voit, par contre, avec Miguel Mañara, le mythe retourner au type, ou même à l'individu.

Don Juan apparaît à Micheline Sauvage comme le héros de la temporalité ; cette affirmation est précédée d'une pénétrante analyse de la notion de temps dans la conscience humaine. Par opposition à Tristan et à Hamlet, Don Juan est l'aventurier tourné vers l'avenir ; le temps n'est pas pour

lui le Destructeur, mais le Rénovateur ; vivre, pour lui, c'est attendre et conquérir ce que le temps ne peut manquer d'apporter de neuf, de meilleur, de plus beau aussi, précisément parce que neuf. Don Juan est le contraire du Biorn de Théophile Gautier, négateur du temps.

Des pages remarquables (81 et suiv.) sont consacrées à l'analyse de la notion de fidélité, clairement distinguée, malgré la confusion commune, de celle de loyauté. Nous ne pouvons que faire allusion à celles qui expliquent le héros mythique dans ses rapports avec le sacré, et qui montrent ce qu'il y a et ce qu'il n'y a pas de révolutionnaire dans la mentalité donjuanesque.

Ajoutons que l'exposé a toute l'alacrité d'une pensée vivante, que la phrase variée, nerveuse, évite toute solennité, que les formules frappantes abondent, qui condensent tout un développement.

De semblables études renouvellent sans dogmatisme les méthodes de l'histoire littéraire ; elles rendent à l'œuvre passée tout son relief et la rattachent, sans en fausser l'esprit, aux préoccupations les plus actuelles de la pensée moderne. Nous attendons avec impatience les travaux que nous promet l'auteur. La littérature y trouvera certainement sa place, rénovée et revivifiée par l'éclairage philosophique.

Philippe Van Tieghem.

Jean-Pierre Richard, **Littérature et Sensation.** Paris, Éditions du Seuil, 1954. Un vol. in-16 de 287 pages.

Littérature et Sensation est un livre important, par le talent littéraire de son auteur, qui est de premier ordre ; par la nouveauté et l'extrême acuité des analyses présentées sur Stendhal, Flaubert, Fromentin et les Goncourt ; par le bonheur avec lequel sont appliquées les méthodes critiques inspirées par l'œuvre de G. Bachelard.

C'est le talent littéraire qui frappe d'abord. J.-P. Richard sait découvrir les richesses d'une œuvre, il sait aussi les montrer. Ses analyses paraissent souvent épuiser la signification des textes cités. Il les conduit de façon séduisante, varie son allure, tantôt prend de la hauteur et tantôt au contraire, sur un point jugé essentiel, va jusqu'à la minutie. La langue est de qualité ; souple, nerveuse, elle est abondante et précise. Les jolies formules, fréquentes, ne semblent jamais recherchées et n'arrêtent pas le développement. L'habileté du style est à la juste mesure d'une pensée subtile.

Quatre articles, deux longs sur Stendhal et Flaubert, deux courts sur Fromentin et les Goncourt, composent ce volume dont l'unité est assurée, selon le titre, par l'étude de l'expression littéraire du monde sensible. En fait, il s'agit de bien davantage et l'avant-propos, plus ambitieux, est aussi plus juste : J.-P. Richard entend préciser comment chacun des écrivains examinés a affirmé « dans les divers champs qu'a traversés sa vie concrète, expérience de l'espace, du temps, de l'objet, du rapport avec autrui ou de la relation avec soi-même [...] la permanence de certaines structures intérieures, de certaines attitudes d'existence qui définissent et qualifient son originalité » (p. 13).

Premier article : « Connaissance et tendresse chez Stendhal ». Écrivain apparemment double, Stendhal est à la fois ardent et clairvoyant. La tension existant entre deux pôles, sécheresse et tendresse, fera la richesse et le rythme de son œuvre. Pour les montrer, J.-P. Richard part de la sensation, puis découvre et analyse les différents thèmes en lesquels s'est exprimée l'originalité de Stendhal. Dans la première perspective, celle de la connaissance sèche, il situe les thèmes des mathématiques, du droit, de la politique, s'arrête alors devant l'incertitude des actions humaines que le politique doit connaître (p. 27). Cet imprévisible n'empêchera cependant pas la volonté d'analyse qui recherchera le détail authentique, la netteté.

Dans le cœur humain, Stendhal distinguera, isolera les sentiments dans toute leur pureté. Jusque dans leurs luttes intérieures, les personnages resteront sans arrière-pensée et leurs hésitations mêmes seront faites de la rapide succession de mouvements contraires (p. 35). Le triomphe de cette discontinuité sera le comique, la caricature, qui vide la vérité de tout contenu. Est-ce l'échec ? J.-P. Richard cherche comment Stendhal échappa à la « malédiction du savoir ». Par l'imagination et la rêverie pour l'extérieur, et, dans le monde intérieur par les refuges de l'hypocrisie, de l'offensive scandaleuse, de la pénombre nocturne qui protègent du regard d'autrui, par la mélancolie, par l'amour. Les deux côtés de cette âme sont alors éclairés et nous sommes sur la ligne de crête (p. 74). Stendhal apprendra à concilier ses contraires par l'expérience des beaux-arts : « Ils lient les formes sans les dissoudre » (p. 97). D'où leur leçon pour son style et pour lui-même. La création littéraire lui sera un moyen « d'harmoniser et de dépasser [...] les divers moments et épisodes de l'expérience vécue » (p. 105). Et l'amour qui satisfait le cœur et peut donner de l'esprit sera pour la confrérie des âmes passionnées le moyen « d'entrer dans le monde par le ciel » (p. 114).

La deuxième étude porte sur « la création de la forme chez Flaubert ». Un « besoin essentiel de se repaître », d'engloutir du réel caractérise Flaubert selon J.-P. Richard. Ce besoin, excessif, conduit à un tragique échec. Flaubert ne possèdera pas le monde en l'avalant (p. 125). C'est que l'homme était un faux géant qui, par conscience de sa faiblesse intime, fit le fort. Mais vouloir se fondre dans le monde, cela signifie se perdre dans l'informe. Ainsi, dans l'amour, le personnage flaubertien s'abandonne, se pourrit. J.-P. Richard analyse les thèmes majeurs (l'eau, le bateau, la goutte, p. 137) de cet engloutissement dans un univers liquide. Il montre comment dans la durée intérieure des personnages de Flaubert le même phénomène de fusion des sentiments (rêve, sommeil, p. 145) se produit. Mais cette mollesse originelle peut devenir souplesse, élasticité, possibilité de métamorphoses. Flaubert, pour préserver ses virtualités, refusera tout « établissement », toute fixation. Ses héros ne seront pas, comme chez Balzac, des créations indépendantes, mais des prolongements provisoires de lui-même (p. 152) ; ses romans formeront une série de réincarnations sans progrès véritable. Conscient de son désordre intérieur, de son « manque d'être », Flaubert « dut se retourner contre lui-même, pour se fabriquer un nouvel être » (p. 163). L'éducation sentimentale et l'éducation artistique lui firent réaliser, avec des succès divers, son accomplissement. Tenté parce qu'il y a d'excessif dans la frénésie (thèmes de la cruauté, de la grossièreté, des monstres, p. 170), il trouva par *L'Éducation sentimentale*, roman de l'absence et de la pudeur, une orientation positive en créant dans la plénitude des choses et des êtres le vide qui en est la dimension idéale (p. 195). Et l'éducation artistique, péniblement acquise, obtint à partir de la mollesse première et naturelle la dureté de l'existence vraie (p. 210). Chaque correction de Flaubert représente un progrès de conscience, sans que la mise en forme devienne pétrification de l'être, un effort contraire visant à maintenir les droits de l'informe primitif (p. 212).

« Les paysages de Fromentin » nous présentent le drame intérieur vécu par cet écrivain qui, sensible à l'harmonie intime de certains paysages, tenta d'exprimer ces impressions dans l'œuvre d'art et n'y réussit que rarement. C'est que la vie méditative et la vie sensible ne parvinrent pas chez lui à accorder leur rythme (p. 230). D'un côté une lente continuité, de l'autre, les appels des sensations : il y a opposition et pas de jonction. J.-P. Richard montre, par *Dominique* et par les livres africains, comment il présenta son expérience du temps (recueillement en profondeur auquel se superpose le déroulement romanesque, p. 250) et de l'espace (le Sahara, espace vivant

et immobile, p. 253). La morale de Fromentin est un renoncement à ces équilibres instables ; il la trouve dans la tradition, conçue comme une source de liberté véritable (p. 261).

Le dernier essai, « Deux écrivains épidermiques : Edmond et Jules de Goncourt », a des allures de réquisitoire. L'œuvre des Goncourt est superficielle. Leur art ignore la profondeur, et ils sont réduits à rendre de la réalité les nuances, le fouillis, les tournoiements, les miroitements lumineux ; ils cherchent vainement la vie dans les pourrissements et les corruptions, dans la fausse réalité du théâtre ; ils élisent pour idéal le joli, le bibelot. Leur échec est total.

Tel est, trop simplifié, le mouvement général de ces quatre articles. En fait, leur valeur provient essentiellement des analyses de thèmes, qu'il n'est pas possible de résumer. La pénétration de celles-ci ne peut cependant nous faire tout approuver indistinctement. Certaines nous apparaissent presque trop pures. Que l'on prenne, par exemple, le début du deuxième article, sur la cérémonie alimentaire dans les romans de Flaubert : l'auteur n'a-t-il pas outré la vérité de sa thèse ? Flaubert avait sur les « banquets » des idées particulières, qui peuvent faire interpréter différemment ses nombreuses descriptions de repas. Autre exemple sur le même écrivain, ses idées politiques. L'image du réactionnaire hanté par ses propres monstres, qui compense son anarchie intérieure par sa volonté conservatrice, est plus spécieuse que juste ; la vie réelle de Flaubert dément souvent une telle affirmation, et surtout ses idées politiques n'ont pas été mises en rapport avec celles de ses contemporains, ce qui les placerait dans une autre perspective. C'est que pour exprimer la vérité d'une « existence », J.-P. Richard l'abstrait volontairement des « faux hasards » de la vie réelle et néglige pour la cohérence du posthume les divergences du vécu. Il recherche la « densité existentielle », mais l'obtient, par abstraction, d'une vie connue et d'une œuvre achevée. De ses articles, chaque écrivain surgit tout armé, entier, hors du temps.

J.-P. Richard pense que tout se tient, qu'il n'existe pas d' « hiatus » entre les diverses expériences d'un seul homme (p. 13). Mais refusant tout hiatus accidentel, il distingue des oppositions fondamentales, sur lesquelles il construit sa dialectique. Et cela particularise sa manière, si on le compare à d'autres critiques de la même école. Au lieu de définir une personnalité par un diagnostic simple, il discerne, plus souplement, un mouvement continu de va-et-vient entre deux tendances contraires, une « tension ». En chaque écrivain se joue un drame spirituel. Quand cette lutte intérieure n'existe pas (cf. les Goncourt), l'œuvre littéraire est mauvaise. Mais pour mieux éclairer les antagonismes de tendances qu'il établit, J.-P. Richard est parfois entraîné à exprimer des idées quelque peu contradictoires (cf. sur Stendhal, p. 34-36 et p. 75). Progrès dialectique de l'analyse ? Sans doute alors ne s'agit-il plus de « dessiner une coupe horizontale à travers certaines régions intérieures », il faut « mettre en évidence les termes abstraits en lesquels se posèrent... [...] ... certains problèmes d'expérience immédiate » (p. 115). Ces termes abstraits, connaissance sèche et molle tendresse de Stendhal, fluidité naturelle et dureté acquise chez Flaubert, double sensibilité de Fromentin, sont extrêmement suggestifs. Mais changer de clefs ne permet pas d'ouvrir toutes les portes. Et le critique peut être amené à l'accusation en règle, comme l'article sur les Goncourt le montre. Il est vrai que le problème, dans ce cas, était difficile : comment retrouver les traces d'une sensibilité singulière engagée dans le monde alors que deux hommes, deux organisations intellectuelles et sensibles avaient collaboré ? Mais s'il était donné aux deux frères de ne se rencontrer qu'en « surface », doit-on les condamner pour défaut de drame spirituel ? Une œuvre littéraire peut n'être pas une de ces « aventures d'être » par lesquelles certains hommes

arrivent (ou échouent) à « coïncider parfaitement avec eux-mêmes » (p. 14). Les relations entre un écrivain et sa production ne sont pas toujours de même valeur ni de même signification (témoin Flaubert). Elles se modifient selon l'époque historique, la période de vie, le genre littéraire pratiqué. Mais J.-P. Richard, dans ses études de la création littéraire, s'est moins attaché à l'histoire concrète des esprits qu'à la définition des originalités. Et il a remarquablement réussi dans sa tentative. Il éclaire le milieu intérieur des écrivains qu'il examine ; il en révèle les correspondances immédiates avec le monde, les inclinations et les répulsions ; il suit les jeux compliqués de l'esprit aux prises avec les choses et les êtres. Son livre apporte sur des sujets anciens des connaissances nouvelles.

CLAUDE DIGEON.

JOHANNES TIELROOY, **Verkenningen in het land der literatuur.** Groningen, J. B. Wolters, 1954.

La piété de ses proches et de ses amis vient de rendre un dernier hommage au professeur J. Tielrooy en publiant sous le titre de *Verkenningen in het land der literatuur* (*Reconnaissances dans le pays de la littérature*), un choix parmi ses très nombreux articles et publications, dont la liste complète figure en appendice au volume. La plupart concerne la littérature française et la littérature générale. Il est dommage que l'accès en soit rendu difficile à beaucoup de lecteurs puisque, à l'exception d'un seul (*Déterminisme et personnalité en histoire littéraire*) ces articles sont rédigés en néerlandais. Ceux qui pourront surmonter l'obstacle de la langue auront plaisir et profit à prendre connaissance de ces textes suggestifs qui vont « de l'art pour l'art » à la « poésie pure », ou à l'étude sur les rapports de la philosophie existentielle et de la critique littéraire. Ils goûteront les pages consacrées, entre autres, à Ronsard, Voltaire, Hugo, et Valéry, ou encore aux tendances de la littérature moderne. Ils constateront quel connaisseur éclairé de la littérature française était J. Tielrooy, ils apprécieront la sagesse de ses vue et la vivacité de ses conclusions ; ils retrouveront ses préférences — il ne les a jamais dissimulées — pour le courant humaniste dans les lettres françaises, mais aussi son amour lucide et réfléchi pour le « visage de la France ».

On mesure la perte qu'a faite la culture française avec la disparition du professeur de l'Université d'Amsterdam et l'on ne peut que s'associer aux témoignages que lui apportent en tête du volume ses collègues d'Amsterdam et de Leyde, A. Donker, et S. Dresden, ainsi que le poète néerlandais V. van Vriesland. Au delà du penseur et du critique, c'est l'homme qui est honoré, comme il lui revenait de l'être.

PIERRE BELLAUNAY.

NOUVELLES DIVERSES

Demande de renseignements. — Le Professeur H. Hatzfeld (The Catholic University of America, Washington 17 D. g.) et Y. Le Hir, professeur à l'Université de Grenoble, préparent une édition française, refondue, revue et mise à jour jusqu'en 1960, de la *Bibliografia critica de la Nueva estilistica, aplicada a las literaturas romanicas* (Madrid, 1955).

Afin que ce travail critique soit le moins imparfait possible, les auteurs aimeraient :

— Qu'on leur signale les omissions ou les erreurs constatées dans les précédentes éditions (anglaise et espagnole).

— Qu'on leur envoie (à l'un ou à l'autre) un service de presse ou un tiré-à-part de toute publication de stylistique, postérieure à l'édition espagnole.

D'avance, ils remercient pour cette bienveillante collaboration.

Communiqué. — La Société des Écrivains dauphinois (Grenoble) attribuera en décembre 1957 un prix de 10 000 F (prix Antoine Chollier) à un conteur pour un ou plusieurs textes formant au total 300 lignes de 60 lettres à la ligne. Toutes précisions sont à demander au secrétaire du Jury : M. Maurice Caillard, l'Abiétinée, Avenue de l'Eygala, La Tronche-Montfleury, Isère.

Bibliothèque Spoelberch de Lovenjoul, à Chantilly. — La Bibliothèque sera ouverte du lundi 15 avril au mercredi 24 avril 1957 inclus.

Correspondance de Balzac. — M. Roger Pierrot, bibliothécaire à la Bibliothèque nationale (19, bd Saint-Michel, Paris, V^{e}), prépare une édition de la Correspondance générale d'Honoré de Balzac. Cette édition comprendra également un grand nombre de lettres adressées à Balzac. Il serait très reconnaissant aux lecteurs de la *RHL* qui voudraient bien lui communiquer le texte de lettres inédites ou inexactement publiées.

ÉDITIONS DU CENTRE NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

I. — PUBLICATIONS PÉRIODIQUES

LE BULLETIN SIGNALÉTIQUE

Le Centre de Documentation du C. N. R. S. publie un « Bulletin signalétique » dans lequel sont signalés par de courts extraits classés par matières tous les travaux scientifiques, techniques et philosophiques, publiés dans le monde entier

3e partie (trimestrielle) :

Philosophie : France..... 2 700 F. — Étranger..... 3 200 F.
Sociologie : France..... 1 100 F. — Étranger..... 1 320 F.

Abonnement au Centre de Documentation du C. N. R. S., 16, rue Pierre-Curie, Paris, 5e, C. C. P. Paris 9131-62. Tél. DANton 87-20.

Directeur : JEANNE VIEILLARD.

BULLETIN D'INFORMATION DE L'INSTITUT DE RECHERCHES ET D'HISTOIRE DES TEXTES

Paraît une fois par an et est vendu au numéro : n° 1, 300 F ; n° 2, 400 F ; n° 3 460 F.

II. — OUVRAGES

COHEN (H.) et MEILLET (A.), *Les langues du Monde*, 2e édition, 6 400 F.

Cet ouvrage est mis en vente au Service des Publications du C. N. R. S. et à la librairie ancienne H. Champion. Les libraires sont priés d'adresser leurs commandes à la Librairie Champion.

HORN-MONVAL, *Bibliographie de la traduction française du théâtre étranger depuis les 500 dernières années* (en préparation).

PSICHARI-RENAN, *La prière sur l'Acropole et ses mystères*, 900 F.

Collection : « Le Chœur des Muses » (Directeur : J. JACQUOT).

1. *Musique et Poésie au XVIe siècle*, 1 600 F.
2. *La Musique instrumentale de la Renaissance* (relié pleine toile crème), 1 800 F
3. *Les Fêtes de la Renaissance* (en préparation).
4. *Edipo Tiranno*, traduit de Sophocle par Orsato Giustiniani, avec une étude et des documents sur sa représentation au Théâtre Olimpico de Vicence en 1585 (en préparation).

Collection d'esthétique.

1. *Les Mélanges G. Jamati* (relié pleine toile), 1 300 F.
2. *Visages et perspectives de l'Art moderne* (*peinture, musique, poésie*). Recueil des communications faites aux entretiens d'Arras (20-22 juin 1955) (en préparation).

PUBLICATIONS DE L'INSTITUT DE RECHERCHES ET D'HISTOIRE DES TEXTES

Mlle Pellegrin, *La Bibliothèque des Visconti-Sforza* (relié pleine toile crème) 2 400 F.

Richard, *Inventaire des manuscrits grecs du British Museum*, 900 F.

Vajda, *Répertoire des catalogues et inventaires de manuscrits arabes*, 450 F.

Vajda, *Index général des manuscrits arabes musulmans de la Bibliothèque Nationale de Paris*, 2 400 F.

Vajda, *Les certificats de lecture et de transmission dans les manuscrits arabes de la Bibliothèque Nationale de Paris* (en préparation).

Les Cahiers de Paul Valéry.

Ces cahiers se présenteront sous la forme de 32 volumes d'environ 1 000 pages chacun, contenant la reproduction photographique du manuscrit et environ 80 aquarelles de l'auteur.

Une souscription limitée à 1 000 exemplaires numérotés est ouverte au prix de 140 000 F (volumes reliés) ou 154 000 F (volumes sous étuis).

III. — COLLOQUES INTERNATIONAUX

1. *Léonard de Vinci et l'expérience scientifique au XVIe siècle* (Le colloque de Léonard de Vinci est en vente aux Presses Universitaires de France), 1 500 F

2. *Les romans du Graal aux XIIe et XIIIe siècles*, 1 000 F.

3. *Nomenclature des écritures livresques du IXe au XVIe siècle*, 660 F.

Renseignements et vente au Service des Publications du Centre National de la Recherche Scientifique, 13, quai Anatole-France, Paris, VIIe, C. C. P. Paris 9061-11, Tél. INValides 45-95.

RÉPERTOIRE
DES MANUSCRITS LITTÉRAIRES FRANÇAIS
vendus de 1945 à 1954

XXe SIÈCLE[1]

Adam (Paul). — L'Année de Clarisse, 2 vol. in-4°, 442 ff. — V., J., 16-I-47, n° 248.

— L'Anti-Rustre. (Au sujet d'un journal nouveau dirigé contre les paysans), 15 p. — Ch., cat. 669 (janv. 46), n° 20006.

— Étude sur la musique et l'œuvre du compositeur Gabriel Fabre, 3 p. in-4°. — Be., cat. 50 ('51), n° 424.

— Il y a des Latins. — La Triple entente. — Pendant la guerre. — Bronzes et toiles de Musées. — Pendant leur mort. — 5 articles publiés dans *Paris-Journal*, 1911-1912, 41 p. in-4°. — V., J., 16-I-47, n° 247.

Alain. — Propos d'un Normand (16 propos), 32 p. — Bl., cat. 299 ('49), n° 485.

— Propos (20). — V., V.-M., 9-V-49, n° 1.

— Propos (10), 20 p. in-8°. — V., Co., 21-XI-50, n° 1.

— Propos (36), 72 p. in-8°. — Be., cat. 50 ('51), n° 425.

— Propos (35), 70 p. in-8°. — V., C., 17-VI-54, n° 631.

— Propos (20), 40 p. — V., J., 9-XII-54, n° 2.

— Propos [Sur la guerre et l'Union catholique des cheminots], 4 p. in-8°. — Sa., cat. 6 ('46), n° 2156.

— Propos [Sur le pouvoir de l'or], 2 p. in-8°. — Be., cat. 50 ('51), n° 426.

— Réflexions sur la politique. — Exposition Cent ans d'édition, B. N., 1947, n° 452 (Coll. H. Mondor).

Alain-Fournier. — Madeleine, ms. écrit à Mirande en 1909, publié dans *Miracles* en 1924, 13 p. in-4°. — V., Bl., 16-XI-54, n° 2.

Anet (Claude). — Voyage idéal en France, art. signé, 49 p. in-4°. — V., Zurich, l'Art ancien, 18-X-51, n° 234.

Apollinaire. — A Mme Henri Duvernois, 16 mai 1916, 5 vers. — Bl., cat. 303 ('53), n° 2162.

— A propos de deux ouvrages sur les langues artificielles, article 6 ff. in-fol. — V., C., 14-VI-54, n° 1.

— Actualité, comptes rendus : 1re vente de la bibliothèque Claretie (1918) ; expositions Degas, Van Dongen, etc., 6 ff. in-4°. — V., V.-M., 9-VI-47, n° 4. — Ch., cat. 674 (déc. 47), n° 21382 (2).

— Adieux, poème : « Lorsqu'au printemps nouveau vous ne serez plus belle », 3 p. in-4°. — V., Co., 10-V-49, n° 41.

— Alcools, 7 poèmes : Le Pont Mirabeau, Marie, L'Adieu, Crépuscule, La Tzigane, La Dame, Cors de chasse. — Calligrammes, 1 poème : La Nuit d'Avril 1915, 5 p. in-8°. — Ga., cat. 26 ('53), n° 7.

1. Voir *RHL*, octobre-décembre 1955 (où l'on trouvera p. 535-536 l'index des libraires et leurs sigles), janvier-mars, avril-juin, juillet-septembre et octobre-décembre 1956.

— Article sur Paul Birault, auteur de la mystification « Hégésippe Simon », 15 p. in-8°. — V., Orphelinat du livre, 27-v-46, n° 1. — Bl., cat. 303 ('53), n° 2164.

— Lettre en vers (32), Nîmes, 23 fév. 1915, 2 p. in-8°. — Ga., cat. 26 ('53), n° 9.

— Pièce de vers, datée Nîmes, 8 fév. 1915, 1 p. in-4°. — V., Co., 10-v-49, n° 40.

— Poème adressé à André Salmon, 1906, 1 p. in-4°. « Et ce pensant j'entrai, rêveur chez le Poète ». — Be., cat. 50 ('51), n° 432.

— Le Poète assassiné. Ms. en partie aut. ou de la main de son secrétaire Jean Mollet, 227 ff. in-4°. — M., cat. ('52), n° 1.

— Le Poète assassiné. Épreuves corrigées, 316 ff. — Lo., cat. 118 ('50), n° 73. — V., C., 14-vi-54, n° 8 (Acquis par la B. N.).

— Quatrain à L.-A. Moreau (envoi du *Bestiaire*, 1911). — Bl., cat. 303 ('53), n° 2161.

— Le Rabachis, fragm. en partie aut., 6 p. in-8°. — V., Co., 6-v-52, n° 6 (2).

— Simon mage, conte, 11 ff. in-8°. — V., C., 14-vi-54, n° 2.

Artaud (**Antonin**). — Horoscope d'Antonin Artaud. Ms. aut. daté 10 déc. 1935, 2 p. in-4°. — M., cat. '54, n° 3.

— Les Malades et les médecins, 5 p. in-4°. — M., cat. '52, n° 2.

— Supplément au voyage au pays des Tarahumaras, 6 p. in-fol. — V., C., 14-vi-54.

Audoux (**Marguerite**). — L'Atelier de Marie-Claire. Ms. complet, 304 p. in-4°. — V., Co., 17-iv-45, n° 146.

— Le Chaland de la Reine, 8 p. in-4°. — Be., cat. 50 ('51), n° 440.

— Les Poulains, 9 ff. in-4°. — V., A., 10-vii-45, n° 9.

Barbusse (**Henri**). — Le Feu, préface et fragm. du ms. (avec un ex. de l'éd. ill. de 1918). — V., Bl., 11-xii-45, n° 56.

Barrès (**Maurice**). — Adieu à Moréas, 6 p. in-fol. — Bl., cat. 304 ('54), n° 3009.

— Les Amitiés françaises. Notes sur l'acquisition par un petit Lorrain des sentiments qui donnent un prix à la vie. Épreuves en placards. — Bl., cat. 299 (oct.-nov. 49), n° 502.

— Colette Baudoche. La jeunesse en Alsace-Lorraine, 11 p. in-fol. — Ch., cat. 687 (nov. 52), n° 24608.

— Discours aux obsèques du cardinal Mathieu, 1908, 7 p. in-fol. — Ch., cat. 678 (oct. 49), n° 22881 (1).

— Discours politique, brouillon au crayon, 7 ff. in-4°. — V., Co., 17-vi-54, n° 641.

— Du sang de la volupté et de la mort, fragm. du ms. (2 p.) et d'épreuves corrigées (2 ff.). — Be., cat. 42, n° 27.

— Les Filles de Bretagne, 6 ff. in-4°. — V., V.-M., 2-v-50, n° 1. — V., C., 17-vi-54, n° 638.

— La Grèce utile au réveil français art., 9 p. in-4°. — V., Co., 6-v-52, n° 12.

— L'Homme politique, discours à la Chambre, ms. au crayon, 7 p. in-4° ; Le Patriote, discours, 24 p. in-4° ; l'Homme de lettre, discours aux funérailles de Moréas, 5 p. gr. in-fol. — V., Ch., 8-vi-49, n° 7.

— Ici commence la terre de la liberté, Colmar, 22 nov. 1918, 5 p. gr. fol. — Ch., cat. 678 (oct. 49), n° 22881 (2).

— Lettre à un citoyen américain [chronique de la Grande Guerre, t. XI], dact. et corr. aut., 34 p. in-8°. — Be., cat. 50 ('51), n° 446.

— Lettres (29), 1885-1893, 48 p. — V., V.-M., 9-vi-47, n° 14.

— Lettres (15) à Jules Bois. — V., V.-M., 22-v-47, n° 64.

— Lettres (144) à Lucien Corpechot, 1912-1922, 162 p. [avec 36 l. de Paule et Philippe Barrès]. — Be., cat. 50 ('51), nº 451.

— Lettres (19) à M. et Mme Alphonse Daudet, 32 p. — V., Co., 19-I-50, nº 4.

— Lettre à Pierre Loti sur les petites sœurs de l'Assomption. Ms. en partie aut., 28 p. in-fol. — V., Zürich, l'Art ancien, 18-X-51, nº 237.

— Lettres (13) à Marteaux, directeur des chemins de fer de Syrie, 1914-1923, 17 p. — V., V.-M., 22-XII-49, nº 5. — V., C., 17-VI-54, nº 639. — Mo., nov. 54, nº 9.

— Ms. autographe signé, 4 p. in-fol. — V., Co., 22-I-47, nº 9.

— Napoléon et Jeanne d'Arc sur le Rhin. — V., Co., 29-VI-51.

— La Patrie française, ligue patriotique, 9 p. in-4º. — V., V.-M., 6-V-52, nº 13.

— Plan du Discours-programme (1921), 24 ff. in-4º. — V., C., 17-VI-54, nº 640.

— Préface au t. II des *Œuvres complètes* de Péguy. Brouillon, 48 ff. — Exposition Péguy, B. N., 1950, nº 186.

— Préface à *Sous la dictée de la vie* d'Henri Detouche, 21 p. in-4º. — V., J., 16-I-47, nº 256.

— Prospectus pour les *Taches d'encre*, 1 p. — Fa. ('50), nº 6417.

— Les Puvis de Chavannes d'Amiens, ms. et épreuves corrigées, avril-mai 1918, 2 p. in-4º. — Be., cat. 50 ('51), nº 445.

— Sur la Mort de Venise. A Hugues Rebell, sept. 1897, 7 p. in-fol. — V., V.-M., 25-III-52, nº 10.

— Sur les femmes, 1 p. in-8º. — Be., cat. 50 ('51), nº 447.

— Toute la France groupée autour du programme de Clemenceau, art. (printemps 1919), 4 p. in-fol. — V., V.-M., 1-XII-50, nº 11.

— Un amateur d'âmes. Épreuves corrigées, 39 ff. [épreuves pour la publication dans *L'Image*, 1897]. — Be., cat. 50 ('51), nº 444.

Benda (Julien). — Belphégor. Ms. et notes complet, 127 ff. in-fol. — V., V.-M., 10-II-50, nº 15.

— Lettres à Mélisande pour son éducation philosophique (aut. sauf qq ff. dactyl.), 148 ff. in-4º. — V., G.-B., 18-XII-51, nº 18.

— La Trahison des clercs. Copie dactyl. avec corr. et var. aut. pour éd. de 1927, 162 ff. — V., G.-B., 18-XII-51, nº 20.

Bergson (Henri). — Discours pour le centenaire de Claude Bernard, Paris, 30 déc. 1913, 12 p. in-4º. — Ch., cat. 685 (oct. 51), nº 24203.

— Trois feuillets ms. sur Charles Péguy (inauguration de la plaque commémorative, 8, rue de la Sorbonne). — Exposition Péguy, B. N., 1950, nº 197 (Coll. Daniel Halévy).

Bernanos (Georges). — L'Esprit de vieillesse, chronique parue dans *Le Figaro* du 16 janv. 1932, 5 p. in-4º. — V., Co., 21-XI-50, nº 13.

— Saint-Dominique, 31 p. in-8º. — M., cat. '49, nº 11.

— Ténèbres [étude sur le livre de Robert Poulet] et 3 lettres, 7 p. in-8º. — Ga., cat. 26 ('53), nº 57.

Bernard (Jean-Marc). — Poème, 5 p. in-fol. Lettre jointe. — V., V.-M., 25-XI-48, nº 37 (2).

Bernstein (Henry). — Joujou, acte 1er. Ms. au crayon. — V., Zurich, l'Art ancien, 18-X-51, nº 238.

Bourget (Paul). — André Cornelis, Un cœur de femme, La Terre promise, Cosmopolis. Épreuves corrigées pour éd. ill., 4 vol. in-8º. — V., Cn., 23-XI-53, nº 17.

— Billet de Junius [sur le système électoral], 3 ff. in-4°. — V., V.-M., 1-III-54, n° 153.

— Lettres (19) à M. et Mme Alphonse Daudet, 1891-1918. — V., Co., 19-I-50, n° 6.

— Lettres (36) à Eugène Vallée, 1885-1895. — V., New York, P.-B., 3-V-49, n° 52.

— Noël tragique, nouvelle, 13 p. in-fol. — V., Co., 11-VI-48, n° 17.

— La Première faute, 23 ff. in-4°. — Blancheteau, cat. 47, '54, n° 13.

— Le Roman de la vie de Balzac (c. r. de la *Correspondance* de Balzac, 1876), 15 p. — V., V.-M., 9-VI-47, n° 24. — V., C., 17-VI-54, n° 648.

— Le Tribun, épreuves corr. — V., Co., 10-V-49, n° 55.

— Vers de mensonge, poème daté, Paris, 13 fév. 1888. — V., Lille, Ra., 30-III-46, n° 208.

— Voyageuses, 142 p. in-4°. — V., Cn., 23-XI-53, n° 16.

— Voyageuses, recueil de nouvelles. Envoi aut. à la comtesse de Brigode, Paris, 28 sept. 1897, 115 p. in-4°. — Ch., cat. 690 (mars 54), n° 25113.

Brasillach (Robert). — Les Cadets de Tolède. Ms. en grande partie aut. 74 ff. — V., V.-M., 18-III-48, n° 154.

Brieux (Eugène). — Les Hannetons, pièce, 56 p. — V., Co., 6-V-52, n° 67 (2).

Claudel (Paul). — Abeilles, poème aut., 12 vers. — V., V.-M., 9-VI-47, n° 31.

— L'Agamemnon d'Eschyle. Fragm. du Ms. aut., 22 p. in-4°. — V., V.-M., 7-V-51, n° 24. — V., C., 17-VI-54, n° 653.

— *Agar ancilla saraï unde venis ?* poème, 4 p. in-4°. — V., Ch., 26-V-48, n° 22 (1). — V., Bruxelles, V.-P., 22-X-48, n° 391.

— Chant à cinq heures, poème, 2 p. in-4°. — Be., cat. 50 ('51), n° 484.

— Le Chemin de croix. Ms. daté ; Rome, 21 janv., 13 p. in-fol. — Arg., cat. '54, n° 12.

— L'Homme et son désir, poème plastique sur une musique de Darius Milhaud. Persépolis, Brésil, 1917, 4 p. calligraphiées par l'auteur. — Du., cat. 107 ('54), n° 66.

— Mes idées sur la manière générale de jouer mes drames, 4 p. in-4°. — V., Bruxelles, Simonson, 2-III-46, n° 369.

— Poème [écrit à l'occasion d'une exposition du peintre Winzer, mai 1919], 1 f. in-12. — Bl., cat. 299 ('49), n° 517.

— Prière pour Paul Claudel, poème daté, Brangues, 27 avr. 1938, 7 vers. — V., Co., 10-V-49, n° 63.

— Psaume 86, poème, 1 p. in-4° sur carton japonais. — V., Ch., 26-V-48, n° 22 (5).

— Quelqu'un épelle, poème, 1 p. in-4°. — V., Ch., 26-V-48, n° 3.

— Saint Antoine de Padoue, poème daté et signé, Brangues, 18 août 1947, 1 p. — V., Ch., 26-V-48, n° 22 (6). — V., V.-M., 25-XI-48, n° 14.

— Samedi, poème, 2 p. in-4°. — V., Ch., 26-V-48, n° 22 (2).

— Témoignage sur Charles Péguy. Brangues, 16 février 1944. — Exposition Péguy, B. N., 1950, n° 198 (Coll. Martial Tricaud).

— Tête d'or (résumé de l'argument de la pièce), 1 p. in-4°. — Bl., cat. 299 ('49), n° 519.

— Traité de la Connaissance du monde et de soi-même. Ms. complet, 85 p. in-4°. — Ga., cat. 25 ('51), n° 199.

— DU'n théâtre catholique, 7 p. in-4°. — Bl., cat. 299 ('49), n° 520.

— Un pélerinage à Vézelay. Ms. daté 25 avril 1940 (art. publié dans *Le Figaro*, 8 juin 1940), 10 p. in-4°. — V., Ch., 26-V-48, n° 22 (7). — V., V.-M., 9-V-49, n° 15.

— « Vers », 5 p. in-4° (publiés en partie dans t. IV du *Théâtre*, éd. du Mercure de France, 1912). — V., J., 16-I-47, n° 266.

— La Vierge de Milan, brouillon corr., 2 p. in-fol. — V., Ch., 26-v-48 nº 4.

Colette. — Article relatif à *La Chatte*, 1 p. — V., V.-M., 9-vi-47, nº 33.
— Griefs [l'Entrave], 7 p. in-4º. — Bl., cat. 300 ('50), nº 1189.
— Ms., 2 p. in-fol. — V., Ch., 26-v-48, nº 25.
— Mitsou. — Exposition La Civilisation du Livre, 1954 (Librairie Lardanchet, p. 64).
— Zola et Nordau, c. r. de l'ouvrage de Nordau, 9 p. (4 de la main de Colette, 5 de celle de Willy). — V., Zurich, l'Art ancien, 18-x-51, nº 251.

Courteline (Georges). — Boubouroche, comédie en 2 actes, 79 p. in-8º. — V., Bl., 20-iii-51, nº 12.
— La Conversion d'Alceste, 52 p. in-4º. — V., Bl., 27-xi-51, nº 77.
— Les Joyeuses commères de Paris, fantaisie en cinq actes représentée au *Nouveau Théâtre*, le 16 avril 1892. Ms. des mains de Courteline, de Catulle Mendès ou copie, 174 ff. — V., V.-M., 2-vi-53, nº 380.
— Messieurs les Ronds-de-cuir. Ms. complet, 249 p. — V., Lo., 8-vi-48, nº 278. — V., Lo., 28-vi-50, nº 730.
— La Paix chez soi, daté oct. 1920, 62 p. in-4º. — V., Bl., 27-xi-51, nº 78.
— Théodore cherche des allumettes, 50 p. — Exempt de cravate, 39 p. — Lidoire, 20 p. (les 3 ms. montés en 2 vol. in-8º). — V., Bl., 27-xi-51, nº 79.
— Théodore cherche des allumettes, fragm., 5 p. in-4º. — Sa., cat. 23 ('52), nº 8668.
— Le Train de 8 h 47, 258 p. — V., Lo., 5-vii-49, nº 810.
— Le Vaincu, quatrain. — V., Co., 18-iii-49, nº 27 (2).

Crevel (René). — Le Cygne de Pan ou Fifi la Curette (art. sur Mallarmé), 2 p. in-4º. — M., cat. Surréalisme ('49), nº 15.
— Etes-vous fou ? Ms. daté 1927-1928, 117 ff. in-fol. — V., C., 14-vi-54, nº 103.
— Mysticisme, prière et réalisme catholique, 3 ff. in-fol. ; le Grand mannequin, 4 ff. in-fol. et in-4º. — V., C., 14-vi-54, nº 102.

Dabit (Eugène). — *Destins*. Daté Paris, 25 janv. 1936, 2 p. in-fol. — R.-D., cat. 35 ('54), nº 2488.
— Les Expositions [publié dans *Europe*, janvier 1936], 7 p. in-8º. — R.-D., cat. 35 ('54), nº 2487.

Darien (Georges). — La Reconstruction, les deux formules du but collectif [Manifeste pour le *Journal du peuple*], 5 p. in-4º. — D., cat. 55 ('53), nº 2347.

Daudet (Léon). — Confession d'un chef-d'œuvre, 9 p. in-fol. — Ch., cat. 679 (avr. '48), nº 21690.
— Entre deux guerres. « Introduction nouvelle ». — Salons et Journaux, préface. — Le Rêve éveillé, prière d'insérer. — Conte, le communisme, article, etc., en tout 25 p. — V., Ch., 26-ii-53, nº 21. — Ch., cat. 689 (déc. 53), nº 24957.
— Le Jeu du philosophe, art. relatif à Kant, 9 p. in-fol. — V., Co., 27-vi-46, nº 8.
— Lettres (84) à Louis Brun, 1925-1935. — V., Ch., 26-ii-53, nº 22.

Derême (Tristan). — Decalandrier, ou de l'Autobus Passy-Bourse à la Poésie pure, ms. daté 26 nov. 1926, 67 ff. in-8º obl. — V., Bl., 16-xi-54, nº 30.
— Fausse mort de M. Théodore Decalandre. Épreuves corr., 44 p. — V, Zurich, l'Art ancien, 18-x-51, nº 253.

Desnos (Robert). — Contrée. Ms. daté 1942, 28 ff. in-4°. — V., C., 14-VI-54, n° 116.

— Fortunes. Ms. de 15 poèmes, datés 1934-1938, 28 p. in-12. — V., C., 14-IV-54, n° 113.

— Fortunes (Gallimard, 1942), 150 ff. in-4° et in-fol. 50 ff. aut., dactyl. et épreuves corr. — V., C., 14-VI-54, n° 114.

— Siramour. Ms. daté avril 1931, 43 ff. in-4°. — V., C., 14-VI-54, n° 112.

— Suicidés, poème (relié avec *État de veille*, E. O., 1943). — V., C., 14-VI-54, n° 115.

Deubel (Léon). — Le Vagabond, poème, 3 p. in-4°. — Bl., cat. 299 ('49), n° 530.

Eluard (Paul). — A l'intérieur de la vue, 8 poèmes visibles (dans un album de collages de Max Ernst, 1931). — V., C., 14-VI-54, n° 165.

— Blason des fleurs et des fruits. Ms. calligraphié par l'auteur 40 ff. — V., C., 14-VI-54, n° 135.

— D. A. F. de Sade, écrivain fantastique et révolutionnaire. Ms. 3 ff. in-4°. — V., A., 10-VII-45, n° 98.

— La Dernière nuit. Ms. 15 ff. pet. in-4° et épreuves corr. — V., C., 14-VI-54, n° 140.

— Dictionnaire abrégé du Surréalisme, 41 fiches aut. — V., C., 14-VI-54, n° 132.

— Divers poèmes du Livre ouvert (2e série). Ms. aut. enluminé par Picasso (copié 15 fois, ex. n° 4). — M., cat. Surréalisme ('49), n° 18. — M., cat. '50, n° 48.

— L'Exactitude du cœur humain, 12 vers (du recueil *Cours naturel*). — M., cat. Surréalisme ('49), n° 22.

— Hans Bellmer. Les Jeux de la poupée. Ms. daté 27 janvier-4 février 1939, 8 ff. doubles in-8°. — V., C., 14-VI-54, n° 134.

— « J'avais des rêves que les femmes éparpillaient de leurs caresses... », poème, 1 p. in-fol. — Ch., cat. 672 (avr. 47), n° 20958 (1).

— Julot, manuscrit de la période Dada, 1 p. in-4°. — L., cat. 75 ('50), n° 370.

— « Neuf cent mille prisonniers, cinq cent mille politiques... », poème, 2 p. in-fol. — Ch., cat. 672 (avr. 47), n° 20958 (2).

— « Nous avons tous deux nos mains à donner », poème du recueil *Répétions*, 1 p. in-4°. — M., cat. Surréalisme ('49), n° 20.

— « Petit enfant, regarde la faiblesse de ta mère et son amour », poème, 3 p. in-8°. — Ch., cat. 685 (oct. 51), n° 24246.

— Picasso, 24 ff. in-4° et in-8° ; autographes divers, 30 ff. in-4° et in-8°. — V., C., 14-VI-54, n° 147.

— Poésie ininterrompue, 38 ff. in-4°. — M., cat. Surréalisme ('49), n° 19. — V., C., 14-VI-54, n° 149.

— Poème, 1 p. in-fol. Lettre à Mme Romain Rolland jointe. — V., Ch., 26-V-48, n° 31.

— Poésie involontaire et poésie intentionnelle, 30 ff. in-fol. — V., C., 14-VI-54, n° 142.

— Solitaire ou silencieux, poème, 1 p. in-4°. — L., cat. 75 ('50), n° 371.

— Sur les pentes inférieures, 7 ff. — V., C., 14-VI-54, n° 138.

— La Tête contre les murs, poème, 47 vers, 2 p. in-4°. — L., cat. 75 ('50), n° 372.

— Toutes pour une ; Baigneuse du clair au sombre ; Le Texte interdit ; Marines, 4 poèmes, 6 p. in-fol. — Bl., cat. 299 ('49), n° 536.

— La Vie immédiate (44 poèmes), 21 ff. in-8°. — V., C., 14-VI-54, n° 125.

— La Vie immédiate, 67 ff. doubles gr. in-8° (Ms. exécuté par Éluard pour Valentine Hugo à Castellane en août 1932). — V., C., 14-VI-54, n° 126.

— Les Yeux fertiles, 55 ff. in-4° et in-8°. — V., C., 14-VI-54, n° 127.

Fargue (Léon-Paul). — Article sur *Charles Blanchard* (C. L. Philippe), 1 p. in-8°. — M., cat. '52, n° 20.

— Danse, poésie, 16 vers, 1 p. in-4°. — Be., cat. 50 ('51), n° 509.

— Écrit dans une cuisine, poésie commençant par : « La Grenouille du jeu de tonneau », 2 p. in-4°. — Be., cat. 50 ('51), n° 511.

— Petites chansons, 2 p. in-8°. — Be., cat. 50 ('51), n° 510.

— Souvenirs d'un fantôme. Rêveries sur l'omnibus, 16 p. in-4°. — L., cat. 75 ('50), n° 373.

— Romain Rolland, 3 p. in-fol. — V., Ch., 26-v-48, n° 34.

— Suite familière, fragm. 1 p. in-4°. — M., cat. Surréalisme ('49), n° 24.

— Tancrède, 1re version sous le titre : Sentimental, 9 pièces de vers dédiées à Gustave Kahn, 7 p. in-4°. — Be., cat. 50 ('51), n° 508.

— Vulturne et suite familière, fragm. 8 p. in-8°. — M., cat. '52, n° 21.

Fleuret (Fernand). — Jim Click, ou la Merveilleuse aventure, roman, 83 p. in-fol. — Bl., cat. 299 ('49), n° 543.

Gide (André). — Ajax. Épreuves corr., datées 28 août 1921. — V., Bruxelles, Simonson., 25-v-46, n° 409.

— Ajax. Épreuves corr. (œuvre inachevée, 1901), paginé 24-37 in-8°. — V., Bl., 11-11-54, n° 23.

— Amyntas, ébauches, 12 p. in-4° et in-8°. — Be., cat. 50 ('51), n° 531.

— Article sur Francis Jammes [N. R. F., 1er déc. 1938], 2 p. in-4° (avec un ex. de la *Correspondance* Gide-Jammes). — V., Bl., 11-11-54, n° 117.

— Les Cahiers d'André Walter. Épreuves corr. de l'éd. de l'Art indépendant (1891), in-12. — V., Bl., 11-11-54, n° 2.

— Les Caves du Vatican. Dactyl. ayant servi à l'impression, in-4°. — V., Bruxelles, Simonson, 25-v-46, n° 108.

— Découvrons Henri Michaux, fragm. 1 p. in-4°. — V., C., 17-vi-54, n° 668.

— Des Cahiers d'André Walter aux Caves du Vatican, 4 p. in-4°. — Bl., cat. 304 ('54), n° 3019.

— Dieu fils de l'homme [*Pages de Journal*, 1939-1942], 7 p. in-8°. — V., Bruxelles, Simonson, 21-xii-45, n° 315. — Be., cat. 50 ('51), n° 533.

— Dossier ms. concernant les *Liaisons dangereuses*, 38 ff. — V., Bruxelles, Simonson, 21-xii-45, n° 316.

— Dostoievsky d'après sa correspondance. Épreuves corr., 26 ff. — Ga., cat. 26 ('53), n° 184.

— Les Faux-Monnayeurs, 4 vol. in-4° (1re, 2e, 3e partie et 1 vol. contenant brouillons, notes, fragments). — Exposition la Civilisation du Livre, 1954 (P.-L. Martin relieur, p. 122).

— « Feuillet » : J'ai connu quelqu'un dont les idées étaient si noires qu'il n'osait les regarder en face... , 1 p. in-12. — Ga., cat. 26 ('53), n° 196.

— Il va sans dire ; art. publié dans *Vendredi*, janv. 1937, 5 ff. in-4° et in-8°. — V., J., 23-xii-47, n° 12.

— Isabelle. Dactyl. corr., la fin en deux versions, 91 p. in-4°. — V., Co., 5-ii-46, n° 73.

— Jeunesse, ms. daté mars 1931, 16 p. in-4°. — V., Bl., 11-11-54, n° 90.

— Lettre à Angèle. — De quelques idolâtries nouvelles. — Marc Lafargue et les foules. Sarah Bernhardt dans Hamlet, 9 p. gr. in-8°. — V., J., 16-i-47, n° 284.

— Lettres (51) à Christian Beck, 1897-1911, 129 p. — V., Bruxelles, V.-P., 24-xi-45, n° 453.

— Lettres (20 dont 1 dactyl.) à Maurice Lime, 1935-1947. — V., V.-M., 1-iii-54, n° 75.

— Lettres (28) à Albert Mockel, 94 p. — V., Bruxelles, V.-P., 11-v-45, nos 205-206.

— Ludwig Tureck. La vie et la mort de mon frère Rudolph, 9 p. in-4°. — Ga., cat. 26 ('53), n° 193.

— Ma mère [*Feuillets d'Automne*], 5 p. in-4°. — V., Bruxelles, Simonson, 21-XII-45, n° 316. — Ga., cat. 26 ('53), n° 197.

— Ms. — V., Co., 29-VI-51.

— Mœurs littéraires. Autour du tombeau de Catulle Mendès, 11 p. in-4°, dont 1 sous dictée par une autre main, 1911. — V., Genève, Ra., 25-XI-52, n° 98.

— « Notre amour a fini comme finit l'automne », poème, 1 p. in-4°. — Be., cat. 50 ('51), n° 530.

— *Numquid et tu* ? Épreuves corr., 26 ff. in-8°. — Ga., cat. 26 ('53), n° 190.

— L'Offrande lyrique, 65 p. gr. in-8°. — Ga., cat. 25 ('51), n° 204.

— Paysages, environs de Dordrecht, art. 1 p. in-8°. — V., J., 16-I-47, n° 285.

— Le Pélerinage mystique, poème [publié en 1891, dans *La Conque*, sous le titre : *La Promenade*], 4 p. in-8°. — Be., cat. 50 ('51), n° 529.

— Proserpine, fragm. d'une pièce de théâtre, 4 ff. in-fol. — V., V.-M., 2-V-50, n° 19.

— Le Retour, 1er acte d'un Opéra-comique, 20 p. in-fol. — Lettres (68) à Raymond Bonheur (1898-1925), 150 p. — Bl., cat. 299 ('49), n° 550.

— Sur Vézelay, 1 p. in-fol. obl. — V., Ch., 26-V-48, n° 37.

— Le Voyage d'Urien, 46 p. — Ga., cat. 25 ('51), n° 203.

— Le Voyage d'Urien, fragm., 1 p. in-8°. — Be., cat. 50 ('51), n° 532.

— Poème écrit en collaboration avec Pierre Louÿs (chacun 1 vers à tour de rôle). — Bl., cat. 301 ('51), n° 1700.

— *Voir aussi* Louÿs.

Giraudoux (Jean). — [Bella.] « Hélène et Touglas ou les Joies de Paris », dactyl. corr. 27 ff. — V., Zurich, l'Art ancien, 18-X-51, n° 262.

— Bernard, le faible Bernard, nouvelle (1911), 57 p. in-4°. — Ba., cat. [avril-mai 1954], n° 336.

— Combat avec l'ange, 91 p. gr. in-4°. — Bl., cat. 304 ('54), n° 3020. — Exposition la Civilisation du livre, 1954 (Librairie Auguste Blaizot, p. 27).

— Conférence sur le romantisme, 25 p. in-fol., copie dactyl. jointe. — L., cat. 75 ('50), n° 387.

— Juliette au pays des hommes. — Exposition la Civilisation du livre, 1954 (Librairie Auguste Blaizot, p. 27).

— Juliette au pays des hommes (fragm. du ch. IV), 4 p. in-fol. — V., Co., 11-VI-48, n° 68. — V., C., 21-XI-50, n° 60. — V., C., 17-VI-54, n° 669.

— Juliette au pays des hommes (ch. IV, la visite à l'archéologue), 9 p. in-fol. — Ch., cat. 678 (oct. 49), n° 22967 (3).

— Lettres (6) à une jeune américaine (1914-1918), 22 p. in-12. — Bl., cat. 298 ('48), n° 210.

— Périple, souvenirs de guerre (27 août-6 sept. 1914), 54 p. (publ. en partie dans *Lectures pour une ombre*). — V., J., 16-XI-51, n° 255.

— Siegfried et le Limousin. Ms. du roman, 1er jet, 164 p. in-8°. (Daté Barfleur, 8 avril 1922). — Relié à la suite un ch. publié en 1924 : Visite chez le prince, 28 p. — V., Lo., 28-VI-50, n° 731.

— Siegfried et le Limousin. Ms. complet, 172 p. in-fol. (Daté 21 août 1922. Les p. 89-136 sont constituées par le texte corrigé de *Geneviève Prat*). — Be., cat. 50 ('51), n° 589.

— Simon le pathétique, 3e et 4e parties, 82 ff. in-4°. — Exposition la Civilisation du livre, 1954 (Librairie Blancheteau, p. 28).

— Soirée à Nymphenbourg [publié en plaquette sous le titre : *Visite chez le prince*], 6 p. in-fol. — Be., cat. 50 ('51), n° 540.

— Suzanne et le Pacifique, 239 ff. in-4°. — V., G.-B., 18-XII-51, n° 57. —

Exposition la Civilisation du livre, 1954 (Librairie A. Blaizot, p. 27).
— Suzanne et le Pacifique, fragm. aut. (p. 150-154 de l'E. O.). — V., Co., 11-VI-48, nº 67.

Hermant (Abel). — Amour de tête, 356 ff. in-4º. — V.,V.-M., 18-III-48, nº 169. — V., V.-M., 29-IV-53, nº 218.
— Éloge de la médisance. Ms. daté 3-17 sept. 1924, 42 ff. in-4º. — V., V.-M., 18-III-48, nº 168.
— « Gaîtés des étrennes » et « Jeunesse », deux chroniques, 9 et 9 p. in-4º. — Ch., cat. 672 (avr. 47), nº 21000.
— Supplément au livre *De l'Amour*, le chapitre du béguin, 5 p. in-4º. — Sa., cat. 8 ('47), nº 3122 (2).
— La Vie à Paris ou Mon ami de Paris at night, 9. p. in-4º. — Sa., cat. 7 ('47), nº 2684.
— La Vie à Paris, tableau de prix, 9 p. in-4º. — Sa., cat. 20 ('51), nº 7630.

Jacob (Max). — Actualités éternelles, 10 ff. gr. in-4º. — V.-M., 25-XI-48, nº 26. — V., C., 15-VI-54, nº 196.
— Adieu à la Kabbale, 1 p. in-4º. — V., Co., 10-V-49, nº 91.
— Amours du jeune peintre, 19 vers, 1 p. in-4º. — M., cat. Surréalisme ('49), nº 28.
— Art poétique. Impuissance. Poème de 34 vers. — V., V.-M., 25-XI-48, nº 23. — Mo., nov. 54, nº 21.
— Trois Carnets de poche, carnet rose, 60 p. ; carnet vert, 66 p. ; carnet noir, 27 p. — V., V.-M., 2-VI-48, nº 28.
— Cartes (5) à un prisonnier de guerre. Saint-Benoît-sur-Loire, mai 1943-fév. 1944. — Ch., cat. 691 (nov. 54), nº 25332.
— Célébrité par quelque bout », 1 p. in-fol. — Ch., cat. 675 (avr. '48), nº 21734 (2).
— La Confession féerique, 18 ff. gr. in-4º. — V., C., 15-VI-54, nº 193.
— De Profundis. Ms. dédié à Robert Poulet, 1 p. petit in-fol. — V., V.-M., 18-III-48, nº 173.
— De terre en ciel, poésie, 1 p. in-fol. — V., Co., 10-V-49, nº 90.
— Les Dix plaies d'Égypte. Ms. en partie aut., 8 p. in-4º. — V., V.-M., 5-XII-49, nº 59.
— L'Enfer (Méditation), 2 p. pet. in-fol. — V., V.-M., 18-III-48, nº 172.
— Étude romanesque, 15 p. in-4º. — V., Zurich, l'Art ancien, 18-X-51, nº 271. — V., C., 15-VI-54, nº 192.
— Exercice sur la foi. Voici ton père, voici ta mère, 2 poèmes. — V., Co., 29-VI-51.
— Le Jet, poème, 1 p. in-4º. — V., V.-M., 18-III-48, nº 174.
— Le Laboratoire central, 5 poèmes : A un prêtre qui fait son vin lui-même. Le Soir. Automne. La Terre. Le Champ. Jardin mystérieux, 5 p. in-8º. — Ga., cat. 26 ('53), nº 239.
— Lettres (13) à Mme Aurel, 1923-1925, 19 p. in-8º. — V., Co., 17-V-51, nº 85. — V., C., 15-VI-54, nº 187.
— Lettres (8) à Paul Dermée, 10 p. — V., C., 15-VI-54, nº 181.
— Lettres (45) au chanoine Fleureau, à André Salmon et à divers. — Exposition Jacob, Orléans, 1947.
— Lettres (39) à Robert ***, 1926-1929, 59 p. — Be., cat. 50 ('51), nº 547.
— « Liste de mes œuvres reconstituée... le 6 septembre 1942... à Saint-Benoît-sur-Loire », 3 p. in-fol. — Ch., cat. 672 (avr. 47), nº 21007 *bis*.
— Le Mendiant à la campagne, 24 vers, 1 p. in-4º. — M., cat. Surréalisme ('49), nº 27.
— Métaphysique. Texte en deux versions et copie dactylogr., 5 ff. in-4º. — V., V.-M., 18-III-48, nº 171.
— Nouveau baptême, poésie, 1 p. in-fol. — V., Co., 10-V-49, nº 88.

— O ma race ! poème de 21 vers, dédié à Harry Baur, 1 p. in-4°. — M., cat. '49, n° 29.

— Le même et Jugement de Salomon, Mondanités, poèmes en prose, 1 f. in-4°. — V., C., 15-VI-54, n° 195.

— Poème en prose de l'époque de Roscoff, 1 p. in-4°. — Ch., 675 (avr. '48), n° 21734 (1).

— Poèmes (19), extraits de *Sacrifice impérial*, *Fond de l'eau* et *Rivage*. — M., cat. ('49), n° 28. — M., cat., ('54), n° 27.

— Poèmes considérés comme définitivement prêts pour un nouveau carnet. Ms. in-4° et 30 poèmes en prose sur 30 ff. — V., Genève, K., 29-IV-50, n° 407.

— « Rascolonhoff et Primali restent beaucoup trop tard au lit »... Poème de jeunesse, 1 p. in-4°. — Ch., cat. 675 (avr. 48), n° 21734 (1).

— Poésies. — Exposition Jacob, Orléans, 1947.

— Sainte-Marie-Madeleine, poème, 32 vers. — V., V.-M., 2-VI-48, n° 29.

— Visions infernales, poème, 2 p. in-4°. — Ch., cat. 685 (oct. 51), n° 24277.

Jammes (Francis). — A. Pierre Louÿs, poésie, 1 p — V., Bl., 16-XI-54, n° 77.

— Almaïde d'Étremont ou l'Histoire d'une jeune fille passionnée. Ms. daté 1900, 45 p. in-4°. — Bl., cat. 300 ('50), n° 1206.

— Alouette, poème, 86 ff. in-4°. — M., cat. '49, n° 32.

— L'Ane de Sancho Panza, L'âne du Jardinier, L'âne savant, L'âne de Béatrix, Conclusion, poèmes, 4 p. in-fol. — V., Co., 6-V-52, n° 1060.

— Ariettes pour les Anges, 36 ff. et Traduction de Philomèle, poème inc., 9 ff. en un cahier in-4°. — Ga., cat. 26 ('53), n° 242.

— Ariettes pour les Anges. Recueil de 18 poèmes, 20 p. in-4°. — Ch., cat. 691 (nov. 54), n° 25334.

— « Aujourd'hui, le long de la nuit transparente », poème daté Orthez, mai 1897, 1 p. in-fol. — Ch., cat. 674 (déc. 47), n° 21477.

— Chroniques (4 séries publiées dans le *Manuscrit autographe*), 43 p. in-4°. — Bl., cat. 299 ('49), n° 567.

— Chronique. Les Médecins, daté Hasparen, 1924, 9. p in-fol. — V., V.-M., 9-VI-47, n° 73. — V., V.-M., 1-XII-50, n° 76. — Sa., cat. 20 ('51), n° 7635.

— Cimetière de Pau, poème, 2 p. in-4°. — Ch., cat. 690 (mai 54), n° 25174.

— Clara d'Ellébeuse ou l'Histoire d'une jeune fille. Ms. daté : Orthez 1899, 44 p. in-4°. — Bl., cat. 300 ('50), n° 1205.

— Le Curé de Macaye ; La Haute Provence ; Château de Maslacq ; Maison Sangelle, rue Saint-Pierre à Orthez, 4 poèmes, 5 p. in-4°. — V., Co., 21-XI-50, n° 68.

— La Danse du 15 août à Laruns dans la vallée d'Ossau, 2 ff. in-fol. « Poèmes amoureux » et autre pièces. En tout, 9 p. — V., V.-M., 2-VI-48, n° 39 (2).

— Dédicace du psaume à une fleur et à un papillon, 8 p. in-fol. — L., cat. 75 ('50), n° 405.

— Discours prononcé à une Assemblée d'écrivains catholiques, 31 p. in-4°. — Bl., cat. 301 ('51), n° 1712.

— Domus Domini, poème, 2 p. in-4°. — Mo., nov. 54, n° 43 (6).

— L'Église habillée de feuilles, 44 ff. in-fol. — Bl., cat. 298 ('48), n° 242.

— Élégie, 241 vers, 8 ff. in-fol. — V., Bruxelles, V.-P., 29-V-48, n° 569.

— Épitaphes, 21 ff. in-8°. — M., cat. '49, n° 35.

— Faunesqueries et hommeries, 8 p. in-4°. — V., J., 18-I-47, n° 294. — Ch., cat. 675 (avr. '48), n° 21736.

— Finale, poème daté : oct. 1928, 2 p. in-4°. — V., J., 9-XII-54, n° 69.

— La Garonne devant Bordeaux, poème, 2 p. in-4°. — Mo., nov. 54, n° 43 (7).

— Graphologies (7 essais, 1926-1927), 38 p. in-4°. — Bl., cat. 299 ('49), n° 568.

— Graphologie (étude des écritures de Banville, Brunetière, etc.), 5 p. in-4°. — V., Ar., 6-VI-46, n° 35.

— Grotesques, poème daté 1925. Titre et 3 p. in-4°. — V., V.-M., 29-IV-53, n° 220.

— Jeudi Saint, poème, 1 p. in-4°. — Mo., nov. 54, n° 43 (2).

— Lettres (26) à André Beaunier et à Gauthier-Villars, 1899-1913, 12 p. in-fol. et 46 p. — Ch. cat. 691 (nov. 54), n° 25333.

— Lettres (57) à M^me^ Alphonse Daudet, 1903-1926. — V., Co., 19-I-50, n° 60-61.

— Lettres (24) à M^me^ Alphonse Daudet, 1904-1926. — Ch., cat. 687 (nov. 52), n° 24677.

— Lettres (12) à Gustave Kahn, v. 1896, 29 p. — Be., cat. 50 ('51), n° 532.

— Lettres (24) à Francis Viélé-Griffin, 1896-1912, 51 p. — Be., cat. 50 ('51), n° 550.

— Ma fille Bernadette (1909), 67 p. gr. in-4°. — V., C., 17-VI-54, n° 675.

— Ma France poétique, 10 poèmes, 10 p. in-8°. — Ga., cat. 26 ('53), n° 241.

— Méditation sur un paysage de temps pascal. Méditation sur la grand route. Méditation sur un jardin de la Pentecôte. Méditation sur un champ de blé, 14 ff. in-4°. — V., V.-M., 23-VI-49, n° 205. — V., Co., 28-II-50, n° 84.

— La Naissance du Poète, 25 ff. in-4°. — M., cat. '54, n° 28.

— Onze ans après 1930, poème pour sa fille, 2 p. in-fol. — L., cat. 75 ('50), n° 406.

— La Pastorale d'Ossau, poème, s. d., 2 p. in-4°. — Mo., nov. 54, n° 43 (8).

— Le Paysage, méditations, 14 p. in-4°. — V., C., 17-VI-54, n° 677.

— La Pêche de l'anguille, poème, août 1925, 1 p. in-4°. — Mo., nov. 54, n° 43 (3).

— La Pêche du goujon, poème, 2 août 1925, 1 p. in-4°. — Mo., nov. 54, n° 43 (5).

— Le Père, le Mariage [*Ma France poétique*] et fragm. du Livre de Saint-Joseph, 3 mss., 4 p. in-4° et 2 p. in-fol. — V., Co., 17-V-51, n° 86.

— « Poèmes autographes de premier jet », 10, 28, 19 p. in-4°. — V., C., 17-VI-54, n° 678-680.

— Poèmes mesurés, 1907-1908. Recueil interfolié de gouaches de Jean Berque. — V., V.-M., 23-VI-47, n° 150.

— Le Poète rustique, 134 p. in-4°. — Bl., cat. 298 ('48), n° 243.

— La Présentation à la Sainte Vierge, poème, 1926, 1 p. in-4°. — Mo., nov. 54, n° 43 (1).

— La Prière du poète, poème, 10 juin 1925, 1 p. in-4°. — Mo., nov. 54, n° 43 (4).

— Promenade à Ursuya (Hasparren). La Chute de Saldouya ; Cimetière basque ; Bidassoa, 4 poèmes sur le pays basque, 5 p. in-4°. — V., Co., 21-XI-50, n° 69.

— Saint-François et la cigale, poème daté 17 mai 1926, 6 p. — M., cat. '49, n° 33. — V., C., 17-VI-54, n° 676.

— La Salle à manger, poème en prose, 3 ff. in-fol. — M., cat. '54, n° 29.

— Le Savetier et la jeune fille, conte, 1^er^ chapitre, au crayon, 10 p. in-4°. — Mo., nov. 54, n° 42.

— Voici le Grand Azur qui inonde la petite ville, 3 ff. in-8°. — M., cat. '49, n° 34.

— Voir aussi Gourmont.

Larguier (Léo). — Fernand Gregh, 12 p. — V., Co., 6-V-52, n° 47 (2).

— Les Mauvaises graines et 3 autres mss., 18 p. in-8°. — V., J., 16-I-47, n° 295.

Léautaud (Paul). — A propos d'un nouveau livre sur Stendhal (*Stendhal Club*), 19 p. gr. in-8°. — V., J., 16-I-47, n° 301.

— Chronique, signée : Maurice Boissard (Barbette et notes détachées), 10 p. in-8° ; Chronique dramatique, 9 p. in-8° ; Propos et Anecdotes, 9 p. in-fol. ; Théâtre (signé Maurice Boissard), 10 p. in-fol. — V., Ch., 26-V-48, n° 54.

— Chronique dramatique, signée : Maurice Boissard, 6 p. in-fol. — Ch., cat., 683 (fév. 51), n° 23879.

— Chronique dramatique, signée : Maurice Boissard, 10 p. in-4°. — Ch. cat. 687 (nov. 52), n° 24684.

— Chronique dramatique sur la pièce *Rachel*, 10 ff. in-4°. — V., V.-M. 9-V-49, n° 33.

— Chronique dramatique [*La Femme silencieuse* de Ben Jonson, *Le Ciel et l'Enfer* de Mérimée], 9 ff. in-8°. — V., C., 17-VI-54, n° 683.

— Chronique dramatique [*Triplepatte* de Tristan Bernard, *Les Roses rouges* de Romain Coolus], 8 ff. in-4°. — V., V.-M., 18-III-48, n° 176. — L., cat. 75 ('50), n° 421.

— Notes retrouvées, 28 ff. in-8°. — M., cat. '49, n° 41.

— Le Paradis d'un Parisien. Ms. signé : Célestin Beaubinet, 8 p. in-8°. — V., J., 16-I-47, n° 299.

— Petit supplément à une gazette scandaleuse publié dans *Gazette d'hier et d'aujourd'hui*. — V., Co., 29-VI-51.

— Qu'est-ce que l'intelligence ? — V., Co., 29-VI-51.

— Souvenir de Basoche. Ms. signé : Maurice Boissard, 8 p. in-8°. — V., J., 16-I-47, n° 300.

— Souvenirs de jeunesse. — V., Co., 29-VI-51.

— Le Théâtre de Maurice Boissard (ch. II, V, VII, XI, XIII, XIV, XVI-XXI, XXIII-XXXVII, du t. II et 3 ch. non recueillis), 255 ff. gr. in-8°. — Be., cat. 50 ('51), n° 570.

— Lettres adressées à lui concernant le *Petit Ami* par Valéry (2), Louis Dumur, Marcel Schwob, Remy de Gourmont et « La Perruche » (3) [dans un ex. de l'E. O.]. — V., Bl., 16-XI-54, n° 80.

Le Cardonnel (Georges). — La Vogue de Chateaubriand et 3 autres mss., 24 p. in-8°. — V., J., 16-I-47, n° 302.

Le Cardonnel (Louis). — Les Incantations, recueil de poèmes, 1 vol. in-4°. — V., Bl., 16-XI-54, n° 82.

Lenormand (H.-R.). — Le Mangeur de rêves, tragédie moderne en 9 scènes et un prologue, 145 p. in-4°. — V., A., 25-VI-45, n° 66.

Maeterlinck. — Essais : L'Ame se réveille, 33 p. ; La Morale mystique, 23 p. ; Sur les femmes, 29 p. ; en tout, 88 p. in-12 obl. — L., cat. 75 ('50), n° 441.

— Lettres (21) à André de Bréville, 1925-1939. — Du., cat. 107 ('54), n° 193.

— Lettres (6) à Jules Huret, 1910-1913, 17 p. — Notes à propos d'un art. de J. Huret sur lui, 11 p. — Maurice Maeterlinck, art de J. Huret, 51 p. in-4°. — Bl., cat. 300 ('50), n° 1211.

— Lettre (6) sur la Mise en scène de *Pelleas et Mélisande* (1895-1921), 15 p. in-8°. — T., été 52, n° 20111.

— Lettres (52), (1889-1939) 120 p. — V., Bruxelles, V.-P., 12-V-45, n° 365.

— Sœur Béatrice, ms. du 2e acte, 24 ff. — V., Bruxelles, V.-P., 24-XI-45, in° 464.

Maurras (Charles). — La Bénédiction de Musset. Ms. et copie, 25 et 15 ff. in-4°. — La., cat. 47 ('53), n° 2529.

— Lettres (36) à Louis Brun et 3 p. de corrections de la *Musique intérieure*. — V., Ch., 26-II-53, nº 74.

— Lettres (14) à L. Brun, 1926-1932, 28 p. in-8º. — V., V.-M., 29-VI-50, nº 18.

— Louis XIV ou l'Homme-Roi, 45 ff. — La., cat. 47 ('53), nº 2537.

— Quatre nuits de Provence, ms. et épreuves corrigées. Trois cahiers et 136 ff. in-4º. — La., cat. 47 ('53), nº 12527.

Milosz (O. W. de Lubicz). — Angelico, poème de 12 strophes de 6 vers, 4 ff. in-4º. — V., C., 15-VI-54, nº 243.

— La Nuit de Noël 1922 de l'Adepte, 4 ff. in-8º. — M., cat. '49, nº 49.

Noailles (Anna de). — Anatole France, art. daté du 27-II-1924, 5 p. in-4º. — V., Co., 6-V-52, nº 145.

— Chanson pour avril, poème 4 quatrains. — Lo., cat. 129 ('54), nº 403.

— Chanson pour avril, 12 vers. — Lo., cat. 129 ('54), nº 403.

— Critique d'une œuvre de Lucien Daudet (Envoi à Mme Alphonse Daudet), 4 p. in-fol. — Sa., cat. 19 ('50), nº 7319.

— Hymne printanier, 5 p. in-4º. — Be., cat. 50 ('51), nº 589.

— « Le Jour d'été suffoque, étouffe, perd haleine », poème. Épreuves corr. — V., Co., 27-VI-46, nº 10.

— Lettres (36) à Mme Alphonse Daudet, 1906-1931. — V., Co., 19-I-50, nº 89.

— Lettres (17) à Lucien Daudet, 63 p. in-8º. — Be., cat. 50 ('51), nº 590.

— Pluie printanière, poésie, 1 p. in-4º. — V., Co., 21-XI-50, nº 124.

— Poème relatif à M. Prévost. — V., Co., 29-VI-51.

— *Voir aussi* Exposition A. de Noailles. B. N., 1953.

Péguy (Charles). — L'Épave, sonnet, 3 p. in-8º. — Ch., cat. 687 (nov. 52), nº 24726.

— Exposé sur la situation matérielle des *Cahiers de la Quinzaine* au moment de la publication du 12e cahier de la 3e série. — V., Co., 6-V-52, nº 147.

— Instructions pour la cinquième série [des *Cahiers de la quinzaine*], 5 p. in-8º. — V., Be., 27-V-46, nº 63.

— Nos annonces (*Cahiers de la quinzaine*, 2e série, 1er cahier), 2 p. in-8º, — V., J., 23-XII-47, nº 24.

— Sainte-Geneviève, sonnet, 4 p. in-12, daté, lundi, 30 sept. 1912. — G., cat. 26 ('53), nº 373.

— Les Sept contre Thèbes, 20 p. in-8º. — V., Co., 17-IV-45, nº 45.

— Sur l'Affaire Dreyfus, 6 p. in-8º. — L., cat. 75 ('50), nº 463.

— *Voir aussi* Exposition Péguy, B. N., 1950.

— *Voir aussi* Barrès, Bergson, Porché (François), Rolland (Romain), Tharaud (J.-J.).

Pergaud (Louis). — Renaissance et Blason, 2 poésies datées 1907 et 1908, 2 p. in-8º. — V., J., 16-I-47, nº 314.

— Un point d'histoire, nouvelle datée : fév. 1913, 8 p. in-4º. — M., cat. '54, nº 47.

Pérochon (Ernest). — Nêne. Ms. daté : 15 janv. 1914-31 mai 1914, 276 ff. petit in-4º. — Bl., cat. 299 ('49), nº 619. — Bl., cat. 301 ('51), nº 1730.

Philippe (Charles-Louis). — Les Amoureux, poème, 1 p. in-4º. — V., Co., 29-IV-47, nº 140.

— Bubu de Montparnasse, 85 p. in-4º. — Exposition la Civilisation du livre, 1954 (Librairie Robert Cayla, p. 33).

— Bubu de Montparnasse, ch. IV. Comment Maurice... eut à souffrir

du mal d'amour, 12 p. in-4°. — Bl., cat. 299 ('49), n° 620. — Bl., cat. 304 ('54), n° 3038.

— Croquignolle ou les Foies triomphants. 14 p. in-4°. — V., J., 16-I-47, n° 316.

— « Dames en robes d'automne et robes d'amour ». 16 vers. — M., cat. '49, n° 56.

— L'Enfant malade, 16 p. in-4° (cachet du *Mercure de France*, 11 janv. 1900). — V., J., 16-XI-51, n° 259.

— Nouvelles, 2 p. in-4°. — Be., cat. 50 ('51), n° 595.

— Pour le tombeau de Paul Verlaine, poème, 3 quatrains. — V., Bruxelles, V.-P., 23-X-48, n° 720.

— Revue des revues, 1 p. in-8°. — De l'Art. M. Henri Van de Putte, 2 p. gr. in-8°. — De l'Art. M. Eugène Fournière, 1 p. in-8°. Trois mss. publiés dans l'*Enclos*, janv.-fév. 1897. — V., V.-M., 9-VI-47, n° 110. — V., V.-M., 1-XII-50, n° 129.

— Saint-Cyriens [publié dans l'*Enclos*, nov. 1896], 4 p. petit. in-4°. — V., V.-M., 9-VI-47, n° 109. — V., V.-M., 29-IV-53, n° 230.

— Stéphane Mallarmé, 4 p. in-4°. — V., J., 16-I-47, n° 318.

— Sujets et fragments de nouvelles, 7 p. in-4°. — Be., cat. 50 ('51), n° 594.

— Une vie, 5 p. in-4°. — Bl., cat. 298 ('48), n° 353.

— « La Victoire, par M. Saint-Georges de Bouhélier », 3 p. in-4°. — V., J., 16-I-47, n° 317.

— Vingt ans, poème, 1 p. in-8°. — Ch., cat. 685 (oct. 51), n° 24287.

Porché (François). — La Cour n'a pas changé, 1 p. in-12. — V., J., 16-I-47, n° 321.

— Péguy et les Cahiers, Conférence prononcée au Salon d'automne, 16 décembre 1913. Ms. autographe, 28 p. — Exposition Péguy, B. N., 1950, n° 189 (Coll. Martial Tricaud).

— Poésie adressée à Ch. Péguy, 2 p. in-8°. — V., J., 16-I-47, n° 320.

— Les Suppliants, 8 p. in-8°. — V., J., 16-I-47, n° 322. — Exposition Péguy, B. N., 1950, n° 118.

— Tombé du jour dans une capitale, poème, 6 p. in-12. — V., J., 16-I-47, n° 323.

Proust (Marcel). — Italienne au bras d'un Prince de Barrière, poème, 16 vers. — Ga., cat. 25 ('51), n° 210.

— Lettres (12) à Max Daireaux, 64 p. in-12. — V., C., 17-VI-54, n°s 710-721.

— Lettres (25) à M. et M^me^ Alphonse Daudet. — V., Co., 19-I-50, n°s 92-97.

— Lettres (17) à Fernand Gregh. — V., Lo., 8-VI-48, n° 411.

— Lettres (13) à M. H. S. — V., G.-B., 22-XI-49, n° 394.

— Lettres (5) à M^me^ de La Béraudière, 1914, 16 p. — Bl., cat. 299 ('49), n° 625.

— Lettres (257) à Robert de Montesquiou (5 ne figurent pas dans l'éd. de 1930). — V., Bl., 16-XI-54, n°s 110-137.

— *Voir aussi* Robert (Louis de).

Psichari (Ernest). — En Mauritanie, 1 p. écrite à propos de la mort d'Ernest-Léon Martin, officier d'inf. coloniale. — V., V.-M., 25-III-52, n° 139.

Rachilde. — Les Romans. — L'École du silence, 2 articles, 13 p. in-8°. — V., J., 16-I-47, n° 326.

— Vieux devants de cheminée, essai en vers et en prose, 5 p. — V., Zurich, l'Art ancien, 18-X-51, n° 284.

Radiguet (Raymond). — Le Diable au corps, 236 p. — Exposition la Civilisation du livre, 1954 (Librairie Gallimard, p. 52).

Ramuz (C. F.). — Adieu, poème, 2 p. in-4°. — L., cat. 75 ('50), n° 492.
— Benoît, nouvelle, 18 ff. in-4°. — M., cat. '52, n° 34.

Rictus (Jehan). — Le Bel Enfant, copie ms., 6 p. in-4°. — V., Cn., 2-VI-49, n° 89.
— Chanson de la Taote, 4 p. in-4°. — V., V.-M., 19-VI-51, n° 26.
— Le Cœur populaire (Paris, Rey, 1916) avec 4 p. aut. — V., Cn., 2-VI-49.
— Lettres (21) à Jeanne Landre, 1900-1933, 48 p. — V., V.-M., 19-VI-51. n° 26.
— Lettres (5) à Jeanne Landre, 1914-1915, 19 p. in-12. — V., A., 8-III-46, n° 140.
— Lettres (9) à l'éditeur Rey, 1904-1918, 22 p. in-8°. — V., J., 9-XII-54, n° 123.
— Lettres (9), 1906-1925, 17 p. in-8° avec un poème extr. de la *Jasante de vieille*, 1 p. in-fol. — V., Ch., 8-VI-49, n° 151.
— Lettres et documents divers en 3 albums in-4° et in-fol. — V., Cn., 2-VI-49, n° 90.
— Les Soliloques du pauvre (Extraits de *Paris qui chante*). — V., J., 16-I-47, n° 333.

Robert (Louis de). — Réussir, 154 ff. avec 1 lettre de Proust sur ce roman, 4 p. — V., Bruxelles, Simonson, 7-VI-47, n° 141.

Rolland (Romain). — Clemenceau à la Chambre, 4 p. in-fol. — V., Ch., 26-V-48, n° 76.
— Lettres (14) à Henri Bachelin, 1911-1914, 16 p. — Ch., cat. 669 (janv. 46), n° 20231.
— Lettres (7) à Julien Tiersot, 1899-1903. — V., A., 25-VI-45, n° 141.
— Lettres (9) à un ami compositeur-virtuose, 17 p. in-8°. — V., A., 4-XII-45, n° 190.
— Trois lettres autographes de Tolstoï, article publié dans l'*Athénienne*, 4 oct. 1902, 8 p. in-8°. — V., J., 16-I-47, n° 336.
— Une lettre inédite de Tolstoï, article publié dans les *Cahiers de la quinzaine*, 3e série, 9e cahier, annotations typographiques de Péguy, 15 p. in-8°. — V., J., 16-I-47, n° 337. — Exposition Péguy, B. N., 1950, n° 95 (Coll. A. Martin).
— « *La Voce* et l'Italie répond », art. pour les *Cahiers de la quinzaine* (1909), annotation typogr. de Péguy, 10 p. gr. in-8°. — V., J., 16-I-47, n° 335.
— *Voir aussi* Exposition Péguy, B. N., 1950, nos 98-102.
— *Voir aussi* Fargue.

Sachs (Maurice). — Historiettes, 181 p. in-4°. — Be., cat. 50 ('51), n° 613.

Saint-Exupéry (Antoine de). — *Voir* Exposition Saint-Exupéry, B. N., 1954.

Saint-Pol-Roux. — L'Ame saisissable (1891), 4 ff. in-fol. — V., C., 15-VI-54, n° 277.
— Seul et la flamme, poème daté : mars 1885, 3 ff. in-4°. — M., cat. Surréalisme ('49), n° 40. — V., C., 15-VI-54, n° 276.
— *Silentia*, poésie aut., 5 strophes de 4 vers, 1 p. in-8°. — Ga., cat. 26 ('53), n° 426.

Ségalen (Victor). — *Voir* Exposition Ségalen, Galerie Palmes, Paris, 1950.

Suarès (André). — Colloque avec Pascal, 21 ff. in-4°. — M., cat. '54, n° 57.
— Lettres (220) à Jean de Bosschère, 1910-1947, 642 p. — T., Hiver 52-53, n° 21155.
— Polyxène, 34 ff. in-4°. — V., C., 17-VI-54, n° 741.

— Sang contre sang, 3 p. in-4°. — Be., cat. 50 ('51), n° 622.
— Stéphane Mallarmé, 12 p. in-4°. — Bl., cat. 300 ('50), n° 1225.
— *Voir aussi* Exposition Péguy, B. N., 1950, n°: 107-108 et 113 *bis*.

Teilhard de Chardin (**Le P.**). — Choses que je vois, notes aut. — V., Ch., 26-v-48, n° 84.

Tharaud (**Jérôme et Jean**). — Dingley, l'illustre écrivain. — Exposition Péguy, B. N., 1950, n° 84 (Coll. Alfred Saffrey).

Toulet (**P.-J.**). — Le Cadet de Coutras, chronique théâtrale, 3 p. — Bl., cat. 299 (1949), n° 639.
— Carnet de M. du Paur, fragm., 4 p. in-16. — Be., cat. 50 ('51), n° 624.
— Épître à ma muse, 5 p. sur cahier d'écolier. — V., Bruxelles, Simonson, 2-III-46, n° 382.
— Monsieur du Paur, homme public, 1898, ex. sur Hollande, 3 ff. du ms. aut. corr. dans le texte. — V., V.-M., 11-x-54, n° 147.
— Nostalgies ; *Aut Diabolus, aut Femina*, deux nouvelles, 61 p. in-4°. — Ga., cat. 25 ('51), n° 212.
— Notes de voyage. Indochine, 1902-1903, 96 p. in-4°. — Ga., cat. 25 ('51), n° 213.
— « O Madone à la lourde traîne... », 16 vers datés : Séville, mars 1891, 1 p. in-8°. — Be., cat. 50 ('51), n° 623.
— Pour l'autonomie de l'art français, art. daté : 10 fév. 1909, 9 p. — V., Zurich, l'Art ancien, 18-x-51, n° 297.
— Les Trois impostures, fragm. 1 p. in-4°. — Be., cat. 50 ('51), n° 626.

Valéry (**Paul**). — Album de vers anciens, 1890-1900 (A. Monnier et C^ie^, 1920). Épreuves corrigées. — V., V.-M., 2-VI-48, n° 1913.
— Art. sur les femmes et la composition musicale, brouillon. — V., V.-P., 23-x-48, n° 848.
— « Avis au lecteur de bonne foy et de mauvaise volonté. » Préface à *Faust*. — Ch., cat. 691 (nov. 54), n° 25418.
— La Cantate de Narcisse, fragm. dact. avec corr. aut., 1 p. in-4°. — Be., cat. 50 ('51), n° 631.
— Charmes, ébauches de 13 poèmes sur les 22 du recueil, 38 p. — Be., cat. 50 ('51), n° 628.
— « Déchets ». Ms. en partie dactyl., daté : août 1932, 1 p. in-4°. — V., J., 9-XII-54, n° 139.
— Discours aux chirurgiens. Ms. dactyl., corr. aut., 22 p. in-fol. — V., Bruxelles, Simonson, 2-III-46, n° 383.
— Évocation de sa jeunesse à Montpellier, 1 p. in-4°. — Be., cat. 50 ('51), n° 632.
— Lettre avec 14 vers : « Si vous ne voulez pas attendre que je me fasse un front plus tendre... ». — Ga., cat. 26 ('53), n° 467.
— Lettres (11) à Albert Mockel, 35 p. env. — V., Bruxelles, V.-P., n^os^ 545, 547, 551, 557-558.
— Les Mauvaises pensées viennent du cœur, 1 p. in-4°. — Bl., cat. 299 ('49), n° 642.
— Mes théâtres, 1 p. in-4°. — Ch., cat. 691 (nov. 54), n° 25417.
— Notes sur Descartes., 1 p in-8°. — V., Be., 27-v-46, n° 67.
— « O soir tu viens épandre un délice tranquille », 22 vers et croquis, 2 ff. — V., A., 25-VI-45, n° 155.
— Pièce aut. concernant Moréas, 1 p. in-8°. — V., Bruxelles, V.-P., 10-III-45, n° 333.
— Poème à F. de Miomandre, 8-4-27. 1 p. — Lo., cat. 129 ('54), n° 508.

— Poésies (N. R. F., 1942). Ex. corrigé par l'auteur. — Be., cat. 37 ('46), nº 246.

— Préface aux Coffrets étoilés d'André Lebey, 12 p. in-4º. — Be., cat. 50 ('51), nº 629.

— Préface [pour L. Fabre : *Les Chemins divers de la connaissance*], 4 p. dactyl. corrigées. Notes pour cours au Collège de France après la Libération, 6 ff. — Bl., cat. 299 ('49), nº 643.

— Préface aux *Lettres persanes*, dactyl. avec corr. aut., 11 p. in-4º. — Be., cat. 50 ('51), nº 630.

— Préface pour *Phèdre*, dactyl. corrigée, 14 p. in-4º. — R.-D., cat. 32 ('53), nº 1104. — V., V.-M., 1-III-54, nº 173.

— Présence de Paris, 2 p. in-4º. — V., Be., 27-v-46, nº 68. — V., V.-M., 9-v-49, nº 70.

— Sémiramis, fragm. 15 vers avec variantes et dessin (plume et lavis), in-4º. — V., Bruxelles, V.-P., 23-x-48, nº 849.

— *Voir aussi* Louÿs (Pierre).

Vielé-Griffin (Francis). — Au Tombeau d'Hélène, 19 ff. in-4º. — V., Bruxelles, V.-P., 12-v-45, nº 624.

— Lettres (66) et un sonnet aut. à Albert Mockel, 1900-1936, 132 p. — V., Bruxelles, V.-P., 12-v-45, nº 645.

— Lignes écrites dans le cimetière de Valvins, poème daté : 1927, 4 p. in-4º. — Bl., cat. 299 ('49), nº 647.

— La Poésie, 6 p. in-4º. — V., J., 16-I-47, nº 366.

— *Voir aussi* Jammes (Francis) et Régnier (Henri de).

ROGER PIERROT.

BIBLIOGRAPHIE

Dans ce numéro, le mois des numéros des revues est seul indiqué, quand c'est un mois de l'année 1956.

Les livres sont distingués des articles par un astérisque.

La Revue de littérature comparée *et la* Revue d'histoire littéraire *collaborant et ne se copiant pas, cette bibliographie ne relèvera que très exceptionnellement les articles et les livres concernant la littérature comparée.*

BIBLIOGRAPHIE

— * Alden (Douglas), Jones (Harriman), Kroff (Alexander Y.), etc. — French VII Bibliography. Critical and biographical references for the study of contemporary French literature. Vol. 2, n. 3. — New York-London, Stechert-Hafner, inc., 1956.

— * Hatzfeld (Helmut). — Bibliografía crítica de la nueva stilística, aplicada a las literaturas románicas. Traducción del inglés por Emilio Lorenzo Criado. (Biblioteca romanica hispánica. Tratados y monografiás. 6.) — Madrid, Editorial Gredos, 1955.

— * Welsh (Doris Varner). — Second checklist of French political pamphlets, 1560-1653, in the Library. — Chicago, Newberry Library, 1955.

— * Yearbook of comparative and general literature, ed. by W. P. Friederich and H. Frenz. Tome V. — Chapel Hill, The University of North Carolina studies in comparative literature, 1956.

— Blavier (André). — Bibliographie des fous littéraires belges d'expression française. Supplément I. — *Bizarre*, novembre.

— Bonnerot (Jean). — Grandes routes et chemins de traverse. — *MF*, septembre.

— Ferrand (Louis) et Magnac (Edmond). — Bibliographie de l'imagerie populaire. [Avant-propos de G.-H. Rivière.] — *Bulletin de la Société archéologique, historique et artistique Le Vieux Papier*, octobre.

— Svendsen (Kester) and Zwicky (Laurie Bowman). — Relations of literature and science. Selected bibliography for 1955. — *Symposium*, Spring.

— C. V. E. — Bibliographie. Les catalogues de collections particulières. D. De 1914 à 1950. — *Le Livre et l'estampe*, juillet, octobre.

— [« Dissertations » présentées en littérature comparée] dans les Universités d'Allemagne, de Vienne [et de Suisse, en 1953-54]. — *RLC*, juillet-décembre.

DIVERS

— * Hamelin (Jacques). — Sept procès littéraires. Diderot. Mérimée. B. d'Aurevilly. Maupassant. Flaubert. Baudelaire. Les Goncourt. — Éditions de Minuit, 1956.

— * Kies (Albert). — Les Lettres françaises [Moyen Age, Renaissance, XVII[e] siècle]. — Anvers, Éd. De Sikkel, 1956.

— * W llek (René) et Warren (Austin). — Teoria della letteratura e metodologia dello studio letterario (« Collezione di testi e di studi ». Filosofia e metodologia). — Bologna, Soc. ed. « Il Mulino », 1956.

— * Wethered (H. N.). — The curious art of autobiography from Benvenuto Cellini to Rudyard Kipling. — New York, Philosophical Library, 1956.

— Fleury (Michel). — Note sur l'état civil de Paris et du département de la Seine. — *Bulletin généalogique d'information*, n° 4, octobre.

— Guyard (Marius-François). — Peut-on connaître la France à travers sa littérature ? — *Études*, octobre.

— Trévol (Élisabeth). — Les écrivains, décorateurs imaginaires [textes de Balzac, Zola, Maupassant, M. Proust]. — *Art et décoration*, Noël 1956-janvier 1957.

— Americans in Paris. Catalogue of an exhibition. Princeton University Library. May 4. June 30, 1956. Preface by Howard C. Rice, Jr. — *The Princeton University Library chronicle*, Summer.

Anthologies. — * M'Uzan (Michel de). — Anthologie du délire. — Monaco, Éd. du Rocher, 1956.

— * Les Vingt meilleures nouvelles françaises. [M. de Navarre. M[me] de la Fayette. Voltaire. Diderot. Restif de la Bretonne. M[is] de Sade...]. Textes choisis et présentés par Alain Bosquet. — Seghers, 1956.

— Voir *Divers. Poésie.*

Critique. — Blanchet (André). — La critique littéraire [aux *Études*, depuis cent ans]. — *Études*, novembre.

Enseignement. — Clause (Georges). — Les débuts du lycée de Reims et le provisorat de Louis-Sébastien Berton (1804-1808). — *Mémoires de la Société d'agriculture, commerce, sciences et arts du département de la Marne*, 1956.

Folklore. — * Pourrat (Henri). — Le Trésor des contes. Tome VII. — Gallimard, 1956.

— Massignon (Geneviève). — Les chansons de Louis XVI en Vendée. — *Bulletin de la Société des Antiquaires de l'Ouest*, 1[er] trimestre.

— Voir : *Divers. Nécrologies.*

Langue. — * Gougenheim (Georges), Michéa (René), Rivenc (Paul) et Sauvageot (Aurélien). — L'Élaboration du français élémentaire, étude sur l'établissement d'un vocabulaire et d'une grammaire de base. — Didier, 1956.

— * Jourdain (Élodie). — Du français aux parlers créoles, suivi d'un Vocabulaire du parler créole de la Martinique. — C. Klincksieck, 1956.

— * Littré (E.). — Dictionnaire de la langue française. Édition intégrale... Tome I [A-CA]. — J.-J. Pauvert, 1956.

— Dulong (Gaston). — Les problèmes historiques de la langue franco-canadienne. — *Revue d'histoire de l'Amérique française*, juin.

— Genty (Maurice). — Les Dictionnaires de Littré. — *Le Progrès médical*, 10 septembre.

— Jasseron (Louis). — Quelques argots d'itinérants. — *Le Fureteur*, novembre.

— Le Bidois (Robert). — Littré et nouveau Littré. — Du Littré au « Robert ». — *Le Monde*, 5, 19 décembre.

— Quemada (B.). — Index des datations nouvelles et des documents lexicographiques publiés dans *Le français moderne* de 1946 à 1956 (I). — *Le français moderne*, octobre.

Littérature coloniale. — Viatte (Auguste). — La littérature française en Afrique du Nord. — *Droit et liberté*, juin.

Nécrologies. — Friedrich (Hugo). — Ernst Robert Curtius (1886-1956). — *BHR*, fasc. 3.

— Munteano (B.). — E. R. Curtius. — *RLC*, avril-juin.

— Buben (Vladimír). — Umrtí Alberta Dauzata. [Le décès d'A. D.] — *casopis pro moderní filologii*, c. 2-3.

— R. L. — Le folklore français en deuil. Paul Delarue (1889-1956). Notes biographiques. Bibliographie sommaire. — *Bulletin folklorique d'Ile-de-France*, juillet-septembre.

— B. M. [Munteano]. — Pierre Kohler [1887-1956]. — *RLC*, avril-juin.

— Baudoux (A.). — Un grand universitaire noyonnais. Abel Lefranc... sa vie, son œuvre. — *Société archéologique, historique et scientifique de Noyon. Comptes rendus et mémoires*, 1956.

Poésie. — * Brereton (Geoffrey). — An introduction to French poets. Villon to present day. — London, Methuen, 1956. [Voir : French galaxy, *TLS*, 5 th. October ; S. M. Cocking, Problems of French poetry, *The Twentieth century*, December.]

— * Le Hir (Yves). — Esthétique et structure du vers français d'après les théoriciens, du XVIe siècle à nos jours. (Publications de la Faculté des lettres de Grenoble.) — Presses Universitaires, 1956.

— * Steele (Alan F.). — Three centuries of French verse, 1511-1819. — (Edinburgh University Publications. Language and literature texts. 4.) — Edinburgh, Edinburgh University Press, 1956.

— * Actualité de la poésie. Études, témoignages, poèmes, extraits et documents. — *Recherches et débats* du Centre catholique des intellectuels français, cahier nº 16, juillet.

— Définir la poésie [communication par Marcel Thiry, suivie de textes de Pierre Nothomb, Th. Braun, R. Bodart, R. Goffin, Edm. Vandercammen, Émilie Noulet, H. Davignon]. — *Bulletin de l'Académie royale de langue et de littérature françaises*, nº 2.

— Béalu (Marcel). — Poésie et fantastique. — [In] * Actualité de la poésie.

— Cattaui (Georges). — L'ésotérisme des poètes. — *Critique*, octobre.

— Daniélou (Jean). — Poésie et mystique. — [In] * Actualité de la poésie.

— Debidour (V.-H.). — Réflexions sur une poésie bien morte. — *Droit et liberté*, juin.

— Fombeure (Maurice). — Le poète, libérateur et restaurateur du langage. — [In] * Actualité de la poésie.

— Marcel (Gabriel). — Connaissance de la poésie. — [In] * Actualité de la poésie.

— Maulnier (Thierry). — Poésie et incantation. — [In] * Actualité de la poésie.

— Menanteau (Pierre). — Enfance et poésie. — *Bulletin de la Société française de pédagogie*, octobre.

— Menanteau (Pierre). — Poésie et nostalgie de l'enfance. — [In] * Actualité de la poésie.

— Mounin (Georges). — Poésie et chanson populaire. — *TM*, février.

— Rousselot (Jean). — Poésie, chemin des hommes. — [In] * Actualité de la poésie.

— Rousselot (Jean). — Les sources populaires de la poésie. — *L'Age nouveau*, nº 98, octobre.

— Vivier (Robert). — De l'explication en poésie. — *Romanica Gandensia*, IV.

Roman. — Mortier (Roland). — Le genre romanesque en France. — *Revue de l'Université de Bruxelles*, octobre-décembre.

Théâtre. — * Bordat (Denis) et Boucrot (Francis). — Les Théâtres d'ombres. Histoire et techniques. — L'Arche, 1956.

— * Niklaus (Mme Thelma). — Harlequin Phœnix or The rise and fall of a Bergamask rogue (Le Phénix arlequin, ou Grandeur et décadence d'un vagabond bergamasque). — Londres, The Bodley Head, 1956. [Voir C. R. de Y. Belaval, *NRF*, septembre.]

— * Reyna (Fernando). — Les Origines du ballet. — Paris, A. Tallone, 1955. [Voir C. R. de Marie-Françoise Christout, *Revue d'esthétique*, janvier-mars.]

— * Touchard (Pierre-Aimé). — Histoire sentimentale de la Comédie-Française. — Ed. du Seuil, 1956.

— Barrault (Jean-Louis). — Légitimité du théâtre [résumé d'une communication à la Société française d'esthétique, 17 mars 1956]. — *Revue d'esthétique*, janvier-mars.

— Bjurström (Per) et Dahlbäck (Bengt). — Témoignages sur l'éphémère [la collection de dessins de théâtre du Musée national de Stockholm]. — *L'Œil*, décembre.

— Silin (Charles I.). — The French theatre in New Orleans. — *The American Society Legion of honor magazine*, Summer.

— Walbridge (Earle F.). — Drames à clef. A list of plays with characters based on real people. Part III. European drama [... French drama]. — *Bulletin of the New York public Library*, June.

Thèmes littéraires. — * Jourda (Pierre). — L'exotisme dans la littérature française depuis Chateaubriand. Tome II. Du romantisme à 1939. (Faculté des lettres de Montpellier.) — Presses Universitaires, 1956.

— Lebel (Maurice). — De la *Médée* d'Euripide à la *Médée* d'Anouilh. — *La Revue de l'Université Laval*, novembre.

— Rees (G. O.). — Exotismus bei Französischen Schriftstellern. — *Germanisch-Romanische Monatsschrift*, Juli.

XVe SIÈCLE

Divers. — Jacquot (Jean). — Les lettres françaises en Angleterre à la fin du xve siècle. Le rôle de Caxton et l'influence de la Cour de Bourgogne. — [In] * La Renaissance dans les provinces du Nord. — Éd. du C. N. R. S., 1956.

Gerson (J.). — Glorieux (P.). — L'enseignement universitaire de G. — *Recherches de théologie ancienne et médiévale*, janvier-juin.

Rinel (J. de). — Bossuat (André). — La littérature de propagande au xve siècle. Le mémoire de Jean de R., secrétaire du roi d'Angleterre, contre le duc de Bourgogne (1435). — *Cahiers d'histoire publiés par les Universités de Clermont-Lyon-Grenoble*, nº 2.

Vigne (A. de la). — Schmidt (A.-M.). — Andry de la V. et *La Ressource de la chrétienté* (1494), suivi de la *Diatribe de Je-ne-sais-qui*. — *Les Lettres nouvelles*, septembre.

XVI[e] SIÈCLE

Divers. — * Cohen (G.). — Études d'histoire du théâtre en France au Moyen Age et à la Renaissance. — Gallimard, 1956.

— * Kingdon (Robert M.). — Geneva and the coming of wars of religion in France, 1555-1563 (Travaux d'Humanisme et Renaissance. T. 22). — Genève, E. Droz ; Paris, Minard, 1956.

— * Entretiens d'Arras, 17-20 juin 1954. La Renaissance dans les provinces du Nord (Picardie, Artois, Flandres, Brabant, Hainaut). Études réunies et présentées par François Lesure. — Éd. du C. N. R. S., 1956.

— Busson (Henri). — L'incrédulité au XVI[e] siècle (I). — *Revue de la Méditerranée*, septembre-octobre.

— Hooykaas (R.). — Science and Reformation. [Suivi de : Critical comments on Dr R. H.'s « Science and Reformation », by Roland H. Bainton]. — *Cahiers d'histoire mondiale*, n° 1.

— Secret (François). — L'interpretazione della Kabbala nel Rinascimento. — *Convivium*, settembre-ottobre.

— Silver (Isidore). — La prima fortuna di Omero nel Rinascimento francese (II). — VIII. M. Scève. IX. Hughes Salel. X. J. Peletier. XI. J. Dorat. XII. Quello che Ronsard deve agli « Homeriche » di Francia. — *Convivium*, settembre-ottobre.

— Wolff (Christian). — Une liste de huguenots réfugiés à Strasbourg, 1562 [Archives municipales de Strasbourg, II 84 b n. 56]. — *Bulletin de la Société de l'histoire du protestantisme français*, juillet-septembre.

Bibliophilie. Livre. — * Doucet (R.). — Les Bibliothèques parisiennes au XVI[e] siècle. [Inventaires des livres de Nicole Gilles, Jean Janot, Jean Le Féron, Pierre Valet, etc.] — Éd. Picard, 1956.

— Dalbanne (Claude). — Deux impressions de Clauda Carcan, Lyon, 1533. — *Gutenberg Jahrbuch*, 1955.

— Raoul de Sceaux (P.)., O. F. M. Cap. — Collection des incunables et des livres du XVI[e] siècle de la Bibliothèque provinciale des Capucins de Paris (*fin*). — *Collectanea Franciscana*, juillet.

— Rott (Jean). — Note sur l'imprimerie alsacienne aux XV[e] et XVI[e] siècles [à propos de R. Ritter]. — *Revue d'Alsace*, fasc. 1.

Théâtre. — Lebègue (R.). — L'évolution du théâtre dans les provinces du Nord. — [In] * La Renaissance dans les provinces du Nord. — Éd. du C. N. R. S., 1956.

Aubigné (A. d'). — Marchand (Jean). — Une pseudo-édition ou contrefaçon elzévirienne du tome III de l'*Histoire universelle* d'A. d'A., en 1626. — *BB*, n° 4.

Bellièvre (Cl.). — * Cl. B. — Souvenirs de voyage en Italie et en Orient, notes historiques, pièces de vers, publiés par Ch. Perrat, précédés d'une notice sur C. B. (1487-1557), sa famille et son œuvre par Jean Tricou (Travaux d'Humanisme et Renaissance. T. 23). — Genève, E. Droz, 1956.

Bucer (M.) — Mesnard (Pierre). — L'évangélisme politique de Martin B., 1491-1551 (I). — *Bulletin de la Société de l'histoire du protestantisme français*, juillet-septembre.

Calvin (J.). — * Warfield (Benjamin). — C. and Augustine. Ed. by Samuel G. Craig. Foreword by J. Marcellus Kik. — Philadelphia, Presbyterian and Reformed Publishing C°, 1956.

— * Musée J. Calvin. Noyon. Allocutions et conférence [de F. Delteil] prononcées lors de la cérémonie d'inauguration, le 17 juillet 1955. [Description sommaire du Musée C.] — Paris, 1956. [Supplément au *Bulletin de la Société de l'histoire du protestantisme français*, juillet-septembre.]

Du Bartas (G.). — Deghilage (Pierre). — C. R. de : * Holmes, Lyon et Linker, *Les Œuvres de G. de Salluste, sieur du B.*, éd. critique avec introduction, commentaire et variantes. — *Bulletin de la Société archéologique, historique, littéraire et scientifique du Gers*, 3e trimestre.

Du Hecquet (A.). — Charlier (Gustave). — Note sur Adrien du H. et son œuvre poétique. — [In] * La Renaissance dans les provinces du Nord. — Éd. du C. N. R. S., 1956.

Erasme. — Southgate (W. M.). — Erasmus : christian humanism and political theory. — *History*, October 1955.

Estienne (H.). — Reverdin (O.). — Le *Platon* d'H. E. — *Museum helveticum*, Oktober.

Labé (L.). — Varty (Kenneth). — Louise L. and Marsilio Ficino. — *MLN*, November.

La Ceppède (J. de). — Clarac (Pierre). — Jean de La C. — [In] * IVe centenaire de la naissance de Malherbe... — Gap, 1956.

Marguerite de Navarre. — * M. de N. — *Le Navire ou Consolation du roi François Ier à sa sœur Marguerite*. Éd. critique par Robert Marichal. (Bibliothèque de l'École des Hautes-Études. N° 306.) — H. Champion, 1956.

Molinet (J.). — Jodogne (Omer). — Le caractère de J. Molinet. — [In] * La Renaissance dans les provinces du Nord. — Éd. du C. N. R. S., 1956.

Montaigne. — Beyssac (Paul). — Les algies de M. (envisagées au point de vue odonto-stomatologique). — *Cahiers lyonnais d'histoire de la médecine*, n° 1, janvier.

— Dréano (M.). — Notes de lecture. I. Citations latines de M. — II. Jugements sur M. [J. C. Frey, Paris, 1628 ; R. P. Dom P. de St Romuald, Paris, 1647 ; Mme de Graffigny, etc.]. — *BAM*, n° 18, janvier-juin.

— Feytaud (Jacques de). — Un doux et mol chevet. — *BAM*, janvier-juin.

— Frescaroli (Antonio). — Note agli studi montaignani di F. Strowski e P. Villey. — *Aevum*, maggio-giugno.

— Gaxotte (Pierre). — Les idées politiques de M. — *BAM*, n° 18, janvier-juin.

— Marchand (Jean). — Le prétendu «sceau » de M. et son signet. — *BAM*, janvier-juin.

— Michel (P.). — Montaigne-Chrysale [communication aux « Amis de M. »]. — *BAM*, janvier-juin.

— Nicolaï (Alexandre). — M. et les plaisirs de la table. — *BAM*, n° 18, janvier-juin.

— Rat (M.). — Les deux Louise de la Béraudière : Mme d'Estissac et Mme de Combault, ou les pièges de l'homonymie. — *BAM*, n° 18, janvier-juin.

— Rat (M.). — Sur M. et son ménage [réponse à l'article de F. Duviard, in *RSH*, janvier-mars]. — *BAM*, janvier-juin.

— Tournemille (Jean). — Molière et l'essai de M. intitulé « De la ressemblance des enfants aux pères ». — *BAM*, janvier-juin.

— Tournemille (J.). — M., montaignistes, montanistes. — *BAM*, janvier-juin.

— Trinquet (Roger). — Note sur « Saint Michel et son serpent ». — *BAM*, janvier-juin.

— Virolle (Roland). — Explication de texte : M. et la mort [*Essais*, livre III, chap. IX, De la vanité, éd. Pléiade, p. 954]. — *L'École*, 10 novembre.

Parmentier (J.). — Lebègue (R.). — Un chant royal d'humaniste. [Jean P.] — *BHR*, fasc. 3.

Rabelais. — * Études rabelaisiennes. Avant-propos de R. Marchal (Travaux d'Humanisme et Renaissance. T. 24). — Genève, E. Droz, 1956.

— Bambeck (Manfred). — Epistemous Unterweltsbericht im 30. Kap. des *Pantagruel*. — [In] * Études rabelaisiennes.

— Françon (Marcel). — Gargantua dans l'Amérique du Nord. — *Bulletin folklorique d'Ile-de-France*, juillet-septembre.

— Grève (Marcel de). — F. R. et les libertins du XVII^e s. — [In] * Études rabelaisiennes.

— Huon (Antoinette). — Alexandrie et l'alexandrinisme dans le *Quart livre* : l'escale à Medamothi. — [In] * Études rabelaisiennes.

— Marichal (Robert). — Commentaires du *Quart Livre*. — [In] * Études rabelaisiennes.

— Marichal (R.). — Le nom des vents chez R. — [In] * Études rabelaisiennes.

— Roe (F. C.). — Urquhart, traducteur de R. — [In] * Études rabelaisiennes.

— Saulnier (V.-L.). — L'énigme du Pantagruélion ou : Du *Tiers* au *Quart livre*. — [In] * Études rabelaisiennes.

— Saulnier (V.-L.). — R. et les provinces du Nord. — [In] * La Renaissance dans les provinces du Nord. — Éd. du C. N. R. S., 1956.

— Scheler (Lucien). — F. R. pronostiqueur et son succès jusqu'en 1769. — *BHR*, fasc. 3.

— Screech (M. A.). — The sense of R.'s « enigme en prophétie » (*Gargantua*, LVIII). — *BHR*, fasc. 3.

— Screech (M. A.). — Some stoic elements in R.'s religious thought (the will-destiny-active virtue). — [In] * Études rabelaisiennes.

— Voir : *Balzac* (*H. de*).

Ronsard (P. de). — Grouas (Ch.-André). — Les marginales latines dans l'Odyssée. Portrait en noir du Laertiade et périple odysséen. — *Synthèses*, août.

XVII^e SIÈCLE

Divers. — Bourrilly (Victor-Louis). — Les Protestants français de Provence aux XVII^e et XVIII^e siècles (Publication des Annales de la Faculté des Lettres, Aix-en-Provence. Nouvelle série, n° 12). — Gap, Ed. Ophrys, 1956. [C. R. de Samuel Mours, in *Bulletin de la Société de l'histoire du protestantisme français*, juillet-septembre.]

— * Calvet (Jean). — La Littérature religieuse de François de Sales à Fénelon [avec la collaboration de E. Rolland : La philosophie religieuse au XVII^e s. — L. Pichard : Les écrivains de Port-Royal]. — (Histoire de la littérature française »). — J. de Gigord ; Del Duca, 1956.

— * Brunetti (Mario). — Il seicento francese nelle relazioni degli ambasciatori veneziani. — Venice, Ed. La Goliardica, 1955.

— Engel (Claire-Éliane). — Henriette d'Angleterre et les lettres franco-anglaises. — *RLC*, juillet-septembre.

— Rochot (B.). — L'histoire des sciences à la Société d'étude du XVII^e siècle. — *Revue d'histoire des sciences*, avril-juin.

— Voir : *XVIII^e s. Divers*, *Rabelais*.

Bibliographie. — * Brody (Jules), Delakas (Daniel L.), Eustis (A. A.), Gravit (Francis W.) and Grobe (Edwin P.). — Bibliography of French 17th century studies, 1955. Published for the French III Committee of the Modern language Association of America, December 1955. — Bloomington, Ind., Indiana University, 1955.

Jansénisme. — Jacqueline (Bernard). — Les milieux jansénistes français au XVII^e s. et saint Bernard. — *Cîteaux in de Nederlanden* (Westmalle), 1955, n° 1.

Langue. — Quemada (Bernard). — Introduction à l'étude du vocabulaire médical (1600-1710). Bibliographie chronologique des publications relatives aux sciences médicales éditées entre 1660 et 1710. — *Annales de l'Université de Besançon*, 2^e série, tome II, fasc. V, (Langue et littérature françaises), 1955.

Théâtre. — Hannedouche (S.). — Deux tragédies manichéennes au XVII^e siècle : *Phèdre* et *Cinna*. — *Cahiers d'études cathares*, n° 25, printemps

— Knight (R. C.). — A minimal definition of 17th century tragedy. — *FS*, October.

— Wiley (W. L.). — A royal child learns to like plays : the early years of Louis XIII. — *Renaissance News*, Autum.

Boileau. — Virolle (Roland). — Explication de texte. Financiers et poètes vus par B. (*Satires*, I, v. 57-84). — *L'École*, 27 octobre.

Bossuet (J.-B.). — * Martimort (Aimé-Georges). — L'Etablissement du texte de la *Defensio declarationis* de B. — Éd. du Cerf, 1956.

— Busson (H.). — Le roman de B. [une interprétation du *Carême*, de 1662]. — *E*, octobre.

— Élie (Hubert). — Précisions sur l'édition originale de l'*Histoire des variations des Églises protestantes*, de B. (1688). — *BB*, n° 4.

Corneille (P.). — * Siciliano (Italo). — C.-Venice, Ed. La Goliardica, 1955.

— Goodman (Paul). — Critique of C.'s *Horace* : combination of critical methods. — [In] * The structure of literature. — Chicago, University Press, 1954.

— Herval (René). — L'éternelle jeunesse de C. — *La Revue de l'Université Laval*, septembre.

— Ricaud (M.). — P. C. avocat. — *Revue des sociétés savantes de Haute-Normandie*, juillet.

— Virolle (R.). — Explication de C. L'amour plus fort que la gloire (*Suréna*, acte I, scène 3). — *L'École*, 29 septembre.

Descartes (R.). — * R. D. — *Discours de la méthode*, plus La dioptrique, Les météores et La géométrie. Traduction, études et commentaires sous la rédaction [*sic*] de G. G. Sliousarev et A. P. Youschkevitch (« Les Classiques de la science »). — Moscou, Éd. de l'Académie des sciences de l'U. R. S. S., 1953 [C. R. de A. Koyré *Revue d'histoire des sciences*, avril-juin].

— * D. — *Méditations métaphysiques*. Texte, traduction, objections et réponses présentés par Florence Khodoss (Les Grands textes). — Presses Universitaires, 1956.

— * Descartes par lui-même. Images et textes présentés par S. de Sacy (« Écrivains de toujours ». 36). — Éd. du Seuil. [Voir E. Henriot, *Le Monde*, 26 décembre ; Cl. Pichois, « D. redivivus » *L'École*, 26 janvier 1957].

— * Sagesse de D. Choix de textes et présentation par S. de Sacy (Club des libraires de France. Coll. « Livres de sagesse ». 6). — Paris, Club des libraires de France, 1956.

— * Alquié (Ferdinand). — Science et métaphysique chez D. (Les Cours de Sorbonne). — Centre de documentation universitaire, 1955.

— * Callot (Émile). — Problèmes du cartésianisme. D., Malebranche, Spinoza. — Annecy, Gardet, 1956.

— * Lefèvre (Roger). — La vocation de D. (Bibliothèque de philosophie contemporaine). — Presses Universitaires, 1956.

— Brun (Annette) et Klebert (François). — D., messager de M. F. Alquié. — *La Nouvelle critique*, septembre-octobre.

— Del Noce (Augusto). — La crisi del molinismo in D. — [In] * Metafisica ed esperienza religiosa (*Archivio di filosofia*, 1956).

— Gouhier (Henri). — D. a-t-il rêvé ? [cf. P. Arnold, *Histoire des Rose-Croix...*, appendice, Paris, 1955]. — *Revue internationale de philosophie*, fasc. 2.

— Gouhier (H.). — La véracité divine dans la *Méditation* V. — *Les Études philosophiques*, avril-juin.

— Lefèvre (Roger). — L'humanisme de D. — [In] * L'homme et son prochain. — Presses Universitaires, 1956.

— Leyden (W. von). — D. and Hobbes on waking and dreaming. — *Revue internationale de philosophie*, fasc. 1.

— Millet (Louis). — D. et le symbolisme algébrique. — *Les Études philosophiques*, avril-juin.

— Rome (Beatrice K.). — Created truths and *Causa sui* in D. — *Philosophy and phenomenological research*, September.

— Saint-Jacques (A.). — Le *Cogito* est-il un premier principe ? — *Laval théologique et philosophique*, 1955, nº 1.

— Vergez (André). — Réflexion sur les techniques de séparation et d'union de l'âme et du corps chez D. — *Revue S. E. T.* [Structure et évolution des techniques], nº 45-46, mars-juillet.

— Wightman (William P.). — Note on D. and psychosomatic medicine. — *The British Journal for the philosophy of science*, November.

— Voir : *Montesquieu.*

Fénelon. — * Goré (Jeanne-Lydie). — La notion d'indifférence chez F. et ses sources. — Presses Universitaires, 1956.

Francois de Sales (S[t]). — Giraldi (Giovanni). — Stile e morale nella corrispondenza di s. F. de S. — *Humanitas* (Brescia), luglio.

Gassendi (P.). — Gargallo (Gioacchino). — Ultimi studi su G. — *Rassegna di filosofia*, aprile-giugno.

— Rochot (B.). — Sur les notions de temps et d'espace chez quelques auteurs du XVII[e] s., notamment G. et Barrow. — *Revue d'histoire des sciences*, avril-juin.

Jean de Brébeuf (St). — * S[t] J. de B. — *Les Relations de ce qui s'est passé au pays des Hurons* (1635-1648), publié par Th. Besterman (Textes littéraires français. Nº 72). — Genève, E. Droz ; Paris, Minard, 1956.

Malebranche (P.). — Blanchard (Pierre). — M. et la communication des êtres. — [In] * L'Homme et son prochain. — Presses Universitaires, 1956.

— Voir : *Descartes.*

Malherbe. — * IV[e] centenaire de la naissance de M. 1555-1628. Aix-en-Provence, 10-12 juin 1955. Conférences et communications. [M. et la Provence. — Le « cas » M.] — Avant-propos de Jacques Duron. (Publication des Annales de la Faculté des lettres. Aix-en-Provence. Nouvelle série, nº 14). — Gap, Éd. Ophrys, 1956.

— Andrieux (chanoine Marcel). — M., poète chrétien. — [In] * IV[e] centenaire...

— Brun (Auguste). — Aix au temps de M. — [In] * IV[e] centenaire...

— Brun (A.). — M. avec les Arquins. — [In] * IV[e] centenaire...

— Colotte (Pierre). — M. et Deimier. — [In] * IV[e] centenaire...

— Fromilhague (René). — M. et le « côté de Provence ». — [In] * IV[e] centenaire...

— Lebègue (R.). — Enfin M. vint... — [In] * IVe centenaire...
— Ponge (Francis). — *NRF*, septembre.
— Raymond (Marcel). — M. poète ? — [In] * IVe centenaire...
— Rousset (Jean). — M. et le Baroque .— [In] * IVe centenaire...

Marie de l'Incarnation (la Vénérable). — * L'Heureux (Mother M. Aloysius Gonzaga). — The mystical vocabulary of Ven. Mère M. de l'I. and its problems. A dissertation. — Washington, D. C., Catholic University of America, Studies in Romance languages and literatures, vol. LIII, 1956.

Molière. — * Théâtre complet de M. Texte établi avec préface, chronologie de la vie de M., bibliographie, notices, notes, variantes et lexique, par Robert Jouanny. — Garnier, 1956, 2 vol.
— * Cairncross (John). — New light on M. ; Tartuffe ; Elomire hypocondre. Préface by Raymond Picard. — Genève, E. Droz ; Paris, Minard, 73, rue Cardinal-Lemoine 1956.
— Bottke (Karl G.). — Torelli's adaptation of a play by M. [*G. Dandin* ; « Achille Torelli, *'On Nicó ssi piecoro*]. — *Italica*, September.
— Dubuisson (Marguerite). — En marge de l'exposition Mignard et Girardon à Troyes. Le portrait de M. dans le rôle de César [de « La mort de Pompée] » est-il de Pierre Mignard ou de son frère Nicolas ? — *La Revue des arts*, mars.
— Émery (Léon). — M. Du métier à la pensée. — *Les Cahiers libres* (Lyon), nº 32.
— Maxfield Miller (Elizabeth). — A document of April 12, 1672, signed by M. — *RR*, October.
— Voir : *Montaigne.*

Pascal (B.). — * Musée national des Granges de Port-Royal. P. et les *Provinciales*. Mai-octobre 1956. [Catalogue, par Bernard Dorival.] — Éd. des Musées nationaux, 1956.
— Dorival (B.). — Recherches sur l'iconographie de P. : le prétendu portrait de Philippe de Champaigne. — *Revue des arts*, octobre.
— Ducas (Albert). — Les auteurs arabes et le Pari de P. — *Afrique* (Alger), janvier-mars.
— Madinier (Gabriel). — Réflexions à propos d'une « pensée » de P. — [In] * L'homme et son prochain. — Presses Universitaires, 1956.
— Reinach (Julien). — Sur une phrase de P. — *Le français moderne*, octobre.
— Rennes (Jacques). — Le cas de P. — *Les Cahiers rationalistes*, septembre-octobre.
— Stirling (André). — P. et l'homme au masque. — *Rolet*, 1er août. [Voir aussi *Arts*, 18-24 juillet, 1er-7 août.]
— Viatte (Aug.). — P. et Racine, précurseurs du marxisme ? — *La Revue de l'Université Laval*, novembre.

Racine (J.). — Barnwell (H. T.). — R. vu par Saint-Évremond. — *Bulletin de liaison racinienne* (Uzès), nº 4.
— Dedieu (Jean). — Ambiguité de *Phèdre* de R. : tragédie antique ou drame chrétien ? — *Humanitas* (Tucumán), 1955, nº 6.
— Dubu (Jean). — *In hoc signo.* — *Bulletin de liaison racinienne*, nº 4.
— Fonsny (Joseph). — Les débuts de R. — *Les Études classiques*, octobre.
— Poinso (Robert). — *Phèdre* ou le drame de l'âge critique. — *La Presse médicale*, 24 octobre.
— Touchard (Pierre-Aimé). — La Du Parc était-elle Bérénice ? — *Arts*, 31 octobre-6 novembre.
— Vier (Jacques). — La poésie de R. — *Bulletin de liaison racinienne*, nº 4.
— Voir : *Pascal (B.).*

Saint-Amant. — Strzałkowa (Maria). — S.-A., poète du baroque français. — *Towarzystwo naukowe w Toruniu prace wydzilau filologiczno-filozoficznego* (Torun), 1955, z. 3.

Saint-Evremond. — Voir : *Racine (J).*

Saint-Simon. — * Lévis-Mirepoix (Duc de). — Le cœur secret de S.-S. — Segep, 1956.

— Benedetti (E.). — S.-S. [note sur l'édition des *Mémoires*, Bibl. de la Pléiade, t. V]. — *RLMC*, gennaio-marzo.

— Pelseneer (Jean). — Lévy-Bruhl dans S.-S. Petite contribution à l'histoire de la pensée scientifique. — Separata de l' * Homenaje a Millas-Vallicrosa, vol. II, Barcelona, C. S. I. C., 1956.

Vincent de Paul (S[t]). — Combaluzier (Fernand). — Lettre autographe inédite de s[t] V. de P. à s[te] Jeanne-Françoise Frémiot de Chantal (9 juin 1641, Orthez, monastère des Visitandines). — *Annales de la Congrégation de la Mission*, décembre 1955.

XVIII[e] SIÈCLE

Divers. — * Desautels (Le P. Alfred R.), S. I. — Les *Mémoires de Trévoux* et le mouvement des idées au XVIII[e] siècle, 1701-1734 (Bibliotheca Instituti historici S. I. Vol. 8). — Roma, Institutum historicum S. I., 1956.

— * Tuzet (Hélène). — La Sicile au XVIII[e] s., vue par les voyageurs étrangers [le P. Labat ; Roland de la Platière ; les artistes : Vivant Denon et le « Voyage pittoresque » de l'abbé de Saint-Non ; un géologue : Dolomieu]. — Strasbourg, Heitz, 1955. [Voir C. R. de J. Voisine, in *RLC*, avril-juin, compléments bibliographiques.]

— * The letters of Edward Gibbon, ed. by J. E. Norton. — London, Cassell, 1956, 3 vol. [C. R. *Time and Tide*, 3 th March.]

— Coleman (Charles). — Bibliographie descriptive de la critique des auteurs principaux du XVII[e] s. publiée dans le *Journal de Verdun*, 1710-1750. — *La Revue de l'Université Laval*, novembre.

— Derla (Luigi). — L'ultimo romanzo francese settecentesco di ambiente americano. [1797, Paris, « Histoire d'une franco-indienne ».] — *Aevum*, marzo-aprile.

— Faux (Jean-Marie). — Les Journalistes de Trévoux, juges des grands classiques. — *LR*, novembre 1956, février 1957.

— Hatzfeld (Helmut). — Studi stilistici sul settecento. Autori francesi : 1950-1955. — *Convivium*, luglio-agosto.

— Speziali (Pierre). — Manuscrits inédits du XVIII[e] siècle [à la Bibliothèque publique et universitaire de Genève]. — *Revue d'histoire des sciences*, avril-juin.

— Voir : *XVII[e] siècle Divers.* (Bourrilly).

Bibliophilie. — Voir : *Choderlos de Laclos.*

Théâtre. — * Ambard (Robert). — La comédie en Provence au XVIII[e] s. (Publications des Annales de la Faculté des lettres. Aix-en-Provence. Série travaux et mémoires. N° 4.) — Aix-en-Provence, La Pensée universitaire, 1956.

— Barthélemy (Maurice). — L'opéra français et la querelle des anciens et des modernes. — *LR*, 1[er] novembre.

— Scheinfuss (Katharina). — Das Ringen um ein burgerliches Theater im 18. Jahrhundert in Frankreich. — *Wissenschafliche Zeitschrift der Fr.*

Schiller-Universität Jena-Thüringen. Gesellschaft-und Sprachwissenschaftliche Reihe, 1955-1956, H. 4-5.

Beaumarchais (P. C. de). — * Pomeau (R.). — B. (« Connaissance des lettres »). — Hatier, 1956.

Bernardin de Saint-Pierre. — Luzzato (G. L.). — Virgilio e B. de S.-P. — *Maia*, aprile-giugno.

Boulainvillier (H. de). — Voir : *Thierry* (*A.*).

Cabanis (P.-J.-G.). — Astruc (P.). — Les idées de Cabanis sur la médecine. — *Le Progrès médical*, 24 octobre.

Campistron (J. G. de). — Lelièvre (Jean). — [300e anniversaire de la naissance de] Jean Galbert de C., poète, académicien et familier d'Anet. — *Les Amis d'Anet*, juin.

Chamfort. — Voir : *Stendhal.*

Choderlos de Laclos. — J. V. H. — Sur les *Liaisons dangereuses.* — *Le Livre et l'estampe*, juillet.

— Desprechins (Robert). — Sur les *Liaisons dangereuses.* — *Le Livre et l'estampe*, octobre.

Condillac. — Thomas (M.). — C. et « L'instinct n'est rien... ». — *Scientia*, settembre.

Condorcet. — * Granger (Gilles-Gaston). — La mathématique sociale du marquis de C. (« Bibliothèque de philosophie contemporaine »). — Presses Universitaires, 1956.

Dacier (Mme). — Voir : *Saint-Pierre* (*l'abbé de*).

Desmaizeaux (P.). — Broome (J.-H.). — Une collaboration : Anthony Collins et D. — *RLC*, avril-juin.

Diderot (D.). — * Schlk (Fritz). — Ds Essai über Claudius und Nero (Arbeitsgemeinschaft für Forschung des Landes Nordrhein-Westfalen, Geisteswissenschaften, Abhandlung, H. 39). — Köln und Opladen, Westdeutscher Verlag, 1956.

— Bishop (G. R.). — Jr. — The capacity of the senses in D.'s aesthetic theory. — *Modern Language Forum*, June 1955.

— Creighton (Douglas George). — Man and mind in D. and Helvétius. — *PMLA*, September.

— Roth (Georges). — D. et sa pupille, Mlle Jodin. — *Les Lettres nouvelles*, décembre.

— Vernière (Paul). — D. et C. L. de Hagedorn. Une étude d'influences [celle des *Betrachtungen über die Malerei* sur les *Pensées détachées sur la peinture*]. — *RLC*, avril-juin.

Du Bos (l'abbé). — Munteano (B.). — Survivances antiques. L'abbé Du B. esthéticien de la persuasion personnelle. — *RLC*, juillet-septembre.

Encyclopédie. — Watts (George B.). — The *Lettres sur l'E.* of the abbé Jean Saas. — *FR*, October.

Florian (J.-P. de). — Tapponier (Paul). — Le marquis de F. et les belles Genevoises dans les coulisses de la finance. — *La Revue savoisienne*, 3e-4e trimestres 1955.

Fougeret de Monbron. — Broome (J. H.). — Un philosophe cosmopolite au XVIIIe s. F. de M., 1706-1760 [résumé thèse doctorat Univ. de Paris, 1953]. — *AUP*, juillet-septembre.

Fourcroy (A.-F. de). — Voir : *Lavoisier.*

Graffigny (M^me^ de). — Laulan (Robert). — Un salon littéraire sur la Montagne S^e^ Geneviève [M^me^ de G.]. — *MF*, novembre.

Grégoire (l'abbé). — M.-R. Ferdinand Brunot. — G. et la langue française. *E*, août-septembre.

Helvétius. — Voir *Diderot.*

Holbach (d'). — Gross (Georg). — H. oder Voltaire. — *Wissenschafliche Zeitschrift der Universität Rostock. Gesellschafts-und Sprachwissenschaftliche Reihe*, 1954-1955, H. 3-4.

— Topazio (Virgil W.). — D'H., apostle of atheism. — *MLQ*, September.

Lavoisier. — * Scheler (Lucien). — L. et la Révolution française. I. Le Lycée des Arts. — Hermann, 1956.

— Guerlac (Henry). — A note on L.'s scientific education. — *Isis*, September.

— Smeaton (W. A.). — The early years of the Lycée and the Lycée des Arts. A chapter in the live of A.-L. L. and A.-F. de Fourcroy. I. The Lycée of the Rue de Valois. — *Annals of science*, September.

— Vergnaud (Marguerite) et Duveen (D. I.). — L'explication de la mort de L. — *Archives internationales d'histoire des sciences*, janvier-mars.

Louvet (J.-B.). — Dutourd (Jean). — Un délicieux héros de roman : le chevalier de Faublas. — *La Parisienne*, novembre.

Marivaux. — Dédéyan (Charles). — M., critique littéraire et la Querelle des anciens et des modernes. — *Droit et liberté*, octobre.

— Ménard (Jean). — *Le paysan parvenu*, de M. — *La Revue de l'Université Laval*, septembre.

— Jeux de l'amour et de l'humour dans le théâtre de M. (résumé d'une conférence de M. Teynier). — *Bulletin de l'Institut français de Copenhague*, novembre.

Montesquieu. — * Eylaud (J.-M.). — M. chez ses notaires de La Brède. Avant-propos de André Masson. — Éd. Delmas, 1956.

— * Ville de Bordeaux. Actes du Congrès Montesquieu, Bordeaux, 23-26 mai 1955. — Delmas, 1956.

— Barrière (Pierre). — M. voyageur. — [In] * Actes congrès M.

— Bastid (Paul). — M. et les Jésuites. — [In] * Actes congrès M.

— Beaulieux (Charles). — L'orthographe de M. — [In] * Actes congrès M.

— Berlin (Isaiah). — M. — *Proceedings of the British Academy*, 1955.

— Bertière (A.). — M. lecteur de Machiavel. — [In] * Actes congrès M.

— Beyer (Charles-Jacques). — M. et l'esprit cartésien. — [In] * Actes congrès M.

— Brethe de la Gressaye (Jean). — Portrait de M. — *Mémoires de l'Académie de Stanislas*, 1953-1955 [1956].

— Brethe de la Gressaye (J.). — Une journée de M. à La Brède. — [In] * Actes congrès M.

— Caillois (Roger). — M. et l'athéisme contemporain. — [In] * Actes congrès M.

— Cassin (René). — M. et la protection juridictionnelle des libertés. — [In] * Actes congrès M.

— Cotta (Sergio). — L'idée de parti dans la philosophie politique de M. [In] * Actes congrès M.

— Desgraves (Louis). — Chronique bibliographique. M. de 1951 à 1956. — *Revue historique de Bordeaux*, juillet-septembre.

— Desgraves (L.). — Un carnet de notes inédit de M. *Les Bigarrures*. — [In] * Actes congrès M.

— Desgraves (L.). — Notes de libraires adressées à M. — *Bulletin de la Société des bibliophiles de Guyenne*, 1955.

— Eisenmann (C.). — Le système constitutionnel de M. et le temps présent. — [In] * Actes congrès M.

— Eylaud (J.-M.). — Du nouveau sur M. M. chez les notaires de La Brède. — [In] * Actes congrès M.

— Folkierski (V.). — M. et Vico. — [In] * Actes congrès M.

— Forton (René). — Le vrai portrait de M. — [In] * Actes congrès M.

— Flecniakoska (J.-L.). — Essai sur les sources du panorama de l'Espagne et de son Empire dans l'œuvre de M. — *Revue historique de Bordeaux*, juillet-septembre.

— Fletcher (F. T. H.). — M. et la politique religieuse en Angleterre au XVIII[e] siècle. — [In] * Actes congrès M.

— Garrigou-Lagrange (A.). — M. et les économistes. — [In] * Actes congrès M.

— Gébelin (François). — La clef du *Temple de Gnide*, d'après la correspondance de M. — [In] * Actes congrès M.

— Loirette (Gabriel). — M. et le problème du bon gouvernement. — [In] * Actes congrès M.

— Masson (André). — Actualité de M. — *Mémoires de l'Académie de Stanislas*, 1953-1955 [1956].

— Masson (A.). — Le dernier logis parisien de M. — [In] * Actes congrès M.

— Masson (A.). — Portrait inédit de M. [au musée Carnavalet]. — [In] * Actes congrès M.

— Perrin (Maurice). — M. et l'Académie de Stanislas. — *Mémoires de l'Académie de Stanislas*, 1953-1955 [1956].

— Polak (V.). — M. et le droit public néerlandais. — [In] * Actes congrès M.

— Rantzau (Johann Albrecht von). — Politische Wirkungen antiker Vorstellungen bei M. — *Antike und Abenland*, 1956.

— Rogivue (Ernest). — M. n'est pas venu en Suisse. — *JG*, 13-14 octobre.

— Santelli (C.). — Si Adolf Hitler avait lu M. — [In] * Actes congrès M.

— Shackleton (Robert). — M. et la religion. — [In] * Actes congrès M.

— Spurlin (P. M.). — L'influence de M. sur la Constitution américaine. — [In] * Actes congrès M.

— Stewart (W.). — M. vu par les Anglais depuis deux siècles. — [In] * Actes congrès M.

— Thiriet (Freddy). — M. et l'histoire byzantine. — *Revue historique de Bordeaux*, juillet-septembre.

— Torlais (Jean). — M., homme de sciences. — [In] * Actes congrès M.

— Vernière (Paul). — M. et le monde musulman. — [In] * Actes congrès M.

— Vouin (R.). — M. et son temps. — [In] * Actes congrès M.

— Weil (Françoise). — M. et le despotisme. — [In] * Actes congrès M.

Prévost (l'abbé). — Pizzorusso (Arnaldo). — C. R. de : H. Roddier, *L'abbé P., l'homme et l'œuvre* (Paris, 1955). — *RLMC*, aprile-giugno.

Richelieu (M[al] de). — * Amours et intrigues du maréchal de R. — Édition établie, annotée et préfacée par Olga Wormser. — Club français du livre, 1955. [C. R. in *RHT*, 1955, fasc. III-IV.]

Rivarol. — * R. — Écrits politiques et littéraires, choisis et présentés par V.-H. Debidour. — Grasset, 1956.

Rousseau (J.-J.). — * Ravary (Berthe). — Une conscience chrétienne

devant la pensée religieuse de J.-J. R. — Grasset, 1956.

— Bouvier (Aug.). — Buste en marbre de J.-J. R. par Houdon. — *Les Musées de Genève*, octobre.

— Einaudi (Luigi). — J.-J. R., les théories de la volonté générale et du parti-guide et les tâches des universitaires. — *Kyklos*, fasc. 3.

— Gandia (Enrique de). — El *Contrato social* de R. estudiado en Buenos Aires desde el 1793. — *La Nueva democracia* (New York), julio.

— Gobbers (W.). — J.-J. R. a-t-il séjourné en Hollande ? — *N*, October.

— Leigh (R. A.). — J.-J. R. et ses amis anglais. Quelques inédits et quelques rectifications [à la *Correspondance générale de J.-J. R.* : lettre de R. à Richard Davenport, 18 novembre 1766 ; à J. A. Bentinck, 16 juin [1772] ; complète lettre à la duchesse de Portland, 25 juillet 1773 ; compléments aux lettres à la duchesse de P. ; fragment inédit d'une lettre de J. A. Bentinck [à J.-J. R.]. — *RLC*, juillet-septembre.

— Rosselet (Claire). — Trois lettres inédites de R. à Sauttersheim. [Bibliothèque de la ville de Neuchâtel.] — *Le Musée neuchâtelois*, mai-juin 1955.

— Starobinski (Jean). — R. and the larging for transparence. — *The American Society Legion of honor magazine*, Summer.

— Troude (Robert). — Le Cat critique de J.-J. R. — *Revue des sociétés savantes de Haute-Normandie*, juillet.

— Virolle (Roland). — Explication de texte. Aux sources du mal du siècle ? [R., lettre à M. de Malesherbes du 26 janvier 1762.] — *L'École*, 13 octobre.

Sade (Mis de). — Lely (Gilbert). — S. et la berline de Varennes, 24 juin 1791. — *Monde nouveau*, octobre.

— Lely (Gilbert). — S. n'est pas l'auteur du pamphlet de *Zoloe*. — *MF*, septembre.

Saint-Pierre (l'abbé de). — Perkins (Merle L.). — The M^me^ Dacier-Houdar de la Motte dispute [A letter of the abbé de S.-P., January 22, 1714]. — *FR*, October.

Vauvenargues. — * Noblesse de V. Choix de textes et présentation par S. de Sacy (« Livres de sagesse ». 4). — Club des libraires de France, 1956.

Vermenoux (M^me^ de). — * Callatay (Édouard de). — Une enchanteresse au XVIII^e^ siècle. M^me^ de V. — Genève-Paris, Éd. La Palatine, 1956.

Voltaire. — * Addamiano (N.). — V. — Roma, Azione letteraria italiana, 1956.

— Cherpack (Clifton). — V.'s *Histoire de Jenni* : a synthetic creed. — *MP*, August.

— Guicharnaud (Jacques). — V. and Shakespeare. — *The American Society Legion of honor magazine*, Summer.

— Wade (Ira O.). — The La Vallière Ms of *Candide*. — *FR*, October.

— Voir : *Holbach (d')*.

XIX^e^ SIÈCLE

Divers. — * Cuvillier (Armand). — Hommes et idéologies de 1840. Préface de G. Bourgin. [Études sur Buchez. — Les journaux ouvriers avant 1840. — Marx et Proudhon, etc.] — (Bibliothèque d'histoire économique et sociale.) — M. Rivière, 1956.

— * Moisy (Pierre). — Les séjours en France de Sulpice Boisserée (1820-1825). Contribution à l'étude des relations intellectuelles franco-allemandes

(Bibliothèque de la Société des études germaniques. X). — IAC, 1956. [Lettres de Ch. Nodier, Victor Cousin, Montalembert, L. Vitet, conservées aux Archives de Cologne.]

— Fischer (J. O.). — Quelques problèmes relatifs au réalisme critique en Europe occidentale à travers les œuvres du réalisme critique français [en tchèque]. — *Casopis pro moderni filologii*, c. 2-3.

— Gaulmier (Jean). — Dans le miroir romantique [la place occupée par l'Amérique dans l'imagination et la pensée françaises au XIX^e siècle]. — *Informations et documents*, 15 octobre.

— Iknayan (Marguerite May). — The idea of the novel in France : the critical reaction, 1815-1848. [Thèse Columbia University, 1956.] — *Dissertation abstracts*, n° 8.

— Saisselin (Rémy G.). — Dandysm and *honnêteté*. — *FR*, May.

— Smith (James M.). — Does art follow life or does life follow art ? A controversy in 19 th French century literature. — *SP*, October.

— Spaziani (Marcello). — « Carità e lavoro. » Roma 1897 [sur un album contenant des textes d'écrivains français : A. France, A. Rivoire, F. Coppée, Mallarmé...]. — *Studi Romani*, settembre-ottobre.

Presse. — Voir : *Zola* (*E.*).

Symbolisme. — * Kayser (Wolfgang). — Gedichte des französischen Symbolismus in deutschen Ubersetzungen. [Baudelaire. Mallarmé. Verlaine. Rimbaud. Valéry] (« Deutsche Texte ») — Tübingen, Max Niemeyer, 1955. [Voir C. R. de M. Bémol, *RLC*, juillet-septembre.]

— Donchin (Georgette). — A Russian symbolist journal and its links with France [*Vesy* : Scales, 1904-1909]. — *RLC*, juillet-septembre.

Théâtre. — Bernet (Daniel). — Pourquoi Zola, Balzac, Flaubert ont-ils échoué au théâtre ? — *Arts*, 7-13 novembre.

— Brun (A.). — De l'inédit sur les pastorales marseillaises [d'après les Archives départementales des Bouches-du-Rhône, M ^6 1037 à 1040, années 1854-1860]. — *Annales de la Faculté des lettres d'Aix*, 1955.

— Tavernier (Félix-L.). — Au temps de Louis-Philippe. Les Marseillais au théâtre. — *Marseille. Revue municipale*, n° 29, juillet-mai.

Allais (A.). — * Anthologie A. A. Introduction par Anatole Jakovsky. — Les Quatre Jeudis, 1956.

Balzac (H. de). — * Lecuyer (Maurice A.). — B. et Rabelais (Coll. « Études françaises »). — Les Belles Lettres, 1956.

— H. de B. — Lettres à l'étrangère. La Révolution de 1848, publiées par Roger Pierrot. — *RP*, novembre.

— Dino (G zin). — L'aspect historique et social des types chez B. — *Dialogues* (Istanbul), n° 3, juillet 1953.

— Hucher (Yves). — B. et les musiciens. — *L'Information culturelle artistique*, septembre-octobre.

— Reh (Alfred). — J'accuse. — *Quo Vadis*, juillet-décembre.

— Scales (D. P.). — B.'s *Monographie de la presse parisienne*. — *A. U. M. L. A.*, May.

— Stanford (Derek). — B. on marriage. — *The Dumasian*, Autumn.

— Zatloukal (Antonín). — Kotázce Balzacova legitimismu [A propos de la question du légitimisme de B.]. — *Casopis pro moderni filologii*, c. 2-3.

— Voir : *XIX^e siècle. Divers* (Théâtre), *Baudelaire*, *Stendhal*, *Zola* (*E.*).

Banville (Th. de). — Voir : *Sainte-Beuve.*

Baudelaire. — * B. critique d'art. [Curiosités esthétiques, poèmes, œuvres diverses, lettres.] Textes et documents présentés et rassemblés par Bernard

Gheerbrant (Club des libraires de France. Coll. « Destins de l'art ». 3). — Club des libraires de France, 1956.

— Hérisson (Charles D.). — Le voyage de B. dans l'Inde. Histoire d'une légende. — *MF*, octobre.

— Leakey (F. W.). — Two poems of B. : a problem of ambiguity. — *LM*, luglio-agosto.

— Mc Intosh (Malcolm E.). — B.'s caricature essays. — *MLN*, November.

— Patty (James S.). — B.'s knowledge and use of Dante. — *SP*, October.

— Pichois (Claude). — Autour de *La Fanfarlo*. B., Balzac et Marie Daubrun. — *MF*, décembre.

— Pichois (Claude). — B. et le « mundus muliebris ». — *Bulletin de la Faculté des lettres de Strasbourg*, novembre.

— Richter (Bodo L. O.). — B., poète de l'évasion. — *LM*, maggio-giugno.

— Vier (Jacques). — Un B. intégral. — *L'École*, 13, 27 octobre, 10 novembre.

Béranger. — * La chanson française. B. et son temps. Introduction et notes de Pierre Brochon (« Les Classiques du peuple »). — Éditions sociales, 1956.

Bloy (L.). — * Gabriel (Roger). — Un grognard de Dieu : L. B. — Bruxelles, La Fenêtre ouverte, 1955.

— Bollery (Joseph). — État présent des études sur L. B. — *IL*, septembre-octobre.

— Folliet (Joseph). — Inventaires après décès (IV). L. B. — *Chronique sociale de France*, 1er novembre.

Boylesve (R.). — Gérard-Gailly. — R. B. et Poitiers. — *Les Cahiers de l'Ouest*, septembre.

Brillat-Savarin. — Chagny (André). — Lettres d'Anthelme B.-S. à Jean-Antoine de Rostaing. Commentaires sur de trop rares fragments de cette correspondance (I). — *Annales de la Société d'émulation et d'agriculture de l'Ain*, 1955 [1956].

— Collet (Claude-Georges). — B. S. fut-il un causeur spirituel ? Mérite-t-il sa réputation d'écrivain ? — *Annales...*, 1955 [1956].

Brunetière (F.). — Paoli (Giovanni). — Ferdinando B. : dall'onestà alla verità. — *Vita e Pensiero*, luglio.

Buloz (F.). — Lettre de Jean-Louis Bréau de Quatrefages à Fr. B. (21 novembre 1859), publiée par René Dollot. — *Revue d'histoire diplomatique*, janvier-mars.

Chalas (P.). — Voir : *Stendhal*.

Chateaubriand. — * Sauro (Antonio). — La langue des *Mémoires d'Outre-tombe*. — Bari, Adriatica Editrice, 1954. [Voir C. R. de Y. Le Hir, in *Le français moderne*, juillet.]

— [Lettres de] Ch. [à X..., 11 mai 1810 ; à Mlle Robert, 1er décembre 1821 ; à Lamartine, 30 septembre 1823 ; à Mlle Robert (1826)], publiées par H. G. — *JG*, 25-26 août.

— Gaulmier (Jean). — C. R. de : P. Moreau, *C.* (P., 1956) [cite une lettre, en partie inédite, de C. à Émile Fage, 26 septembre 1839]. — *Bulletin de la Faculté des lettres de Strasbourg*, novembre.

— Gautier (J.-M.). — Le monument du Tasse à Rome et C. [lettre de C. au comte Lozzano Argoli, 22 décembre 1828]. — *RLC*, juillet-septembre.

— Grimsley (Ronald). — Romantic melancholy in C. and Kierkegaard. — *CL*, Summer.

— Halda (Bernard). — Pauline de Beaumont inspiratrice de C. — *La Revue de la pensée française*, octobre.

— Pons (Roger). — Explication française. La grive de Montboissier [C., *MOT*, 1re partie, livre III, début, éd. M. Levaillant, t. I, p. 102 et ss.] — *IL*, septembre-octobre.

— Rat (M.). — C. et l'hirondelle. — *FL*, 8 septembre.

— Voir : *XIXe s. Divers.*

Constant (B.). — Bay (Paul). — B. C. (1767-1830). — *Le Thyrse*, novembre.

— Un écrivain en quête d'une position politique. Les pénibles aventures de B. C. dans le Paris du Directoire, d'après des documents inédits présentés par H. Guillemin. — *FL*, 15 septembre.

— Levaillant (Maurice). — Mise en accusation de B. C. — *RP*, novembre.

— Mauriac (Fr.). — Sur le « vrai » B. C. Le curé de Luzarches. — *FL*, 3 novembre.

Corbière (T.). — Chassé (Ch.). — C. vu par ceux qui l'ont connu. — *Le Bayou*, nº 67, automne.

Cousin (V.). — Dethan (Georges). — L'influence de V. C. et de l'éclectisme en Italie, d'après un livre récent [S. Mastellone]. — *Revue d'histoire diplomatique*, octobre-décembre 1955.

— Will (Frederic). — Winckelmann and C. : the nature of ideal beauty. — *Symposium*, Spring.

Creuzé de Lesser. — Spaziani (Marcello). — Il *Voyage en Italie et en Sicile* di C. de L. — *Convivium*, luglio-agosto.

Custine (Mis de). — Graaf (Daniel A. de). — Zacharias Werner et le mis de C. — *Études germaniques*, juillet-septembre.

Daudet (A.). — Rouyer (Contre-amiral P.). — Le naufrage de la *Sémillante*. — *Revue d'histoire économique et sociale*, nº 2.

Destutt de Tracy. — Voir : *Stendhal.*

Du Camp (M.). — Hilton (George R.). — *Les Chants modernes* of Maxime Du C. — *Symposium*, Spring.

Dumas (A.), père. — * A. D. — Le *Comte de Monte-Cristo*, avec introduction, bibliographie, notes et variantes par Jacques-Henry Bornecque (Classiques Garnier). — Garnier, 1956.

— * A. D. — *Les Trois mousquetaires*, avec introduction, bibliographie et notes par Ch. Samaran (Classiques Garnier). — Garnier, 1956.

— Luciani (Vincent). — The genesis of *Lorenzino* : a study in D. père's method of composition. — *Philological Quarterly*, April.

— Murch (A. E.). — D. and the detective novel. — *The Dumasian*, Autumn.

— Chronological classified list of D.'s authentic works. — *The Dumasian*, Autumn.

Duranty (Ed.). — Jones (Philippe). — C. R. de : L.-E. Tabary, *D., étude biographique et critique* (Paris, 1954). — *Revue belge de philologie et d'histoire*, nº 2.

Erckmann-Chatrian. — Dupuy (Aimé). — Le percement de l'isthme de Suez vu et conté par un de ses artisans [E.-Ch., *Souvenirs d'un ancien chef de chantier à l'Isthme de Suez*, 1877]. — *L'Age nouveau*, octobre.

Feydeau (E.). — Voir : *Flaubert (G.).*

Flaubert (G.). — Bourriau (Dr. R.). — Le radeau de *La Méduse* et... F. — *Les Cahiers de l'Ouest*, novembre.

— Chevalley-Sabatier (L.). — G. F. et sa sœur Caroline (*suite*). — *AFl*, nº 9.

— Cigada (Sergio). — Precisazione cronologica su alcuni scritti giovanili di G. F. — *Aevum*, marzo-aprile.

— Dubosc (Georges). — G. F. au collège de Rouen. — *Notre vieux Lycée* (Bulletin de l'association des anciens élèves du Lycée Corneille de Rouen), nº 94.

— Dubuc (André). — Pour le centenaire de la *Bovary*. — *AFl*, nº 9.

— Gibian (George). — Love by the book : Pushkin, Stendhal [*Le Rouge et le Noir*], Flaubert [*Mme Bovary*]. — *CL*, Spring.

— Lapp (John C.). — Art and hallucination in F. — *FS*, October.

— Lemay (P.). — Il y a cent ans, Madame Bovary... — *Le Progrès médical*, 10 octobre.

— Martin (René-Marie). — A propos du pied-bot d'Hippolyte. — *AFl*, nº 9.

— Correspondance de G. F. I. — Une lettre de G. F. avant son départ pour Carthage. — II. Lettres de G. F. à Mme Brainne (*suite*, 15 janvier au 21 octobre 1879). — *AFl*, nº 9.

— Une lettre inédite de E. Feydeau à Saint-Victor [2 juin 1857]. — *AFl*, nº 9.

— La fiche signalétique de G. F. [passeport, 1847]. — *AFL*, nº 9.

— Voir : *XIXe siècle. Divers* (Théâtre), *Mallarmé* (*S.*).

Fourier (Ch.). — Silberfarb (I. I.). — La « philosophie sociale » de Ch. F. comme un objet d'étude historique [en russe]. — *Voprosy istorii*, mai.

France (A.). — * Pages choisies de A. F. Introduction et notes de Henriette Psichari. — Éd. Sociales, 1956.

— Boisdeffre (P. de). — Pourquoi je n'aimais pas A. F. — *Le Lys rouge*, nº 69-71.

— Huard (Georges). — A. F., enfant du VIe. — *Le Lys rouge*, nº 69-71.

— Psichari (Lucien). — A. F., mon grand-père. — *Le Lys rouge*, nº 69-71.

Fromentin (E.). — Saint-Girons (C.). — F. peintre et paysagiste dans *Dominique*. — *Les Cahiers de l'Ouest*, septembre.

Gobineau (Cte A. de). — * A. de G. — Nouvelles [Adélaïde. — Mademoiselle Irnois. — Le mouchoir rouge. — Akhrivie Phrangopoulo. — La chasse au caribou. — Scaramouche]. Nouvelles asiatiques. — J.-J. Pauvert, 1956, 2 vol.

— Keneth (Adam). — Deux lettres inédites de W. S. Blunt à G. [16 septembre 1877, 20 mai 1879]. — *RLC*, avril-juin.

— Riffaterre (Michael). — L'importance de G. dans l'histoire des idées. — *The History of ideas news letter*, April.

Goncourt (E. et J. de). — * E. et J. de G. — *Journal*. Mémoires de la vie littéraire. Avant-propos de l'Académie G. Texte intégral établi et annoté par Robert Ricatte. Tome I. [Avec une Vie des Frères G., par André Billy, 3 vol.]. — Éditions de l'Imprimerie nationale de Monaco, 1956. [Voir E. Henriot, in *Le Monde*, 7 novembre.]

— Billy (André). — Un portrait inédit d'E. de G. — *FL*, 8 décembre.

Gourmont (R. de). — Barney (Natalie). — R. de G. Comment je devins son amazone. — *RP*, septembre.

Guizot (F.). — Silberhorn (Lothar W.). — Max von Gagern bei G. Eine politische konversation aus dem Späten Vormärz. — *Antares*, November.

Haraucourt (E.). — Billy (André). — Le centenaire d'E. H. — *FL*, 8 septembre.

— Dumesnil (René). — Souvenirs sur E. H. — *Le Monde*, 10 octobre.

Heredia (J.-M. de). — Remy (Louis). — J.-M. de H., *Vitrail*. — *Les Études classiques*, octobre.

Hugo (V.). — Barrère (Jean-Bertrand). — V. H. et les arts plastiques. — *RLC*, avril-juin.

— Chauchat Dumas (Marcel). — Pour le centenaire de la publication des *Contemplations* de V. H. (1856-1956). — *Noverim* (Universidad de Santo Tomás de Villanueva, La Habana), mayo.

— Fucilla (Joseph G.). — Menéndez Pelayo and V. H. — *Hispania*, September.

— Goldscheider (Cécile). — Rodin et le monument de V. H. — *Revue des arts*, octobre.

— Maurer (Elfriede). — « La Croix. Un gibet » (V. H.). — *Cahiers d'études cathares*, nº 26.

— Spencer (Philip). — A note on Paul Meurice and *Les Misérables*. — *MLR*, October.

— Voir : *Rimbaud* (*A.*).

Huysmans (J.-K.). — Redon (Odilon). — H., mon grand frère. Propos recueillis par Ary Leblond. — *Arts*, 7-13 novembre.

Lacroix (O.). — Voir : *Zola* (*E.*).

Lamartine (A. de). — Berthelot (Marcel). — L. diplomate. — *Annales de l'Académie de Mâcon*, 1954-1955 [1956].

— Gautier (René). — Pitié pour les femmes ! [L., in *Le Lac*]. — *Revue universitaire*, mai-juin.

— Michoud (Jean). — Une correspondance inédite de L. Le Livre des Familles. — *Annales de l'Académie de Mâcon*, 1954-1955 [1956].

— Un quatrain de L. [communiqué par le Dr Saint-Pierre]. — *Annales de la Société d'émulation et d'agriculture de l'Ain*, 1955 [1956].

Lamennais (F. de). — * Martini (Magda). — La dernière amitié féminine de L. (Société de publications romanes et françaises, 55). — Genève, E. Droz, 1956.

— Duroselle (J.-B.). — Quelques vues nouvelles sur L. à l'occasion du centenaire de sa mort. — *Rassegna storica del Risorgimento*, aprile-giugno.

— [Lettre de] L. à M. Yglésias [20 juin (1848 ?)], publiée par H. G. — *JG*, 25-26 août.

— Salvan (Paule). — La diffusion des *Paroles d'un croyant*. — *MF*, septembre. [Voir C. R. de P. Josserand, in *Bulletin des bibliothèques de France*, septembre.]

— Voir : *XIX*e *s. Divers.*

Le Guyader (Fr.). — Vazel (Édouard). — Faiblesses et mérites de Frédéric Le G. (I). — *Cahiers de l'Iroise*, juillet-septembre.

Loti (P.). — P. L. — Journal intime inédit (9e partie : Dans la ville violette). — *Cahiers P. L.*, nº 17, septembre.

— La cérémonie de Bretenoux (Lot). Allocution de M. André Moulis [P. L. à Bretenoux]. — *Cahiers P. L.*, nº 17.

— Roulier (Alfred). — M. de Myrbach, baron et illustrateur [de P. L., *Matelot*, 1892]. — *Cahiers P. L.*, nº 17.

— La correspondance P. L. — L. Halévy (1883-1907), annotée par le Dr Bourriau (*suite*). — *Cahiers P. L.*, nº 17.

Louÿs (P.). — * P. L. — *Aphrodite*, mœurs antiques. Compositions de Georges Lepape, gravées sur bois par P. Bouchet. — Les Bibliophiles de l'Amérique latine, 1954.

Maeterlinck (M.). — Renard (Raymond). — M. M. et l'Italie. Renommée et influence (I). — *RLV*, nº 6.

Maistre (J. de). — Barth (Hans). — A. Comte und J. de M. — *Schweizer Beiträge zur Allgemeinen Geschichte*, Bd. 14.

— Gambra (Rafael). — La idea de comunidad en José de M. — *Revista internacional de sociología*, enero-junio 1955.

Mallarmé (S.). — * Correspondance de Berthe Morisot avec sa famille et ses amis : Manet, Puvis de Chavannes, Degas, Monet, Renoir et M. Documents réunis et présentés par Denis Rouart. Nouvelle édition. — Éd. des Quatre Chemins, 1956.

— Cornell (Kenneth). — C. R. de : R. Goffin, *M. vivant* (Paris, 1956). — *RR*, October.

— Graaf (Daniel A. de). — M. tributaire de Flaubert. — *N*, October.

— Mon ami M., par Odilon Redon. Propos recueillis par Ary Leblond. — *Arts*, 7-13 novembre.

— Weinberger (Marvin Elmer). — The linguistic implications in the theory and poetry of S. M. [Thèse Cornell University, 1956]. — *Dissertation abstracts*, nº 8.

Maupassant (G. de). — * G. de M. — Contes et nouvelles. Textes présentés, corrigés, classés et augmentés de pages inédites par Albert-Marie Schmidt, avec la collaboration de Gérard Delaisement. — A. Michel, 1956, 2 vol.

— * G. de M. — *Pierre et Jean*. Introduction et notes par Marcello Spaziani (« Scrittori francesi »). — Roma, A. Signorelli, 1956.

— * Delaisement (Gérard). — M. journaliste et chroniqueur. Suivi d'une bibliographie générale de l'œuvre de G. de M. — A. Michel, 1956.

— Artinian (Artine). — C. R. de : A. Vial, *G. de M. et l'art du roman* (Paris, 1954) et de Edward D. Sullivan, *M. the novelist* (Princeton, 1954). — *Symposium*, Spring.

— Spaziani (M.). — C. R. de : K. Togeby, *L'œuvre de M.* (Copenhague-Paris, 1954). — *RLMC*, luglio-dicembre 1955.

— Sullivan (E. D.). — M. and the motif of the mask. — *Symposium*, Spring.

— Vallery-Radot (Pierre). — La maladie de M. (d'après sa correspondance). — *La Presse médicale*, 19 septembre.

Mérimée (P.). — * P. M. — Correspondance générale établie et annotée par Maurice Parturier. 2e série. Tome IV. 1860-1861. — Toulouse, Privat, 1956.

— * Sorvillo (Giulia). — Mœurs et coutumes de la Corse dans l'œuvre de P. M. Préface de Raffaele Corso. — Napoli, L'Arte tipografica, 1954.

— George (Albert J.). — P. M. and the short prose narrative. — *Symposium*, Spring.

— Maixner (Rudolf). — Quelques victimes de la *Guzla* de P. M. — *RLC*, juillet-septembre.

— Mourgues (Marcelle). — M. à Cannes. — *Provence historique*, juillet-septembre.

— Voir : *Stendhal*.

Meurice (P.). — Voir : *Hugo* (*V.*).

Mistral (Fr.). — * Aldington (Richard). — Introduction to M. — London, Heinemann, 1956.
— Colotte (Pierre). — Le conte de Provence. — *Annales de la Faculté des lettres d'Aix*, 1955.
— Sicard (Émile). — Le cher M., poète des nuées, croyait à la métempsychose, la magie des chiffres et l'astrologie. — *FL*, 22 septembre.

Nadar (F.). — Grimmer (Georges). — Cinq essais nadariens. N., la famille, les débuts, l'œuvre littéraire, l'homme ; N., Murger, Fauchery et Cie. [Les trois premiers sont extraits du *Bulletin de la Société... Le Vieux papier*]. — Paris, Jammes, 1956.

Nerval (G. de). — * Aunos (Ed.). — G. de N. et ses énigmes. — Aryana (G. Vidal, éd.), 1956.
— * Béchade-Labarthe (Jean). — Origines agenaises de G. de N. — L'auteur, 1956 ; Yves Dubois, libraire à Agen, rue Voltaire [Voir Armand Got, « G. de N. poète d'Aquitaine », *LF*, 31 janvier-6 février 1957].
— * Cellier (L.). — G. de N. (« Connaissance des lettres »). — Hatier, 1956.
— Le Hir (Yves). — La versification de G. de N. — *LR*, novembre.
— Vallery-Radot (Pierre). — G. de N. et la maison de santé du Dr Esprit Blanche (1796-1852). — *La Presse médicale*, 21 novembre.

Planche (G.). — [Lettre de] G. P. à X... [4 mai 1848], publiée par H. G. — *JG*, 25-26 août.

Pouvillon (E.). — Billy (André). — Le souvenir d'Émile P. — *FL*, 24 novembre.

Proud'hon (P.-J.). — Walton (Sadie Goodman). — P.-J. P.'s theories of international organization [Thèse University of Colorado, 1955]. — *Dissertation abstracts*, nº 8.

Quinet (E.). — Guichard (Paul). — Q. cet inconnu. — *Visages de l'Ain*, octobre-décembre.

Renard (J.). — Lettres de J. R., publiées par Léon Guichard [à L. Descaves, Antoine, M. Boulenger, M. Leblanc]. — *NRF*, octobre.
— Schneider (Pierre). — La vraie source de J. R. — *Critique*, novembre.
— Schneider (P.). — J. R. à l'épreuve. — *Monde nouveau*, octobre.

Rimbaud (A.). — * A. R. — Œuvres. Texte revu et corrigé. — Mercure de France, 1956.
— * Briet (Suzanne). — R. notre prochain. — Nouvelles Éditions latines, 1956.
— Gaulmier (Jean). — Est-ce Hugo et d'abord son *Homme qui rit* qui ont ouvert à R. le monde du Voyant ? — *FL*, 24 novembre.
— Lachmann (Eduard). — Trakl und R. — *Stimmen der Zeit*, Oktober.
— Wolff (Edgar). — R. fut-il schizophrène ? — *Annales médico-psychologiques*, octobre.
— Voir : *Claudel* (*P.*).

Rosny aîné (J.-H.). — J.-H. R. — Dans le monde des variants [nouvelle inédite]. — *Bizarre*, nº 5, juillet.
— Bridenne (Jean-Jacques). — Autour du centenaire de R. aîné : du roman archéologique à l'anticipation scientifique. — *IL*, septembre-octobre.

Roumanille (J.). — * Bonnet (Marcel). — Un aspect familier de J. R. — Saint-Rémy-de-Provence, Escolo dis Aupiho, 1956.

Royer-Collard. — * Langeron (Roger). — Un conseiller secret de Louis XVIII : R.-C. — Hachette, 1956.

Sainte-Beuve. — [Lettre de] S.-B. [à E. About, 8 décembre 1861], publiée par H. G. — *JG*, 25-26 août.

— Bach (Max). — S.-B. and Italian literature. — *Modern Language Forum*, June 1955.

— Bonnerot (Jean). — Comment S.-B. devint commandeur de la Légion d'honneur en ayant refusé d'être fait chevalier. — *FL*, 6 octobre.

— Bonnerot (Jean). — S.-B. et Théodore de Banville. — *BB*, nº 4.

— Voir : *XIX^e siècle. Divers.*

Sand (G.). — Bowley (Victor E. A.). — G. S. and Geraldine Jewsbury. An unpublished letter [16 avril 1845]. — *RLC*, juillet-septembre.

— Imbault (Gaston). — Il y a cent ans. Une noce berrichonne vue par G. S. (lettres et documents inédits). — *Combat*, 26 juillet.

— Poli (Annarosa). — Un inedito di G. S. : l'Agenda-Memento 1855. Impressioni italiane negli appunti della romanziera con altri numerosi inediti. [BN., Ms., N. a. fr. 24816.] — *LM*, luglio-agosto.

Sandeau (J.). — Giraudias (Gaston). — J. S. et sa famille à Niort. — *Bulletin de la Société historique et scientifique des Deux-Sèvres*, 1^er^ trimestre.

Staël (M^me^ de). — * M^me^ de S. — *De l'Allemagne*. Nouvelle édition abrégée avec une introduction et des notes par André Monchoux. — Didier, 1956.

— [Lettre de] M^me^ de S. à M. Doizan, 2 août 1807 [publiée par H. G.]. — *JG*, 25-26 août.

— Dunan (Marcel). — Amitié amoureuse ou politique ? Germaine de S. et Juliette Récamier. — *RDM*, 1^er^ octobre.

— Lough (John). — M^me^ de S. et Earl Grey. Une lettre inédite [7 mai 1814]. — *RLC*, juillet-septembre.

— Voir : *XIX^e^ s. Divers.*

Stendhal. — * Journées stendhaliennes internationales de Grenoble, 26-28 mai 1955. Discours et communications. — Paris, Le Divan, 1956.

— Lettres de H. B. à Frédéric Quilliet, agent consulaire de France à Ancône (1831-1832), provenant des Archives du Consulat général de France à Florence [publiées par Georges Dethan]. — *Revue d'histoire diplomatique*, janvier-mars.

— Alciatore (Jules C.). — S., Chamfort et la lanterne magique. — *Le Divan*, octobre-décembre.

— Aloisio (Cosimo). — S. e il suo *Lucien Leuwen*. — *La Fiera letteraria*, 5 agosto.

— Angrand (Pierre). — S. n'est pas Stendhal. Est-il... Shetland ? — *RLC*, avril-juin.

— Avezou (R.). — Sur dix lettres de S. à Édouard Mounier. — [In] * Journées stendhaliennes.

— Billy (André). — L'amitié de S. et de Mérimée. — *RP*, octobre.

— Bonfantini (Mario). — A propos de « réalisme » stendhalien. — [In] * Journées stendhaliennes.

— Borel du Bez (B^on^). — Les armoiries et la particule de S. — [In] * Journées stendhaliennes.

— Boyer (Ferdinand). — S. et les embellissements des villes dans l'Italie napoléonienne. — [In] * Journées stendhaliennes.

— Caraccio (Armand). — Le « Dolce stil nuovo » de S. — [In] * Journées stendhaliennes.

— G. Ch. [Charlier]. — S. et la duchesse de Berry. — [In] Petites notes

stendhaliennes. — *Le Divan*, octobre-décembre.

— C. C. [Cordié]. — S. [observations sur les éd. de la « Bibliothèque de la Pléiade »]. — *RLMC*, aprile-giugno.

— Dédéyan (Charles). — L'Italie dans l'adolescence de S. — Extr. des Mélanges Fritz Neubert.

— Durry (Marie-Jeanne). — De la grammaire à l'homme. — [In] * Journées stendhaliennes.

— Faure (Jacques-Félix). — Félix Faure et S. ou la fin d'une amitié. — [In] * Journées stendhaliennes.

— Fiumi (Lionello). — Pellico, coqueluche de S. — [In] * Journées stendhaliennes.

— Green (F. C.). — S. et les Anglais. — [In] * Journées stendhaliennes.

— Imbert (Henri-François). — S. et Tom Jones. — *RLC*, juillet-septembre.

— Jourda (Pierre). — L art du récit dans les *Chroniques italiennes*. — [In] * Journées stendhaliennes.

— C. L. [Liprandi]. — Le « père Sorel », marchand de bois. — [In] * Petites notes stendhaliennes. — *Le Divan*, octobre-décembre.

— Litto (V. del). — Un nouveau plagiat de S. — [In] * Journées stendhaliennes.

— Maranini (Lorenza). — Il *Lucien Leuwen* di S. — *Belfagor*, 30 novembre.

— Martineau (Henri). — Sincérité et dissimulation de S. — [In] * Journées stendhaliennes.

— Michel (François). — S., la comtesse et le comte Daru. — [In] * Journées stendhaliennes.

— Napoli (Glauco). — La peinture italienne et les personnages de S. [le texte italien a été publié dans *Il Ponte*, giugno 1955]. — [In] * Journées stendhaliennes.

— Pellegrini (Carlo). — S. e Vincenzo Salvagnoli [publié aussi in *Nuova antologia*, novembre 1955]. — [In] * Journées stendhaliennes.

— Cl. P. [Pichois]. — Balzac, S. et Prosper Chalas. — [In] Petites notes stendhaliennes. — *Le Divan*, octobre-décembre.

— Pincherle (Bruno). — « Very in love and very melancholy. » Inedite postille stendhaliane su di un esemplare delle *Vies de Haydn, de Mozart et de Métastase*. — *LM*, maggio-giugno.

— Pincherle (B.). — Inedite postille stendhaliane su di una Vita di Vittorio Alfieri. — [In] * Journées stendhaliennes.

— Richard (Élie). — Adolphe Paupe, homme d'un seul homme. — *Rolet*, 15 août.

— Rude (Fernand). — S. à Vienne. — [In] * Journées stendhaliennes.

— Sioli Legnano (Emilio). — Contributo alla bibliografia su H. Beyle. — *Archivio storico lombardo*, 1956.

— Smith (Colin). — Aspects of Destutt de Tracy's linguistic analysis as adopted by S. — *MLR*, October.

— Switzer (Richard) and Williams (Roger). — S. the music critic : analysis of concept and validity of judgment. — *MLQ*, September.

— Trompeo (Pietro Paolo). — Un exemplaire de la « Bassvilliana » annoté par S. — [In] * Journées stendhaliennes.

— Voir : *Flaubert* (*G.*).

Thierry (**Aug.**). — Simon (Renée). — A propos d'A. T. et de ses *Lettres sur l'histoire de France*. [Cf. lettre d'Henry de Boulainvillier à M^lle^ Cousinot sur l'histoire et le choix des historiens, 1707.] — *L'Information historique*, septembre-octobre.

Tocqueville (**A. de**). — Goldstein (Doris Silk). — Church and society : a study of the religious outlook of A. de T. [Thèse Bryn Mawr College, 1955.]

— *Dissertation abstracts*, nº 8.

Vallès (J.). — * J. V. — *Le Bachelier*. Avec une préface de Francis Jourdain. Nouvelle édition augmentée d'inédits. — Éditeurs français réunis, 1955.

Verlaine (P.). — * Les plus belles pages de P. V., avec un avertissement par Yves-Gérard Le Dantec. — Messein, 1955.

— * Adam (Antoine). — V., Les poèmes saturniens (Les Cours de Sorbonne). — Centre de documentation universitaire, 1954.

— * Vallery-Radot (Pierre). — Un habitué de nos hôpitaux : W. à Broussais. Préface de F. Gregh. — Guillemot et de Lamothe, 1956. [Voir André Mire, V. à Broussais — lettre inédite du 9 septembre 1889 — in *La Presse médicale*, 10 novembre.]

— Bouillane de Lacoste (H. de). — Un poème retrouvé de V. — *MF*, décembre.

— Cuénot (C.). — Nouvel état présent des études verlainiennes. — *IL*, septembre-octobre.

— Cuénot (C.). — Le style de P. V. [résumé thèse doctorat]. — *IL*, septembre-octobre.

— Graaf (Daniel A. de). — A propos de la première publication de *Chevaux de bois*. — *Synthèses*, octobre.

— Guillemin (Henri). — Les dernières années de V. (lettres inédites). — *TR*, octobre.

— Pichois (Claude). — V. et Apollinaire au Musée Gruérien de Bulle. [Lettre de P. V., 24 avril [18]89 ; dédicace de G. A. à V. Tissot.] — *MF*, novembre.

Verne (J.). — * Marcucci (Edmondo). — Les illustrations des *Voyages extraordinaires* de J. V. — Édition de la Société J. V., 1956. — Ancona, Tip. Flamini ; dépôt : Féret et fils, 9, rue de Grassi, Bordeaux.

— Cohen (Victor). — J. V. — *Contemporary Review*, October.

— Villegas López (Manuel). — J. V. Prólogo a nuestro tiempo. — *Cuadernos americanos*, septiembre-octubre.

Vicaire (G.). — Dubreuil (Léon). — Le poète G. V. à La Clarté. — *Le Cerf-Volant*, octobre.

Vigny (A. de). — A. de V. — Une lettre inédite d'A. de V. [à Mme Lachaud, née Louise Ancelot, 4 août 1853]. — *JG*, 24-25 novembre.

— Lebel (Maurice). — A. de V. et l'antiquité classique. — *La Revue de l'Université Laval*, octobre.

— Otzoupe (N.). — V.'s *Eloa* and Lermontov's *Demon*. — *The Slavonic and East European review*, June.

— Simon (P.-Henri). — A. de V. ou l'héroïsme de l'intelligence. — *RP*, novembre.

Villiers de l'Isle-Adam. — Drougard (E.). — V. de l'I.-A. défenseur de son nom (*suite*). — *Annales de Bretagne*, 1955, nº 2.

Vinet (A.). — De Regibus (A.). — La filosofia religiosa di A. V. (II). — *Il Saggiatore*, aprile.

Zola (E.). — * E. Z. — La République en marche. Chroniques parlementaires. 1871-1872. Présentation de Jacques Kayser. — Fasquelle, 1956, 2 vol.

— E. Z. — La presse parisienne [article pour le *Messager de l'Europe*, août 1887, retraduit du russe par Alex. Trifounovitch, le ms. original n'ayant pas été retrouvé]. — *Études de presse*, nº 15-16.

— Frandon (I.-M.). — Valeurs durables dans l'œuvre de Z. — Art et pensée de Z. d'après *Germinal*. [Causeries à la Radiodiffusion française, 25 octobre, 8 novembre 1955.] — *Les Cahiers naturalistes*, nº 5.

— Jacquinot (Jean). — Une correspondance inédite d'Octave Lacroix et d'E. Z. — *Les Cahiers naturalistes*, nº 5.

— Menichelli (Gian Carlo). — Pourquoi j'ai écrit « La genèse et les sources du roman *Rome* d'E. Z. ». — *Les Cahiers naturalistes*, nº 5.

— Schober (Rita). — Z's ästhetische Auseinandersetzung mit Balzac. — *Wissenschafliche Zeitschrift der Humboldt-Universität zu Berlin. Gesellschafts-und sprachwissenschaftliche Reihe*, 1955-1956, H. 2.

— White (Lucien). — Z.'s commercialism. — *FR*, October.

— Voir : *XIX^e siècle. Divers* (Théâtre).

XX• SIÈCLE

Divers. — * Simon (Pierre-Henri). — Histoire de la littérature française au xx^e siècle. Tome I. 1900-1919. — Tome II. 1920-1950 (Coll. A. Colin. N^os 313-314). — A. Colin, 1956.

— * Visages et perspectives de l'art moderne. Peinture, poésie, musique. Entretiens d'Arras, 20-22 juin 1955. Études réunies et présentées par Jean Jacquot. Préface d'Étienne Souriau. — Éditions du C. N. R. S., 1956.

— Lefebvre (Henri). — Essai sur les arts poétiques modernes. — [In] * Visages et perspectives de l'art moderne.

— Sablé (Joseph). — Classiques du xx^e siècle. [Plan d'ensemble ; bibliographie ; discographie ; Proust, Gide, etc.] — *L'École* (classes du 1^er cycle), 29 septembre, 13, 27 octobre.

— Thérive (André). — De l'infantilisme littéraire. — *RDM*, 1^er novembre.

Journaux. Mémoires. — * J. Green. — Œuvres complètes. Tome VI. Journal **. 1940-1945 [conversations avec A. Gide]. — Plon, 1956.

— Bernard (Charles). — Quelques souvenirs littéraires. — *Bulletin de l'Académie royale de langue et de littérature françaises*, nº 2.

Théâtre. — Ludovicy (E.). — Le mythe grec dans le théâtre français contemporain [Gide, Claudel, Giraudoux...]. — *RLV*, nº 5.

Alain. — * A. — *Minerve* ou de la Sagesse. Avec une documentation inédite. (Club du meilleur livre. Essais.) — Club du meilleur livre, 1956.

— A. — Socialisme et communisme [inédit], 10 décembre 1947. — *Les Cahiers de la République*, nº 1.

— Etiemble. — Pour A. — *Évidences*, octobre-novembre.

Alain-Fournier. — Paoluzi (Angelo). — A.-F. quarant'anni dopo. — *La Fiera letteraria*, 2 settembre.

Apollinaire (G.). — * Œuvres poétiques de G. A. Avant-propos, chronologie d'A., établissement du texte, bibliographie et notes par Marcel Adéma et Michel Decaudin. Préface d'A. Billy (Bibliothèque de la Pléiade). — Gallimard, 1956.

— Textes. A. et l'École française. [Chroniques de *L'Intransigeant*, 1911. Le Salon d'automne. — L'exposition Ingres], publiées par Roger Shattuck. — *NRF*, septembre.

— Lettres [à Louis de Gonzague Frick] et calligrammes d'A. Introduction de L. C. Breunig. — *NRF*, décembre.

— Lawler (James R.). — Music and poetry in A. — *FS*, October.

— Piron (Maurice). — A. et le wallon. — *RLC*, avril-juin.

— Voir : *Verlaine* (*P.*).

Artaud (A.). — * A. A. — Œuvres complètes. Tome I. Préambule. Correspondance avec J. Rivière. L'Ombilic des limbes. Le Pèse-nerfs. L'Art et la mort. Textes et poèmes inédits. — Gallimard, 1956.
— A. A. — Les sentiments retardent. — *Les Lettres nouvelles*, octobre.

Barbusse (H.). — Les carnets de guerre d'H. B., présentés par Pierre Paraf. — *LF*, 13-19, 20-26 septembre.

Barrès (M.). — Bellard (A.). — Un fait ignoré dans la vie de B. [consécration à la Ste Vierge, en 1876, à l'Institution de la Malgrange]. — *La Croix*, 17 novembre.
— Faure (Gabriel). — M. B., compagnon d'Italie. — *Le Divan*, octobre-décembre.

Bazin (R.). — Plassiart (A.). — Les Baltus messins. Étude généalogique. — *Annuaire de la Société d'histoire et d'archéologie de la Lorraine*, 1956.

Benda (J.). — Bobbio (Norberto). — J. B. — *Il Ponte*, agosto-settembre.

Bergson (H.). — Copleston (Frederick C.). — B. on morality [Dawes Hicks lecture on philosophy]. — *Proceedings of the British Academy*, 1955.

Bernanos (G.). — * Urs von Balthasar (le P. Hans). — Le chrétien B. — Éd. du Seuil, 1956.
— G. B. — Journal d'un témoin... Palma de Majorque, 18 janvier 1937 [inédit]. — *Esprit*, septembre.
— Béguin (Albert). — B. le laïque. — *Témoignage chrétien*, 7 décembre.
— Demorest (J.-J.). — B. et son roman *L'Imposture*. — *Kentucky Foreign Language Quarterly*, 1955, 2d quarter.
— Demorest (J.-J.). — Le roman surnaturaliste de B. — *Symposium*, Spring.

Brasillach (R.). — * Vandromme (Paul). — Robert B. — Nouvelles Éditions latines, 1956.

Calet (H.). — H. C. — Le temps comme il passe. Déclaration [« entretien » sur le roman, Cerisy, 1953]. — *NRF*, septembre.
— Bernard (Marc). — Henri C. — *NRF*, septembre.

Charpentier (H.). — * Les poésies complètes d'H. Ch. Édition définitive, 1906-1952 (« La Lyre et la rose »). — Lyon-Paris, IAC, 1956.

Cingria (Ch.-A.). — Ch.-A. C. — Salut aux lacs. — *NRF*, décembre.

Claudel (P.). — * P. C. — *Le Livre de Christophe Colomb*. Présenté par Jean-Louis Barrault. Illustré par Decaris. — G. Guillot, 1956.
— * Lindemann (R.). — Kreuz und Eros. P. Cs Weltbild im *Seidenen Schuh*. — Frankfurt, Knecht, 1956.
— L'influence de Rimbaud sur C. [résumé d'une conférence de (Pierre) Dailly]. — *Bulletin de l'Institut français de Copenhague*, octobre.
— Espiau de la Maëstre (A.). — P. C. Grösse und Grenze des Dichters. — *Wort und Wahrheit*, Juni.
— Guiette (Robert). — P. C. et la langue poétique. — [In] * Visages et perspectives de l'art moderne. — Éd. du C. N. R. S., 1956.
— Hermitte (Edmé-Pierre). — Rencontres avec P. C. — *Bulletin mensuel de la Société académique d'agriculture... du département de l'Aube*, octobre.
— Madaule (Jacques). — La Bible et P. C. — *TR*, novembre.
— Martin (Catherine Rita). — The concept of universal harmony in the work of P. C. [Thèse Columbia University, 1956]. — *Dissertation abstracts*, no 8.

— Truc (G.). — Deux maîtres de la Renaissance catholique... II. P. C. — *L'École*, 27 octobre 1954.
— Voir : *XX^e siècle. Divers* (Théâtre).

Colette. — Briant (Théophile). — La dame de Rozven, C. — *Cahiers d'histoire et de folklore*, janvier-mars.
— Escholier (Raymond). — Du nouveau sur l'adolescence de C. — *FL*, 17, 24 novembre [correspondances, 8, 15 décembre].
— Poupon (Pierre). — C. ou l'art de la dégustation. — *Revue vinicole*, octobre 1955.
— Quennell (Peter). — C. at home. — *The Spectator*, 23 th November.

Copeau (J.). — Voir : *Philippe (Ch.-L.)*.

Crevel (R.). — C. — Trois lettres inédites [à Paul Eluard, février 1926 ; 17 octobre 1928 ; à André Gide, février 1930]. — Au carrefour de l'amour, la poésie, la science et la révolution [inédit]. — *CS*, octobre.
— [René C.], par Léon-Gabriel Gros, Carlos Lynes Jr. — *CS*, octobre.

Cros (G.-Ch.). — Le Dantec (Yves-Gérard). — G.-Ch. C. — *NL*, 6 décembre.

Chabaneix (Ph.). — Mort de Guy-Ch. C. [2 février 1879-28 novembre 1956]. — *MF*, février 1957.

Delarue-Mardrus (L.). — Savigny-Vesco (Marguerite). — Lucie D.-M. et la terre normande. — *Rolet*, 1^er septembre.

Derème (T.). — Rat (Maurice). — Un grand poète de l'intermezzo : Tristan D. — *EN*, 22 novembre.

Desnos (R.). — R. D. — Textes inédits. [Nouvelles et divers. — Scénarios. — Mélanges. — Poésie.] — *Simoun* (Oran), n° 22-23.
— Buchole (Rosa). — L'évolution poétique de R. D. 1900-1945. — *Simoun*, n° 22-23.
— R. D. [par R. Dadoun, R. Char, M. Leiris, P. Chaulot, J. Rousselot, R. Queneau, H. Jeanson, Clément Harari, S. Simon, A. Salacrou, A. Carpentier, J.-L. Barrault, D. Milhaud, Youki Desnos, J. Prévert, T. Tzara, G. Hugnet, etc.]. Suivi de : Bibliographie des œuvres de R. D. et concernant la vie et les œuvres de R. D., par Rosa Buchole. — *Simoun*, n° 22-23.

Gadenne (P.). — P. G. — Romantique Isabelle. [Inédit.] — *Esprit*, novembre.
— Dort (Bernard). — P. G. — *CS*, août.

Gide (A.). — * Marchand (Max). — Du marquis de Sade à A. G. — Oran, Impr. L. Fouque, 1956.
— Antonini (Giacomo). — Sopravvivenza di G. — *La Fiera letteraria*, 9 settembre.
— Brock-Sulzer (Élisabeth). — A. G. als Ubersetzer Shakespeares. — *Shakespeare Jahrbuch*, 1956.
— Guillemin (Henri). — Le cas G. [Sur les travaux de M. Marchand]. — *JG*, 13-14 octobre.
— Montal (Robert). — A. G., d'André Walter aux *Nourritures terrestres*. — *Le Thyrse*, septembre, octobre.
— Sales (Henri). — Un voyage d'A. G. dans le Sud-Ouest. — *Bulletin de la Société archéologique, historique, littéraire et scientifique du Gers*, 3^e trimestre.
— Schlemmer (Isabelle). — Madeleine G. ou « l'authentique Emmanuèle ». — *Foi et vie*, septembre-octobre.
— The amazing marriage. — *TLS*, 14 th September.
— Voir : *XX^e siècle. Divers* (Journaux, Théâtre).

Giraudoux (J.). — Kemp (Robert). — J. G. ou « Rosemonde ». — *Livres de France*, octobre.

— Œuvres de J. G. Bibliographie établie par Laurent Le Sage. — *Livres de France*, octobre.

— Voir : *XX^e siècle. Divers* (Théâtre).

Jacob (M.). — Deux poèmes inédits de Max J. [Yoghisme ou stupidité. — Les chambres.] Précédé de : Roger Toulouse, « Voix de M. J. ». — *Iô. Cahiers de poésies*, n° 17-18.

— M. J. — Trois chansons inédites. — *Les Lettres et les arts*, n° 1, avril-mai.

— Castelli (F.), S. I. — M. J. : aquilotto dalle mozze ali. — *La Civiltà cattolica*, 18 giugno 1955.

— Collier (S. J.). — M. J. and the « poeme en prose ». — *MLR*, October.

Jammes (F.). — Leblond (Ary). — O. Redon et Fr. J. Histoire d'une amitié et d'une brouille. — *Arts*, 14-20 novembre.

Le Goffic (Ch.). — Quatre lettres de Ch. Le G. [à miss Isabel Clarke, sa traductrice, et à ses parents]. — *Cahiers de l'Iroise*, juillet-septembre.

Marsan (E.). — Martin du Gard (Maurice). — Première rencontre avec Eugène M. — *Le Divan*, octobre-décembre.

— Martineau (Henri). — E. M. et les femmes. — *Le Divan*, octobre-décembre.

— Massis (Henri). — E. M., écrivain français. — *Le Divan*, octobre-décembre.

— Rousseaux (André). — Le seigneur M. — *Le Divan*, octobre-décembre.

— Vaudoyer (Jean-Louis). — In memoriam [E. M.] .— *Le Divan*, octobre-décembre.

Maurras (Ch.). — * Barko (Ivan). — L'esthétique littéraire de Ch. M. [Thèse pour le doctorat d'Université]. — Strasbourg, 1956, polytypé.

Mockel (A.). — Davignon (Henri). — Les « variantes » de M. (quelques exemples inédits). — *Bulletin de l'Académie royale de langue et de littérature françaises*, n° 2.

Nolhac (P. de). — Chérel (Albert). — Sur un buste de P. de N. — *L'Auvergne littéraire*, 3^e trimestre.

— Everat (Edmond). — Les ascendances riomoises de P. de N. — *L'Auvergne littéraire*, 3^e trimestre.

— Imberdis (Frank). — Les ancêtres ambertois de P. de N. — *L'Auvergne littéraire*, 3^e trimestre.

— Juge-Chapsal (Charles). — P. de N. — *L'Auvergne littéraire*, 3^e trimestre.

— Bibliographie des œuvres de P. de N., établie par Ch. Juge-Chapsal et F. Imberdis. — *L'Auvergne littéraire*, 3^e trimestre.

Péguy (Charles). — * Ch. P. — *The mystery of the Holy Innocents* and others poems. Translated by Pansy Pakenham. With an introduction by Alexander Dru. — London, Harvill Press, 1956. [Voir *TLS*, 23th November].

— Ch. P. — L'affaire Dreyfus et la crise du parti socialiste [publié dans *La Revue blanche*, 15 septembre 1899]. — *ACP*, n° 52, juin.

— A. B. — Un nouveau théologien, Monsieur Le Grix. — *ACP*, n° 52, juin.

— Béguin (Albert). — L'accueil fait au premier *Mystère* de P. — *MF*, novembre.

— Béguin (Albert). — Les manuscrits de P. De la *Jeanne d'Arc* de 1897 au *Mystère* de 1909. Suivi de : Les documents originaux. Ms et imprimés. —

ACP, nº 53, juillet.

— Brunet (Frantz). — Présentation de quelques pages posthumes sur Ch. P. — *ACP*, nº 53, juillet.

— Cornut (Samuel). — *Les Cahiers de la Quinzaine* [article publié in *JG*, 24 décembre 1905]. — *ACP*, nº 52, juin.

— Martin (Auguste). — Les pèlerinages de P. à Chartres. — *ACP*, nº 52, juin.

— Martin (A.). — Un ancêtre des « Feuillets ». *L'Amitié péguyste* [6 nºs, mars 1942-février 1943]. — *ACP*, nº 53, juillet.

— Truc (G.). — Deux maîtres de la Renaissance catholique : I. Ch. P. — *L'École*, 29 septembre.

— La *Jeanne d'Arc* de P. à la Comédie-Française [A. Martin : Note liminaire. — Quelques critiques nous parlent. — Extraits de presse]. — *ACP*, nº 51, mai.

Philippe (**Ch.-L.**). — Ch.-L. P. — Pages inédites. Lettres de Ch.-L. P. à Adrien Mithouard (*fin*). — *Les Amis de Ch.-L. P.*, nº 14.

— Ch.-L. P. — Pages retrouvées. « Les beaux souvenirs » [publié dans *Messidor*, 1er avril 1907, non recueilli en volume.] — *Les Amis de Ch.-L. Ph.*, nº 14.

— Dargaud (Marius). — Ch.-L. P. devant le conseil de révision (30 janvier 1895). — *Les Amis de Ch.-L. P.*, nº 14.

— Talva (François). — Quand Ch. Chanvin parlait de son ami Ch.-L. P. — *Les Amis de Ch.-L. P.*, nº 14.

— Travaux universitaires sur Ch.-L. P. [sept thèses et mémoires de DES ; trois en préparation.] — *Les Amis de Ch.-L. P.*, nº 14.

— Trois lettres inédites de J. Copeau à Émile Guillaumin [à propos du nº spécial consacré à Ch.-L. P. par la *NRF*, 28 décembre 1909, 2, 19 janvier 1910]. — *Les Amis de Ch.-L. P.*, nº 14.

Proust (**M.**). — * M. P. — Letters to his mother. Translated and edited by George D. Painter. Introductory essays by George D. Painter and Pamela Hansford Johnson. — London, Rider, 1956.

— * Cocking (J. M.). — P. (Studies in modern European literature and thought). — London, Bowes and Bowes, 1956.

— * François (Simone). — Le dandysme de M. P. De Brummel au baron de Charlus. — Bruxelles, Palais des Académies, 1956.

— Dupee (F. W.). — M. P. and the imagination of duchesses. [In] * Society and self in the novel. — *English Institute essays*, 1955 [Columbia University Press, New York, 1956.]

— Friedman (Gabrielle). — Le symbole de la sculpture mortuaire chez P. — *FR*, October.

— Hulin (J.-P.). — Joseph Milsand, maître à penser de M. P. — *RLC*, juillet-septembre.

— Köhler (Erich). — Die Form des Romans bei M. P. — *Euphorion*, H. 2.

— Le Sage (Laurent). — P.'s professor of beauty : count Robert de Montesquiou. — *The American Society Legion of honor magazine*, Spring.

— Murciaux (Christian). — P. et ses amis. — *Médecine de France*, nº 77.

Radiguet (**R.**). — R. R. avant *Le Diable au corps*. Textes inédits présentés par Valentine Hugo. — *Pensée française. Fédération* des hommes et des cités, 15 novembre.

— Goesch (K. J.). — R. R. and the *roman d'analyse*. — *A. U. M. L. A.* (Journal of the Australasian Universities modern language association), May.

Ramuz (**Ch.-F.**). — Béguin (Albert). — Lettres de Ch.-F. R. — *GL*, 13-14 octobre.

— Juin (Hubert). — Pour un portrait de R. — *MF*, novembre.
— Lupo (Valeria). — I miti ramuziani. Della bellezza e dell'amore. — *Il Ponte*, agosto-settembre.

Régnier (H. de). — Haloche (Maurice). — H. de R. — *Le Thyrse*, septembre.

Rolland (R.). — * Krampf (Miriam). — La conception de la vie héroïque dans l'œuvre de R. R. (« Les Grandes études »). — Le Cercle du livre, 1956.
— Pages du *Journal* de R. R. Séjour à Florence, avril 1911. — *Les Œuvres libres*, mars.
— Una lettera inedita di R. R. [à Mme Jahn-Rusconi, 8 août 1926]. — *Il Ponte*, luglio. [Publiée aussi in *Université de Paris... Bulletin*, nº 38, décembre.]
— Université de Paris. Fonds R. R. Association des amis de R. R. *Bulletin*, nº 36, mai.

Royère (J.). — Fletcher Carl (Ralph). — Jean R. and *La Phalange* [Thèse University of Michigan, 1956]. — *Dissertation abstracts*, nº 8.

Saint-Exupéry (A. de). — * Huguet (Jean). — S.-E. ou l'enseignement du désert. Clefs pour *Citadelle*. — La Colombe, 1956.
— Devaux (André-A.). — Le sens de la vie selon S.-E. — *Synthèses*, octobre.
— Fongaro (Antoine). — S.-E., poète fourvoyé. — *CS*, août.

Sarcey (Y.). — Bauër (Gérard). — Le souvenir d'Yvonne S. — *Les Annales*, décembre 1955.

Schwab (R.). — R. S. — Le plus beau chant du monde. Présentation de Marie-Jeanne Durry. — *MF*, décembre.
— Bost (Pierre), Lavaud (Guy). — Hommage à R. S. — *MF*, décembre.
— Bost (Pierre). — R. S. — *Preuves*, octobre.
— Grosjean (Jean). — La poésie. R. S. ou l'invitation à l'avenir. — *NRF*, septembre.
— Lavaud (Guy). — R. S. — *Quo Vadis*, juillet-septembre.
— Madaule (Jacques). — Un poète érudit et philosophe. R. S. — *Le Monde*, 11 octobre.
— Marcel (Gabriel). — Ce sourire indéchiffrable... — *MF*, décembre.
— Renou (Louis). — R. S. et les études orientales. — *MF*, décembre.
— Vedrès (Nicole). — Une seule rencontre. — *MF*, décembre.
— R. S. et la musique. — *MF*, février 1957.

Segalen (V.). — * V. S. — Les *Immémoriaux* (Col. « Civilisations et sociétés »). — Plon, 1956.
— « Thibet ». Poème de V. S., présenté par Alain Bosquet. — *TR*, octobre.

Sorel (G.). — Caffe (Henri). — Mr G. S. ingénieur en chef des Ponts et chaussées à Perpignan. — *Reflets du Roussillon*, nº 15, automne.

Suarès (A.). — A. S. — Saint Cézanne [inédit]. — *NL*, 11 octobre.

Toulet (P.-J.). — Martineau (Henri). — P.-J. T. « collaborateur » de Willy. — *MF*, octobre.

Valéry (P.). — * P. V. — P. V. — Cantate du Narcisse [Lithographies originales par Hans Erni]. — Les Centraux bibliophiles, 1956.
— * Mastronardi (Carlos). — V. o la infinitud del método. — Buenos Aires, Raigal, 1955. [Voir C. R. de Mario A. Lancelotti, in *Sur*, septiembre-octubre.]

— P. V. — Pensées sur l'invention. — *La Revue de la pensée française*, juillet-août.

— Hytier (Jean). — Formules valéryennes. — *RR*, October.

— Richthofen (Erich Freiherr von). — Die aus der Natur und den Wissenschaften geschöpften Gleichnisse von P. V. — [In] * Literature and science... — Oxford, Blackwell, 1955.

Van der Meersch (M.). — * M. V. der M. — Pourquoi j'ai écrit *Corps et âmes*. — A. Michel, 1956.

Verneuil (L.). — Schuyler (William M.). — The originality of *Affairs of state*. — *FR*, May.

Vildrac (Ch.). — Beattie (Arthur H.). — Ch. V. and the *Abbaye de Créteil*. — *FR*, January.

Revues nouvelles. — *Annales de la Fondation M. Maeterlinck*. Tome Ier, 1955 [1956]. — Gand, Impr. Snoeck-Ducaju et fils.

— *Bulletin de la Société « Les Amis de Maurice Rollinat »*, mars 1956. — Châteauroux, Éd. Laboureur.

Revues cessant leur publication. — *Le Flâneur des Deux-Rives*, avec le nº 9, 1955.

— *Hommes et Mondes*, en juillet 1956 [fusionne avec *La Revue des Deux Mondes*].

René Rancœur.

Abréviations. — Amis (Les) de Flaubert. *AFl.* — Amitié (L') Ch. Péguy. Feuillets mensuels. *ACP.* — Annales de l'Université de Paris. *AUP.* — Année (L') Propédeutique. *AP.* — Biblio. *B.* — Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance. *BHR.* — Bulletin de l'Association G. Budé. *BGB.* — Bulletin de la Société des Amis de M. Proust. *BMP.* — Bulletin de la Société des Amis de Montaigne. *BAM.* — Bulletin du Bibliophile. *BB.* — Cahiers de l'Association internationale des études françaises. *CAIEF.* — Cahiers du Sud. *CS.* — Comparative Literature. *CL.* — Contemporary Review. *CR.* — Éducation (L') Nationale. *EN.* — Europe. *E.* — Figaro (Le) Littéraire. *FL.* — French (The) Review. *FR.* — French Studies. *FS.* — Gazette de Lausanne. *GL.* — Information (L') Littéraire. *IL.* — Journal de Genève. *JG.* — Journal of the History of Ideas. *JHI.* — Letterature moderne. *LM.* — Lettres (Les) Françaises. *LF.* — Lettres (Les) Romanes. *LR.* — Mercure de France. *MF.* — Modern Language Notes. *MLN.* — Modern Language Quarterly. *MLQ.* — Modern (The) Language Review. *MLR.* — Modern Philology. *MP.* — Neophilologus. *N.* — La Nouvelle Revue Française. *NRF.* — Nouvelles (Les) Littéraires. *NL.* — Publications of the Modern Language Association. *PMLA.* — Revue (La) des Deux Mondes. *RDM.* — Revue d'histoire des sciences. *RHS.* — Revue d'histoire du théâtre. *RHT.* — Revue d'histoire littéraire de la France. *RHLF.* — Revue de littérature comparée. *RLC.* — Revue de Paris. *RP.* — Revue des langues vivantes. *RLV.* — Revue des sciences humaines. *RSH.* — Revue (La) générale belge. *RGB.* — Rivista di letterature moderne e comparate. *RLMC.* — Romanic (The) Review. *RR.* — Studies in Philology. *SP.* — Symposium. *S.* — Table (La) Ronde. *TR.* — Temps (Les) Modernes. *TM.* — Times (The) Literary Supplement. *TLS.* — Yale French Studies. *YFS.*

Le Gérant : G. Mignot

Imprimé en France à l'imprimerie Willaume-Egret à Saint-Germain-Les-Corbeil en Mars 1957.
O. P. I. A. C. L. 31.1152. Dépot Légal effectué dans le 2e trimestre 1957.
Nº d'ordre dans les travaux de la Librairie Armand Colin : nº 1804.
Nº d'ordre dans les travaux de l'Imp. Willaume-Egret : nº 1063.